



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

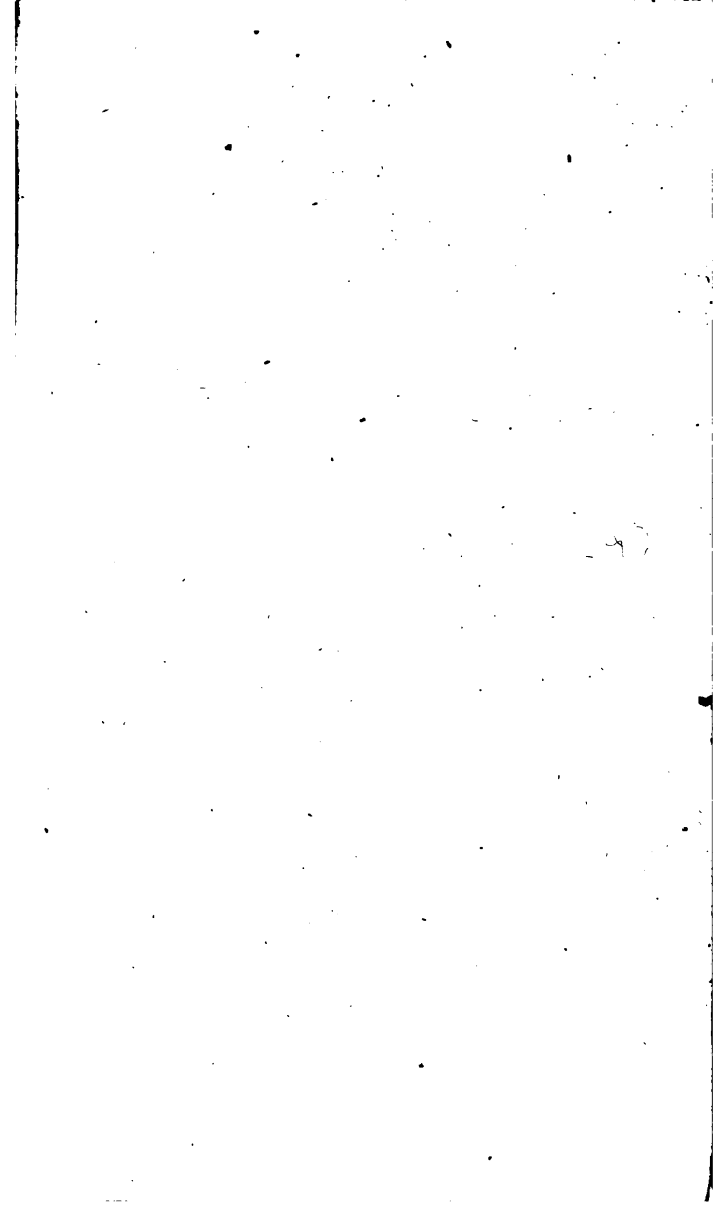
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION



Rudler M. 2 C





HISTOIRE

DE SIR

CHARLES GRANDISON,

Contenue dans une

SUITE DE LETTRES,

Publiées sur les ORIGINAUX, par

L'EDITEUR DE PAMELA ET DE CLARISSE.

En sept Volumes.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

TOME CINQUIEME.

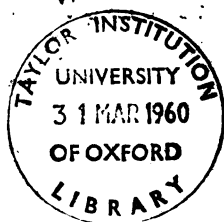


GÖTTINGUE & LEIDE,

De l'Imp. d'ELIE LUZAC, Fils.

M D C C L V I.

Avec Priv. de S. M. Imp. & de S. M. Le Roi de Pologne Ele^u. de Saxe.



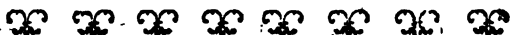


HISTOIRE

DE SIR

CHARLES GRANDISON,


BARONET.



LETTRE I.

Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET.

Bologne, lundi soir, 26. Mai.

 Je rentre chez moi dans ce moment. Vous comptez sur tous les détails. Je vins plutôt l'après-midi, pour pouvoir passer une demie heure avec mon Jeronymo. Il souffre de l'ouverture qu'on lui a faite en dernier lieu. Mais Mr. Lowther en espère de l'avantage.

Quand nous fumes seuls; Ils ne veulent pas me laisser voir ma sœur, dit-il; il faut qu'elle soit bien mal. Mais j'apprens qu'on va vous accorder cette faveur, tout-à-l'heure. O mon

Tom. V. A Gran-

Grandison! Que j'ai pitié de votre cœur tendre & généreux!... Mais qu'avez-vous fait au Général? Il m'assure qu'il vous admire, & qu'il vous aime; & l'Evêque m'en a félicité: Il savoit que cela me donneroit du plaisir. Mon cher Grandison, vous gagnez tout le monde; & cependant sans céder; car ils admirent tous deux votre courage.

Le Général entra dans ce moment: il me fit d'un air si gracieux, que Jeronymo en pleura de joie; Béni soit Dieu, dit-il, de ce que j'ai vécu assez longtems, pour voir ainsi unis, les deux hommes du monde qui me sont les plus chers!

La pauvre fille! dit le Général... Comment, Grandison, pourrez-vous soutenir sa vue?

L'Evêque entra: O Chevalier! Ma sœur est insensible à tout, & pour tout le monde. Camille lui est indifférente aujourd'hui.

Ils avoient oublié qu'ils étoient dans la chambre de Jeronymo; les marques intelligibles qu'il donna de sa sensibilité reveillèrent leur attention, ils tâchèrent de le consoler, & passèrent avec moi dans l'appartement de Mr. Lowther, qui venoit chez son malade.

La Marquise nous joignit toute en pleurs. Cette chère enfant ne me connoit pas; elle ne prend pas garde à moi. Jamais encore elle n'avoit paru méconnoître sa Mère. Je lui ai parlé du Chevalier Grandison: votre nom ne la reveille pas. O silence désespérant!... Camille lui a dit qu'elle va vous voir. Ma belle-fille le lui a dit aussi. O Chevalier! elle a perdu, absolument perdu, toute sa raison. Même, nous avons
eu

en la barbarie d'essayer le nom de Laurana. Elle n'en a point été effrayée, comme à l'ordinaire.

Camille entra avec un air de joie : Mademoiselle Clémentine vient de parler ! Je lui ai dit qu'elle doit se préparer à voir le Chevalier Grandison, dans toute sa gloire, que tout le monde l'admire, & en particulier, le Général. Allez, méchante Camille, m'a-t-elle dit en me donnant un coup sur la main ; vous êtes une trompeuse. On m'a fait ce conte trop souvent, pour que je le croie. C'est tout ce que j'ai pu tirer d'elle.

On conclut de là qu'elle prendroit garde à moi quand elle me verroit ; & je fus conduit par le Général, suivi du reste de la compagnie, dans l'antichambre de la Marquise.

Le Père Marescotti m'avoit fait un portrait avantageux de la femme du Général, que je n'avois pas encore vue. L'Evêque m'avoit dit que c'étoit une autre excellente femme comme sa Mère, & dont la réserve Italienne avoit aussi été polie, & adoucie par l'éducation Française.

Le Général me présenta à elle quand nous entrâmes dans la chambre. Je ne vous demande pas, Madame, lui dit-il, d'admirer le Chevalier Grandison, mais je vous pardonne si vous le faites, parce que vous ne pourrez vous en empêcher.

Vous m'avez dit, Monsieur, il y a une heure, que je le devois ; & à présent que je vois le Chevalier, vous n'aurez point de sujet de me reprocher ma désobéissance.

Le Père Marescotti, Madame, lui dis-je, m'a dit d'attendre de l'épouse du jeune Marquis

de Porretta, toute la politesse & la bonté possible. Votre tendre compassion pour une sœur infortunée, digne de l'amour de tout le monde, fait l'éloge de votre caractère.

Le Père Marescotti entra. Nous primes nos places. Je trouvai qu'on avoit résolu, pour essayer de ranimer l'attention de la jeune Dame, de l'introduire en pleine assemblée pendant que j'y serois. Mais je ne pus m'empêcher de demander à la Marquise, si Mademoiselle Clémentine ne seroit pas trop étonnée à la vue d'une telle compagnie.

Je souhaiteroie, dit le Marquis en soupirant, qu'elle pût être étonnée.

Nous paroîtrons être dans une visite de conversation, dit la Marquise, nous avons essayé tous les autres moyens pour reveiller son attention.

Nous sommes tous proches parens, dit l'Evêque.

Et il faut que nous fassions nos remarques, dit le Général.

On l'a averti que vous seriez avec nous, reprit la Marquise. Nous n'aurons que Laura & Camille.

Dans ce moment entra cette chère fille, se soutenant sur Camille, & suivie de Laura. Son mouvement étoit lent, & composé, ses yeux fixés en terre. Elle étoit en robe noire & flottante. Un voile de gaze noire couvroit son visage, sur lequel le malheur étoit peint.

Quelle fut mon émotion dans ce moment ! Je me levai de mon siège, je me rassis, je me levai encore, irrésolu, ne sachant ni ce que je faisois, ni ce que je devois faire.

Elle

Elle s'arrêta au milieu de la chambre, & fit quelque signe à Camille, qui rajusta son voile; mais elle ne regardoit point devant elle, ne levoit pas les yeux, ne remarquoit personne.

Lorsqu'elle s'arrêta, je voulus m'avancer vers elle, mais le Général m'arrêta par la main. Restez tranquille, restez tranquille, cher Grandison; je suis charmé de votre sensibilité cependant; elle vient, elle vient vers nous!

Elle s'approcha de la table autour de laquelle nous étions, les yeux plus qu'à moitié fermés, & baissés. Elle se tourna pour aller vers la fenêtre. Ici, ici, Madame, lui dit Camille, en la conduisant à un fauteuil qu'on avoit placé pour elle, entre les deux Marquises. Elle suivit machinalement la direction de Camille, & s'assit. Sa Mère pleuroit. La jeune Marquise pleuroit. Son Père sanglottoit, & détournoit les yeux. Sa Mère prit sa main. Mon amour, dit-elle, regardez autour de vous.

Je vous prie, ma sœur, dit le Comte son oncle, laissez lui faire ses remarques.

Elle ne prenoit pas garde non plus à ce qu'on disoit; ses yeux étoient toujours baissés & à moitié fermés. Camille étoit derrière sa chaise.

Le Général affligé, & impatient, se leva, & s'avançant vers elle; Ma chère sœur, dit-il, regardez nous tous. Ne nous méprisez pas. Voyez votre Père, votre Mère, votre Sœur, & tout le monde, en pleurs. Si vous nous aimez, souriez nous. Il prit la main que sa Mère avoit quittée, occupée elle-même de sa propre douleur.

Elle leva les yeux sur lui, & par une charmante complaisance, elle essaya de sourire; mais

une si profonde tristesse s'étoit emparée de tous les traits, qu'elle ne put faire autre chose que montrer par son effort l'envie de l'obliger : son sourire étoit le sourire de la douleur. Et pour montrer encore plus sa complaisance, retirant sa main de dedans celle de son frère, elle regarda ceux qui étoient à ses deux côtés ; & reconnoissant sa Mère, elle prit sa main dans les deux siennes, et se baissant.

Le Marquis se leva, aiant son mouchoir sur ses yeux. Chère créature, dit-il, ne me laissez jamais voir un pareil sourire ; il me perce le cœur.

Camille lui offrit un verre de limonade ; elle ne l'accepta pas, & ne leva pas la tête pendant quelques momens.

Mia chère sœur ! ne nous méprisez pas, dit le Général. Voyez le Père Marescotti en pleurs (ce bon Père étoit assis à côté de moi) Ayez compassion de ses cheveux gris ! Voyez votre Père, aussi, ... consolez votre Père... La douleur que lui cause votre silence...

Elle jeta les yeux de ce côté-là. Elle me vit. Elle vit que j'étais extrêmement affligé. Elle tressaillit. Elle regarda encore ; & tressaillit encore ; & quittant la main de sa Mère, tantôt pâle, tantôt rougissant, elle se leva, & ferma Camille dans ses bras ... O Camille ! ce fut tout ce qu'elle dit ; un torrent de larmes sortit de ses yeux, qui donna cependant quelque soulagement à tous les cœurs. Je m'élançois vers elle, & je l'aurois serrée dans mes bras, en présence de tout le monde ; mais le Général me prenant par la main, comme j'étois près de la chaî-

chaîse de Clémentine, cher Grandison, dit-il, prononçant mon nom à son oreille, reprenez votre place. Si Clémentine se ressouvient de son maître d'Anglois, elle vous souhaitera encore une fois la bienvenue à Bologne. O Camille, dit-elle, fidelle, bonne Camille! A présent enfin vous m'avez dit la vérité! Est-ce, est-ce lui! ... Ses larmes couloient encore, & elle cacha son visage dans le sein de Camille.

La fierté naturelle du Général se montra encore. Il me prit en particulier. Je vois, Grandison, quel pouvoir vous avez sur cette infortunée: tout le monde le voit. Mais je compte sur votre parole d'honneur: vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit ce matin...

Bon Dieu! m'écriai-je avec quelque émotion: Je m'arrêtai... puis reprenant la parole, avec une fierté égale à la sienne; Sachez, Monsieur, lui, dis-je, que celui à qui vous rappelez cela, s'appelle lui-même un homme d'honneur, & vous, aussi bien que le reste du monde, le trouverez ainsi.

Il parut un peu honteux. Je m'éloignai de lui, d'un air trop irrité, non pas pour ce qu'il méritoit, mais pour le reste de la compagnie, s'ils n'avoient pas donné toute leur attention à Clémentine.

Nous attirâmes cependant les yeux de l'Evêque. Il vint à nous.

Je quittai le Général, & l'Evêque l'emmena, pour lui demander la raison de ma chaleur.

En rejoignant la compagnie, je trouvai la chère Clémentine, soutenue par les deux Marquises, accompagnée de Camille, passant à côté

té de moi, & comme voulant sortir. Elle s'arrêta. Ah Chevalier! dit-elle; & laissant tomber la tête sur le sein de sa Mère, elle paroissoit prête à s'évanouir. Je pris une main, qui pendoit sans sentiment, pendant que sa Mère tenoit l'autre; & me mettant à genoux, je la pressai de mes lèvres. Pardonnez moi, Mesdames; pardonnez moi, Mademoiselle! Mon ame étoit pénétrée d'attendrissement; quoiqu'un moment auparavant, elle fût dans un desordre d'une autre espèce: elle jeta les yeux sur moi, avec un air de bonté, qu'ils avouèrent qu'on ne lui avoit pas vu de longtems. Je ne pus ajouter un mot. Je me levai. Elle s'avança vers la porte; & quand elle y fut, elle tourna la tête, détournant le col entièrement pour me regarder, jusqu'à ce qu'elle fût hors de la chambre. Je fus comme une statue pendant quelques momens; jusqu'à ce que le Comte saisissant ma main, & celle du Père Marescotti, qui étoit à côté de lui: Nous voyons d'où vient sa maladie, dit-il.. Mon Père, vous devez les unir!... Chevalier, vous serez Catholique! ne le voulez-vous pas?... O plût à Dieu, dit le Père... Pourquoi, pourquoi, ajouta le Comte, avons-nous refusé si obstinément l'entrevue, il y a un an & demi.

La jeune Marquise revint en pleurant... Ils n'ont pas voulu que je restasse, dit-elle. Ma sœur, ma chère sœur, est dans une pamoison!.. O Monsieur, ajouta-t-elle, en se tournant vers moi, vous êtes... Je ne dirai pas ce que vous êtes... mais je ne serai pas en danger de desobéir à mon mari, sur votre sujet.

Dans ce moment entra le Général, conduit par

par l'Evêque. A présent, mon frère, dit celui-ci, si vous ne voulez pas être généreux, du moins soyez juste... Chevalier, n'avez-vous pas été un peu prompt ?

Oùï, Monsieur; mais sûrement le discours du Général n'étoit pas de saison.

Cela peut être, dit-il.

L'aveu d'un tort, lui dis-je, Monsieur, est un aussi grand triomphe qu'une victoire. Connoissez moi, Messieurs, comme un homme incapable de bassesse, qui se défendra, mais qui par la connoissance qu'il a de son propre cœur, souhaite dans son ame d'être reçu comme l'ami entièrement desintéressé de toute cette famille. Excusez moi, Messieurs, je suis obligé de prendre un ton avantageux, parce que je ne voudrois pas agir avec emportement. Mais mon ame est déchirée par des maux, qui, je suis fâché de le dire, n'occupoient pas, il y a un moment, la première place dans votre cœur.

Me faites vous des reproches, Grandison ?

Il n'en est pas besoin, si vous le sentez. Mais sûrement, ou vous ne me connoissez pas, ou vous vous êtes oublié. Et à présent que je vous ai dit tout ce que j'avois sur le cœur, je suis prêt à vous demander pardon pour tout ce qui auroit pu vous offenser dans la manière dont je l'ai dit. Je saisis sa main si soudainement, quoique non pas rudement, j'espère, mais plutôt avec ferveur, qu'il fut étonné... Recevez moi comme un ami, Monsieur; je mériterais votre amitié.

Dites moi, mon frère, dit-il à l'Evêque, que dirai-je à cet étrange homme ? serai-je en colère, ou content ?

Content, Monsieur, repiqua le Prélat.

Le Général m'embrassa... Eh bien, Grandison, vous l'emportez. J'ai parlé hors de saison. Vous avez été vif, pardonnons nous réciproquement.

Sa femme avoit l'air inquiète, ne pouvant deviner l'occasion de ce procédé, & de ce renouvellement d'amitié.

Nous nous assimes, & l'on fit des raisonnemens differens sur ce qui s'étoit passé par rapport à l'infortunée Clémentine, chacun suivant les esperances & les craintes qui remplissoient actuellement son cœur.

Mais je ne puis m'empêcher de penser, que si on avoit ménagé cette entrevue, de façon que Clémentine fût moins surprise, on auroit pu lui épargner ces pamoisons, dont la description, faite par la jeune Marquise, nous alarma tous, jusqu'à ce que Camille vint nous apporter l'heureuse nouvelle qu'elle étoit mieux, & que sa Mère lui promettoit une autre visite de moi, dans l'esperance de lui faire plaisir, quoiqu'elle ne le demandât pas.

Je pris ce moment pour remettre entre les mains de la jeune Marquise, les consultations que j'avois apportées d'Angleterre sur le cas de Clémentine, la priant de les donner à sa Mère, pour les examiner.

L'Evêque sortit pour informer Jeronimo, de la manière qu'il crut la plus convenable, de ce qui s'étoit passé dans cette première entrevue; résola de ne lui pas dire un mot de la petite scène qu'il y avoit eu entre le Général & moi.

J'espé-

J'espère de me rendre utiles la fierté & la passion de ce jeune Seigneur, en les faisant servir à mon instruction ; car ne suis-je pas naturellement trop porté au même défaut ? O Docteur Bartlet ! Que j'ai eu de regrets de la passion où je me laissai emporter, par la violence de O-Hara, & de Salmonet, dans ma propre maison, quand il auroit été beaucoup plus séant de les faire conduire dehors par mes domestiques !

Cependant si je recevois des affronts avec docilité de la part de ces esprits altiers, qui se croient d'un rang supérieur au mien, & des gens d'épée, moi qui me suis fait un principe de ne tirer la mienne que pour ma défense, je serois exposé à des insultes, qui m'engageroient continuellement dans des difficultés que je souhaite d'éviter.

Je conduisis le Général & sa femme chez Jersonymo. Ce généreux frère oublia sa foiblesse dans l'espérance de l'heureux succès dont il se flattoit par rapport à sa sœur, à cause des changemens de symptômes déjà arrivés ; quoique de violentes affections hysteriques eussent ébranlé sa constitution déjà dérangée.

Le Général dit, que si elle pouvoit se remettre de cette première secousse, c'étoit peut-être la meilleure méthode qu'on auroit pu prendre pour la tirer de cet étourdissement, & de cette distraction, qui leur avoit donné tant de peine depuis quelques semaines.

Il n'y avoit point d'espérance de la revoir encore ce jour-là. Le Général vouloit me con-

duire au Casino (*), disant que nous nous y distrairions tous deux pendant une heure : mais je m'excusai ; mon cœur étoit en proie à l'inquiétude pour les maux d'un frère & d'une sœur que ces mêmes maux m'avoient rendu plus chers. Je me retirai dans mon logement.



L E T T R E II

Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET.

Bologne, mardi, 27. *Mat.*

J'ai eu une très-mauvaise nuit, & je me suis trouvé si indisposé ce matin, étant même de la fièvre, que je pensois à envoyer demander comment le frère & la sœur avoient passé la nuit, & à rester chez moi, du moins jusqu'à l'après-midi, pour laisser reposer un peu mes esprits agités. Mais mon domestique revint me prier, de la part de la Marquise, d'y aller sur le champ.

J'obéis. Clémentine avoit demandé si elle m'avoit vu réellement, où si ce n'étoit qu'un songe.

(*) Le Casino à Bologne, est un bel appartement illuminé tous les soirs, pour l'amusement de la noblesse des deux sexes, & de ceux qu'ils y veulent introduire. Il y a des tables de jeu, on y sert du chocolat, du café, des glaces. Douze Seigneurs de la première qualité en font les frais, étant chacun leur mois, tour à tour.

songe. Ils prirent cela pour un indice favorable ; & en conséquence m'envoyèrent prier d'y aller.

J'e trouvai le Général dans l'appartement de Jeronymo. Il remarqua que je n'étois pas bien. Mr. Lowther proposa de me saigner. J'y consentis : je vis ensuite panser mon ami. Les trois Chirurgiens prononcèrent que les apparences étoient assez favorables.

Nous nous retirâmes ensuite dans l'appartement de Mr. Lowther. L'Evêque nous amena deux Médecins : on examina les consultations des Médecins Anglois ; & l'on convint de suivre quelques-unes de leurs méthodes.

Clémentine, quand je vins, étoit dans son appartement avec Camille. Ses terreurs pour la cruauté de Laurana lui étoient revenues ; & l'on ne crut pas convenable de m'introduire en sa présence, jusqu'à ce que son agitation fût calmée.

Quand elle le fut, sa Mère la conduisit dans sa chambre. Le Général & sa femme y étoient, & on me fit prier d'y aller.

Lorsque j'entrai, Clémentine étoit assise à côté de Camille, la tête appuyée sur elle, paroissant plongée dans une profonde rêverie. Elle leva la tête, me regarda, & jettant les bras autour du col de Camille, elle cacha son visage dans son sein, pour quelques momens ; ensuite regardant vers moi d'un air honteux, elle quitta Camille, se leva, & regarda fixement, tantôt moi, tantôt Camille, à plusieurs reprises, semblant indécidée. Enfin elle s'avança vers moi comme à la dérobée ; mais quand elle fut près de moi, elle se tourna tout d'un coup, & se précipita vers sa Mère ; puis lui mettant un bras

autour du cot, elle leva l'autre, me regarda, comme si elle n'eût su qui elle voyoit. Elle parut dire quelque chose à l'oreille de sa Mère, mais qu'on ne put entendre. Elle alla ensuite vers sa belle-sœur, qui prit sa main dans les deux siennes, & la baïsa; puis venant vers le Général qui restoit tranquille auprès de moi, & qui m'avoit prié de suivre ses mouvemens, elle se tint debout près de lui, me regardant, avec un air de douceur, & d'irrésolution.

Comme elle s'étoit si fort avancée, je ne pus me retenir plus longtems. Je me levai, & prenant une de ses mains, voyez, lui dis-je en pliant un genou, celui que vous avez une fois honoré du nom de maître, votre maître d'Anglois!... Avez-vous oublié le reconnoissant Grandison, que toute votre famille a honoré de sa bienveillance?

Oh, oui!... Oui... Je crois que oui... (On étoit charmé de l'entendre parler)... Mais où avez-vous été tout ce tems?

En Angleterre, Mademoiselle... Mais je suis de retour, tout nouvellement, pour vous voir, & votre cher Jeronymo.

Jeronymo! dit-elle en levant une main, sans saisir l'autre. Pauvre Jeronymo!

Dieu soit loué, dit le Général; voilà quelques foibles esperances! Les deux Marquises pleuroient de joie.

Votre Jeronymo, Mademoiselle, & mon Jeronymo est, j'espère, en train de guérison. N'aimez-vous pas Jeronymo?

Si je l'aime!... Mais que dites-vous de Jeronymo? Je ne vous comprends pas.

Jero-

Jeronymo à présent que vous êtes bien, soyez heureux.

Sais-je bien? Ah, Monsieur!... Mais sauvez moi, sauvez moi, Chevalier!... dit-elle, en criant d'une voix foible, & regardant autour d'elle, avec un air d'amertume & de terreur.

Je vous sauverai, Mademoiselle. Le Général vous protégera aussi. Qui craignez-vous?

O la cruelle, la cruelle Laurana!... Elle prit sa main avec empressement, en relevant sa manche de l'autre main;... Vous allez voir... O j'ai été cruellement traitée... Mais vous me protégerez, ajouta-t-elle, s'abstenant de montrer son bras, comme elle sembloit en avoir eu le dessein.

Laurana n'approchera jamais de vous.

Mais ne lui faites point de mal, Monsieur... Venez, asseyez-vous à côté de moi; & je vous dirai tout ce que j'ai souffert.

Elle alla avec précipitation reprendre sa première place, & s'assit auprès de sa Camille en pleurs. Je la suivis. Elle me fit signe de m'asseoir à côté d'elle.

Mais il faut que vous sachiez, Chevalier!... Elle s'arrêta... Ah ma tête, dit-elle en y portant la main... Eh bien, il faut que vous me quittiez à présent. Il y a quelque chose qui ne va pas bien... Laissez moi... Je ne me connois pas moi-même.

Détournant alors la tête de moi, avec un air d'effroi... Vous n'êtes pas le même homme à qui je parlois tout-à-l'heure... Qui êtes-vous, Monsieur?... Elle cria encore d'une voix foible; & jetta ses bras autour du cou de Camille,

le, cachant encore son visage dans son sein. Je ne pus soutenir ce spectacle. N'étant pas bien auparavant, c'en étoit trop pour moi. Je sortis.

Ne sortez pas, dit le Général, en s'essuyant les yeux.

Je me retirai cependant dans la chambre de Mr. Lowther. Il n'y étoit pas. Je fermai la porte sur moi... si accablé! Ah mon cher Docteur, j'étois dans un triste état.

M'étant un peu remis, j'entrai chez Jeronymo. Le Général y entra en même tems, ne pouvant parler, il me prit la main, & me conduisit sans rien dire dans la chambre de sa Mère.

En y entrant, elle vous demande, Chevalier, me dit-il, elle se plaint de ce que vous êtes sorti: elle craint de vous avoir offensé. Dieu soit loué, de ce qu'elle se rapelle quelque chose!

Quand j'entrai, elle étoit dans les bras de sa Mère, qui la caressoit & pleuroit sur elle.

Voilà, voilà le Chevalier, mon enfant! Vous ne l'avez pas offensé.

Elle quitta les bras de sa Mère. Je m'approchai d'elle. Je croyois que ce n'étoit pas vous, qui étiez à côté de moi tout à l'heure. Mais quand vous vous en êtes allé, j'ai vu que ce ne pouvoit être que vous. Pourquoi vous en alliez-vous? Etiez-vous fâché?

Je ne pouvois l'être, Mademoiselle. Vous m'aviez dit de vous quitter. Et j'ai obéi.

Eh bien, mais à présent, que lui dirai-je, Madame? Je ne sais pas ce que je voulois lui dire. Vous, Madame, dit-elle en s'avancant précipitamment vers sa belle-sœur, vous ne direz rien à Laurana contre moi?

Mal-

Malheureux moment, dit sa Mère au Général, où j'ai pu consentir qu'elle allât auprès de la cruelle Laurana!

La Marquise prit la main de sa fille; Je hais Laurana, ma chère; je n'aime que vous.

Ne la haissez pas cependant... Chevalier, me dit-elle tout bas, qui est cette Dame?

Le Général fut charmé de cette question; car c'étoit la première fois qu'elle avoit fait attention à sa femme; on demanda qui elle étoit, malgré la tendresse généreuse qu'elle lui témoignoit.

Cette Dame est votre sœur, la femme de votre frère Giacomo...

Ma sœur!... Comment cela peut-il être?... Où a-t-elle été jusqu'à présent?

C'est votre sœur par son mariage avec votre frère aîné.

Je ne comprends pas cela. Mais pourquoi, Madamé, ne me l'avez-vous pas dit plutôt? Je vous souhaite bien du bonheur... Laurana ne vouloit pas que je fusse sa cousine. Voulez-vous me reconnoître?

La jeune Marquise la serra dans ses bras. Ma sœur, mon amie, ma chère Clémentine! Appelez moi votre sœur; & vous ferez charmante.

Quelles étranges choses se sont passées, dit-elle?

Que ces rayons de raison charmoient tout le monde!

Monsieur, dit-elle, en se tournant vers le Général, que je vous parle.

Elle le conduisit par la main à l'autre bout de la chambre... Que personne ne nous écoute, dit-elle. Cependant elle ne parla point bas. Qu'a-vois-

vois-je à dire ? ... J'avois quelque chose de fort important à dire. Je ne sais pas quoi...

Eh bien, ne vous tourmentez pas, ma chère, pour vous le rappeler, dit le Général. Votre nouvelle sœur vous aime. C'est la meilleure des femmes. Elle est la joie de ma vie. Aimez votre nouvelle sœur, ma chère Clémentine.

Je l'aimerai. N'aimé-je pas tout le monde ?

Mais vous devez l'aimer plus que toute autre femme, excepté la meilleure des Mères. C'est ma femme, & votre sœur ; & elle vous aime, & notre cher Jeronymo.

Et n'aime-t-elle personne d'autre ?

Qui d'autre voudriez-vous qu'elle aimât ?

Je ne sais pas ; mais tout le monde, je crois, car j'aime tout le monde.

Elle aimera tous ceux que vous aimez. Elle est la bonté même.

C'est fort bien : je l'aimerai à présent que je sais qui elle est. Mais, Monsieur, j'ai quelque idée...

De quoi, ma chère ?

Je ne sais. Mais je vous prie, Monsieur, qu'est-ce qui ramène le Chevalier ici ?

Pour vous faire plaisir, à votre Père, votre Mère, à Jeronymo ; à nous tous. Pour nous rendre tous contents & heureux les uns avec les autres.

Mais cela est bien bon. Ne trouvez-vous pas ? Mais il a toujours été bon. Êtes-vous heureux, mon frère ?

Oùï, ma chère, & je le ferois encore plus, si vous & Jeronymo l'étiez.

Mais cela ne peut jamais, jamais être.

A Dieu ne plaise ! ma sœur, le Chevalier a
ame-

amené avec lui un fort habile homme, qui espère de guérir notre Jeronymo...

Le Chevalier a-t-il fait cela? Pourquoi ne l'a-t-il pas fait plutôt?

Le Général fut un peu déconcerté; mais il répondit généreusement; Nous avons eu tort; nous n'avons pas suivi de bonnes méthodes. Pour moi, je voudrais que nous eussions suivi ses avis en tout.

O ciel! dit-elle, en levant une de ses mains. Comment tout cela vient-il! Monsieur, Monsieur, ajouta-t-elle avec vivacité... J'irai sur le champ... Elle s'avança vers la porte.

Camille la suivit... Où, où donc, ma chère maîtresse? ...

O Camille le fera aussi bien que moi... Camille, dit-elle, en lui mettant la main sur l'épaule, allez chez le Père Marescotti... Dites lui... Elle s'arrêta... Dites lui que j'ai eu une vision... Il priera pour nous tous.

S'avancant alors vers sa Mère, & prenant sa main immobile, elle la baisa, & la passa sur son propre front & sur sa joue... Aimez moi, Madame, aimez votre enfant. Vous ne savez pas, ni moi non plus, ce qui manque à ma pauvre tête. Guérissez-la, guérissez-la, avec votre chère main, ajouta-t-elle, en la portant encore à son front, & puis sur son cœur?

La Marquise lui baisant le front, le mouilla de ses larmes.

Irαι-je, dit Camille, chez le Père Marescotti?

Non, dit le Général, à moins qu'elle ne repète l'ordre. Peut-être l'a-t-elle déjà oublié... Et le ne parla plus en effet du Père Marescotti.

La

La Marquise croit qu'elle a quelque notion confuse de l'inimitié du Général & du Père Mafescotti contre moi ; & que voyant le premier réconcilié, elle vouloit que le Père le fût aussi, & qu'il priât pour nous tous.

J'ai voulu, mon cher Docteur Bartlet, vous donner dans le plus grand détail, ce qui s'est passé dans l'esprit de cette infortunée dans nos deux premières entrevues. Tout le monde est réjoui de voir déjà un si heureux changement.

A présent qu'elle a quitté à notre grande surprise le profond silence qu'elle gardoit, qu'elle parle librement, & se montre en état de suivre un sujet, quoiqu'avec quelques petits écarts; nous avons tous cru qu'il falloit l'entretenir dans cette humeur ; & l'on a prescrit à Camille de la flatter, quand elles sont seules, & de tâcher de la faire parler sur des sujets indifférens.

Je lui demandai la permission de me retirer. Elle me l'accorda d'abord, en ajoutant, j'espère que je vous verrai encore avant que vous alliez en Angleterre.

Souvent, j'espère, très-souvent, répondit pour moi le Général.

Cela est bien bon, dit-elle ; & me faisant une révérence, elle sortit avec Camille.

Nous allâmes tous dans l'appartement de Jeronimo ; & la jeune Marquise le réjouit fort, en lui récitant ce qui s'étoit passé. Ce généreux ami voulut attribuer à ma présence cet heureux changement ; & le Général déclara qu'il ne falloit point qu'on la contredise à l'avenir, dans aucune demande raisonnable.

Le Comte son oncle, & le Seigneur Sebastiano

no son fils aîné, sont partis pour Urbino. Ils ont pris congé de moi dans mon logement. Le Comte espiroit, dit-il, que tout iroit bien, & que je serois Catholique.

* *

J'ai reçu un grès paquet d'Angleterre. J'approuve tout ce que vous me proposez, mon cher Docteur. Vous ne serez pas content, dites-vous, à moins que je n'examine vos arrangemens. Ne vous refusez pas une satisfaction que votre excellent cœur peut recevoir, en consultant votre véritable ami ; mais d'ailleurs vous n'avez pas besoin de demander mon consentement, pour quelque chose que ce soit que vous jugerez convenable. Une chose, ce me semble, dont je serois bien aise, c'est que les enfans des pauvres gens qui ont un génie marqué, fussent les seuls à qui l'on fît prendre beaucoup de peine pour étudier ; l'économie & le labourage, sont ce qu'il est le plus besoin d'encourager dans le petit peuple. La providence a donné aux hommes differens talens, pour différentes fins, & afin que tous pussent être des chaînons utiles de la grande chaîne. Appliquons les uns au labourage, les autres aux sciences, d'autres au commerce, aux arts mécaniques, selon les talens qu'ils montrent ; ainsi personne ne sera inutile ; chacun pourra au contraire se distinguer dans quelque genre. Le savoir, par lui-même, n'a jamais rendu personne heureux. Le laboureur fait moins de méprises dans la conduite de la vie, que l'homme de Lettres, parce que la sphère dans laquelle il se meut, est plus resserrée.

Mais

Mais s'il s'élève quelque gentie , encourageons le ; il y aura assez d'hommes grossiers pour le service ordinaire des beaux esprits , & pour que le monde aille son train , si nous ne contribuons pas à leur fainéantise , par des bienfaits répandus indifferemment & sans choix.

J'écrirai à Lord W. & à sa femme pour les féliciter. Je suis extrêmement charmé de leur bonheur.

J'écrirai aussi à mon Beauchamp , & à Lady Beauchamp pour lui faire compliment sur sa générosité. Sûrement, Docteur Bartlet, la nature humaine n'est pas une aussi mauvaise chose que l'imaginent quelques gens qui se plaisent à dégrader leur espèce. J'ai trouvé dans plusieurs occasions, qu'il n'y a qu'à diriger convenablement les passions de gens, qui, quoiqu'ils ne se soient pas distingués par leur bienfaisance, peuvent cependant être amenés à faire de bonnes choses, d'une ou d'autre manière, si ce n'est pas toujours de la plus gracieuse. Et selon le proverbe, il n'est chère que de vilains, nous pouvons dire dans les cas de Lady Beauchamp envers son beau-fils, & de Lord W. envers sa femme & ses nièces, que quand ces gens-là viennent à sentir les douceurs d'un acte de générosité & de bienfaisance, ils sont capables d'agir noblement. Nous ne devons pas trop tôt, & sans avoir employé les moyens convenables, renoncer à gagner des gens qui ont du crédit & du pouvoir, sur l'idée de leur caractère général, comme si nous les croyions incorrigibles. Combien de moyens n'y a-t-il pas de gagner des gens, qui peuvent d'ailleurs n'être pas naturellement bien-

bienfaisans ! La politique , l'envie de paroître , l'ostentation , l'amour des louanges , ont quelquefois de grandes influences : souvent c'est celui qui sollicite une faveur qui est en faute , & il montre peut-être un esprit aussi intéressé dans ses sollicitations , que celui à qui il s'adresse , le montre dans son refus.

Dites à Charlotte que je lui écrirai *quand-je m'en donnera sujet.*

J'écrirai à Lord & Lady L. par le premier courier. Ecrire à l'un , c'est écrire à tous les deux.

J'ai déjà répondu à la Lettre obligeante d'Emilie. Je suis fort charmé de ce que sa Mère & Mr. O'Hara sont assez sages pour travailler à leurs propres intérêts , par leurs bons procédés envers cette bonne fille , & à leur bonheur , par leur conduite l'un envers l'autre.

Mon pauvre cousin Grandison ! Je suis en peine pour lui. J'en ai reçu une Lettre fort touchante. Mais j'y vois l'homme orgueilleux , qui se fait un mérite de la connoissance qu'il a du monde , & qui est ouaté d'avoir été pris par les artifices ordinaires de quelques gens des plus méchans qu'il y ait , plutôt qu'il n'est touché par des principes raisonnables. Je ne fais ce que je pourrois faire pour lui , à moins que d'être sur les lieux. Je suis fâché qu'il n'ait pas profité de l'expérience des autres ; je souhaite qu'il profite de la sienne. Je lui écrirai , sans lui reprocher ni exténuer sa folie , quoique je souhaite de le débarrasser des conséquences.

J'écris à ma Tante Eléonor , pour lui faire compliment sur son arrivée à Londres. J'espère de l'y trouver à mon retour d'Italie.

Le malheureux sir Hargrave ! Plus malheureux Merceda ! Comme ils se sont joués de leur santé dans la fleur de leur âge , & de leur réputation ! Quel pauvre triomphe quand même ils auroient échapé , par une fuite si honteuse , au juste châtimement de leurs méchancetés ! Mais essuyer outre cela une punition si infamante , & échaper de si peu à une plus infamante encore . . . Dites moi , ces pauvres gens osent-ils paroître en plein jour ?

Et le pauvre Bagenhall ! Quoiqu'il ne mérite presque point de pitié , que peut-on dire de lui.

Nous voyons , Docteur Bartlet , dans la conduite , & la lâche soumission de ces trois hommes , que de gens si prêts à offenser n'ont pas un véritable courage.

Si vous allez à Londres , je suis sûr que vous vous informerez des petits Oldham , & de leur Mère.

Mes complimens au jeune Officier. Je suis bien aise qu'il soit content de ce qu'on a fait pour lui.

J'ai reçu des Lettres de Paris. Je suis fort satisfait de ce qu'on y a fait , & de ce qui s'y fait encore au sujet des legs du bon Mr. Danby.

Comme il a gagné une grande partie de son bien en France , je m' imagine qu'il auroit été bien aise d'y trouver la moitié des objets de sa bienveillance : pourquoi sans cela auroit-il nommé la France dans son testament ?

Dans les cas douteux , il faut toujours considérer l'intention du Testateur. Il s'est présenté un autre cas que j'ai cru devoir envisager sous ce point de vue , puisqu'il me reste encore une somme considérable , après avoir fait pour les
parents

parens plus qu'ils n'attendoient, & amplement
autant qu'il étoit nécessaire pour le mettre dans
un état florissant.

Mr. Danby en mourant, avoua qu'il avoit de
très-grandes obligations à une famille qui avoit
été dans l'abondance: Cette famille est tombée
dans l'indigence par des accidens inévitables. Il
y a une nombreuse postérité. Mr. Danby faisoit
à six petites filles, & quatre petits fils de cette
famille, une pension qui les mettoit précisément
à l'abri du besoin; & il leur avoit fait espérer
qu'il continueroit jusqu'à ce qu'ils fussent pour-
vus. Les filles aînées sont en service; les plus
jeunes sont destinées à cet utile genre de vie.
Les fils ne sont ni fainéans, ni vicieux. Je suis
persuadé que son intention étoit de leur conti-
nuër ses bienfaits par son testament, s'il ne les
avoit pas oublié, quand il en fit dresser les arti-
cles; ce qui ne fut que quand il se crut mourant.

On a pris les informations nécessaires, & cet-
te affaire est arrangée. Cette nombreuse famil-
le est contente; on a pleinement répondu à l'in-
tention supposée de mon ami défunt, & aucun
légataire n'en souffre.

Vous témoignez des regrets obligeans, mon
cher Docteur Bartlet, sur la distance qui nous sé-
pare. C'est moi qui y perds, & non pas vous,
puisque je vous donne par écrit des détails pres-
que aussi circonstanciés de ce que je fais, que
je le pourrois faire si nous causions ensemble.
C'est ce que vous avez attendu de moi, & tel-
le est l'obéissance de

Votre très-dévoté ami

CHARLES GRANDISON.

Tom. V.

B

LET.



L E T T R E I I I

Suite.

23. Juin.

Nous avons à présent, graces à Dieu, quelques esperances de notre Jeronymo. L'ouverture faite au dessous de la grande plaie a répondu pleinement à l'intention; & celle de l'épaule est de nouveau en bon train.

On a fait entendre à Mademoiselle Clémentine qu'il est mieux. Cette bonne nouvelle, & la méthode que l'on suit, en partie sur l'avis des Médecins Anglois, ont produit de si bons effets, que nous ne sommes pas sans esperances de son rétablissement.

Le Général & sa femme sont retournés à Naples, beaucoup plus tranquilles que quand ils en étoient partis. Sa femme s'étant jointe à ses instantes sollicitations, je n'ai pu refuser de leur promettre une visite.

Chacun s'étudie à caresser & à flatter Mademoiselle Clémentine, & toute la famille est persuadée à présent qu'on auroit dû suivre toujours cette méthode. Ils attribuent à Madame Sforza & à Laurana des vœux beaucoup plus profonds peut-être qu'elles ne les avoient d'abord; quoiqu'elles aient pu les étendre ensuite, & qu'elles l'aient fait effectivement quand cette infortunée a été jugée perdue sans retour.

Je dois vous rendre compte, mon cher ami,
du

du silence que j'ai gardé pendant près d'un mois.

Pendant quinze jours, j'ai été tous les jours une fois avec Mademoiselle Clémentine. Elle a pris beaucoup de plaisir à me voir. Pendant tout ce tems, elle a eu beaucoup de différentes absences, quelquefois elle avoit de bons intervalles, mais qui ne duroient pas. En général elle faisoit de grands écarts, & ses discours étoient sans suite. Quelquefois elle retomboit dans ses accès de silence : mais rarement duroient-ils longtems, lorsque je venois. Quelquefois elle tâchoit de me parler en Anglois; mais ses idées étoient trop vagues, & sa mémoire trop altérée, pour qu'elle pût dire une phrase entière dans une langue qu'elle avoit apprise depuis si peu de tems, & dont elle avoit perdu l'habitude. Cependant, sur le tout sa raison paroissoit gagner. Ces quinze jours m'ont bien coûté, & d'autant plus que je n'étois pas fort bien moi-même ... Cependant je ne savois comment supprimer mes visites de tous les jours.

Madame Beaumont à la fin des quinze jours, fit une visite de trois jours à la famille & à moi. Dans cet espace les absences de Mademoiselle Clémentine ont été plus fortes, mais moins fréquentes qu'auparavant.

J'avois pendant ce tems-là préparé par Lettres ceux qui ont l'administration des affaires de Mr. Jervois, à faire les derniers arrangements pour celles qui restoit à régler; & ils m'écrivirent que tout étoit prêt. Il étoit nécessaire que je visse ces Messieurs; & M^e. Beaumont ne pouvant rester plus de trois jours, j'informai

la Marquise que j'aurois l'honneur de l'accompagner à Florence.

M^r. Beaumont, la Marquise, & l'Evêque jugèrent que je devois communiquer mon intention à Mademoiselle Clémentine, de peur qu'en me perdant, elle ne tombât dans l'impatience, & que nous ne perdissions le terrain que nous avions gagné.

J'exposai à la jeune Dame, en présence de sa Mère & de M^r. Beaumont, simplement & franchement, la nécessité ou j'étois de la quitter pour quelques jours, & les raisons de cette absence ... A Florence, dit-elle, Mademoiselle Olivia ne demeure-t-elle pas à Florence? ... Elle y demeure ordinairement, dit M^r. Beaumont; mais elle est en voyage.

Eh bien, Monsieur, ce n'est pas à moi à vous retenir, si vous avez des affaires; mais que deviendra mon pauvre Jeronymo en attendant? ... & tout de suite avant que je pusse répondre, elle ajouta, mais, quelle sottise question est-ce là? Je le consolerais.

Le Père Marescotti entra dans ce moment ... Oh mon Père! il y a longtems que vous n'avez pas prié avec moi. O Monsieur, je suis une créature malheureuse! Je suis une ame perdue! ... Elle tomba sur ses genoux, & se lamentoit en pleurant à chaudes larmes.

Elle tâcha ensuite de se rapeller ce dont elle parloit auparavant. Nous nous faisons une règle de ne pas souffrir, si nous pouvons l'empêcher, qu'elle se tourmente elle-même pour se rapeller ses idées: je lui dis donc quel étoit notre sujet. Elle y revint avec empressement ...

Eh

Eh bien, Monsieur, & quand est-ce que Jeronymo peut esperer de vous revoir? ... Dans dix jours environ, lui dis-je; & profitant de l'ouverture qu'elle avoit faite, j'ajoutai que je ne doutois pas qu'elle ne consolât Jeronymo pendant mon absence. Elle me le promit, & me souhaita un bon voyage.

J'accompagnai donc M^r. Beaumont: j'ai conclu, à ma satisfaction, tout ce qui restoit à régler par rapport aux affaires de mon Emilie, deux jours après mon arrivée à Florence. J'ai passé deux jours agréables avec M^r. Beaumont, & les Dames ses amies; & j'ai dérobé sur les dix jours une visite au Comte de Belvédère à Parme.

Cette course a été utile pour ma santé; & aiant reçu une Lettre de Mr. Lowther, à Modène sur ma route à Parme, comme nous en étions convenus, avec des nouvelles favorables, par rapport à la sœur & au frère, je retournai à Bologne, & j'y fus reçu avec joie, par le Marquis, la Marquise, l'Evêque, & Jeronymo, qui tous s'accordèrent à me donner une partie du mérite qui étoit principalement dû à Mr. Lowther & à ses confrères, par rapport au meilleur état du frère, & à leurs méthodes douces envers la sœur, qui suivoit exactement les ordres de ses Médecins.

Je fus introduit auprès d'elle par sa Mère, suivie seulement de Camille. Cette jeune Dame vint au devant de moi à l'entrée de son antichambre, avec une dignité pareille à celle qui avoit accoutumé de la distinguer dans des jours plus heureux. Soyez-le bien venu, Chevalier, dit-elle; mais vous n'avez pas observé votre

tems ; je l'ai noté , ajouta-t-elle , tirant son porte-feuille ... Dix jours , Mademoiselle , j'ai dit dix jours. Je viens précisément à mon tems ... Vous allez voir ; je ne puis me tromper , dit-elle en souriant ; mais ce sourire n'étoit pas tout-à-fait le sien.

Elle me renvoya à son livre. Vous avez compté deux jours deux fois , lui dis-je , Mademoiselle ; voyez ici ...

Cela est-il possible ? ... Une fois , Monsieur , je savois mieux compter. Eh bien , mais nous ne nous arrêterons pas à deux jours sur un si grand nombre. J'ai eu grand soin de Jeronymo pendant votre absence. J'ai été souvent chez lui , & j'y aurois été plus souvent , si on ne m'a-voit pas dit que cela n'étoit pas nécessaire.

Je la remerciai du soin qu'elle avoit eu de mon ami.

Cela est assez bon , dit-elle , me remercier du soin que j'ai eu de moi-même ; Jeronymo s'est moi-même.

Le Seigneur Jeronymo , lui dis-je , ne peut être plus cher à sa sœur qu'à moi.

Vous êtes bon , repliqua-t-elle , en mettant la main sur mon bras : je l'ai toujours dit. Mais , Chevalier , j'ai tout-à-fait oublié mon Anglois. Je ne le rattraperai jamais. Quel heureux tems que celui où j'étois innocente , & que j'apprenois l'Anglois !

Ma chère maîtresse , dit Camille , a toujours été innocente.

Non , Camille ! ... Non ! ... Elle commença alors à s'égarer ... Puis prenant Camille sous le bras , allons , lui dit-elle , tout bas , à ce coin
de

de la chambre, & prions Dieu de nous pardonner. Vous avez été méchante, Camille, aussi bien que moi.

Elle alla, & s'agenouilla, tenant les mains levées, en silence. Se levant ensuite, elle s'approcha de sa Mère, & se mit à genoux devant elle, en levant les mains... Pardonnez moi, pardonnez à votre pauvre enfant, ma Maman!

Dieu benisse mon enfant!... Levez-vous, mon amour!... Je vous pardonne!... Mais me pardonneriez-vous, ajouta sa Mère en pleurant, d'avoir jamais consenti à vous perdre de vue, pour vous mettre entre les mains de parens moins tendres, & moins indulgens?

Dieu leur pardonne aussi, dit-elle, en se levant. Quelques-uns d'eux m'ont rendu malade, & puis ils m'ont reproché que je l'étois. Dieu leur pardonne! Je leur pardonne de bon cœur.

Elle vint alors vers moi; & à mon grand étonnement, mit un genou en terre. Je ne fus pendant quelques momens que dire, ni que faire. Levant les mains, & ses beaux yeux regardant en suppliant... Je vous prie, Monsieur, pardonnez moi.

Entrez dans son sens, Chevalier, dit la Mère en sanglotant.

Vous pardonner! Vous pardonner, ma chère Demoiselle? Et quoi? Vous n'avez jamais offensé personne, vous ne le pouvez.

Je la relevai, & prenant sa main, je la pressai de mes lèvres... A présent, Mademoiselle, pardonnez moi... Pardonnez cette liberté.

O Monsieur, je vous ai donné de la peine, j'en ai donné à tout le monde!... Je suis une

malheureuse créature ; & Dieu & vous, vous êtes fâchés contre moi . . . Et vous ne voulez pas me dire que vous me pardonnez.

Entrez dans son sens, Chevalier.

Je vous pardonne, je vous pardonne, la plus excellente des femmes.

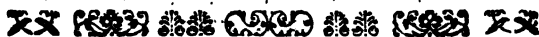
Elle hésita un peu, puis se tourna vers Camille, qui étoit à quelque distance, & pleurant ; courant à elle, elle se jeta dans ses bras, cachant son visage dans son sein . . . Cachez moi, cachez moi, Camille ! . . . Qu'ai-je fait ! . . . Je me suis mise à genou devant un homme ! . . . Elle prit Camille sous le bras, & sortit avec précipitation de la chambre.

Sa Mère me voyant un peu confus ; Réjouissez vous avec moi, Chevalier, me dit-elle, en pleurant cependant, de ce que nous voyons de si heureux symptômes, quoique sa raison soit encore imparfaite. J'espère de la bonté de Dieu, que nous recouvrons notre enfant ; & vous serez l'heureux instrument de sa délivrance.

Le Marquis, & l'Evêque furent instruits de ce qui s'étoit passé : ils se réjouirent aussi de ces nouveaux rayons de raison dans leur chère Clémentine.

Vous remarquerez, mon cher Docteur, que je me propose de vous raconter les changemens les plus considérables, & les plus visibles dans l'esprit de cette infortunée, omettant les conversations entre elle & ses parens dans lesquelles sa situation différerait peu de celles que j'ai décrites. Par ce moyen vous pourrez suivre les gradations du rétablissement de sa raison, que nous osons attendre de nos ferventes prières, & de nos humbles efforts.

LET-



L E T T R E IV.

Suite.

Bologne, 24. Juin.

Le Comte de Porretta, & ses deux fils sont venus hier, pour se réjouir avec nous des heureuses perspectives que nous avons.

Je crus voir dans l'air de la Marquise quelque nuage & quelque réserve que je n'avois pas remarqué jusqu'à l'arrivée du Comte; une complaisance trop civile pour l'amitié, du moins pour *notre* amitié. Je ne puis voir un brouillard pendant une heure sur le front d'un ami, sans en chercher la raison, dans l'espérance qu'il est en mon pouvoir de le dissiper. Une diminution de franchise dans quelqu'un que j'aime, est un reproche de quelque manquement de ma part, auquel je dois tâcher de remédier, dès que je le soupçonne. Je priai cette digne Dame de m'accorder une audience particulière.

Elle y consentit au premier mot. Mais sitôt que je lui eus ouvert mon cœur, elle me demanda si le Père Marescotti, qui m'aimoit, dit-elle, comme si j'étois son fils, pouvoit être présent à notre conversation? Je fus un peu surpris de la question; mais je répondis que j'y consentois de tout mon cœur.

Le Père vint: un tendre intérêt, & la réserve étoient peints à la fois sur son visage. Cela montroit qu'il étoit instruit des motifs de la ré-

serve de la Marquise ; & qu'il attendoit qu'on s'adresseroit à lui , pour avoir un éclaircissement , si je ne l'avois pas demandé directement à la Marquise.

Je répétois devant lui ce que j'avois dit à la Marquise , de la réserve que j'avois cru remarquer depuis hier , sur une des physionomies les plus ouvertes qu'il y ait au monde.

Chevalier , dit-elle , si vous pensez que tous ceux de la famille , soit d'Urbino , de Naples , ou d'ici , ne vous aiment pas comme quelqu'un de leur propre famille , vous ne nous rendez pas justice.

Elle raconta alors avec exagération les obligations qu'ils m'avoient. Je lui dis très-sincèrement , que je n'aurois pu faire moins que ce que j'avois fait , sans être condamné par mon propre cœur.

Laissez-nous , dit-elle , juger pour nous-mêmes là dessus. Et au nom de Dieu ne nous croyez pas capables d'ingratitude. Nous voyons avec plaisir ces commencemens d'esperance dans la pauvre enfant , après qu'elle a passé par des souffrances , & des épreuves que peu de jeunes personnes ont essuyées. Par reconnoissance , par honneur , par justice , elle doit être à vous si vous l'exigez , & aux termes que vous avez proposés.

Je le pense ainsi , dit le Père.

Qué puis-je dire , continua-t-elle : nous sommes tous dans la détresse. Je suis sur un chapitre qui m'afflige ; soulagez mon cœur , Chevalier , en m'épargnant mes discours.

Ne vous expliquez pas davantage , Mademoiselle
je

Je vous comprend pleinement. Je n'accuserai d'ingratitude aucun des cœurs de cette famille. Dites moi, Père Mareseotti, si vous pouvez vous mettre à ma place, comme je me mettrois à la vôtre si vous étiez dans les mêmes circonstances que moi, (vous ne pouvez être plus persuadé de votre religion que je le suis de la mienne) dites moi ce que vous feriez, ce que je dois.

Il est difficile de répondre à une question aussi pressante, répliqua le Père. Mais une fausse religion, & l'hérésie peuvent-elles persuader une ame droite aussi fortement que la vérité ?

Cher Père Mareseotti, vous sentez vous-même que vous n'avez rien dit. Il me seroit dût de vous répéter à vous-même votre propre question. C'est cependant tout ce que j'ai à faire. Mais continuons nos prières pour que l'ouvrage si désirable s'accomplisse, que Mademoiselle Clémentine puisse se rétablir entièrement. Vous avez vu, Madame, que je n'ai pas cherché à me rendre de conséquence auprès d'elle. Vous voyez à quelle distance je me suis tenu : vous ne voyez rien en elle, pas même dans ses plus fâcheuses rêveries, qui puisse vous faire croire qu'elle a le mariage en vue. Comme je vous l'ai dit d'abord, je ne désire qu'une seule chose à présent, c'est son entier rétablissement.

Que pouvons-nous dire, Père Mareseotti ? reprit la Marquise. Conseillez nous, Chevalier ; vous voyez notre situation. Mais ne nous croyez pas, ne nous croyez pas ingrats. Il s'agit, selon nous, du salut de notre enfant... Quand elle sera à vous, elle ne sera pas longtemps Catholique... Encore une fois, conseillez nous.

i. Vous me dites, Madame, que Mademoiselle Clémentine sera à moi aux termes que j'ai proposé ; si j'insiste là dessus. J'ai dit au Général, que j'aurai le consentement des trois frères, aussi bien que le vôtre, Madame, & celui de votre digne époux ; ou que je ne me flatterai point de l'honneur de votre alliance ; & je vous ai déclaré, Madame, que je me regarde comme lié, & vous tous comme libres. Si vous pensez que le sentiment d'une obligation prétendue, la santé de Mademoiselle Clémentine faisant des progrès, puisse l'engager plus loin que vous le souhaiteriez, laissez moi retrancher mes visites par degré, pour laisser son cœur aussi libre qu'il sera possible, & pour que je ne sois pas regardé comme étant de conséquence pour son rétablissement. D'abord je ferai la visite que j'ai promise au Général. Vous voyez qu'elle n'a pas été plus mal, peut-être même a-t-elle été mieux, pendant mon absence de dix jours. J'en passerai vingt, s'il vous plait, à Rome & à Naples, me tenant prêt à revenir sur le champ au premier ordre. Ne déterminons rien en attendant. Comptez sur la parole d'honneur d'un homme qui vous assure encore une fois, qu'il se regarde comme lié, & la Dame comme entièrement libre ; & qui agira en conséquence auprès d'elle & de toute votre famille.

Ils se taisoient tous deux, & se regardoient. Que dites-vous, Madame, à cette proposition ? Qu'en dites-vous, Père Marescotti ? Si j'en pouvois imaginer une plus desintéressée, je la ferois. Je dis que vous êtes un homme étonnant, dit le Père.

Je

Je n'ai pas des mots, reprit la Marquise... Elle pleuroit... Cruel, cruel destin ! Celui de tous les hommes...

Elle s'arrêta ; peut-être en auroit-elle dit davantage sans la présence du Père.

Informérons-nous Jeronymo, dit-elle, de cette conversation ?

Cela pourroit lui faire de la peine, repliquai-je. Vous connoissez, Madame, son généreux attachement pour moi. J'ai promis une visite au Général. Le Seigneur Jeronymo a été aussi charmé de la promesse que de l'invitation. Il sera aussi charmé que j'en profite. Il peut gagner des forces : Mademoiselle Clémentine peut se trouver mieux ; & vous pourrez vous décider sur des événemens si heureux. Encore un coup, souvenez-vous que je me crois lié, & vous mêmes libres.

Cependant, pensois-je alors avec un sentiment peut-être trop visible, quand est-ce que je trouverai un retour que mon cœur orgueilleux regarde comme lui étant dû ? Mais alors mon orgueil (dirai-je ?) vint à mon secours... Grand Dieu, je te rends grâce, pensai-je, de ce que tu m'as mis à portée de faire ce que ma conscience, ce que l'humanité me dictent, sans que je doive prendre d'ailleurs mes règles du juste ou de l'injuste.

Le Père Marefcotti me vit ému. Ses larmes couloient de ses yeux. La Marquise étoit encore plus touchée : elle m'appella le plus généreux des hommes : je pris congé d'elle respectueusement, & j'allai vers Jeronymo.

Je me proposois de retourner à mon logement

pour essayer d'y calmer mon esprit agité ; mais le Marquis, & son frère, & l'Evêque, me firent prier de passer dans la chambre de la Marquise, où elle étoit avec le Père Marefconti, qui les avoit informé de ce qui s'étoit passé entre nous trois.

L'Evêque se leva & m'embrassa... Cher Grandison, dit-il, que je vous admire !... Pourquoi, pourquoi ne voulez-vous pas que je vous appelle mon frère ?... Quand un Prince seroit votre rival, si vous étiez Catholique...

O plût à Dieu ! dit la Marquise en levant les yeux & les mains au ciel.

Et ne le voulez-vous pas ? Ne le pouvez-vous pas, mon cher Chevalier ? dit le Comte.

C'est là, Monsieur, une question bien obligeante de votre part, puisqu'elle montre votre bonté pour moi... Mais je ne dois pas y répondre à présent.

Le Marquis me prit la main ; il applaudit au désintéressement de ma conduite envers sa famille. Il approuva l'absence que j'avois proposée ; mais il me dit que je devois moi-même ménager cela, non seulement auprès de Clémentine, mais aussi auprès de Jeronymo, dont le cœur généreux seroit sans cela mal à son aise, sur le soupçon que cette idée seroit venue d'eux, & non pas de moi.

Nous ne résoudrons rien, dit-il. Dieu veuille continuer à benir nos espérances ; laissons le reste à sa providence.

J'allai en les quittant vers Jeronymo ; & je lui dis mon dessein.

Il me demanda ce que Clémentine deviendroft
en

en attendant. N'y avoit-il pas un trop grand danger qu'elle ne retombât.

Je lui dis que je ne partiroy qu'autant qu'elle l'approuveroit.

J'alléguai ma dernière absence de dix jours, en faveur de mon intention. Son rétablissement, lui dis-je, doit être l'ouvrage du tems. Si je suis d'aussi grande conséquence que votre amitié le suppose, son attention sera vraisemblablement plus réveillée par de courtes absences, & par l'attente du retour, que par des visites journalières. Je ne me rapelle pas, continuai-je, mon cher Jeronimo, un seul trait qui puisse faire croire que l'attention de votre Clémentine pour celui que vous favorisez, fût attachée à la personne. Jamais l'amitié n'alluma une flamme plus pure dans un cœur humain, que dans celui de votre sœur. Le bonheur à venir de celui qu'elle estimoit, n'a-t-il pas été l'objet constant, je puis dire le seul, de son attention ? Dans le plus fort de sa maladie n'a-t-elle pas dit, que si ce grand article pouvoit être assuré, elle renonceroit à la vie avec plaisir ?

.. Cela est vrai, dit-il, très-vrai. Clémentine est une excellence créature : elle l'a toujours été. Vous seul pouvez la mériter. O que n'est-elle à présent digne de vous ! Mais mon Père, ma Mère, mon frère consentent-ils que vous nous quittiez ? Ne font-ils point d'objection pour l'amour de Clémentine ?

Comme elle a si bien pris la dernière absence, ils ne doutent pas que de plus fréquentes ne réveillent son attention.

.. Eh bien, eh bien, je me rends. Le Général

& sa femme seront charmés de vous voir. Je ne dois pas ne songer qu'à moi. Dieu vous bénisse par tout où vous irez ! Seulement que le tendre cœur de Clémentine ne souffre pas de votre absence. Qu'elle ne vous trouve pas à redire. - Demain, repliquai-je, je la consulterai. Elle le décidera pour moi.



L E T T R E V.

Suite.

25. Juin.

Devant passer la soirée chez le Cardinal Lé-gat, avec le Gonfalonnier, je suis allé le matin au Palais de Porretta.

- Après avoir passé environ une demie heure avec mon ami Jeronymo, je fus introduit auprès de Mademoiselle Clémentine. Son Père, sa Mère, & l'Evêque étoient avec elle. Clémentine parloit de vous, Chevalier, dit sa Mère. Elle voudroit reprendre son Anglois, voulez-vous, Monsieur, reprendre votre élève ?

Ah, Chevalier, dit la jeune Dame, c'étoit un heureux tems ; & je voudrois bien le faire renaître. Je voudrois être aussi heureuse que je l'étois alors.

Vous n'avez pas été en fort bonne santé, Mademoiselle ; ne seroit-il pas mieux de différer nos leçons de quelques jours, jusqu'à ce que votre santé soit entièrement rétablie ?

Où, voilà l'affaire. Je sai que j'ai été fort mal.

mal. Je sens que je ne suis pas encore tout-à-fait bien; je voudrois l'être; & c'est pour cela que je voudrois raprendre mon Anglois.

Vous l'aurez bientôt rapris, Mademoiselle; mais à présent l'exercice que cela donneroit à votre esprit, à votre mémoire, pourroit vous fatiguer. Je craindrois que l'étude ne retardât votre guérison au-lieu de l'avancer.

Mais, Monsieur, je n'attendois pas cela de vous. Maman a consenti.

Je l'ai fait, ma chère, parce que je voudrois ne vous rien refuser de ce que vous souhaitez; mais le Chevalier vous donne de si bonnes raisons pour différer ses leçons, que je souhaiterois que vous vous désistassiez de votre demande.

Mais, Madame, je ne puis qu'y faire. Je voudrois être heureuse.

Eh bien, Mademoiselle, commençons à présent. Quel livre Anglois avez-vous à portée? Je ne sai, mais j'en chercherai un.

Elle sortit, suivie de Camille, & la pauvre Dame oubliant son dessein, rapporta quelque ouvrage de sa façon, la première chose qui lui tomba sous la main, en ouvrant un tiroir, au lieu de l'armoire de ses livres. C'est un ouvrage qui n'est pas achevé, représentant l'arche de Noé, & le commencement du Déluge, d'une exécution admirable. S'approchant de moi, Je m'étonne, dit-elle, où cela a resté si longtemps. Etes-vous juge des ouvrages de femmes, Chevalier?

Elle s'aprocha d'une table... Venez ici, & asseyez-vous à côté de moi. Je le fis. Madame, dit-elle à sa Mère, Monsieur, à son frère,

re, (Le Marquis étoit sorti, affligé de ce nouvel écart) venez, & asseyez-vous à côté du Chevalier & de moi. Ils le firent: elle étendit l'ouvrage sur la table, & dans une posture attentive un coude sur la table, soutenant sa tête d'une main, & montrant l'ouvrage avec l'autre... A présent dites moi votre sentiment sur cet ouvrage.

Je louai comme elle le méritoit, la main admirable de l'ouvrière. Savez-vous que c'est moi, Monsieur, dit-elle: mais dites moi, tout le monde peut louer; ne voyez-vous point de défaut?... Je crois qu'en voilà un, lui dis-je, montrant un défaut de proportion qui étoit assez sensible... Ouf, vous avez raison. Je ne vous ai jamais trouvé flatteur.

Ceux qui savent relever les défauts plus gracieusement que d'autres ne peuvent louer, dit l'Evêque, n'ont pas besoin de flatter. Ouf, cela est vrai, dit-elle; elle soupira: j'étois heureuse quand je travaillois à cet ouvrage. Et le dessein étoit de moi, d'après,... d'après... J'ai oublié le nom du Peintre... Mais vous le trouverez supportable... n'est-il pas vrai.

A tout prendre, je le trouve très-beau. Si vous pouviez corriger ce seul défaut, ce seroit un chef-d'œuvre.

Eh bien, j'essaierai, puisque vous le trouvez bon. Elle le replia... Camille, mettez le sur ma toilette. Je suis bien aise que le Chevalier en soit content. Mais, Monsieur, c'est en cas que ma tête soit bien; elle n'est pas comme elle devoit être, &...

Pauvre Dame! Elle perdit ce qu'elle vouloit di-

dire... elle s'arrêta comme pour se le rappeler... Savez-vous, dit-elle enfin, ce qui manque à ma tête ? portant sa main sur son front... Une si étrange confusion là ! Et si stupide !... Elle ferma les yeux, & mit sa tête sur l'épaule de sa Mère qui laissa tomber sur son front une larme involontaire.

· L'Evêque étoit ému. Pouvez-vous, Chevalier, me dit-il tout bas, supposer que la raison de cette chère créature est en votre pouvoir, & cependant la lui retenir ?

· Ah, Monsieur, lui dis-je, qu'il est cruel !...
· Elle releva la tête, & prenant les sels que sa Mère & Camille lui présentoient, elle les sentit tour à tour... Je crois que je suis un peu mieux, avez-vous jamais été dans un si étrange état, Chevalier ?... J'espère que non... Dieu veuille préserver tout le monde d'être comme j'ai été. Eh bien à présent, vous voilà tous affligés. Pourquoi pleurez-vous tous ? Qu'ai-je dit ? Ah Dieu ne plaise que j'afflige personne... Ah Chevalier, dit-elle, en mettant la main sur mon bras, Dieu vous benira ; j'ai toujours dit que vous aviez un cœur sensible. Dieu aura compassion de ceux qui en ont des autres !... Mais, mon frère, il y a longtems que je n'ai été à l'Eglise. Y ai-je été ?... Combien y a-t-il de tems ?... Où est le Général ? Où est mon oncle ?... Laurana ! la pauvre Laurana ! Dieu lui pardonne !... Elle est allée répondre pour toute sa dureté !... Et elle a dit qu'elle en étoit fâchée... Ne l'a-t-elle pas dit ?

· C'est ainsi que cette pauvre Dame s'égaroit dans ses discours. Que peut-il y avoir de plus affli-

affligeant pour moi, mon cher Docteur Bartlet, que ces absences, ces rêveries, d'un esprit une fois si sain, & si sensé?

Elle se retira d'elle-même, avec Camille; & nous ne pensâmes point à lui communiquer alors l'absence que je me proposois de faire. Mais comme j'allois prendre congé pour le reste du jour, Camille vint dans la chambre de Jeronymo, où j'étois, & me dit que sa jeune maîtresse étoit fort tranquille, & souhaitoit de me voir, si je n'étois pas sorti.

Elle me conduisit dans la chambre de Clémentine, où il n'y avoit que sa Mère, qui dit, qu'elle croyoit que je pouvois instruire sa fille de mon voyage à Naples; elle entama elle-même le sujet.

Ma chère, dit-elle, le Chevalier a informé le Marquis & moi d'un engagement où il est d'aller voir votre frère Giacomo, & sa femme, à Naples.

C'est un grand voyage, dit-elle.

Non pas pour le Chevalier, ma chère, il est accoutumé à voyager.

Seulement pour une visite! . . . N'est-il pas mieux pour vous, Monsieur, que vous restiez ici, où tout le monde vous aime?

Le Général, ma chère, & sa femme, aiment le Chevalier.

Cela peut être; mais le leur avez-vous promis, Monsieur?

Oui, Mademoiselle.

Eh bien alors il faut que vous teniez votre promesse. Mais il n'étoit pas obligeant à eux de vous engager.

Pour-

Pourquoi cela, ma chère ?

Pourquoi ! Que fera le pauvre Jeronymo, sans son ami ?

Jeronymo y a consenti, ma chère. Il croit que le voyage fera du bien au Chevalier.

Eh bien donc... Le voyage vous fera-t-il du bien, Monsieur ? Si cela est, je suis sûre que, pour tout au monde, Jeronymo ne voudroit pas vous retenir.

Voulez-vous, ma chère, que le Chevalier aille. Oûi sûrement, Madame, si cela doit lui faire du bien. Je voudrois donner ma vie pour lui faire du bien. Pouvons-nous jamais nous acquitter pour sa bonté envers nous ?

Ame reconnoissante ! dit la Mère, la larme à l'œil.

La reconnoissance, la piété, la sincérité, & tous les devoirs de la vie civile, sont des vertus de tempérament dans cette Dame. Aucun dérangement d'esprit n'a pu les affoiblir, bien loin de les effacer.

Ne le regretterez-vous point pendant son absence ?

Peut-être que oui. Mais qu'est-ce que cela fait ? Si c'est pour son bien, vous comprenez.

Si pendant l'absence du Chevalier, nous pouvions avoir Madame Beaumont, ma chère ?

J'en serois charmée.

Madame Beaumont est la bonté-même, lui dis-je : je tâcherai de l'engager à venir. Je puis aller par mer à Naples, & Florence se trouvera sur ma route.

Florence ! Ah, alors vous verrez aussi Olivia, vous savez.

Oli-

Olivia n'est pas en Italie, Mademoiselle. Elle est en voyage.

Mais je ne m'oppose pas à ce que vous voyiez Olivia, si cela peut vous faire du bien.

Vous n'aimez pas Olivia, ma chère, dit sa Mère.

Mais, pas beaucoup... Enverrez-vous donc M^r. Beaumont pour me tenir compagnie.

J'espère, Mademoiselle, que je pourrai l'y engager.

Et combien de tems ferez-vous absent ?

Si je vai par mer, je reviendrai par Rome ; & je ferai mon absence plus longue ou plus courte, selon les nouvelles que j'apprendrai de mon Jeronymo, ou selon qu'il me le permettra.

Cela est bien bon de votre part... Mais... mais... supposez... (elle rougit)... Je ne fais ce que je voulois dire... Mais pour l'amour de Jeronymo, ne restez pas plus longtems que cela ne vous fera du bien. Cela n'est pas nécessaire, vous comprenez.

Bonne créature ! dit sa Mère.

M'appellez-vous ainsi, Madame ? dit-elle, en l'embrassant & cachant son visage un peu rouge dans son sein. Puis relevant la tête, serrant toujours sa Mère dans ses bras... Tant que j'ai ma Mère avec moi, je suis heureuse. Ne permettez plus que je vous quitte, Maman. Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. Je n'ai jamais été désobéissante... L'ai-je été ? O que je me méprise, si je l'ai été !

Non jamais, jamais, ma très-chère vie.

Je m'en flattois. Car quand je ne savois rien, j'avois accoutumé de dire cette prière sur mon chapelet : Père miséricordieux ; ne me laisses ja-
mais

mais oubliet mon devoir envers toi , & envers mon Père & ma Mère ! Je craignois de l'oublier , parce que je ne me souvenois de rien... Mais cela venoit en partie de Laurana. Pauvre Laurana ! Elle a répondu à présent pour tout cela. Je voudrois la délivrer de ses peines par mes prières , si je le pouvois. Cependant elle m'a bien tourmenté.

Est elle dans l'idée que Laurana est morte ; & comme cela a fait cesser les terreurs qu'elle éprouvoit , même seulement lorsqu'on prononçoit son nom , on n'a pas cherché à la desabuser. Mais , Docteur Bartlet , malade ou en santé , avez-vous jamais connu une plus excellente créature ?

Eh bien , Monsieur , vous devez donc vous en aller , continua-t-elle.... Elle ôta ses bras du col de sa Mère , & avec son air de dignité ordinaire , elle se tourna vers moi , & gesticulant gracieusement d'une main , pendant qu'elle tenoit l'autre élevée... Dieu vous protège par tout où vous irez ! Vous ne pouvez qu'aller d'un ami à l'autre , quand vous parcourriez tout le monde. Vous donnerez souvent de vos nouvelles à Jeronymo... n'est-il pas vrai?... Je vous prie , faites le ; & toutes les fois que je le verrai , je m'informerais s'il a des nouvelles de son ami. Adieu , Monsieur , adieu.

Je ne m'étois pas proposé de prendre congé d'elle alors ; mais comme elle me prévenoit , je crus qu'il étoit bon de le faire , & me baissant respectueusement sur sa main , je sortis , suivi de ses yeux & de ses bénédictions.

J'allai auprès de Jeronymo : la Marquise m'y
fut.

suivit, & fut d'avis aussi que je prisse cela comme une visite de congé; & demain, (deux jours plutôt que je ne me l'étois proposé) je compte de partir pour Florence, dans l'espérance de leur procurer la compagnie de M^r. Beaumont.

Monsieur Lowther m'écrira toutes les fois qu'il le pourra. Et peut-être n'aurez-vous point, de quelques semaines, des nouvelles de

Votre très-dévoué
CHARLES GRANDISON.



LETTRE VI.

Miss BYRON à Lady G.

Jeudi, 11. Mai.

Je vous écris pour vous apprendre que j'ai eu une visite de Mademoiselle Olivia. Elle a dîné avec moi, & vient de partir pour Northampton. Nous l'avons tous pressée cordialement de rester jusqu'à demain. Mais nous n'avons pu la gagner. Chacun de nous l'admire & la plaint également. Elle est plus belle en effet, Lady G., que vous ne vouliez en convenir, dans la dispute que nous avons eue sur ce sujet. Après le dîner, elle souhaita de me parler un quart d'heure en particulier. Nous nous retirâmes dans la salle de Cède.

Elle m'ouvrit son cœur tout entier, comme elle disoit. Quelle haine elle a pour l'illustre Clémentine! Elle m'effraya plus d'une fois par
ses

SIR CHARLES GRANDISON.

des menaces... Pauvre Dame qui oublie si fort son sexe!

Je pris la liberté de la blâmer; je lui dis qu'elle devoit m'excuser, que c'étoit toujours ma méthode avec ceux que je considérois.

Elle auroit bien voulu me faire avouer que j'aimois sir Charles Grandison. J'avouai de la reconnaissance & de l'estime. Mais comme il n'y a point d'apparence, je devois dire d'espérance, je ne voulus pas aller plus loin. Mais elle étoit sûre que cela étoit. Je lui dis, & je le pense sincèrement, que je ne me contenterois jamais d'un cœur partagé. Elle m'embrassa là dessus, & appuya sa joue contre mon front.

Elle me dit qu'elle l'admiroit pour sa vertu, qu'elle savoit qu'il avoit résisté aux plus grandes tentations auxquelles personne ait jamais été exposé. J'espère pour la pauvre femme, qu'il n'y en a aucune de sa part!... Pour l'amour d'elle, (malgré ce qu'a dit le Docteur Bartlet, tout bon qu'il est,) je l'espère!... Le Cavalier, dit-elle, étoit supérieur à toutes les tentatives qui n'étoient pas fondées sur l'honneur & sur la conscience. Elle avoit ouï parler de femmes qui lui avoient tendu des pièges dans sa première jeunesse. Mais les femmes d'Italie d'une réputation équivoque, dit-elle, ne pouvoient pas approcher de lui; & des femmes vertueuses étoient à l'abri de ses entreprises. N'auriez-vous pas cru cependant que la beauté l'auroit destiné pour son partage? Un air si noble, un tel abord, tant de bravoure, accoutumé à briller dans le plus haut rang! Tout ce

C qu'une

qu'une femme peut estimer dans un homme, sir Charles Grandison le possède.

Elle déclara enfin qu'elle souhaitoit qu'il fût à moi, plutôt qu'à quelque autre femme au monde.

Je fus très-franche, sans réserve. Elle parut contente de moi, & s'en alla, en déclarant à tout le monde, aussi bien qu'à moi, qu'elle admiroit mes procédés, ma sincérité, ma prudence; (eut-elle la bonté de dire) mon caractère sans artifice; plus que de toutes les femmes qu'elle avoit jamais connues.

Puisse sa conduite à l'avenir répondre à sa naissance, à sa haute fortune, à son sexe, & je qui pardonnerai un attentat, (puisqu'il n'a pas réussi) que je pensois ne pouvoir jamais lui pardonner; & qui pendant que nous étions ensemble, me la faisoit souvent regarder avec effroi, & pour ainsi dire en demandant grace.

Je réponds à vos obligeantes questions sur ma tante... Je dis seulement, ce qui doit être, sera... Quelquefois mieux que d'autres. Si je puis apprendre que vous êtes bonne, je crois que j'en serai mieux. Adieu, ma chère Lady G. Adieu.





LETTRE VII

Miss BYRON à Lady G.

(à l'occasion de la première Lettre de sir Charles écrite de Bologne, Vol. IV. Lettres XL. &c.)

Mercredi, 31. Mai *

Je vous suis extrêmement obligée, ma chère Lady G. pour m'avoir dépêché, d'une manière si extraordinaire, la première Lettre de votre frère au Docteur Bartlet. Je rends grâces à Dieu de ce qu'il est arrivé heureusement au lieu de sa destination, & des foibles espérances qu'il donne de la vie de son ami. Venille le Tout-puissant faire son œuvre, & comme il le trouvera convenable. Ce sera sans doute le mieux.

Vous me demandez mon sentiment, fort au long, sur le contenu de ces Lettres... Que puis-je dire?... J'ai donc beaucoup à dire...

J'admire de plus en plus votre frère: j'ai compassion de la famille qu'il est allé consoler, & soulager: je prie pour Clémentine & pour Jeronymo, & cela autant pour l'amour de votre frère, que pour eux.

Il se réjouit généreusement de ce qu'il n'a pas
suivi

* On a omis différentes Lettres de Miss Byron, Lady G. Lady L. & de Miss Jervois, écrites entre la précédente Lettre & celle-ci.

*sui*vi ses propres *inclinations*... Je suis très-contente de ce qu'il dit de votre Harriet. En effet, ma chère, je la suis. Nous pouvons sentir que nous ne méritons pas les louanges qu'on nous donne, & souhaiter cependant d'être bien dans l'opinion de ceux que nous aimons. J'ai retenu deux paragraphes par cœur. Je n'ai pas besoin de vous dire lesquels ce sont. Mais hélas, son amie n'est pas si libre qu'il espéroit qu'elle le seroit. C'est un plaisir pour moi, cependant, puisque c'en est un pour lui, que ce ne soit pas la faute, mais celle de son amie seule.

La Comtesse, qu'il louë à si juste titre, m'écrit, & je lui réponds... Mais à quoi bon? Je crains qu'une observation fort importante de votre frère, ne vienne pas à tems pour m'être utile; puisque si ma prudence est proportionnée à mes épreuves, j'aurois dû tâcher de l'exercer plutôt.

Il paroît qu'il y a une difficulté insurmontable à laisser aller la pauvre Dame dans un cloître. Je n'en avois jamais ouï parler auparavant. Il paroît raisonnable à la Marquise, qu'une jeune Dame, qui a droit à une grande portion des biens de ce monde, ne soit pas consacrée au ciel. Cela peut être aux yeux de la famille. Mais je suis persuadée que s'il y a quelqu'un d'eux qui ne vouloit pas alléguer cet obstacle, contre une consécration à Dieu, ce seroit Clémentine elle-même. J'avoue cependant, que je puis comprendre le regret qu'ils auroient que la cruelle Laurana trouvât son profit à ce que Clémentine fût perdue pour le monde.

L'obligeant souvenir de votre frère pour Mr. &

& M^r. Reeves est un honneur pour moi, aussi bien que pour eux. Je dois le prendre ainsi, Lady G. Et ce qu'il dit de moi au sujet d'Emilie, ajoute à l'orgueil qu'il m'a déjà inspiré.

Le Docteur Bartlet se montre extrêmement obligeant, en ne nous cachant rien des Lettres de votre frère. Je lui ai dit que je le pensois ainsi, & l'ai prié de ne rien taire, par ménagement pour moi, dans la supposition que je pourrois être affligée, ou mise mal à mon aise, par ce que votre frère lui écrira. C'est parler bien clair, ma chère : mais c'est au Docteur Bartlet ; & il nous a fait connoître plus d'une fois, que le cœur de votre Harriet ne pouvoit lui être caché.

A présent, ma chère Lady G. que je vous demande, à mon tour, ce que vous pensez d'un passage, dont vous ne m'avez pas dit le moindre mot dans votre Lettre ? „ Charlotte, j'espère, est heureuse, si elle ne l'est pas, ce doit être sa faute. ”

Vous avez eu l'honnêteté d'avouer dans votre dernière Lettre, (cependant un peu trop arrogantement pour une vraie pénitente) que vous étiez évidemment en faute dans la dispute dont vous me parliez. *Mis Grandison* aimoit assez la Cour. Son frère a dit, moi l'entendant, & vous aussi, que s'il n'avoit pas été si longtemps dehors, & si rarement en ville depuis son retour, il se seroit fait un devoir d'y paroître dans les tems convenables. Mais Lady G. sans doute, dédaigne de paroître comme le bien d'un honnête homme à qui elle a voué, l'amour, l'honneur, & l'obéissance : réfléchissez seulement, ma chère, combien cela est absurde.

Je ne vous rappellerois pas ainsi vos étourderies passées, s'il n'en venoit tous les jours de nouvelles.

Au nom du ciel, ma chère Lady G. qu'on n'écrive pas d'Angleterre en Italie, que Lord G. n'est pas aussi heureux avec une sœur de sir Charles Grandison, qu'on avoit lieu de l'attendre; de peur qu'on ne demande si cette sœur & ce frère sont de la même Mère. J'ai déjà écrit auparavant tout ce que je pouvois dire sur ce sujet. Vous savez vous-même que vous avez tort. Il seroit inutile d'insister plus longtemps sur un devoir si bien connu, & reconnu; finissons donc sur ce sujet, autorisez moi à dire, pour toujours.

Par rapport à ma santé... Je voudrois fort être bien. Je suis plus fâchée de me l'être pas, pour l'amour de mes parens, qui s'affligent sans cesse pour moi; que pour mon propre compte. Je n'ai rien, je le crois du moins, à me reprocher à personne. A qui ai-je donné sujet de triompher de moi, par quelque mauvais procédé, ou par mon insolence? Je cède à un événement auquel je dois me soumettre, & à une femme qui vaut mieux que moi, & qui a des droits antérieurs. Je m'impatiente d'apprendre l'entrevue de cet illustre couple. Puisse-t-elle être favorable! Puisse sir Charles Grandison avoir la satisfaction, & le mérite auprès de la famille, d'être un moyen pour rendre la raison, bien plus précieuse que la santé, à une personne dont toutes les facultés doivent en ce cas être consacrées à Dieu & à lui! Il me semble que je n'ai plus à présent qu'un désir; c'est que je puisse vivre pour voir cet-

SIR CHARLES GRANDISON. 31

cette Dame, si elle doit être l'heureuse mortelle. Pourrois-je, croyez-vous Lady G. ? Je vois cet honneur, la féliciter cordialement comme Lady Grandison ? Le ciel seul le fait ! Mais ce seroit ma gloire, si je le pouvois ; car alors je ne me ferois pas un scrupule de me mettre au même rang que Clémentine, & de lui demander sa main ; comme à ma sœur.

Mais la pauvre Olivia !... N'aurai-je pas pitié d'une infortunée, qui, je crains, a la vue trop courte pour voir dans l'éloignement la seule consolation qui peut éteindre la force des mortifications de ce monde ?

Je viens de recevoir une Lettre de mon cousin Reeves, qui m'apprend que sa femme lui a fait présent d'un beau garçon. Cet événement nous réjouit tous extrêmement. Il me marque combien vous êtes bonne. Continuez leur vos attentions obligeantes ; ma chère Lady G. ils vous ont toujours aimé, même pour vos défauts, mais vous savez enforcer les gens ; mais j'ai dit à Mr. Reeves que cette prévention pour vous montre qu'il ne sent pas pour Lord G. ce qu'il sentiroit pour lui-même, si sa femme étoit une Lady G.

J'écrirai à mes autres amis, Chère créature ; ne me faites pas dire que j'aime mieux Lord G. que Lady G. Cependant quand l'agressement dans une querelle seroit ma propre sœur, qu'elle se seroit rendue chère à mon cœur par mille bons offices ; je voudrois, je devrois aimer mieux la partie souffrante, du moins pendant qu'elle souffre. Témoin.

HARRIET BROWN.
C 4 LET.

DE L'AMOUR & DE LA VERTU

L E T T R E V I I I

M^{lle} B R O N à Lady G.Jeu*di*, 1. Jui*n*

Mille & mille remercimens, à vous, ma chère Lady G. & au bon Docteur Bartley, pour la communication des Lettres de sir Charles du 22. 23. 26. & 27. Mai N. S., qui ont suivi si vite celle du 25, sur quel*le* je vous ai répondu hier. Je vous renvoie le tout ensemble pour le Docteur.

Je ne puis, ma chère, avoir beaucoup à dire sur le contenu de ces Lettres.

Elles se font voir ; plus d'une fois.

Pourquoi la Comtesse de Belvédère ne peut-elle... Mais n'en parlons plus. Je n'aime pas ce Général. Pour la famille, excepté les deux illustres malheureux, Jérônimo & Clémentine, moi j'irois avoir plus d'orgueil que de gratitude... oui la Mère, & tous, ma chère !

Mais vous voyez que sir Charles a été indisposé. Cela n'est pas étonnant... Une visite du Marquis & de la Marquise, vous voyez ! Ce n'est donc pas une petite maladie ; vous pouvez croire. Dieu le conserve, & rétablisse Clémentine, & le digne Jérônimo.

Son obligeant souvenir de moi... Mais, ma chère, je crois que le Docteur & vous ne devez plus me montrer ses Lettres... Sa bonté, sa sensibilité, sa délicatesse, son exacte probité,

na

ne font qu'ajouter... Cependant aucun nouveau trait peut-il rien ajouter à un caractère si uniformément bon?... Mais ma principale raison pour me refuser ce plaisir, si vous me prenez au mot, c'est que ces descriptions, & ces récits si touchans des délires de Clémentine, pauvre, pauvre Dame! me déchireront le cœur. Il faut cependant que vous les envoyiez à

Votre très-obligé
HARRIET BYRON.

~~XX~~

L E T T R E IX.

LADY G. à Miss BYRON.

Lundi, 5. Juin.

Ma chère créature!

Il ne faut pas que vous soyez malade, vous ne la ferez pas. Que signifie votre héroïsme, mon enfant, s'il vous donne seulement des regards calmes, & s'il fait une hypocrite de la fille la plus sincère de l'Angleterre? En d'autres termes, s'il est seulement la couverture d'un cœur désespéré? Soyez mieux: soyez moins touchée, on je vous déclare que le Docteur & moi, & Lady L. penseront tous qu'il n'est que juste de vous prendre au premier mot, & de ne vous plus envoyer les Lettres de mon frère. Cependant nous sommes tous aussi touchés de ce qu'elles contiennent, que peut l'être notre chère Harriet. Je suis sûr que vous conviendrez que nous

le sommes pour la pauvre Dame. Mais parlons de sujets moins intéressans.

Le Docteur est avec nous. Tante Nell (*) est amoureuse de lui. Il arrange ses affaires, & est venu en ville, à sa prière, à la mienne, & à celle de Mr. Beauchamp, pour que nous puissions avoir plutôt les Lettres de mon frère... Cela est très-obligéant. Beauchamp adore cet honnête homme. Il auroit bien voulu être avec lui à Grandison, mais sir Harry & Lady Beauchamp ne peuvent se passer de lui; & je m'imagine qu'il est retenu par une autre raison plus subtile qu'il ignore à moitié lui-même. L'amour certainement se glisse dans son cœur. Cette Emilie, la petite friponne! elle a déjà fait une conquête, cependant sans le soupçonner. Il la mérite plus que quelque homme que je connoisse; & elle lui, si elle n'avoit pas déjà un trou dans le cœur où on pourroit mettre la tête. Mais Beauchamp n'aime-t-il pas la même personne autant qu'elle peut l'aimer elle-même? Et ne fait-il pas que la petite est innocente, & l'homme vertueux, même, je crois, jusqu'à la chasteté?... Chère Harriet, ne laissez pas supposer aux Dames de votre voisinage, ni aux Cavaliers non plus, que mon frère a ce mérite. Personne n'en sera instruit par moi. Je ne voudrois pas que mon frère fût le jouet d'un sexe, & l'aversion de l'autre, & qu'on le crût singulier. Beauchamp ne dit mot à personne de son attention pour Emilie; mais il est si empressé au-
près

(*) C'est un diminutif, pour Eléonor, dont on se sert pour les enfans, & en badinant.

près d'elle ; quoique sans affectation , que tout le monde peut le remarquer. Elle aime sa compagnie & sa conversation. Mais pourquoi ? Parce qu'il chante sans cesse les louanges de leur cher ami commun. Il dit qu'il ne croit pas qu'il y ait un autre cœur dans le monde , aussi innocent , & si éloigné de former des desseins , excepté dans le Comté de Northampton... Voilà pour vous, Harriet... Ainsi il ne loue pas le mien. C'est une détestable chose avec ces misérables hommes... Pauvreté de génie ! Ils ne savent pas louer une femme sans voler les autres. Mon frère est bien différent de tous les hommes cependant. Je gagerois qu'il trouveroit des qualités pour cinquante femmes différentes , en leur rendant cependant justice à toutes ; parce que , quoiqu'il voie tout le monde d'un œil favorable , il n'est pas capable de flatter personne.

Mais, Harriet, j'attendois des Lettres six fois aussi longues que celles que vous m'écrivez. Sur ma parole, si votre esprit est toujours aussi occupé du ciel qu'il le paroît dans votre première Lettre , car la seconde est à peine une Lettre , je vous prendrai en ville , & je vous cloîtrai avec tante Nell. Le Docteur est un des hommes les plus pieux de l'Angleterre. Mais elle fera qu'il se lassera de prières , & d'explications de passages. Savez-vous que cette bonne créature étoit méthodiste dans le Comté de Yorck. Ces dévots superlatifs, ma chère, sont des misérables. Que font-ils autre chose que de faire paroître la Religion peu aimable , & faire perdre le cœur aux autres ? Mon frère , voilà l'homme ! Vous savez qu'il faut que je cite tot-

jours mon frère, quoique j'eusse un peu de mauvaise humeur contre lui à présent : ne suis-je pas justifiée en cela par beaucoup de gens ? puisque c'est toujours la coutume de ceux qui ne veulent pas s'entendre, de s'indisposer contre leurs correcteurs... Mon frère ne fait pas profession de la moitié des vertus qu'il pratique. Il use des modes sans en abuser, & sans s'abuser lui-même en les faisant. Il doit y avoir quelque chose comme cela dans la bible ; mais je vois que je ne le raporte pas bien.

Il est impossible, dites tout ce qu'il vous plaira, Harriet, d'être longtemps d'accord avec cet homme... Lord G. je veux dire. Une fois il avoit à moitié raison, sûrement ; mais vous n'auriez pas dû me le reprocher. On a montré l'épousée, les bijoux ; toute la famille s'est étalée à la fois ; & Emilie vous écrit tout cela. Mais ne craignez jamais pour votre pauvre amie. L'honnête homme se mettra lui-même dans le sort, pour l'honneur de sa femme. Il a été longtemps négligent, à présent il est quelquefois impérieux aussi bien que négligent. Vrai ! Hier encore, il essaya de bourdonner d'un ton méprisant, sur ce que je ferois un air Italien. Un duo d'opéra ! N'est-ce pas une charmante chose, de chanter l'un à l'autre, (je ne puis dire l'un pour l'autre) quand nous sommes en train de nous faire enrager ? Mais il a une misérable voix ; il ne peut pas chanter d'aussi belles chansons que moi. Il ne devoit pas l'essayer ; d'ailleurs je puis m'accompagner en chantant, ce qu'il ne peut pas. Il a un tel gaignon contre la mélodie, qu'il hait jusqu'à la voix de son cheval.

voisin. Il vole hors de la chambre, dès que je fis un pas vers cet instrument.

Tout le monde est pour lui; Lord & Lady L. Emilie même, le Docteur Bartles, & tante Nell. Cela le rend fier. Il n'y a pas moyen de ménager un mari, quand tant de têtes sages se réunissent pour le soutenir. Lord G. est absolument gâté pour mari. J'avois une fois quelque espérance de lui; mais à présent toutes mes plaisanteries, qui ne viennent que de mon bon cœur, sont tournées en sérieux par ces médiateurs & médiatrices.

Il y a quelques jours, que dans un accès de tendresse, je voulus lui passer la main sur la joue, quoiqu'il ne fût pas de fort bonne humeur;... *Allons donc, allons donc!* lui dis-je, comme j'avois vu faire à Mr. Beauchamp une heure auparavant avec son jeune cheval fringant. Cela fut interprété à mépris, & il commença à se hérissier. O ciel, pensai-je, cet homme n'est pas si sensible à une faveur que le cheval de Mr. Beauchamp; & cependant j'ai vu le tems où il regardoit comme un honneur d'avoir la permission de baiser à genoux cette même belle main.

Racontez! Le voilà qu'il s'écoule ses plaintes à tante Nell. Ils ne pensent guères que je suis dans son cabinet: elle écoute évidemment tout ce qu'il a à lui dire. Ces deux antiques font chagriner quand elles peuvent trouver des raisons dans les brouilleries entre d'honnêtes gens mariés, de fins de nécessité vertueuse. „Eh! soit! l'oué, s'écrie-t-elle, que je ne suis pas mariée! si ce sont là les fruits du mariage!...” Ah! ciel, ma chère, ces derniers mots m'ont rendu féroce.

se.... C'est homme...! entre vous & moi, a fait une lâcheté envers moi! Puis-je lui pardonner? Le pourriez-vous à ma place? Cependant je me flâte que ce n'est pas cela. Si cela doit être, & que Lady Gertrude & tante Nell, ces vieilles âmes dépiteuses, doivent trouver leur éternelle curiosité satisfaite à leur gré, je voudrai avoir ma fantaisie en tout.

Vous vous étonnerez comment je me trouve dans le cabinet de tante Nell... Je vous le dirai. Elle avoit pris ma plume & mon encre, & je suis venuë pour les chercher: la fantaisie d'écrite me pressoit; ainsi je me suis assise dans son cabinet pour cela: ils sont venus tous deux ensemble dans la chambre pour parler à leur aise.... Écoutons, ai-je dit!... Réellement ils parlent de moi... Des plaintes!... Quelle abomination!... Cette méchante tante... „ Je vous dis, neveu, que vous êtes „ trop prêt à faire la paix avec elle...” Aurait-on pu croire cela de sa propre tante?... Il n'est pas étonnant qu'il soit quelquefois si rebelle. Mais chut!... Pourquoi ne parle-t-il pas plus fort? Il ne peut être sérieusement offensé, s'il n'élève pas sa voix. Ame plaintive & rampante!... Je ne puis entendre un mot de ce qu'il dit. J'en ai déjà assez contre elle!... Mais il me faut quelque chose contre lui... Diantre les emporte tous deux! Je ne puis entendre d'elle, que le marmottement de sa bouche édentée, & de lui, que son ton dolent. Je vais sortir d'un air majestueux. Je tomberai sur eux avec un air impérial. Que les pauvres âmes vont frémir à mon apparition! Comme leur mauvaise con-
... 31

Scien-

science se peindra sur leur visage ! Le complaignant, & la dénonçant d'avis, tous deux pris en flagrant delict ! Et peut-être encore, Harriet, les trouverez-vous moins blâmables qu'ils ne le paroîtront à leur propre conscience.

Hem ... Trois fois hem, d'un ton irrité ! ...
A présent je fais mon irruption.

* *

O Harriet, quel triomphe !

Tante Nell, qui a naturellement une rouge trogne, est devenue pâle comme la mort. Son menton, son nez, ses lèvres, étoient tous en convulsion. Mon leste Lord fit un saut, & trois cabrioles, jusqu'à l'autre bout de la chambre. Il n'eut pas le courage de me regarder en face. Son visage aussi rétréci qu'une nouvelle lune dans une nuit de gelée, & ses flancs si resserrés ... comme s'il eût voulu rentrer en lui-même. Ils ne pouvoient que s'accuser dans leurs cœurs de tout ce qu'ils avoient dit, comme si je n'en avois pas perdu un mot.

Pendant que moi (la charmante chose que l'innocence !) d'un demi pied plus grande qu'à l'ordinaire, je passe tranquillement entre eux deux, jettant un œil d'indignation sur tante Nell, & un de hauteur sur Lord G. mon souffre que je retenois animoit mon teint, & enflait mes traits, & quand j'eus gagné la porte, je la tirai après moi, d'un air qui, j'espère, les fit trembler tous deux.

LETTRE X

Suite.

Eh bien, ma chère, tante Nell & moi nous avons fait la paix. Je me suis laissé apaiser par ses excuses, & ses promesses de ne plus se mêler entre mari & femme. Comme je l'ai dit à cette pauvre âme abandonnée, vous autres filles, quoique vous ayez vécu *longtemps* dans le monde, vous ne pouvez comprendre quelles étranges créatures sont les maris; & combien de sujets (dont une pauvre femme ne peut pas parler à ses parens) elle peut avoir de s'enorgueillir son mécontentement à son mari, afin de le tenir dans un état un peu décent... En vérité, Mademoiselle... Je m'arrête là... Cela excusé la pruderie, & elle suppléa le reste, & peut-être beaucoup plus que le reste. Elle baissa les yeux, pour montrer qu'elle sentoit bien ce que je voulois dire: elle essaya de rougir, & je crois véritablement que si elle avoit été jeune, elle y auroit réussi. "Véritablement, ma nièce, je crois que vous avez raison. Ces hommes sont d'odieuses créatures!"... Elle frissonna en même temps, comme si elle eût dit: Que le ciel me préserve d'eux!... prière qui ne peut manquer d'être exaucée, venant d'une si bonne créature.

Mais pour Lord G. il n'y a point de pardon pour lui. Se plaindre de sa femme à la tante!

Un

Un homme marié soumettre des tracasseries de mariage (les plus honnêtes gens en ont) au jugement des autres; & d'une vieille fille encore! & l'autoriser à s'ériger en juge des petites fantaisies de sa femme, pour se rendre nécessaire auprès de lui; & tâcher par là de faire regarder sa femme comme un zéro! Cela n'est pas supportable. Il a déjà pris auparavant Lord & Lady L. pour juges contre moi. Même Emilie, cet enfant, a pris place dans ce tribunal; & avec ses jolies petites manières, en me conjurant d'être bonne, a supposé que j'étois méchante. Et s'est à quelqu'un d'eux (qui sait si ce n'est pas à ce compte de fariboles lui-même, quoiqu'il le nie?) que je dois ce coup de bec de mon frère, sur lequel vous me faites de si sages reproches. Ainsi voilà ma réputation de femme obéissante perdue dans l'esprit de tous ceux dont il vaut la peine de ménager la bonne opinion; n'en est-ce pas assez pour rendre quelqu'un indifférent?



O ciel, ma chère! Cet étourdi a commis une faute encore plus grande, s'il est possible. Il me regarde comme rien. Le Comte & lui ont été depuis longtemps mal à leur aise, de ce que nous vivons aux dépens de mon frère, à qui il n'y a pas moyen de le rendre; & ayant trouvé une maison dans le quarré de Grosvenor, il l'a louée sans me consulter. Il faut que j'avoue que dans mon cœur, je ne puis desapprouver ni le motif, ni la maison, selon qu'on me l'a décrit. Mais faire cela de son chef, c'est un acte
info-

insolent de prééminence. Ne le trouvez-vous pas ainsi en votre conscience? N'est-ce pas me traiter comme un meuble qu'on peut transporter comme on veut.

Il vint à moi ... J'espère, Madame, dit-il d'un ton de reproche, que j'ai fait à présent quelque chose qui vous plaira. Cet air roide, & ce mot satyrique à *présent*, devoient-ils rester impunis? ... As-tu trouvé quelque autre vieille fille à ériger en juge de la conduite de ta femme? Mais qu'as-tu donc fait?

Je tombai de mon haut quand il me le dit. Et qui doit être la femme de charge? Cela s'est-il fait dans l'espérance que je te suivrais? Ou prétends-tu exclure de ton habitation la pauvre femme qui s'est présentée avec toi à l'église il y a quelques semaines?

Dans ce moment entra Lady L. Je lui demandai ce qu'elle pensoit de cette démarche.

Si elle avoit pris son parti, je n'aurois jamais écouté un mot de ce qu'elle auroit dit entre nous. Mais elle avoua qu'il lui sembloit que j'aurois dû être consultée. Il commença alors à voir qu'il avoit tort. J'informai ma sœur de sa précédente faute, qui n'étoit pas encore expiée ... Oh pour cela, elle ne savoit que dire, sinon qu'il convenoit à mon caractère & à mon bon sens, de me conduire de manière que Lord G. n'eût point raison de se plaindre de moi à personne. C'est une dure chose, Harriet, d'être ainsi blâmée par sa propre sœur!

* *

Lady L. à l'instigation de Lord G. m'engagea à aller

let voir la maison avec elle. C'est une belle maison. Je n'ai d'autre objection que celle que j'ai dite ... Mais, je vous le demande encore; le mépris qu'il m'a témoigné en la prenant sans me consulter, n'est-il pas une chose inexcusable? ... Je suis persuadée que vous le trouverez ainsi. Mais je vous dirai ce que je pense à faire ... Je lui ferai rompre le contrat; & quand cela sera fait, j'irai à son insu louer la même maison moi-même. Ce sera lui rendre sa politesse. Son excuse est qu'il étoit sûr que je serois contente de la maison & des conditions. S'il étoit sûr de mon approbation, & qu'il l'ait choisie lui-même, c'est bien le diantre si je ne puis pas être sûre de la sienne ... Lui déplairoit-elle, parce qu'elle m'auroit plu? ... Dites cela, si vous l'osez, Harriet; & trouvez moi blâmable.

* * *

O ma chère! Que ferai-je avec cet emporté. Je ne pouvois, vous comprenez, lui pardonner les deux fautes qu'il n'a pas encore expiées; & sans qu'il montrât quelque contrition. Et croyez-vous qu'il en ait montré aucune? ... Non, pas la moindre! ... J'avois dit quelque chose qui l'avoit fait monter sur ses ergots; quelque chose qui fisoit l'impertinent ... N'importe quoi ... Il se cabra. Moi, avec ma douceur ordinaire, je le rabrouai tranquillement; & j'allai à mon clavecin. Que croyez-vous? Comment pourrais-je le dire? Cependant je puis le dire à vous ... Eh bien donc, il tira son chapeau de dessous le bras, (il étoit prêt à sortir) & en silence brisa, démolit mon pauvre clavecin.

Je

Je fus surprise; mais me remettant sur le champ : Vous êtes un misérable emporté, Lord G., lui dis-je, tout-à-fait tranquillement. Comment pouvez-vous ainsi? — Supposez, dis-je en prenant le malheureux chapeau, que je le jettasse dans le feu? Mais je le lui rendis en faisant une belle révérence. C'étoit savoir se commander, cela! Je pensai dans ce moment à la jambe rompue d'Epictète. N'étois-je pas tout aussi philosophe?

* *

Il est parti. Le dîner est prêt, & point de Lord G. Tante Nell est sur les épines; mais elle se rappelle son dernier delict; ainsi elle est obligée au silence. Je la tiens sous ma férule.

* *

L'homme est venu quand nous avions dîné. Je suis allée à lui comme s'il n'y eût rien eu entre nous. Vous avez l'air fâché, Milord... C'étoit un grand emportement; j'en ai été fâchée d'abord. Mais vous voyez combien vite j'ai repris ma modération. Je voudrais que vous apprissiez la patience de moi. Mais allons, je vous pardonne; je ne serai pas fâchée contre vous, pour un malheur qu'un peu d'argent peut réparer. Je vois que vous en êtes fâché.

Où je suis fâché, Madame, au fond du cœur! Mais ce n'est pas...

Une chose où il y ait du remède... Cela est vrai, Milord, & je vous pardonne.

Mais que je sois maudic, si je vous pardonne, Madame...

O si,

SIR CHARLES GRANDISON. 29

Où, cela est méchamment dit : mais je sais que vous le ferez quand je vous le demanderai.

Tante Nell étoit assise auprès de la fenêtre, les yeux à moitié fermés, & la bouche aussi close que si ses lèvres eussent été coïtées.

Mademoiselle, lui dit-il, je partirai demain pour Windsor.

Windsor, Milord ? lui dis-je ... Il ne répondit rien.

Demandez au bon Lord G., Mademoiselle, dis-je d'une voix humble & douce, combien de tems il compte de rester à Windsor ?

Combien de tems, Milord ? dit en marmottant tante Nell ...

De Windsor j'irai à Oxford.

Demandez lui, Mademoiselle, combien de tems il restera absent ?

Combien de tems, Milord, serez-vous absent de nous ?

Quand je trouverai que je puis revenir, sans être le jouet de ma femme ... Je pourrai, ... peut-être ... Il s'arrêta là, & prit un air majestueux.

Dites à Milord qu'il est trop sérieux, Mademoiselle. Dites lui qu'on trouveroit à peine un autre homme qui ne vit que je badine, & qui ne voulût badiner à son tour.

Vous entendez ce que dit ma nièce, Milord. Je ne m'embarasse point de ce qu'elle dit.

Demandez lui, Mademoiselle, qui sera de la partie.

Qui sera de votre partie, Milord ?

Personne, dit-il, faisant un demi-tour, sans qu'il parût répondre, non à moi, mais à elle.

De.

Demandez lui, Mademoiselle, si ce sont des affaires, ou son plaisir, qui l'engagent à faire ce voyage tout seul.

Elle lui fit la question des yeux.

Ni l'un ni l'autre, Mademoiselle. J'ai laissé mon plaisir, il y a quelques semaines à l'Eglise de S. Georges. Je ne l'ai pas retrouvé depuis.

Voilà un homme bien oublieux! Et aussi ingrat qu'oublieux! Je m'avançai vers lui, & le regardai en face, si gracieusement, & avec un si doux sourire!

Il me tourna le dos, & se tourna vers tante Nell.

Demandez à Milord, s'il fait ce voyage pour me faire plaisir?

Faites lui vos questions vous-même, ma nièce.

Milord ne veut pas me répondre.

Il se carroit, & se mordait les lèvres de dépit.

Voyons, j'essaierai encore une fois, si vous trouvez que je vaudrais la peine qu'on me réponde.... Je pense, Milord, que si vous êtes absent un ou deux mois, je pourrais faire une petite course dans le Comté de Northampton. Emilie viendra avec moi. La petite est fort impatiente de voir Miss Byron; & Miss Byron sera charmée de nous voir toutes deux. Cette visite lui fera du bien.

Il conclut de là que je ne souhaitais pas que son absence fût courte. Il ferra les lèvres, se dressa, & s'enfla, mais il ne répondit pas.

Voyez, Mademoiselle, Milord boude; il ne veut pas me répondre, il faut que je recoure à vous pour lui faire mes questions. Je crois qu'il est de mon devoir de demander sa permission. Milord peut aller où il lui plaît sans ma permission...

son ;... cela est bien-juste. Il est l'homme. Il y a eu un tems où je pouvois faire comme cela ; Hélas ! Mais j'ai promis l'obéissance & la soumission. Je ne veux pas violer ma promesse. Demandez lui s'il consent que j'aille voir Miss Byron pour un ou deux mois ? Demandez lui si mon absence ne lui fera point de peine ; autrement je ne me soucierois pas d'y aller pour si longtems.

Je serai aussi bien venu , dît-il , chez Miss Byron, *qu'elle.*

Vous auriez peut-être pu dire, *que vous*, Madame, en faisant une révérence ... Mais je crois que vous avez raison , Milord. Miss Byron se fera un plaisir de voir tous *mes* amis. Miss Byron est très-bonne.

Plût au ciel ! ...

Qu'une certaine femme fût la moitié aussi bonne , interrompis-je. Une certaine femme vous entend , Milord , & le souhaiteroit aussi ... Je vous prie , Mademoiselle , demandez à Milord , si je puis aller ? ... Sa nouvelle maison s'arrangera en attendant ...

Je ne ferai aucune question pour vous ... Sa *nouvelle maison* , ma nièce , vous touchez trop souvent la même corde.

Je n'ai pas dessein de l'offenser. Cet article est fini. Milord , sûrement , est le maître de son oiseau ; il peut le changer de cage , & le pauvre oiseau n'a rien à faire que de s'y tenir & d'y chanter ... quand son instrument sera raccommode & accordé ... Milord n'a qu'un défaut ; il est trop bon pour son oiseau. Mais s'il vouloit prendre vos avis , Mademoiselle ...

A présent, Harriet, vous pourriez trouver que cela sent un peu trop le reproche. Cependant je vous assure que cela fut dit du ton le plus doux : malgré cela tante Nell s'en alloit en colère. Milord aussi étoit tout vivacité. Je me mis entre elle & la porte ; & jettant mes bras autour d'elle, vous ne vous en irez pas, Mademoiselle, lui dis-je en lui souriant au né de la façon la plus gracieuse, sur mon honneur vous ne vous en irez pas.

Méchante folâtre ! m'appella-t-elle, pendant que je la conduisois à sa chaise, fille perverse ! & deux ou trois autres noms... assez à propos. Mon caractère n'est pas difficile à connoître, c'est là le beau.

Milord sortit en fureur ; alors ma vieille tante me dit qu'elle vouloit un peu décharger son cœur ; elle me fit assavoir à côté d'elle, & me parla ainsi :

Nièce, c'est mon opinion, que vous pourriez être, si vous le vouliez, une des plus heureuses femmes qu'il y ait au monde.

Vous ne m'entendez point me plaindre, Mademoiselle.

Eh bien si Lord G. s'est plaint ; c'est à moi & vous devriez être fâchée de l'occasion, & non pas de la plainte.

Je puis être fâchée de l'une & de l'autre, Mademoiselle.

Mais Lord G. est un des meilleurs écous qu'il y ait au monde...

Il est assez bien. Les gens emportés ont, dit-on, le cœur bon.

Pourquoi ne voulez-vous pas être heureuse, Nièce ?

Je veux bien l'être. Je ne suis pas malheureuse à présent.

Il est donc encore plus honteux pour vous, que vous ne veuillez pas rendre Lord G. heureux.

Il est ombrageux; je suis badine. Voilà tout.

Que pensez-vous que diroit votre frère?... .

Il me blâmeroit comme vous.

Chère créature, soyez bonne. Chère créature, rendez Lord G. heureux.

Je suis comme un bâtisseur, Mademoiselle. Je creuse les fondemens. Il y a beaucoup de décombres à écarter; un peu de mauvais terroir; je veux seulement ôter cela, & creuser plus profond, pour faire mes fondemens plus sûrs.

Prenez garde, prenez garde, ma nièce. Vous pouvez creuser trop profond. Il peut y avoir des sources; vous pouvez les ouvrir & n'être plus en état de les boucher, jusqu'à ce quelles aient sappé vos fondemens. Prenez garde, nièce..

Je vous remercie, Mademoiselle, de votre avis. C'est grand dommage que vous n'ayez pas bâti vous-même.

S'il s'étoit présenté un manœuvre comme Lord G. je n'aurois pas refusé de m'affocier avec lui, je vous assure.

Fort bien répondu, tante Nell! pensai-je. J'étois charmée d'elle.

Ne croyez-vous pas que Lord G. vous aime tendrement?

Tendrement, je ne puis le dire: mais je crois qu'il m'aime autant que bien des maris aiment leurs femmes.

N'êtes-vous donc pas ingrate?

Tom. V.

D

Non;

Non; je badine seulement avec lui. Je ne le hais pas.

Le haïr! Cela seroit horrible! Mais il croit que vous le méprisez.

C'est une de ces idées bizarres qui sont parmi les décombres que je voudrois écarter. Il prétend que je le fasse toute seule, quand il pourroit aider lui-même. Mais il me fait tort à présent, s'il pense ainsi. Je ne puis pas dire que j'aie un profond respect pour lui. Il n'auroit pas dû s'allier avec mon frère. Mais si je l'avois méprisé dans le fond du cœur, je me serois crue une très-méchante créature en allant à l'Eglise avec lui.

Cela est fort bien dit. Je vous aime à présent. Il est vrai que quand on connoit votre frère, cela fait paroître les autres hommes fort petits. Mais puis-je dire à Lord G. que vous l'aimez?

Non, Mademoiselle.

Non! J'en suis fâchée.

Laissez lui faire cette découverte. Mais il doit assez connoître le cœur humain, & ma sincérité, pour conclure de ma conduite avec lui, que si je l'avois haï ou méprisé, je n'aurois jamais été à lui; & il m'auroit été impossible d'être aussi folâtre avec lui, si attachée à la maison, pendant qu'il y est si souvent avec moi. Et-ce que je cherche les occasions de m'éloigner de lui? Après quels plaisirs, quels amusemens publics est-ce que je cours?... Aucun. Lui & tous mes amis ne sont-ils pas surs de me trouver à la maison quand ils veulent me venir voir?

Cela est bien, jusqu'à présent, dit ma tante Eléonor. Je

Je veux vous ouvrir mon cœur, Mademoiselle. Vous êtes ma tante; vous avez des droits sur ma sincérité. Mais il faut que vous me gardiez le secret.

Continuez, ma chère.

Je connois mon cœur, Mademoiselle. Si je croyois que je ne puis pas m'y fier, (& je souhaite que Lord G. en ait bonne opinion) je ne danserois pas ainsi, comme vous le supposez, sur le bord du précipice.

Bonne créature!... Je vous appellerai bonne créature tout à l'heure. Laissez moi appeler Lord G.

Je me tus. Je ne m'y opposai point. Elle sonna. Elle ordonna au domestique de dire à Lord G. qu'on le prioit de venir. Lord G. étoit sorti. Elle en fut fâchée; je n'en étois pas bien aise.

Je vous dirai quelque chose, ma chère, me dit-elle. J'ai entrevu par ce qu'a dit quelqu'un de vos amis, que vous auriez mieux aimé Mr. Beauchamp...

Pas un mot de plus sur une pareille idée, Mademoiselle. Je me haïrois moi-même, si j'étois capable de traiter Lord G. avec mépris, ou indifférence, avec quelque idée de préférence pour qui que ce soit au monde, à présent que je suis à lui. J'ai beaucoup d'estime pour M. Beauchamp. Il la mérite. Mais je n'aurai jamais l'ombre d'un souhait d'avoir été à lui. Je n'aurois jamais parlé de la supériorité de mon frère sur Lord G. s'il n'étoit pas mon frère, & s'il pouvoit m'être quelque chose de plus; & si cette supériorité n'étoit pas si frappante, que personne ne peut s'abaisser en lui cedant le pas. Non,

Mademoiselle, je vous l'assure encore une fois, je suis si éloignée de mépriser Milord G. que s'il lui arrivoit quelque malheur, je serois malheureuse moi-même.

Elle m'embrassa. Pourquoi donc...

Je sai ce que vous allez dire, Mademoiselle. La conséquence est juste. Je crains d'avoir aussi bonne opinion de mon jugement que de celui de Lord G. J'aime à jouer, à badiner, à le réveiller. Je ne hais pas même sa pétulance. Vous voyez que je supporte tous les traits, toute la mauvaise humeur, qu'il me rend pour mon impertinence. Je pense que je le dois. Je puis lui pardonner les plaintes qu'il a faites de moi, à vous, à Lord & Lady L. qui m'ont attiré leurs graves censures & les vôtres, & même votre colère; & je montré que je les pardonne, en en faisant l'objet de mes plaisanteries, plutôt que de mon ressentiment. Je sai qu'il avoit bonne intention, en prenant une maison, quoique sans me consulter. Il avoit tort sûrement: cependant je ne me trouve pas mortellement offensée. Sa violence contre mon pauvre clavecin m'a surpris; mais je me suis remise, & s'il m'avoit souffletée au lieu de cela, comme j'en eus peur, j'aurois cru devoir le souffrir, soit que je le pussé ou non, & lui rendre son chapeau avec politesse. Croyez moi, Mademoiselle, je ne suis pas méchante, je suis seulement une bizarre créature. J'ai tâté mon frère une fois; il se fâcha. J'avois peur de lui, effectivement: mais je le tâtai une seconde fois. Alors il apella cela ma constitution, il se moqua de moi, & me battit de mes propres atmes. Ainsi je le laissai tranquille. Lord &

& Lady L. ont eu leur tour. Lord G. a peut-être un peu plus que son tour : & pourquoi ? Parce que je ne l'aime pas moins que ceux avec qui je suis moins libre. Allons, Mademoiselle, aïez bonne opinion de moi. Je la mériterai. La contradiction, l'opposition, les médiateurs, les médiatrices ont poussé mon badinage plus loin qu'il n'auroit été sans cela. Mais désormais vos leçons, celles de mon frère, & de Miss Byron auront sur moi le poids qu'elles doivent avoir, soit que je puisse le montrer dans le moment même, ou non. Je crains que mon règne ne soit fort court. Laissez le souffrir un peu avec moi, de tems en tems. Je ne suis pas absolument sans générosité. S'il peut seulement me montrer son amour par son support, je tâcherai de récompenser son support par mon amour.

Elle m'embrassa, & dit qu'elle attribuoit à présent à la gaieté de mon humeur, & non à méchanceté, ma conduite, jusqu'alors inexplicable. Je suis sûre, dit-elle, que vous êtes plus la fille de votre Mère, que de votre Père. Laissez moi voir, quand Milord viendra, un échantillon de cette conduite que vous me faites espérer.

J'essaierai, lui dis-je, ce que je pourrai faire.

Nous nous séparâmes : je vins prendre ma plume ; & j'écrivis jusqu'ici.

* *

Milord est venu dans ce moment. Il est allé tout droit au cabinet de mon frère. Il n'a pas fait une question sur mon sujet. Il boude ! je gage. Il avoit accoutumé de me rendre ses devoirs, & de demander ma bénédiction au moment

ment où il entroit, s'il étoit *admissible* : mais les
 tems sont changés. Ah Harriet, quand je sai
 que je suis impertinente, je puis souffrir la négli-
 gence, & le mépris : mais quand j'ai l'intention
 d'être bonne, connoissant que mon cœur est
 droit, je serai tout-à-fait impertinente, s'il
 est boudoir. N'est-ce pas le devoir récipro-
 que des gens mariés ? Ma tante Eléonor & lui
 parlent ensemble. Elle travaille, je suppose, à
 en faire un Philosophe. „ Ne promettez rien
 „ pour moi, tante Nell, je veux avoir tout le
 „ mérite de ma réformation. ”



LETTRE XL

Suite.

Préparez-vous, Harriet, à entendre des cho-
 ses étranges, & étonnantes !

Milord m'a fait faire ses complimens, & de-
 mander s'il pouvoit venir vers moi. J'étois dans
 ma chambre. Il n'a pas toujours été si poli.
 Je voudrois, pensai-je, puisque le méconten-
 tement produit le respect, que la familiarité ne
 gâtât pas cet homme. Mais j'essaierai.

Je serai charmée de voir Milord, répondis-je.

Il monta, en trainant une jambe après l'autre ;
 point si alerte qu'il avoit accoutumé de l'être,
 quand il étoit admis auprès de Charlotte. Ses
 pas sur les huit dernières marches, sembloient
 former ces sons ; je, viens, a-vec, un, cœur,
 pe-sant. Il entra ; se baissa : avez-vous dit,
 en

en effet , Madame , que vous seriez charmée de me voir ?

Ouï , Milord.

Plût au ciel que vous eussiez dit vrai !

J'ai dit vrai. Je suis charmée de vous voir. J'avois à vous parler... sur cette visite dans le Comté de Northampton.

Pensez-vous sérieusement, Madame , à faire cette visite ?

Ouï. Miss Byron n'est pas bien. Emilie languit autant que moi d'envie de la voir. Vous n'avez rien contre cela ?

Il se taifoit.

Partez-vous demain, Monsieur, pour Windsor, & Oxford ?

Il soupira. Je crois que ouï, Madame.

Irez-vous voir Lord W.

Ouï.

Et vous plaindre à lui de moi, Milord ?... Il branle la tête, comme s'il y eût eu de la sagesse... Ne vous inquiétez pas, Harriet... On ne peut être bonne tout d'un coup... On ne pourroit pas y tenir.

Non, Madame, je renonce à me plaindre à personne. Vous verrez un jour que vous n'avez pas agi généreusement envers un homme qui vous aime comme sa propre ame.

Cela, joint à ses yeux humides, me toucha... N'avons-nous pas eu tort tous deux, Milord ?

Peut-être, Madame ; mais il y a cette différence... J'ai eu tort avec une bonne intention : vous avez eu tort, en le voulant bien.

C'est joliment dit. Répétez cela, Milord... Comment est-ce ?... Je pris sa main, en le regardant fort gracieusement.

Je ne puis souffrir ces airs de mépris.

Si vous les appelez ainsi, Milord, vous avez tort, quoique peut-être avec une bonne intention.

Il ne voyoit pas combien j'étois disposée à être bonne. Comme je disois, un changement subit n'auroit pas été naturel.

Fort bien, Madame!... Il se détourna de moi, d'un air moitié affligé, moitié en colère.

Répondez moi seulement, Milord; voulez-vous que j'aille dans le Comté de Northampton?

Si vous souhaitez d'y aller, je n'ai rien à objecter. Miss Byron est un Ange.

A présent, ne soyez pas méchant, Lord G. Ne louez pas Miss Byron aux dépens de quelqu'un d'autre.

Plût au ciel, Madame...

Je le voudrois aussi. Et je mis ma main sur sa bouche... si gracieusement!

Il la tint là avec les deux siennes, & la baisa. Je n'en fus point offensée. Mais effectivement partez-vous demain pour Windsor & Oxford, Milord?

Non, Madame, si vous avez quelque autre ordre à me donner.

Voilà qui est bien dit à présent. Avez-vous, Milord, quelque chose à me proposer.

Je ne pourrois être aussi bien reçu par vous comme votre escorte, que je serois assuré d'être le bien venu auprès de Miss Byron, & de ses parens, comme leur hôte.

Vous ne pourriez? Comment pouvez-vous dire cela, Milord? Vous me feriez honneur & plaisir.

Que

Que ne donnerois-je pas, pour que vous passiez ce que vous dites!

Je le pense, Milord... Touchez là : je lui tendis la main ; il la saisit, & je crus qu'il la dévoreroit.

Nous prendrons le carosse, Milord, afin que je puisse jouir de votre compagnie pendant tout le chemin.

Vous m'étonnez, & vous me charmez également, Madame ? Est-il possible que vous soyiez...

Oui, oui ; en bonne politique, ne vous étonnez pas tant de ce que je suis disposée à être ce que je dois être.

Je serai trop, trop, trop heureux ! dit en sanglotant cet homme reconnoissant.

Non non ! Ne craignez rien ; j'y mettrai ordre. Des gens mariés, élevés différemment, & de différente humeur, inclination, & le reste, ne peuvent jamais être trop heureux. A présent, je veux mettre toutes nos petites querelles dans mon sac à ouvrage. (Vous savez que je suis une travailleuse ; pas tout-à-fait si mauvaise du moins, que quelques femmes à la mode.) Nos querelles dormiront là, jusqu'à ce que nous soyions chez Miss Byron... Je révère le caractère de Madame Shirley : vous avez vu M^e. Selby. Harriet, vous, & moi, & ces deux sages, nous tiendrons une conférence dans quelque moment ; alors j'ouvrirai mon sac à ouvrage, & j'entirai nos querelles l'une après l'autre ; nous les exposerons devant elles, & nous nous en remettrons à leur jugement.

Ma chère Lady G. si vous pensez qu'il y a quelque chose de mal dans votre conduite en-

vers moi, ou dans la mienne avec vous, examinons nos fautes à présent sur votre toilette; & nous irons dans le Comté tout amour, & tout harmonie, & nous charmerons ces excellentes...

Toujours prescrivant, Milord!... O ces hommes!... Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser avoir ma fantaisie?... Ces braves gens n'ont-ils pas ouï parler de notre folie? Et ne seront-ils pas témoins de notre sagesse? S'ils ne sont pas témoins de notre racommodement, ils s'étonneront comment cela est venu... Je vous dis, Monsieur, qu'ils auront de quoi rire de tous les deux; de moi pour mon étourderie, de vous pour votre pétulance. Je serai affligée, vous serez honteux, que des querelles si aisées à apaiser, & quand le cœur n'est pas mauvais de part ni d'autre, puissent subsister pendant un quart d'heure, & se renouveler perpétuellement. Je veux avoir ma fantaisie, vous dis-je.

Ne me faites pas paroître comme un fou devant ces Dames, si nous allons les voir, Madame.

Il faut que je m'amuse, Milord. Vous savez, & vous l'avez éprouvé que je puis avoir de la patience... Laissez moi voir... N'est-ce pas là le chapeau que vous avez poussé il y a si peu, avec un air?... PSt! Comme votre physionomie s'abbat! Je ne suis pas fâchée contre vous. Mais ne faites pas comme cela une autre fois, si vous pouvez vous en empêcher... Il faut que je m'amuse, vous dis-je: mais soyez sûr de la première place dans mon cœur. Qu'est-ce que vous voudriez avoir de plus?

O Madame, rien, rien de plus! Il baïsa ma main un genou en terre, avec un transport qu'il n'ai-

n'auroit jamais pu éprouver, si nous avions été toujours tranquilles, à notre aise, & assoupis, comme quelques gens mariés, que le monde appelle heureux.

Mais alors l'homme commença à montrer son goût de colifichet. Pourquoi est-ce aujourd'hui le privilège des gens de qualité, d'être élevés de manière qu'ils savent à peine comment remplir dignement leur tems; & comme si c'étoit un deshonneur de se montrer homme, & d'être utile? Il commença à parler d'équipages, & autres pareilles extravagances; mais je coupai court, en lui disant qu'il falloit que j'eusse toute ma fantaisie dans cette occasion... Notre visite doit être une visite particulière, lui dis-je. Nous n'aurons qu'un seul carrosse. Jenny nous servira, Emilie & moi. Nous ne prendrons point d'autre servante. Deux valets seulement: nous n'en aurons pas davantage. Je ne veux pas seulement avoir votre sonneur de cor. Nous allons dans le pays de l'harmonie. Les Rois voyagent quelquefois incognito. Nous serons les singes des Rois, quand ils ont mis bas la Royauté. Cette idée ne flatte-t-elle pas votre orgueil?... Vous avez, Milord, quelques foibles à guérir, aussi bien que moi.... Nous devenons étonnamment meilleurs, par cette excursion.

Le pauvre homme! son cœur étoit léger comme une plume. Sur ma parole, ma chère, je commence à croire que si mon seigneur & maître avoit été un homme sage, je n'aurois pas pu y tenir. Cependant je ne pardonnerois à personne qu'à moi de le trouver autrement.

Il me dit, dans des transports de joie, que

J'arrangerois tout comme il me plairoit. Plût au ciel, dit-il, que je ne changeasse pas d'idée par rapport à cette visite ! Il espiroit que je parlois sérieusement, & me regardoit de tems en tems comme s'il en eût douté.

Mais que croyez-vous que le bon homme fit ? Il se retira ; revint sur le champ ; m'appella sa très-chère vie ; & me dit qu'il étoit possible que j'eusse l'occasion de faire quelques présens, ou de me pourvoir de quelques bagatelles, d'une ou d'autre espèce, avant que de partir ; qu'il seroit bien fâché, si par son inattention, j'étois obligée de lui demander les moyens de montrer ma générosité naturelle, de la manière dont je jugerois à propos de l'exercer ; & qu'il me prioit donc d'accepter ce billet, m'en mettant un de 500. l. dans la main.

J'allai dans mon cabinet ; & revins dans l'instant. C'est là, Milord, lui dis-je, une cruelle réflexion contre moi. Il semble que j'ai besoin d'être subornée pour faire mon devoir... Voilà, Milord, reprenez votre présent. Je tâcherai d'être bonne sans cela... Et comme une preuve que je le veux, vous devez non seulement reprendre votre faveur, quoique je vous en remercie du fond du cœur, mais prenez comme votre droit, ce billet dont Lord W. me fit présent le jour que vous m'acceptates pour épouse.

Il mit ses deux mains derrière lui, résistant avec reconnoissance.

Vous devez prendre les deux billets, Milord, vous le ferez. Il ne me manquoit qu'une occasion de vous remettre le billet de Lord W. si je n'ai pas eu cette occasion plutôt, cela n'est ve-

nu que de ma folie, & non de votre manque d'affection. Supportez moi de tems en tems, s'il m'échape encore de faire la sottise. Ne vous en plaignez qu'à moi. Mon cœur, je vous le répète, est à vous, & uniquement à vous. Je ne voulois pas que vous dussiez à quelque autre les assurances de mon attachement & de mon estime pour vous, pas même à Miss Byron que j'aime comme ma propre sœur, quoique j'aie parlé de mon sac à ouvrage.

Ce digne homme étoit en extase. Il ne pouvoit exprimer par ses paroles la joie de son cœur. Il se mit à genoux, & serrant les miens dans ses bras, il me *sanglotta* une prière de lui pardonner sa pétulance, & les offenses qu'il pouvoit m'avoir faites, par quelque action d'emportement, ou par des paroles de colère.

Vous ne m'avez point offensé, Milord. Pardonnez moi mes folies passées, & mes rechâtes à l'avenir. Quand vous avez été le plus fâché, je me suis étonnée de votre patience. Si j'avois été à votre place, je n'aurois pu souffrir ce que vous avez souffert de moi.

Au nom de Dieu, Madame, reprenez les deux billets. Nous ne pouvons avoir qu'un seul intérêt. Je serai plus à mon aise, quand je saurai que vous avez en main le pouvoir de satisfaire tous les desirs de votre cœur.

Il faut, Milord, que vous preniez ces billets, vous les prendrez. Je recourrai à vous, toutes les fois que j'en aurai l'occasion, & je recevrai vos faveurs comme telles. Je ne veux point être indépendante de vous. J'ai une somme honnête entre les mains, la moitié de l'argent de

ma Mère que mon frère partagea entre ma sœur & moi, quand il revint en Angleterre. Ce que vous avez fait pour moi n'est-il pas au dessus de ce que mon frère demandoit, ou de ce que j'aurois cru devoir attendre? Ne s'opposa-t-il pas à ce que j'eusse une somme aussi considérable, que celle que votre Père, Lady Gertrude, & vous vouliez m'assigner par an, parce qu'il croyoit qu'une aussi grande somme pourroit rendre une femme indépendante de son mari, & empêcher qu'il pût l'obliger avec discrétion? Mon frère dans une occasion glorieuse pour lui, disoit qu'il ne voudroit pas être plus riche qu'il ne doit l'être. Je veux me montrer sa sœur, en pareilles occasions.

Tante Nell nous joignit. Milord transporté lui raconta ce qui s'étoit passé. La bonne vieille prit le mérite de ma réformation sur elle. Elle pleura de joie. Elle fut charmée d'apprendre que nous nous propositions d'aller dans le Comté de Northampton. Milord proposa d'arranger selon mon goût, la maison qu'il avoit prise, pendant que nous serions dehors. A sa prière, je lui promis de l'aller voir avec lui, & de dire mon sentiment sur les changemens qu'il se proposoit d'y faire. Mais comme je sai qu'il a du jugement dans les colifichets, & même autant que je lui en souhaite, dans ce qu'on appelle affaires de goût, je me propose de lui faire la politesse de lui laisser le soin de tout, & d'être contente de tout ce qu'il fera.

A présent le bon homme est si affairé, si content, si important! O ciel, ma chère! Qui voudroit priver cet honnête homme d'une partie
de

de son mérite ; on seulement souhaiter de le partager avec lui ?

Eh bien, Harriet, que dites-vous de moi à présent ? ... Dans une semaine je ferai avec vous. Vous n'avez qu'à être gaie, & à vous bien porter, autrement je mettrai en doute si je suis là bien venuë.

Dans ce moment, ayant fait part au Docteur Bartlet de notre dessein, il a offert de nous accompagner. A présent, je sais que nous serons doublement les bien venus. Le Docteur, Emilie, Lord G. & moi, nous serons dans un carrosse. Le Docteur est prodigieusement content de moi. N'y a-t-il pas un texte qui dit ; *qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt dix-neuf justes, qui n'en ont pas besoin ?*

Je m'impatiente de vous voir, & tous ceux de la famille que vous chérissiez à si juste titre. Dieu vous donne de la santé, & à nous des nouvelles d'Italie qui ne soient pas plus mauvaises que celles que nous avons eu ! Alors que nous serons heureux ! ... Lord & Lady L. voudroient bien être de la partie. Ils sont amoureux de moi, à présent. Emilie dit qu'elle est folle de moi. Je commence à croire qu'il y a presque autant de plaisir à être bonne, qu'à tourmenter les gens. Cependant, il s'élève de temps en temps un peu de malice dans le cœur de

Votre

CHARLOTTE G.

Le Docteur a eu la bonté (je crois parce que je suis bonne) de me laisser tirer copie de

la Lettre de mon frère à ce méchant Everard, mais pour que vous la lisiez seule. Je la renferme donc ici, sous cette condition. Je lui laisse faire son éloge à elle-même.

Nous nous préparons actuellement à être vos hôtes. Vous n'aurez que le tems de nous le défendre, si vous ne nous voulez pas.

Misericorde ! Quel paquet !



LETTRE XII.

Sir CHARLES GRANDISON
à Mr. GRANDISON.

Bologne, 4. Juin.

Que puis-je faire pour mon cousin ? Pour-quoi m'a-t-il si fort affligé, par un recit si circonstancié des maux cruels qui lui sont arrivés ; sans me dire par quel moyen je puis le consoler, ou le soulager ? Ne craignez pas ce que vous appelez la sévérité de ma vertu. Je serois prêt à révoquer en doute la droiture de mon cœur, si après l'avoir examiné, je n'avois raison de supposer que la charité est la principale des vertus que vous m'attribuez. Vous vous accusez assez vous-même. Comment puis-je vous tirer d'embarras, ou vous servir ? C'est à présent ma seule question.

Vous me demandez mon sentiment par rapport au paiement des dettes que le monde appelle des dettes d'honneur ; & pour lesquelles, vous avez demandé, & obtenu trois mois de tems. N'a-vez-

vez-vous pas, Monsieur, confirmé votre engagement par cette demande ? Et n'a-t-on pas acquis des droits sur ce paiement, en vous accordant ce terme ? Vous avez confirmé de propos délibéré une obligation, que la témérité, & peut-être la surprise vous avoit imposée.

Vous dites que vos nouveaux créanciers sont des escrocs, des joueurs. Mais, mon cousin, comment vous êtes-vous trouvé avec de telles gens ? Ils ne sont pas venus vous chercher. Je ne dis pas cela par forme de reproche ; mais je ne dois pas vous laisser tromper vous-même. Chacun doit souffrir de sa témérité, & de son imprudence. Ils passent pour posséder une fortune, qui, de quelque manière qu'ils l'aient acquise, les auroit mis en état, s'ils avoient été perdans, de répondre à une demande pareille à celle qu'ils forment à présent. Et n'auriez-vous pas attendu d'eux le paiement si vous aviez gagné ? Soupçonnez-vous alors des dez pipés, ou quelque autre tricherie ? Vous n'êtes pas novice, Monsieur ; dans les manèges de ces gens-là. Si vous aviez de bonnes preuves de ce que vous semblez seulement soupçonner par le mauvais succès, je n'appellerois pas les dettes que vous avez contractées, des *dettes d'honneur* ; & je ne me ferois pas fait un scrupule, si je n'avois pas promis indirectement le paiement en demandant du tems, où s'ils me l'avoient refusé, d'appeller à mon secours les loix de mon pays ; & d'autant plus que mon recours à ces loix, auroit été un préservatif pour moi, pour ne pas retourner dans de pareilles compagnies.

L'adversité est l'épreuve de nos principes ;
sans

sans elle un homme connoit à peine s'il est un honnête homme. Mon cousin doit se garder de deux choses dans ses présentes difficultés; l'une de ne pas se laisser engager, par l'esperance de réparer ses pertes, à fréquenter les tables de jeu qui lui ont coûté si cher, & à devenir pat là un de ces mêmes gens, qu'il voudroit avec tant de raison avoir évité. (Qui ne voudroit être plutôt le dupe que le fripon? Quel doit être le caractère d'un homme qui aiant été ruiné lui-même, voudroit entraîner d'autres innocens dans la ruine?)

L'autre attention que doit avoir mon cousin, c'est de ne pas permettre que des créanciers antérieurs, & pour des considérations valables, souffrent de l'embarras où il s'est jetté lui-même.

C'est une dure décision: mais si j'étois à votre place, mon cousin, je me déponillerois de tous mes biens; s'il le falloit, pour satisfaire mes créanciers; je laisserois à leur générosité de m'assigner ce qu'il leur plainoit pour ma subsistance, & je m'en contenterois: & cela, (en supposant que mon dérangement vint de ma propre imprudence) non seulement par justice envers eux, mais comme une juste punition, pour ne m'être pas contenté de ma propre fortune; & pour avoir mis au hazard ce que je possédois sûrement, dans l'esperance de m'enrichir du bien des autres. Excusez moi, mon cher Everard; je ne prétens point faire l'application de ces réflexions; je veux seulement vous proposer mes idées de justice sur des cas de cette nature.

Tirez - vous noblement de ces difficultés. Je vous considère comme mon frère; & vous ferez

rez le bien venu à prendre une portion de mes biens comme mon frère, jusqu'à ce que vous puissiez remettre vos affaires.

Par rapport à la femme que l'infame Lord B. voudroit vous faire épouser, vous ne devez absolument pas vous soumettre. Si c'étoit une honnête fille, la plus pauvre de l'Angleterre, que vous eussiez séduite par promesse de mariage, j'aurois été obligé de faire de votre mariage avec elle, une condition de la continuation de notre amitié; mais une femme entretenue!... ne souffrez pas qu'elle, & ce méchant homme remportent un pareil triomphe. Je connois bien le caractère de cet homme. Je sais qu'il compte sur l'adresse de son bras. Je connois son esprit de chicane, & l'usage qu'il est capable de faire de son privilège. Mais ne regardez point à cela. Permettez, Monsieur, que je vous conseille de venir me joindre, dès que vous aurez assuré le paiement à vos créanciers. Le plutôt fera le mieux. Par ce moyen vous serez hors de portée d'être importuné par les menaces de ce Seigneur, & par les complots de cette femme. Nous retournerons ensemble. Je ferai ma cause de la vôtre. On doit mépriser également le courage & la qualité d'un homme qui peut être injuste. Lord B. ne l'est-il pas dans tous les articles de sa conduite avec les hommes? Ne le soyez dans aucun, mon cher cousin, & vous pourrez compter toujours sur l'amour fraternel de

Votre

CHARLES GRANDISON.

L. E. T.



L E T T R E X I I I .

Lady G. à Lady L.

De la maison de Selby, vendredi, 16. *Juin.*
Nous sommes ici, ma chère Caroline; & nous y serions les plus heureuses gens qu'il y ait au monde, si seulement Harriet étoit bien, que mon frère fût en Angleterre, & vous & Lord L. avec nous.

Madame Selby, Lucy, Nancy, Harriet, nous vinrent à la rencontre à Stratfort, escortées par l'oncle Selby, & le cousin James.

Milord & moi, nous avons été, mon cher, ma chère, m'amour, ma vie, pendant tout le voyage; j'étois la plus douce & la plus modérée des créatures!... Les gens gais ne sont pas toujours des gens sages. Quand le cœur est ouvert, on dit bien des sottises, en un mot tout ce qui vient à la bouche. J'ai passé très-gracieusement à Milord, sa joie dans vingt occasions: je souriois quand il sourioit: j'éclatois de rire, quand il rioit, je ne parlois à personne autre quand il m'adressoit la parole; en sorte que l'honnête homme chantoit triomphe pendant tout le chemin. C'est une charmante chose, pensai-je, plus d'une fois, d'être de bonne intelligence l'un avec l'autre; car à présent je puis l'appeler honnête homme, & d'autres noms, qui en dernier lieu l'auroit fait cabrer, & cabrioler; & il prend tout fort obligeamment.

Deux

Deux ou trois fois même il m'a apellée *bonnête femme* ; mais il rioit , & regardoit tout autour de lui , comme s'il sentoît qu'il avoit fait une repartie aussi *bardie* que *spirituelle*.

Permettez moi de vous dire , Lady L. que je me propose de lui faire certains signes quand il s'égare , & d'autres quand il est dans le droit chemin ; & je recevrai aussi des signes de lui , pour qu'il ne puisse pas être choqué. Je m'assure que nous serons avec le tems un couple étonnamment heureux.

Emilie a été transportée d'aise en revoyant sa bien-aimée & honorée Miss Byron. Miss Byron embrassa Emilie avec la tendresse d'une sœur. Mon honnête mari baïsa la main de Miss Byron , un genou en terre , dans la ferveur de son amour , & de sa gratitude ; car je lui avois laissé voir , qu'il lui devoit une grande partie de son bonheur présent. Elle le félicita à l'oreille , moi l'entendant , de ce que j'étois bonne.

James Selby pleura presque d'amour , en baïssant la main d'Emilie ; pendant qu'Emilie avoit un air aussi réservé qu'un oiseau nouvellement pris , de peur qu'elle ne parût lui donner quelque encouragement , après ce que vous vous rappelez qui s'étoit passé à Dunstable.

Tante Selby , Lucy , Nancy , étoient toutes transportées de nous voir. Nous de les voir. Nous fumes , *Mères* , *sœurs* , dès que nous eumes pris nos places. L'oncle Selby commença à tirer sur moi dès la première demie-heure. Je ne l'épargnai pas. A présent que j'ai quelqu'un avec qui faire la méchante , Lord G. s'en trouve mieux. Le Docteur faisoit l'objet de la

vénération de tous les cœurs. Pour le dire en passant, je suis à merveille dans l'esprit de cet honnête homme, pour ma conduite envers Milord.

Miss Byron le reçut à bras ouverts, & même comme son Père, en lui présentant la joue : cet homme modeste étoit si touché de son respect filial pour lui, que je fus obligée, pour l'amour de nous, de lui dire à l'oreille, qu'elle devoit un peu modérer sa joie de le voir, afin que nous pussions avoir le plaisir de l'entendre parler.

Quand nous arrivâmes à la maison de Selby, notre joie se renouvela, comme si nous ne nous étions pas encore vus.

A propos, j'aurois dû vous dire, qu'en venant de Stratfort ici, tante Selby, Harriet, Emilie & moi, nous fumes dans le même carrosse; & qu'en chemin faisant, je reçus beaucoup de bonnes instructions, par manière de félicitations, sur mes procédés gracieux & obligeants envers Milord G.; & comme si j'eusse été un enfant qu'on veut corriger de sa mutinerie, elles tâchèrent par leurs cajoleries, de m'engager à la persévérance dans ce qu'elles apelloient mon devoir. La tante Selby, dans cette occasion, s'acquitta du rôle de Mère avec tant de bon sens, & ses louanges & ses avis étoient insinués si délicatement, que je commençai à croire qu'il étoit presque aussi joli d'être bonne que d'être impertinente.

Tout bien examiné, je crois que Lord G. aura sujet de se réjouir toute sa vie, de s'être laissé diriger par sa femme pour changer son voyage de Windsor & d'Oxford contre celui de ce
Com-

Comté: tant il est bon pour les hommes de se laisser gouverner; & peut-être ajouterez-vous, pour les femmes, de fréquenter bonne compagnie.

Lord L., ma sage sœur, vous croit si bonne déjà, que vous n'avez pas besoin d'être meilleure, sans quoi je voudrois qu'il vous envoyât à la maison de Selby.

Harriet a bien raison de révéler sa Grand-Mère. Cette vénérable femme est bonne dans tous les sens de ce mot. Elle est pieuse, charitable, bienveillante, tendre, condescendante pour les foibles même de la jeunesse, gaie, sage, patiente dans les infirmités de l'âge, ayant survécu à tous ses souhaits, excepté un seul, qui est de voir sa Harriet heureusement mariée. Alors, dit-elle, elle espère d'être bientôt délivrée. Jamais dans la fleur de sa jeunesse, quoiqu'elle fût alors justement célébrée, & pour son esprit & pour sa beauté, elle n'a pu être aussi admirée qu'elle l'est à présent dans le déclin de son âge.

Vous avez vu, & admiré M^{re}. Selby. Tous les momens elle gagne dans mon opinion. Cela réjouit le cœur, Lady L. quand on voit devant soi, au delà de la jeunesse, & de l'âge de la dissipation, des Dames qui sont bonnes à quelque chose, comme dit sir Rowland Meredith; ou plutôt ce tems de la vie des femmes est de beaucoup le plus estimable, si elles sont bonnes femmes, bonnes maîtresses, & bonnes Mères; & laissez moi ajouter bonnes Tantes, quand ce ne seroit que pour consoler tante Gertrude, & tante Nell, qui (les bonnes ames!) deviendront difficilement Mères à présent.

Lucy

Lucy est une excellente créature. Nancy est aussi excellente, quand Lucy n'est pas présente. Les cousines Kitty & Patty Holes sont d'aimables filles.

James Selby est un bon gros réjoui, qui quand il aura vécu encore quelques années, pourra faire une aussi bonne pâte d'homme que Lord G. Voilà pour vous, ma *cathéchisante* sœur ! Je vous prie, soyez aussi prête à louer que vous aviez accoutumé de l'être à me blâmer. Je trouve que la soumission & l'amour prennent de fortes racines chez moi. Je contracterai l'habitude de citer Milord G. dans toutes les occasions qui pourront lui faire honneur ; & je serai alors comme Lady Betty Clemson, qui régale si perpétuellement les oreilles de ses hôtes, de ses agrémens domestiques, qu'on est disposé à douter de la vérité de tout ce qu'elle dit.

Mais Harriet, notre chère Harriet n'est pas bien. Elle baïsse à vue d'œil, & son beau teint se flétrit. Mr. Deane a été ici il y a huit jours ; &, comme me l'a dit Lucy, il fut si frappé de l'altération qu'il trouva dans sa charmante physionomie, qu'il s'arracha d'elle, pour aller pleurer auprès de Lucy. Cette bonne fille & Nancy se lamentent l'une avec l'autre de ce trop visible changement. Mais quand elles sont avec le reste de la famille, chacun craint de le faire remarquer aux autres. Elle prend elle-même un soin généreux, pour paroître vive, gaie, & sans appréhension, de peur de donner de l'inquiétude à sa Grand-Mère, & à sa Tante, qui quelquefois contemplant ce changement, soupirent, & de tems en tems versent une larme, en silence,

dont

dont elles tâchent, par un sourire, de détourner l'attention. J'ai déjà remarqué que quand ces excellentes Dames sont avec elle, elles suivent dans un tendre silence, chaque mouvement de ses yeux doux & patiens, chaque changement de sa charmante physionomie; car elles savent trop bien à quoi imputer la maladie intérieure, qui a gagné le meilleur de tous les cœurs; & que la guérison est au dessus de l'art des Médecins. Elles admirent aussi bien que nous sa voix & sa main: elles lui demandent une chanson, un air sur son clavecin. Elle joue, elle chante au premier mot. Elle ne refuse de se joindre à aucun acte de gaieté. Sa Grand-Mère, & sa Tante Selby donnent fréquemment des bals particuliers. La bonne Grand-Mère se plaît à voir les jeunes gens gais & contents. Elle est toujours présente, & dirige le divertissement; car elle a un goût exquis. Nous aurons souvent de ces bals pour notre amusement. Miss Byron, disent ses cousines, connoissant le plaisir que sa Grand-Mère prend à cela, pour l'amour de la jeunesse, pour qui elle le regarde comme un exercice sain, aussi bien qu'amusant; est une des plus alertes. Elle ne s'excuse point elle-même, & ne flatte point cette langueur qui se glisse dans un cœur mal à son aise. Cependant tout le monde voit qu'elle préfère la solitude & la retraite, quoiqu'elle se donne beaucoup de peine pour qu'on le suppose autrement; & qu'au premier mot, elle court à la compagnie, & s'y joigne à la conversation. O l'aimable & la bien aimée créature! Je crois véritablement, que quoiqu'elle fût l'admiration de tout le monde pendant qu'elle étoit avec

Tom. V. E nous,

nous, elle est cependant, s'il est possible, plus aimable encore chez elle, & au milieu de ses relations. Son oncle Selby la raille quelquefois; mais la considération & l'amour paroissent visiblement dans sa physionomie, lorsqu'il le fait. La douceur & le respect sont mêlés dans ses réparties; elle n'oublie jamais que le railleur est son oncle; cependant elle ne montre pas plus sa délicatesse, que l'heureux talent qu'elle possède dans ce genre, mais elle se retient souvent parce qu'elle en a de plus précieux & de plus estimables. Et n'est-ce pas le cas de mon frère aussi? ... Non pas, je crains, de votre Charlotte.

Tous ses amis, cependant, se réjouissent de notre visite, pour l'amour d'elle. Ils me font compliment sur ma vivacité & en attendent de bons effets pour Miss Byron.

Je ne puis l'accuser de réserve avec moi. Elle avoué son amour pour notre frère aussi franchement qu'elle avoit acoutumé de le faire lorsque nous lui eumes arraché son secret. Elle reconnoit avec moi qu'elle s'en glorifie, & qu'elle n'essiera pas de le vaincre, parce qu'elle est sûre que l'essai ne serviroit de rien; excuse pour le dire en passant, qui, si cette victoire étoit nécessaire, seroit beaucoup mieux dans la bouche de votre Charlotte que dans celle de notre Harriet, & je le lui ai dit.

Elle prie pour le rétablissement de Clémentine & de Jeronymo. Elle aime à parler de toute la famille Italienne, & cependant paroît assurée que Clémentine sera l'heureuse femme. Mais sûrement Harriet doit être notre sœur. Elle se fait un mérite de ce que mon frère lui a si so-

lennellement demandé son amitié. La vraie amitié, me disoit-elle encore ce matin, étant desintéressée, & plus spirituelle que l'attachement à la personne, elle est plus noble que l'amour. L'amour, dit-elle, ne devient pas toujours amitié, comme on le voit trop souvent dans le mariage.

Mais la chère créature ne raffine-t-elle pas un peu trop, quand elle raisonne ainsi. Une forte d'estime calme, & tranquille, c'est tout ce dont je puis juger par mon mariage. Je ne fais ce que c'est que l'amour. Quand j'ai été le plus folle, mon motif pouvoit être la convenance, le dessein de m'affranchir de la tyrannie d'un Père; & cela ne me mena jamais plus loin que le goût. Mais vous, Lady L. vous étiez une adepte dans cette passion. Je vous prie, s'il y a de la différence entre l'amour & l'amitié, dites moi lequel est le plus noble? Sur ce que j'opposois à son argument l'exemple de Lord L. & de vous, qui êtes si véritablement une seule âme, elle me dit, que votre amour étoit un amour parvenu à la maturité de l'amitié, après des preuves complètes de votre mérite réciproque; mais qu'il y a eu un tems où votre flamme n'a été que l'amour seul, fondé sur l'espérance du mérite, & que l'épreuve auroit pu manquer, comme cela arrive souvent, quoique l'amour ait été aussi fort, & en apparence aussi bien fondé que l'étoit le vôtre dans le tems que Lord L. vous faisoit la cour.

Harriet, peut-être, raisonne sur sa situation pour mettre son cœur à son aise; & mon frère est d'un mérite si incontestable & si supérieur,

que l'amour & l'amitié peuvent n'être qu'une même chose dans le cœur d'une femme qui l'admire; puisqu'il n'entrera jamais dans aucune obligation, qu'il ne puisse, & qu'il ne veuille remplir généreusement. Et si ce raffinement de Harriet peut mettre son cœur plus à son aise, & la mettre en état de consentir que mon frère place son amour ailleurs, à cause d'une prétention antérieure, & des circonstances qui exigent une généreuse compassion, & de se contenter elle-même de l'amitié qu'on lui offre, je crois que nous devons la flatter dans ses délicates notions.

La maison de Selby est grande, commode, bien meublée. Demain nous devons faire une visite avec Lucy & Nancy, à la branche de la famille Selby dont elles sont. James a pris les devants. Ces deux Demoiselles sont orphelines: mais leur Grand-Mère maternelle, une bonne vieille Dame, Belle-Mère de Mr. Selby, vit avec elles, ou plutôt celles-ci vivent avec leur Grand-Mère qui les aime tendrement.

A notre retour, nous aurons notre premier bal à la maison de Shirley; belle maison antique, que la bienveillante propriétaire appelle déjà la maison de sa Harriet: elle est entourée d'une terre de 500 l. de rente.

Adieu, ma chère Lady L. ... J'espère que Lord L. & vous m'avouerez à présent pour votre sœur. N'êtes-vous pas cependant surprise quelquefois d'une si soudaine réformation? Vous dirai-je comment cela est venu? Pour vous dire la vérité, je commençois à trouver que l'homme pouvoit être méchant. „Charlotte, me suis-

„ je dit, que faites-vous? Vous ne prétendez
 „ pas être toujours ainsi folâtre. Vous n'avez
 „ point de méchanceté, de malice, dans votre
 „ impertinence; seulement un peu de légè-
 „ rété: cela pourroit passer en habitude ... Fai-
 „ tes votre retraite pendant que vous le pouvez
 „ avec honneur, avant que vous endurcissiez le
 „ cœur de cet homme, & que votre réforma-
 „ tion lui devienne indifférente. Vous avez
 „ quelques bonnes qualités; vous n'êtes pas une
 „ femme à la mode; vous n'avez pas des ailes
 „ aux épaules, ni l'envie de courir la pretentai-
 „ ne. Vous aimez la maison. A présent l'hon-
 „ nête homme vous aime. Il n'a point de vi-
 „ ces. Tout le monde vous aime, mais tous
 „ vos amis sont en peine de votre conduite.
 „ Vous les aliéneriez. L'homme ne voudra pas
 „ être un Roi de bois ... Soyez une prudente
 „ grenouille, de peur que vous ne le changiez
 „ en cigogne. Un homme foible, (si vous le
 „ supposez foible) devenu un Tyran, est une
 „ chose insupportable. Je le ferai paroître foible
 „ aux yeux de tous les autres, au-lieu que je
 „ pourrois m'élever contre quiconque me laisse-
 „ roit voir qu'il le croit ainsi. On blâmera mon
 „ frère de son empressement à me mener à l'é-
 „ glise avec un homme que je ferai croire au
 „ monde l'objet de mon mépris. Harriet me re-
 „ noncera. Mon esprit passera pour folie. E-
 „ milie presque encore à la mammelle, cette
 „ surannée tante Eléonor, ne pensent-elles pas
 „ déjà avoir droit de me blâmer, de me solli-
 „ citer, de m'instruire? Je veux être bonne de
 „ mon choix, & faire regarder mon devoir

„ comme une grace. J'ai fait bien du chemin
„ dans la route de la malice. Je vois des brous-
„ sailles, des ronces, & des sentiers perdus de-
„ vant moi; je puis me trouver surprise par la
„ nuit; le jour est déjà avancé, il pourroit y
„ avoir des serpens sous l'herbe; je regagnerai
„ la maison le plutôt que je pourrai; & je ré-
„ jouirai tout le monde qui s'étonne à présent,
„ ne sachant ce que je suis devenueë.”

Voilà, Lady L. quelques-uns de mes raison-
nemens. Prenez en avantage contre moi, si vous
pouvez. Vous voyez que votre grave sagesse a
quelque influence sur ma folie. Pardonnez quel-
que chose à la constitution de tems en tems,
& vous n'aurez pas sujet d'avoir honte de ve-
tre sœur.

Laissez moi conclure ce sujet, moitié dans un
goût, moitié dans l'autre ... c'est-à-dire moi-
tié sérieux, moitié matin. Si Milord vouloit
seulement se guérir de son goût pour les bali-
vernes & les colifichets, peut-être parviendrois-
je à lui supposer plus d'entendement que je ne
lui en ai cru une fois. Mais comment s'empê-
cher de penser quelquefois petitement d'un
homme qui se ravalle lui-même par ses façons
de femmelette, son goût pour les porcelaines
& les coquilles? J'espère que je le guérirai de
ces foibles; & si j'en viens à bout, je le regar-
derai comme l'ouvrage de mes mains, & je se-
rai fière de lui, par considération pour moi.

Apprenez à ma tante Eléonor (plus de tante
Nell, si je puis m'en empêcher) combien je
continuë à être bonne. A présent enfin je vous
soulagerai & me soulagerai moi-même, en vous
assu-

assurant que je suis, & serai toujours, malgré
votre sévérité passée & celle de Lord L.

*Votre entièrement
dévouée sœur
CH. G.*

XX FINE DE LA LETTRE DE LADY G. XX

LETTRE XIV.

Lady G. à Lady L.

De la maison de Selby, lundi, 24. Juill. (*).
O ciel ! Ma chère, que deviendrons-nous !
Mon frère, selon toute apparence, peut,
à présent !... Ah la pauvre Harriet ! Les trois
Lettres de mon frère que je renferme ici avec
la permission du Docteur Bartlet, vous appren-
dront que l'affaire d'Italie est à présent dans sa
crise.

Lisez les ici, & renvoyez les cachetées, à
l'adresse du Docteur.

(*) On a omis différentes Lettres écrites entre
la précédente & celle-ci, qui rendent compte de
leurs amusemens, visites, &c.



L E T T R E X V.

Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET.

Florence, mercredi, 16. *Juill.*

Il s'est passé trois semaines depuis la date de ma dernière Lettre, à mon vénérable ami. Et ce tems n'a pas été désagréable pour moi, puisque j'ai eu le plaisir d'apprendre de vos nouvelles & de mes autres amis d'Angleterre; de ceux de Paris; & de très-bonnes de Bologne, par tout où je suis allé, aussi bien de la part de l'Evêque & du Père Marescotti, que de Mr. Lowther.

L'Evêque en particulier me dit qu'ils fondent sur le meilleur état de son frère, les esperances qu'ils ont à présent du rétablissement de la sœur.

J'ai passé près de quinze jours à Naples & à Portici. Le Général, & son épouse, l'une des plus excellentes femmes que je connoisse, se sont également étudiés à m'obliger, & à m'amuser.

Le Général, dès que je fus arrivé à Naples, entra en conversation avec moi, sur mes esperances par rapport à sa sœur. Je lui répondis comme je l'avois fait à sa Mère, & il fut content de ce que je lui dis.

Quand nous nous quitames, il m'embrassa comme un frère & un ami, & me pria d'excuser l'animosité qu'il avoit eue une fois contre moi. S'il plaisoit à Dieu de rétablir sa sœur,
son

Son esprit ne seroit plus , dit-il , exposé à se déranger par sa faute. Mais il se décideroit par son choix. Sa femme m'assura d'une estime sans réserve , & dit , qu'après la guérison de Clémentine & de Jeronymo , son premier souhait étoit de pouvoir m'appeller son frère.

Quelle sera enfin ma destinée , mon cher Docteur Bartlet ! Voilà les plus grandes oppositions levées : mais l'Evêque , comme vous le remarquerez par ce que j'ai dit , attribué à une autre cause , le mérite que le Général me donne , dans la vuë peut-être d'amortir mes esperances. Quel que puisse être l'événement , je suivrai la carrière où je suis , & je laisse l'issue à la providence.

Madame Beaumont ne revint que hier de Bologne.

Elle confirme le recit favorable que j'ai reçu du grand changement en mieux arrivé à la santé du frère & de la sœur , & par là à toute la famille. Mr. Lowther , dit-elle , est caressé par tout le monde comme il le mérite. Jeronymo peut se tenir levé pendant deux heures chaque jour. Il a essayé de reprendre la plume , & trouve qu'il pourra encore l'employer à faire plaisir à ses amis.

Madame Beaumont m'a dit que Clémentine fait ordinairement deux visites par jour à son bien-aimé Jeronymo. Elle a repris son aiguille , & travaille souvent dans la chambre de son frère. Cela l'amuse elle-même , & fait les délices de Jeronymo.

En général elle parle sans faire beaucoup d'écarts , & se paroît s'apercevoir d'abord de son malheur ,

heur, quand elle commence à parler sans suite : car alors, elle s'arrête sur le champ, verse quelquefois une larme, & se retire dans son cabinet, ou se tait.

Elle adresseoit souvent la parole à Mr. Lowther, quand elle le trouvoit dans la chambre de son frère. Elle montrait beaucoup de délicatesse en lui parlant de moi, & n'appuyoit pas sur ce sujet ; mais elle lui faisoit beaucoup de questions sur l'Angleterre, sur les coutumes, & les mœurs des habitans, sur tout des femmes.

Ils se sont fait une règle (Jeronymo entre autres, & Camille s'y conforment exactement) de ne jamais l'engager à parler de moi. Cependant elle demande souvent de mes nouvelles, & compte les jours de mon absence.

Une fois étant allé chercher M^r. Beaumont dans sa chambre, elle lui dit en l'abordant : Je viens, Madame, vous demander, pourquoi tout le monde s'abstient de parler du Chevalier Grandison, & quand je le fais, parle de quelque autre chose ? Camille est aussi obstinée à cet égard, que qui que ce soit : Jeronymo même, je l'ai essayé plusieurs fois, fait la même chose. Jeronymo peut-il être ingrat ? Jeronymo peut-il être indifférent pour son ami, qui a tant fait pour lui ? J'espère qu'on ne me regarde pas comme une créature foible & indiscrette, en n'osant nommer devant moi un homme pour qui je fais profession d'avoir une haute estime, & une vive reconnaissance. Dites moi, Madame, ai-je jamais dans mes malheureux momens, fait ou dit quelque chose d'indigne de mon caractère, de ma famille, de la modestie de

de mon sexe?... Si je l'ai fait, mon cœur des-
avoué la faute. Il faut qu'effectivement j'aie
été bien mal, je ne pouvois être Clémentine de
Bonretta.

Madame Beaumont la mit à son aise sur cet
article.

Eh bien, dit-elle, on verra, j'espère, que la
vraie modestie, & la reconnoissance peuvent
être logées ensemble dans ce cœur. Laissez moi
vous avouer que je l'estime; car cela est vrai;
& j'espère que ma sincérité ne m'égarera jamais,
& ne me fera jamais manquer à la décence. A
présent, Madame, parlons de lui pendant un
quart d'heure, pas davantage: voilà ma montre;
c'est une montre Angloise; personne ne sait que
je l'ai achetée pour cette raison. Ne le dites
pas. Alors soupçonnant que sa tête n'étoit pas
bien, elle versa une larme, & se retira sans
rien dire.

Madame Beaumont, mon cher ami, connoît
le véritable état de mon cœur; & elle me plaint.
Elle voudroit que la raison de la jeune Dame
se rétablît; elle croit que les oppositions la met-
troient en danger: mais il y a un homme qu'elle
voudroit qui fût à Clémentine. Il y a une
femme... Mais... O divine providence! dirige
nous tous deux; tout ce que tu ordonnes
est le mieux.

Madame Beaumont trouve que Clémentine a
de tems en tems quelque chose de trop solem-
nel. Et elle craint d'autant plus, quand elle est
ainsi, qu'il y a dans cette solennité une gran-
deur qu'elle appréhende qui ne soit au dessus de
ses forces. Elle a souvent ses accès de silence,

dans lesquels elle ne prend garde à rien de ce qu'on lui dit, à moins que ce ne soit sa Mère.

A mesure qu'elle devient mieux, la ferveur de sa devotion, qui ne l'a jamais abandonnée tout-à-fait dans les plus grands délires, prend de nouvelles forces. Et bien loin de la décourager, on la flatte en cela, parce qu'à en juger par la gaieté qui accompagne cette ferveur, elle paroît venir de la vraie piété, qui, comme ils le remarquent fort bien, ne rend jamais une âme triste, sombre, & mélancolique.

Madame Beaumont dit que deux jours avant qu'elle partît, elle a montré dans plusieurs occasions, qu'elle commençoit à attendre mon retour... Dans un de ses accès de silence, elle le rompit tout d'un coup... „Vingt jours, „dit-elle. Camille... & elle se tut.

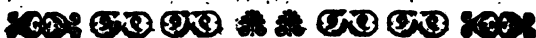
Le jour ayant que Mr. Beaumont partît, la jeune Dame, la Marquise, & elle, étant ensemble travaillans, Camille entra avec plus de précipitation qu'à l'ordinaire, chargée par l'Evêque de demander s'il pouvoit entrer... La Marquise ayant dit, sans doute, je vous prie qu'il entre; la jeune Dame l'entendant s'approbber, quitta son ouvrage, changea de couleur, & se leva avec un air de dignité; mais voyant entrer l'Evêque, elle se rassit avec un air mécontent, comme ayant été trompée dans son attente.

Adieu, mon cher ami! J'espère d'être demain au soir à Bologne. Vous aurez bientôt une autre Lettre de

Votre zélé dévoué

GRANDISON

LET-



L E T T R E X V L

Sir CHARLES GRANDISON.

Suite.

Bologne, 18. JUIL.
 Il étoit tard hier au soir avant que j'arrivasse ici. J'envoyai faire mes complimens à la famille. Le matin j'allai à leur palais, & fus conduit tout de suite dans la chambre de Jeronymo. Il se dispoſoit à ſe lever, pour me recevoir debout, & me donner le plaisir de le voir en ſi bon état. Je m'assis auprès de lui, & reçus les effuſions de ſa reconnoiſſance. Tout le monde, me dit-il, avoit gagné, en ſanté, & en courage.

Camille entra bientôt après, me félicitant ſur mon arrivée au nom de ſa jeune maîtrefſe, qui me faiſoit dire que dans moins d'un quart d'heure elle ſeroit prête à me recevoir.

O Monſieur dit cette bonne fille, miracle! miracle!... Nous ſommes tous en joie & en eſperance!

En ſe retirant elle me dit tout bas; Ma jeune maîtrefſe ſe met en habit de couleur pour vous recevoir... Elle ne veut plus paroître en noir devant vous, dit-elle, ... A préſent, Monſieur, vous aurez bientôt la recompenſe de toute votre bonté; car le Général a déclaré à Mr. le Marquis ſon entier acquieſcement au choix de ſa ſœur, & à leur déciſion.

E. g.

L'Ex^{te}

L'Evêque entra : Bien venu, trois fois le bien venu à Bologne, Chevalier, dit-il. Vous nous avez tous subjugués. Clémentine n'a qu'à commander sa destinée. Celui qu'elle choisira, qui qu'il soit, aura un trésor en elle, dans tous les sens de ce mot.

Le Marquis, le Comte, le Père Marescotti, tous séparément, me firent les complimens les plus flatteurs. Le Comte en particulier, en me prenant la main, me dit : De notre part, Chevalier, rien ne manquera à votre bonheur de la vôtre, il ne peut manquer qu'une chose au nôtre.

La Marquise en entrant me sauva la peine de faire une autre réponse qu'une révérence à chacun. Avant que je pusse lui parler : Bien venu, Chevalier, dit-elle, mais vous n'êtes pas venu avant que nous vous aïons souhaité. Vous trouverez que nous avons tenu plus exactement que l'autre fois, le compte des jours de votre absence. J'espère que sa joie de vous voir ne fera pas au dessus de ses forces. Clémentine a eu toujours un cœur reconnoissant.

On peut s'en fier à la prudence du Chevalier, dit le Père Marescotti. Il saura modérer lui-même sa joie, en la voyant si avancée dans sa guérison. Et la délicatesse naturelle de Mademoiselle Clémentine n'aura pas alors un exemple qui emporte sa joie hors des bornes de la raison.

Le Chevalier, Madame, dit l'Evêque en souriant, paroîtra à ce compte dans une trop grande sécurité. Nous ne laissons point lieu à ses protestations. Mais il ne peut manquer de générosité. Le

Le Chevalier Grandison, dit l'obligeant Jeronymo, parle par ses actions, c'est sa méthode; sa tête, son cœur, ses lèvres, ses mains, sont mus par un même ressort. Puisqu'il ne laisse aucun lieu au doute, ses protestations déprisoient ses services.

Il me fit ensuite un grand mérite, d'avoir quitté mon pays & mes parents, pour venir leur rendre service en personne.

On peut nous passer, je crois, mon respectable ami, de répéter les éloges que nous donnent des cœurs reconnoissans, & bienfaisans, quand nous ne pouvons autrement rendre aussi bien justice à la chaleur de leur amitié. Le généreux Jeronymo, je m'assure, s'il étoit à ma place, & que je fusse à la sienne, mettroit moins de prix aux petits services que je leur ai rendus. Qu'est-ce que l'amitié, si sur de pareilles invitations, & en ayant le pouvoir, elle n'est pas prête à se manifester par les actions?

Si Grandison, repliqua l'Evêque, étoit un de nous, il pourroit s'attendre à être canonisé. Dans une meilleure Religion, nous avons peu vu de jeunes gens de qualité & dans la fortune, aussi bons que lui; quoiqu'il n'y en ait point d'aussi méchant, je crois, que beaucoup des prétendus réformés qui voyagent, comme si c'étoit pour copier nos vices, & non pour imiter nos vertus.

J'étois pénétré de reconnoissance pour une réception si généreuse & si cordiale. Camille vint à propos avec la commission de sa jeune maîtresse, qui m'invitoit à l'aller voir dans sa chambre.

La Marquise venoit de sortir. Je suivis Camille. Elle me dit en chemin, qu'elle ne la croyoit pas tout-à-fait aussi calme qu'elle l'avoit été depuis quelques jours, ce qu'elle attribuoit à son empressement à s'habiller, & à son impatience de me voir.

La Mère & la fille étoient ensemble. Elles parloient quand j'entrai. Quelle imagination, chère fille ! disoit la Mère, arrangeant autrement des fleurs que sa fille avoit devant son sein.

Clémentine, quand elle se portoit bien, étoit toute de grâces sans affectation. Je n'ai jamais vu qu'une personne de son sexe qui l'égalât en cela. Miss Byron semble sentir qu'elle peut se fier à ses charmes naturels, cependant elle ne montre point d'orgueil dans ce sentiment. Qui parla jamais de ses bijoux en voyant son visage ? Pour la dignité, & la franchise dans l'air & dans les manières, ces deux Dames l'emportent sur toutes les femmes.

Clémentine étoit charmante ; mais un peu de bizarrerie dans son ajustement, & l'éclat extraordinaire de ses yeux, que tout le monde admire pour leur brillant ordinaire & serein, monstroient une imagination plus en desordre que je ne m'y attendois, & me firent de la peine quand j'entrai.

Le Chevalier, mon amour, dit la Marquise, en se tournant vers moi. Clémentine recevez votre ami.

Elle se leva, avec un air de dignité & de douceur. Je m'approchai d'elle. Elle ne refusa pas sa main. Le Général & son épouse, Mademoiselle, m'ont chargé de leurs complimens pour vous.

Ils vous ont reçu, je fais sure, comme l'aîné de notre famille. Mais dites moi, Monsieur, ajouta-t-elle en souriant, n'avez-vous pas passé le tems promis.

Deux ou trois jours seulement.

Seulement, Monsieur!... Eh bien je ne vous fais point de reproche, il n'est pas surprenant qu'un homme si estimé ne puisse disposer de son tems.

Elle hésita, regarda sa Mère, & moi, & baissa les yeux, d'un air embarrassé; & comme sentant qu'elle s'égarait, elle détourna la tête, & prit son mouchoir.

Madame Beaumont, lui dis-je, pour faire diversion, vous fait présenter ses obéissances.

Avez-vous été à Florence?... M^{re}. Beaumont, dites-vous!... Avez-vous été à Florence! Contant alors vers sa Mère, elle l'embrassa en se cachant le visage dans son sein... O Madame, cachez moi! cachez moi à moi-même! Je ne suis pas bien.

Soutenez-vous, mon amour, lui dit sa Mère en lui rendant ses embrassemens, & en la baisant, vous serez mieux dans le moment.

Je fis un mouvement pour me retirer. La Marquise m'approuvant par un signe de tête, je passai dans l'appartement voisin.

Elle me fit bientôt demander par Camille: je rentrai.

Elle étoit assise, la tête appuyée sur l'épaulé de sa Mère. Elle se leva: Excusez moi, Monsieur, dit-elle. Je ne puis recouvrer toute ma santé, je le vois... Mais n'importe!... Je suis mieux, je suis plus mal que je n'étois :
Plus

Plus mal, parce que je sens mon malheur. Ses yeux avoient perdu alors tout ce feu qui monstroît une imagination montée trop haut. Ils étoient dans l'autre extrémité, abattus, sombres, & baignés de larmes.

Je pris sa main. Ne vous découragez pas, Mademoiselle. Vous serez tout-à-l'heure mieux. Ce sont les symptômes ordinaires de la maladie à laquelle vous paroissez si sensible, quand on approche de la parfaite guérison.

Dieu le veuille!... O Chevalier! Que de peine j'ai donné à mes amis!... à ma Mère!... à vous, Monsieur!... à tout le monde! O cette méchante Laurana! Mais elle s'est fait encore plus de mal à elle-même!... Mais dites moi;... Elle est morte?... Pauvre créature! N'est-elle plus?

Voudriez-vous qu'elle ne fût plus, ma chère? dit sa Mère.

O non, non! Je voudrois qu'elle vécût, & qu'elle se repentît. N'a-t-elle pas été la compagne de mon enfance? Elle m'a aimé pendant un tems.

Je l'ai toujours aimé. Dites, Chevalier, vit-elle encore?

Je regardai la Marquise, comme pour lui demander si je dirois qu'oui; & sur un signe qu'elle me fit; Elle est en vie, Mademoiselle, répondis-je;... & j'espère qu'elle se repentira.

Vit-elle en effet, Maman? interrompit-elle.

Oui, ma chère.

Dieu soit loué! s'écria cette généreuse fille, en relevant la tête, joignant les mains, & se tenant plus droite qu'à l'ordinaire; j'ai donc un triom-

triomphe à remporter ! Excusez mon orgueil ! Je lui montrerai que je puis lui pardonner !... Mais je parlerai d'elle quand je serai mieux. Vous dites, Monsieur, que je serai mieux. Vous dites que ma maladie approche de sa guérison... Que vous me consoliez !

Se mettant alors à genoux devant la chaise de sa Mère, les yeux & les mains levés au ciel : Dieu tout bon & tout puissant, guéris, guéris, je t'en supplie, mon esprit dérangé, afin que je puisse rendre aux plus tendres parens le bonheur dont je les ai privé. Joignez vos prières aux miennes, Monsieur ! Vous êtes un homme de bien... Mais vous, Madame, vous êtes Catholique. Le Chevalier ne l'est pas. Priez pour moi, Madame ; Dieu me rendra à vos prières ; & ainsi puisse-je être rétablie, comme je ne ferai jamais rien volontairement, qui puisse blesser ou affliger votre tendre cœur.

Dieu rétablisse mon enfant, dit en sanglottant cette bonne Mère, & en la relevant.

Camille étoit dans un coin de la chambre, pleurant. Camille, lui dit sa jeune maîtresse, en avançant vers elle, donnez moi votre bras... Je reviendrai tout-à-l'heure, Monsieur... Ne vous en allez pas... Excusez moi, Madame, pour quelques momens. Je trouve, ajouta-t-elle en portant la main sur son front, que je ne suis pas tout-à-fait bien... Je reviendrai tout-à-l'heure.

La Marquise & moi nous fumes extrêmement touchés de la grandeur d'ame qu'elle montrait ; cependant quoique nous fussions affligés par la peine que sa sensibilité lui donnoit, nous ne pûmes que nous en consoler, & nous en féliciter ;

y trouvant des espérances d'une parfaite guérison. Elle revint bientôt, accompagnée de Camille, qui ayant passé ce tems à la flatter, me demanda si je ne pensois pas qu'elle seroit bientôt guérie.

Je répondis que je n'en doutois pas.

Vous voyez, ma chère maîtresse.

Je croyois que vous l'aviez dit, Chevalier; mais je n'en étois pas sûre. Dieu le veuille! Mon châtiment est grand, ma Mère; il faut que j'aie été une méchante créature... Priez pour moi.

Sa Mère la consola, la loua, & releva son courage abattu. Clémentine ayant alors les yeux baissés, rougissant, & restant debout immobile, comme occupée de quelque idée... A quoi pense mon enfant, à présent? dit la Marquise, en lui prenant la main. A quoi pensez-vous mon amour?

Mais, Madame, dit-elle, d'une voix basse, mais que je pouvois entendre, je serois bien aise, il me semble, de parler au Chevalier seul. C'est un honnête homme. Mais si vous pensez que je ne le doive pas, je ne le souhaiterai pas. Je veux être gouvernée par vous en toute chose: cependant, je suis honteuse. Que puis-je avoir à dire que ma Mère ne puisse entendre?... Rien, rien. Le cœur de votre Clémentine, Madame, est une portion du vôtre.

Nous ne refuserons rien à ma chère ame. Vous & moi, Camille, nous sortirons... Clémentine se taisoit; elles sortirent toutes deux.

Elle me fit asseoir auprès d'elle. J'obéis. Ce n'étoit pas à moi, dans la situation où j'étois,

à parler le premier. J'attendois en silence.

Elle sembloit en peine. Elle regardoit tout autour d'elle, puis à moi, & baissoit les yeux. Je ne pus alors m'empêcher de parler.

Mademoiselle Clémentine, dis-je, paroît avoir quelque chose sur le cœur qu'elle souhaiteroit de communiquer. Vous n'avez point, Mademoiselle, un ami plus sincère & plus fidèle que moi. Votre bonheur, & celui de mon Jeronimo sont mon unique souci. Honorez moi de votre confiance.

J'avois quelque chose à vous dire : j'avois plusieurs questions à vous faire . . . Mais ayez pitié de moi, Monsieur ! je n'ai plus de mémoire ; je l'ai perduë entièrement . . . Mais je sai bien que nous vous avons tous des obligations que nous ne pourrons jamais reconnoître. Et ce sentiment me met mal à mon aise.

Qu'ai-je fait, Mademoiselle, que de répondre à une invitation de l'amitié, à laquelle il n'est personne de votre famille qui n'eût obéi, en pareille situation ? . . .

Cette généreuse façon de penser augmente l'obligation. Dites seulement, Monsieur, comment nous pouvons vous témoigner notre gratitude ; comment je le puis, moi en particulier ; & vous me soulagerez. Je ne ferai jamais à mon aise, jusques là.

Et pouvez-vous penser, Mademoiselle, que je ne sois pas hautement recompensé par la perspective du succès qui s'ouvre à tous nos souhaits ?

Cela peut être ainsi dans votre opinion : mais cela même augmente encore notre dette.

Qu'il

Qu'il étoit difficile d'éviter de profiter de cette ouverture en ma faveur ! Cependant, quand même Clémentine auroit été sans parens, qu'elle auroit été absolument indépendante, je ne la croyois pas assez bien pour se déterminer par elle-même dans une situation si délicate. Comment pouvois-je donc en honneur, tous les parens attendant que je me laisserois diriger entièrement par les mouvemens, comme ils y étoient résolus eux-mêmes, comment pouvois-je prendre directement avantage de la reconnaissance qui remplissoit dans ce moment son cœur généreux ?

Si vous vous supposez vous-même, Mademoiselle, lui répondis-je, dans des obligations envers moi, & que vous ne veuillez pas être à votre aise jusqu'à ce que vous les aiez reconquies, la récompense doit être un acte de famille. Permettez que je m'en raporte à votre Père, à votre Mère, à vos frères, & à vous-même ; ce que vous & eux déterminerez sera bien.

Après un silence d'un moment ... Eh bien, Monsieur, dit-elle, je crois que vous avez mis la chose sur un bon pied : mais voici ma difficulté ... Il est impossible de vous récompenser, Je ne le puis. Mais, Monsieur, le sujet commence à être au dessus de mes forces. J'ai de grandes idées ... Mon devoir envers Dieu, & envers mes parens ; ma reconnaissance pour vous ... Mais j'ai commencé à écrire tout ce qui s'est présenté à mon esprit sur cet important sujet. Je souhaiterois d'agir avec grandeur. Vous m'avez donné l'exemple, Monsieur. Je continuerai à écrire mes idées, Je ne puis me fier à ma mémoire ... Non, ni même à mon cœur.

Mais

Mais n'en disons pas davantage à présent, sur un sujet trop touchant pour moi. J'en parlerai premièrement à ma Mère; mais non pas dans ce moment, quoique je veuille lui demander l'honneur de sa présence.

Elle passa dans la chambre voisine, & revint d'abord avec la Marquise. Ne soyez pas fâchée contre moi, ma chère Madame. J'avois beaucoup de choses à dire au Chevalier, que je croyois pouvoir mieux dire, si j'étois seule avec lui; mais j'ai oublié ce que c'étoit. En effet, je ne dois pas m'en ressouvenir, si elles n'étoient pas telles que je pusse les dire devant ma Mère.

Mon enfant ne peut rien faire dont je puisse être mécontente. La générosité du Chevalier, & la bonté du cœur de ma Clémentine sont également hors de doute.

O Madame! Quel profond sentiment j'ai de votre indulgence pour moi, & de celle de mon Père! Comment pourrai-je la reconnoître?... Que je serois indigne du retour de cette raison, qui quelquefois semble ranimer mes espérances, si je ne prenois pas la résolution de l'employer toute entière à mon devoir envers Dieu & envers vous. Mais alors encore ma gratitude envers cet homme généreux, laisseroit un poids sur mon cœur, qui n'en pourroit jamais être ôté.

Elle sortit avec précipitation, nous laissant la Marquise & moi, nous regardant l'un l'autre en silence, & l'admirant. Camille la suivit, & revint dans l'instant... Ma chère jeune maîtresse... Ne vous effrayez pas, Madame,... elle n'est pas bien. Elle semble avoir épuisé toutes ses forces en parlant.

La

La Marquise y courut avec Camille; & pendant que j'hésitois si j'irois vers Jeronymo, ou si je sortirois du palais, Camille vint à moi ... Ma jeune maîtresse vous demande, Monsieur.

Je la suivis dans son cabinet; elle étoit dans les bras de sa Mère, couchée, revenant dans ce moment d'une pamoison, mais qui n'avoit pas été forte. Elle me tendit la main. Je la pressai de mes lèvres. J'étois également touché de la noblesse de son ame, & de la foiblesse de son esprit... O Chevalier, dit-elle, que se suis indigne de la tendresse que vous me témoignez! O que ne puis-je vous montrer ma reconnaissance!... Mais Dieu vous récompensera. Il le peut seul.

Elle souhaita que nous la laissassions avec Camille. Nous sortîmes.

Que peut-on faire avec cette chère créature, Chevalier? me dit sa Mère. Elle va retomber!... O Monsieur, que sa conduite à présent est différente de ce qu'elle a toujours été.

Elle paroît, Madame, avoir quelque chose sur le cœur, qu'elle a de la peine à révéler. Quand elle l'aura dit, elle sera plus à son aise. Vous obtiendrez d'elle, Madame, par votre indulgente bonté de vous le communiquer. Permettez que je me retire chez le Seigneur Jeronymo. Mademoiselle Clémentine quand elle sera un peu remise, vous informera de ce qui s'est passé entre elle & moi.

J'ai tout entendu, dit-elle, & vous êtes le plus honnête des hommes. Quel homme auroit voulu, quel homme auroit pu agir comme vous l'avez fait, par rapport à elle, par rapport à nous! cepen-

cependant sans mépris pour l'intention bien évidente de cette chère créature , mais en vous en remettant à nous & à elle pour en faire un acte de famille. Il faut que c'en soit un , & ce le sera. Assurez moi seulement, Monsieur, que la maladie de mon enfant ne diminuera pas votre amour pour elle ; & permettez lui d'être catholique !... Ce sont, pour ma part, les seules conditions que j'ai à vous prescrire. Le reste de la famille voudroit cependant que vous le fussiez aussi, du moins en apparence, par égard pour le monde. Mais je n'attendrai pas une réponse sur ce dernier article. Quant au premier, vous ne pouvez manquer de générosité envers une personne qui a tant souffert par son amour pour vous.

Le Marquis & l'Evêque entrant dans la chambre, Je vous laisse, Madame, lui dis-je, informer ces Messieurs de ce qui s'est passé. J'irai chez Jeronymo pour quelques momens.

J'allai dans sa chambre ; mais apprenant qu'il se disposoit à dormir, je passai avec Mr. Lowther dans la sienne. Camille y étant venue, & Mr. Lowther s'étant écarté, elle me dit que sa jeune maîtresse étoit assez bien remise. Il étoit évident, dit-elle, qu'elle ne seroit jamais parfaitement bien jusqu'à ce que le mariage fût célébré. Ils sont tous, ajouta-t-elle, en étroite conférence, je crois, sur ce sujet. Ma jeune maîtresse tâche dans son cabinet de se remettre de son agitation. La Marquise espère que vous dînez ici. Je m'excusai pour le dîner, & la priai de dire à la Marquise que je reviendrois le soir. J'y vais à présent.



L E T T R E X V I I

Suite.

Bologne, 18. Juill.

A présent, mon cher ami, l'affaire est dans son moment de crise. Je fus conduit, en entrant dans le Palais, auprès du Marquis & de la Marquise. Le Marquis se leva, me prit la main d'un air très-obligeant, mais de cérémonie, & me conduisit à une chaise placée entre les leurs. L'Evêque, le Comte, & le Père Marescotti entrèrent, & prirent leurs places.

Ma chère, dit le Marquis, en regardant sa femme...

Après avoir un peu hésité... Nous n'espérons pas, Monsieur, dit-elle, l'entier rétablissement de notre enfant, à moins que... Elle s'arrêta...

Nous ne lui accordions tous les desirs de son cœur, dit l'Evêque.

Ah! continuez, dit la Marquise au Prélat.

Il seroit inutile, Chevalier, demanda l'Evêque, de vous presser sur le sujet que nous avons le plus à cœur?

Je lui témoignai en m'inclinant que je le croyois ainsi.

J'en suis fâché, dit l'Evêque.

J'en suis très-fâché, dit le Comte.

Quelle sureté pouvons-nous avoir, Monsieur, dit le Marquis, que notre enfant ne sera pas perverti? O Chevalier, c'est une bien rude épreuve!

Le

Le Père Marefcotti, répondis-je, dictera les conditions.

Je ne puis en conscience, dit le Père, consentir à ce mariage : cependant le mérite du Chevalier m'ôte le pouvoir de m'y opposer. Permettez moi le silence.

Le Père Marefcotti & moi, dit l'Evêque, nous sommes dans le même cas, par rapport aux scrupules de conscience. Mais j'oublierai le Prélat pour le frère. Cher Grandison, voulez-vous nous permettre de dire aux gens que nous vous regardons comme étant de notre Eglise ; & que des raisons de prudence , par rapport à votre païs , & à vos parens, vous empêchent à présent de vous déclarer ?

Ne me proposez point de conditions, Monsieur, qui diminueroient la bonne opinion que vous avez de moi, si je les acceptois. Si je dois avoir l'honneur d'entrer dans cette illustre famille, ne me laissez pas paroître indigne de cet honneur à mes propres yeux. Si je me trouvois capable de prévariquer dans un article aussi important que la Religion, je me détesterois moi-même, quand même un Diadème avec votre Clémentine, la plus noble des femmes, en devroit être la récompense.

Vous avez l'exemple de grands Princes, Chevalier, dit le Père Marefcotti, Henri IV. Roi de France ; Auguste de Pologne...

Cela est vrai, mon Père... Mais de grands Princes ne sont pas toujours de grands hommes dans toutes les actions de leur vie. Ils pouvoient d'autant moins se faire un scrupule de changer de Religion, qu'ils n'étoient ni l'un ni

l'autre fort exacts dans la pratique. Ceux qui se peuvent permettre quelques écarts, s'en peuvent permettre d'autres. Je ne me vante pas de ma vertu, mais j'ai tâché d'être uniforme. Je suis trop convaincu de ma Religion, pour avoir le moindre doute : sans cela il seroit impossible que je ne fusse déterminé par le désir d'amis qui me sont aussi chers, dont les motifs sont l'effet de leur piété, & de l'intérêt qu'ils prennent à mon bonheur éternel.

Nous avons poussé cette dispute très-loin, le Chevalier & moi, dit l'Evêque. La question de mon Père revient ; Quelles sûretés pouvons-nous avoir que ma sœur ne sera pas pervertie ? Le Chevalier s'en remet au Père Marescotti pour les proposer. Le Père s'en excuse ; & moi comme frère de Clémentine, je vous demande Chevalier, voulez-vous promettre, que ni par vous-même, ni par vos Théologiens Anglois, vous n'essaierez de la pervertir ?... Vous lui avez accordé un Confesseur. Le Père Marescotti le fera-t-il ?

Et le Père Marescotti voudroit-il...

Oui, dit le Père, pour préserver la foi de Mademoiselle Clémentine ; cette foi par laquelle seule nous pouvons être sauvés, & peut-être dans l'esperance de convertir celui qui seroit alors le favori de toute la famille.

Non seulement j'accepte la proposition, mais je regarderai comme une faveur, que le Père Marescotti me mette dans le pouvoir de lui montrer ma considération pour lui. Je n'ai qu'une demande à lui faire ; c'est qu'il me prescrive les conditions par rapport à lui ; & je vous
assu-

assure tous que je les passerai, quelque hautes qu'elles puissent être.

Nous n'aurons point de difficulté entre nous là dessus, repliqua le Père.

Vous n'en pouvez point avoir sur cet article, dit le Marquis. Le Père Marescotti sera toujours notre directeur spirituel.

Je demanderai la permission de faire une seule condition avec le Père Marescotti, c'est qu'il bornera ses soins pieux à ceux qui sont déjà de sa Religion, & qu'on ne touchera jamais aucun point controversé, avec les domestiques, fermiers, ou voisins, dans un pays où est établie une Religion différente de celle à laquelle il fait honneur. Je n'aurois rien risqué, peut-être, en laissant cela à sa discrétion & à sa modération, cependant sans un pareil engagement préliminaire, sa conscience pourroit être embarrassée; & si je n'avois pas insisté là dessus, j'aurois agi contre mon pays, d'une manière dont je ne pourrois répondre à mon propre cœur.

Vos compatriotes, dit le Comte, se plaignent hautement des persecutions de notre Eglise; cependant dans quel abaissement ne sont pas les Catholiques en Angleterre!

Il y auroit beaucoup à dire sur ce sujet, Monsieur. Je pense qu'il me suffit de répondre pour moi, & pour ma propre conduite.

Par rapport aux domestiques de notre enfant, dit la Marquise, je crois devoir espérer que le Père Marescotti pourra avoir autour de lui une petite assemblée, pour appuyer leur maîtresse dans un pays où sa Religion l'exposera à des inconvénients, peut-être à plus que des inconvénients.

Sa femme de chambre, repliquai-je, & les domestiques attachés à sa personne, seront toujours choisis par elle-même. S'ils se conduisent bien, je les considérerai comme mes propres domestiques du côté des avantages. S'ils se conduisent mal, il doit m'être permis de les considérer comme mes domestiques, aussi bien que comme ceux de leur maîtresse. Il ne faut pas que je sois dans la dépendance des domestiques, la plus insupportable de toutes les dépendances. S'ils savoient qu'ils sont indépendans de moi, ils me desobéiroient, peut-être m'insulteroient, & mon ressentiment pour leur insolence seroit regardé comme une persécution à cause de la Religion.

Cet article fut discuté. Si Camille enfin, dis-je, l'accompagnoit, je pourrois compter beaucoup sur sa discrétion...

Et sur celle du Père Marefconti, dit l'Evêque. J'espère que quand ma sœur & vous seriez ensemble en Angleterre, vous ne seriez pas difficulté de le consulter sur la mauvaise conduite des domestiques catholiques de ma sœur.

Pardonnez moi, Monsieur, j'en ferois. Je veux être dans ma maison le juge de la conduite de tous mes domestiques. De l'indépendance de ces gens à mon égard, il pourroit naître des disputes, & des mécontentemens, qui sans cela n'arriveroient jamais entre leur maîtresse & moi. Je dois avoir le pouvoir de congédier pour une mauvaise conduite bien décidée. Je ne suis pas d'un caractère capricieux : ma charité n'est pas resserrée : ma considération pour des gens qui se trouvent dans un pays étranger, & entièrement en
mon

mon pouvoir, fera, j'espère, toujours généreuse. Peut-être les supporterai-je d'autant plus que je les aurai en mon pouvoir. Mais les domestiques de mon Epouse, quand elle seroit une Souveraine, doivent être les miens.

Qu'il est triste ! dit le Père Marescotti, que vous ne puissiez avoir une même croyance ! Mais, Monsieur, vous me permettrez, j'espère, en pareil cas, de vous faire mes représentations ?

Oui, mon Père. Et je crois que généralement je me déterminerai par votre avis, & votre médiation : mais je ne voudrois pas m'imposer la loi, de prendre le plus grand saint, & le plus sage de tous les hommes, pour juge sur moi dans ma propre maison.

Cela est raisonnable, dit l'Evêque. Vous ne feriez pas difficulté peut-être, Monsieur, de consulter la Marquise, avant que de congédier un domestique aussi considérable qu'une femme de Chambre, si ma sœur n'en étoit pas d'accord ?

Le Marquis & la Marquise seront les juges de ma conduite, quand je serai en Italie : je me mépriserois moi-même, s'il n'en étoit pas de même en Angleterre qu'à Bologne. J'ai eu dans mes voyages des domestiques catholiques. Ils n'ont jamais eu sujet de se plaindre d'un manque de bonté & d'indulgence de ma part. Nous autres, Protestans, nous n'excluons pas du salut ceux qui sont hors de notre Eglise. Les Catholiques le font & ont par conséquent un motif que nous n'avons pas, de leur zèle à faire des prosélytes. De là généralement, un domestique catholique peut vivre plus heureusement avec un maître protestant, qu'un protestant avec un

catholique. Que mes domestiques vivent seulement selon leur profession, & ils auront toutes les occasions qu'ils pourront souhaiter raisonnablement, de suivre ce que leur conscience leur dicte. Un domestique vraiment religieux, de quelque croyance qu'il soit, ne peut être un mauvais domestique.

— Eh bien, pour cet article, dit l'Evêque, nous devons le laisser à décider selon les occasions qui se présenteront. . . C'est neuf mois dans l'année, je pense, que vous proposez de passer en Italie. . .

C'étoit, Monsieur, dans la supposition que Mademoiselle Clémentine ne voudroit pas m'accompagner dans mon pays natal pour y passer quelque partie de l'année : en ce cas, je proposois de ne passer que trois mois de l'année en Angleterre. Autrement j'espérois qu'on consentiroit que j'y passasse de deux années une.

Nous ne pouvons souhaiter de séparer le mari de la femme, dit le Marquis. Clémentine voudra sans doute accompagner son époux. Nous prendrons la seconde proposition. Mais laissez nous la première année; nous ne pouvons douter que la chère enfant ne trouve toute l'indulgence raisonnable, à cause de sa faible santé.

Aucune demande, que vous, Monsieur & Madame, trouverez raisonnable, ne sera refusée à cette chère Dame.

Que je vous propose une chose, Chevalier, dit la Marquise; c'est que pour la première année, qui doit être pour nous, vous tâchiez d'engager vos sœurs, que nous avons ouï dire être si aimables, à venir faire connoissance avec nous.

votre

votre pupille aussi, qu'on peut regarder comme une petite Italienne. Vous aimez vos sœurs, & je serois charmée, Clémentine le fera aussi sans doute, qu'elle fût familiarisée avec les Dames de votre famille avant que d'aller en Angleterre.

Mes sœurs, & leurs Epoux, Madame, sont les personnes les plus obligeantes du monde. Je ne doute pas que je ne les engage à venir vous voir ici, & Mademoiselle Clémentine. Et, comme cela leur donneroit le tems de se préparer pour cette visite, je crois que si l'on prenoit les six derniers mois de l'année, cela seroit plus agréable pour elles, & pour vous, puisqu'alors, non seulement elles auroient commencé à se lier avec Mademoiselle Clémentine, & à mériter votre bonne opinion, mais elles accompagneroient cette chère Dame dans son voyage en Angleterre.

Ils approuverent tous la chose. J'ajoutai, que j'espérois qu'à la fin de la première année, j'aurois l'honneur d'engager dans la partie quelques-uns de cette noble famille, ce qui ne pourroit manquer de donner du plaisir & de la confiance au cœur sensible de leur bien-aimée Clémentine.

Le Marquis & moi, dit la Marquise, serons vraisemblablement de la partie, nous ne pourrions nous séparer de notre chère enfant... Mais ces mers...

Eh bien, eh bien, dit l'Evêque, c'est encore un événement incertain qu'il faut laisser au tems, & au Chevalier & à ma sœur, quand ils seront unis. Comme l'ame du Chevalier est la plus forte, elle voudra bien dans toutes les matières raisonnables, céder à la plus foible... A présent, par raport à la fortune de ma sœur...

Elle est considérable, dit le Comte. Nous nous ferons tous un plaisir de l'augmenter.

S'il naîssoit plus d'un fils du mariage, ajouta l'Evêque, comme le bien qu'elle a de ses deux Grand-Pères, seroit une ample provision pour l'un deux, & vos biens d'Angleterre pour l'autre, j'espère qu'on pourroit nous laisser le soin d'en élever un.

Chacun dit que c'étoit une demande fort raisonnable.

Je ne puis faire cette condition, Monsieur. On devoit me laisser l'éducation des fils, & celle des filles à la Mère. Je consentirai que les biens d'Italie soient réservés pour la portion des filles, & qu'elles soient élevées sous vos yeux, en Italie. Les fils n'auront rien à prétendre aux biens de ce pays...

A moins qu'ils ne deviennent catholiques, ajouta l'Evêque.

Non, Monsieur, repliquai-je. Ce pourroit être une tentation... Quoique je veuille laisser ma postérité aussi libre qu'on m'a laissé moi-même, sur l'article de la Religion, je ne voudrois pas cependant lui tendre des pièges. Je souhaite qu'ils soient absolument exclus de toute possibilité de posséder les biens de ce pays, puisqu'ils seront Anglois. Cela est-il incompatible avec les loix de votre patrie, & avec les servitudes de ces biens?

Si Clémentine se marie, dit le Marquis, qu'elle ait des enfans ou non, les prétensions de Laurana cessent. Mais, Chevalier, pouvez-vous croire juste de priver des enfans de leurs droits naturels?

J'ai

J'ai un bien considérable, qui s'améliore. J'ai d'ailleurs de grandes esperances: je ne regarde point comme mon bien ce que je ne possède pas, à quoi je n'aurois point de droit que par le mariage, & qui doit par conséquent être réglé dans les articles du contrat. Les richesses n'ont jamais rendu personne heureux. Si mes descendants ne le sont pas avec un bien suffisant, ils ne le seront pas avec le superflu. J'espère que le Seigneur Jeronymo se rétablira, & se mariera; que ce bien lui soit assuré, & à sa postérité, dès le moment où j'aurai l'honneur de recevoir la main de votre chère Clémentine. S'il juge à propos, en entrant en possession, d'en faire part à sa sœur, ce sera pour son usage seul, & je n'aurai rien à y voir. Si le Seigneur Jeronymo ne se marie pas, ou s'il meurt sans enfans, que le bien en question soit au Général. Lui & son épouse méritent toutes sortes de biens. Celui-là ne sortira pas du nom, par mon consentement. Ils se regardoient l'un l'autre... Mon frère, dit le Comte, il me semble qu'on peut tout laisser à la générosité d'un tel homme. Il me gagne entièrement.

Un homme desintéressé & généreux, dit l'Evêque, est né pour gouverner; & il est en même tems le plus grand politique, à ne considérer que la politique seule.

Le parti le plus équitable, je crois, dit la Marquise, c'est ce que le Chevalier proposoit d'abord... & cela répond plus à l'intention des Grands-Pères de notre chère enfant; c'est que ce bien soit assuré aux filles qui naîtront de ce mariage. Nos fils seront largement pourvus;

& ce sera récompenser, en quelque mesure, la générosité du Chevalier, que le Patrimoine de ses fils ne soit pas diminué par la portion qu'il faudroit assigner aux filles.

Ils applaudirent tous généreusement à la Marquise; & cet expédient m'ayant été proposé, je l'approuvai avec reconnaissance... Voyez, Chevalier, dit le Père Marefcotti, avec quelle généreuse famille vous allez être allié. O que ne pouvez-vous être engagé, par une bonté si semblable à la vôtre, à vous déclarer catholique. Sa Sainteté elle-même (Monsieur l'Evêque pourroit vous en répondre) vous recevrait avec des bénédictions, au pied de son trône. Vous accordez, Monsieur, qu'on peut être sauvé dans notre Eglise. Hors d'elle, nous croyons qu'on ne le peut. Donnez nous cette satisfaction. Donnez la à Mademoiselle Clémentine;... & ne laissez point de bornes à notre joie.

Quelle opinion, cher Père Marefcotti, auriez-vous d'un homme qui sacrifieroit sa conscience aux plus hautes considérations temporelles? Pensez-vous, pouvez-vous penser plus avantageusement des deux Princes que vous avez nommé, parce qu'ils ont changé de Religion? L'un fut assassiné dans sa capitale par un Ecclésiastique qui doutoit de la sincérité de son changement. Si la chose pouvoit m'être indifférente... Mais, cher Père, discutons une autre fois cette question entre vous & moi, comme un Père, & un fils. Votre piété vous répondra de mon respect. Mais ne gênez pas mon cœur, en me mettant dans la nécessité de refuser aucune chose qui puisse m'être demandée
par

par des personnes aussi respectables, & aussi généreuses; & pendant que nous traitons un sujet si délicat & si important.

Père Marefcotti, il faut que nous abandonnions ce point, dit l'Evêque. Nous l'avons discuté ci-devant, le Chevalier & moi. C'est un homme décidé. Si dans la suite vous pouvez le gagner, vous nous rendrez tous heureux. Mais à présent, Monsieur, dit-il au Marquis, apprenez au Chevalier ce qu'il aura de votre bonté, en épousant ma sœur, outre les legs de ses Grand-Pères, & de la vôtre, Madame, comme épousant une fille de votre maison.

Un mot, Monsieur, je vous prie, dis-je au Marquis, avant que vous parliez. Ne me dites pas une syllabe de cela à présent. Quoi qu'il vous plaise de faire de cette nature, faites le annuellement, selon que ma conduite envers votre fille le méritera. Ne connois-je pas la générosité de tous les membres de cette noble famille? Que je reste dans votre pouvoir. J'ai assez pour elle & pour moi, où je connois mal la généreuse Clémentine. Tout ce que vous faites, faites le pour votre propre magnificence: mais laissez nous vivre en particuliers, sans éclat.

Que droit à présent Madame Sforza, si elle étoit présente? dit le Comte. Quelque contraire qu'elle soit à cette alliance, elle admireroit le Chevalier.

Est-ce sérieusement, Chevalier, demanda l'Evêque, que vous ne voulez pas qu'on entre en détail là dessus?

Je le demande instamment.

Je vous prie, faisons ce plaisir au Chevalier,

repliqua le Prélat... Monsieur, dit-il, en me serrant la main, mon frère, mon ami, comment vous appelleraï-je?... Nous vous accorderons votre demande, non point dans le doute de vos bons traitemens pour Clémentine ; elle les méritera sûrement ; mais afin que nous puissions prendre notre revanche sur vous. Monsieur, nous prendrons une grande revanche : allons à présent réjouir le cœur de Jeronymo, en lui aprenant ce qui s'est passé. Nous aurions pu avoir cette conférence devant lui. Tout ce qu'il peut y avoir à dire encore, peut se dire en sa présence.

Qui peut tenir contre le Chevalier Grandison ? dit le Père Marescotti ; je dirai quel homme c'est, à tous les zélés Catholiques qui me feront des questions sur cette alliance avec un Protestant si déterminé, & ils passeront cette seule exception à une règle générale.

Tout ce que nous avons à faire à présent, dit le Marquis, c'est d'obtenir la permission de sa Sainteté. Elle n'a pas été refusée en pareils cas, quand les fils ou les filles devoient être élevés dans la Religion catholique.

Le Comte donna la main à la Marquise, & nous entrâmes tous ensemble dans la chambre de Jeronymo.

Je passai dans l'appartement de Mr. Lowther, pendant qu'on racontoit ce qui s'étoit passé. Jeronymo étoit impatient de me voir : l'Evêque me mena vers lui. Il m'embrassa comme son frère. A présent, mon cher Grandison, dit-il, je suis véritablement heureux. C'est le point où rendoient depuis longtems tous mes souhaits.

Dieu

Dieu veuille que l'indisposition de notre chère Clémentine ne recule point notre félicité; & vous serez nécessairement heureux l'un & l'autre.

J'éprouvai quelque peine, entendant l'Evêque dire à sa Mère, sans s'apercevoir que je l'entendois; Ah Madame! Le pauvre Comte de Belvedere . . . Qu'il sera accablé de douleur! . . . Mais il ira à Madrid; & j'espère qu'il y trouvera quelque Dame Espagnole qui le rendra heureux. Le pauvre Comte de Belvedere, repliqua la Marquise, en soupirant... Mais il ne pourra nous blâmer...

Demain matin je dois boire le chocolat avec Mademoiselle Clémentine. On nous laissera seuls, peut-être, ou seulement avec sa Mère, ou Camille.

„ Que ne donnerois-je pas, mon cher Doc-
 „ teur Bartlet, pour être assuré que la plus excel-
 „ lente femme de l'Angleterre pourroit se trou-
 „ ver heureuse avec le Comte de D. le seul
 „ de tous ses adorateurs qui mérite, en quelque
 „ manière, de posséder un si précieux joyau!
 „ Si Miss Byron devoit être malheureuse, &
 „ par moi, le souvenir de mes précautions, &
 „ de ma retenue, ne calmeroit pas la douleur
 „ de mon cœur.

„ Mais une personne aussi prudente qu'elle
 „ l'est, & que l'est la Comtesse de D... Que
 „ sont ces mouvemens d'attendrissement... Ne
 „ sont-ce pas des mouvemens de vanité, &
 „ de présomption? Oui sans doute: ils doivent
 „ l'être; je les bannirai de mon cœur, comme
 „ tels. Trop aimable Miss Byron! amie de mon
 „ ame! pardonnez les moi! . . . Cependant si

„ la

„ la généreuse Clémentine doit être à moi ,
 „ mon cœur sera bien satisfait , si avant que de
 „ recevoir sa main , je pouvois apprendre que
 „ Miss Byron, cedant aux sollicitations de tous
 „ ses amis, a donné la sienne au digne Com-
 „ te de D.”

Suite de la Lettre de Lady G. à Lady L.

N. XIV. commencée à la page 103.

Et datée du 24. Juillet.

Eh bien , ma chère sœur !... Et que dites vous de ces trois Lettres ? J'aurois voulu être avec vous & Lord L. quand vous les avez lues , pour pouvoir mêler mes larmes avec les vôtres , pour la tendre Harriet ! Pourquoi mon frère a-t-il fait partir ces Lettres , sans attendre du moins qu'il pût nous informer du résultat de sa conférence avec Clémentine ? Qu'est-ce que l'occasion qu'il avoit d'envoyer ces Lettres , qu'il savoit bien nous devoir tenir dans un cruel suspens. La peste soit de l'occasion qui s'est présentée si officieusement !... Mais , peut-être , tendre comme il est , il a cru cette dépêche nécessaire , pour nous préparer à ce qui devoit suivre , de peur que si nous aprenions l'événement comme décidé , notre émotion ne fût insupportable... Nous , ses sœurs , aller dans un an d'ici , voir LADY CLEMENTINE GRANDISON !... Ah la pauvre Harriet ! Et voudra-t-elle nous laisser aller ?... Mais sûrement , cela ne doit pas être , cela ne peut être !... Et cependant... Chut , chut , Charlotte !... Venons aux faits.

Le

Le Docteur Bartlet, quand on lui apporta ces Lettres, étoit à table avec nous. Nous achevions de dîner. Il se leva, & se retira dans son appartement pour les lire. Nous étions tous impatiens d'en savoir le contenu. Quand je crus qu'il avoit été assez longtems seul pour lire des Lettres longues d'une demie lieue, & que je vis qu'il ne revenoit pas, mon impatience s'augmenta; la Chère Harriet dit, mauvaises nouvelles, je crains ! J'espère que sir Charles se porte bien ! J'espère que Mademoiselle Clémentine n'est pas retombée ! Le bon Jeronymo ! Je crains pour lui !

J'allai dans la chambre du Docteur. Il étoit assis, le dos tourné contre la porte, d'un air pensif; & quand il se retourna, entendant entrer quelqu'un, je vis qu'il étoit profondément pénétré. ...

Mon cher Docteur Bartlet ! ... Au nom de Dieu ! ... Comment mon frère ? ...

Ne vous effrayez pas, Madame ! Ils sont tous bien en Italie ... En chemin d'être bien ... Mais hélas ! (ses larmes recommençoient à couler) je suis affligé pour Miss Byron !

Comment, comment, Docteur ! Mon frère est-il marié ? Cela ne peut être, cela ne sera pas ! ... Mon frère est-il marié ?

O non, il n'est pas marié, dans ces Lettres ! Mais tout est conclu ! Bonne, bonne Miss Byron ! C'est à présent que sa grandeur d'ame sera véritablement mise à l'épreuve ! ... Cependant Mademoiselle Clémentine est une excellente femme ... Vous pouvez lire ces Lettres, Madame. Miss Byron, je crois, ne le doit pas.

Vous

Vous verrez par la fin de la dernière, dans quelle peine est mon patron, entre son honneur envers l'une des deux Dames, & son attendrissement pour l'autre. Laquelle qui soit à lui, que l'autre fera à plaindre !

Je parcourus, en pleurant à mesure que les articles me frappaient, les passages les plus touchants ... O Docteur Bartlet, lui dis-je, quand j'eus fini ; comment dirons-nous ces nouvelles à M^e. Selby, à M^e. Shirley, à ma Harriet ! ... Quelle épreuve en effet pour sa grandeur d'ame ! ... Cependant, après avoir reçu ces Lettres de mon frère, différer de descendre, ce seroit les allарmer tout autant que de leur dire. Descendons.

Faites le, Madame, prenez ces Lettres. Vous avez de la sensibilité ; mais on ne peut douter de votre prudence ... Je vous rejoindrai tout à l'heure. Ses yeux étoient prêts à fondre en larmes.

Je descendis ; je trouvai Milord au bas du degré. Comment, comment, Madame, se porte sir Charles ! ... O Milord, nous sommes tous perdus. Mon frère, à présent, est l'époux de Clémentine !

Il fut frappé comme d'un coup de foudre : A Dieu ne plaise ! Ce fut tout ce qu'il put dire : il devint pâle comme la mort.

Je l'aime à cause de son amour sincère pour ma Harriet. Je lui ferai la main ... La Lettre ne dit pas précisément cela. Mais tout le monde est d'accord, ou le sera bientôt ... Je vous prie, Milord, allez dire à M^e. Selby, que je la prie de passer dans le jardin.

Miss

Miss Byron & Nancy, dit-il, sont allé se promener dans le jardin: elle étoit si alarmée de ce que vous restiez en haut, & de ce que le Docteur ne venoit pas, qu'elle a été contrainte d'aller prendre l'air. J'ai quitté Mr. & M^{re}. Selby, Emilie, & Lucy, dans la salle à dîner, pour vous chercher, & vous dire combien tout le monde est inquiet.

Il pleuroit; je lui donnai ma main en témoignage d'amour. J'étois contente de lui; je l'appellai mon cher Lord.

Je crois que notre bonne amie disoit une fois, que la peur nous rend tendres. Les mauvaises nouvelles nous obligent à regarder tout autour de nous pour trouver de la consolation.

Je trouvai la compagnie que Milord m'avoit nommée, se levant pour aller dans le jardin... O ma chère Madame Selby, tout est arrangé en Italie.

Ils furent tous muets, excepté Emilie: sa douleur se faisoit entendre; elle se tordoit les mains; elle fut prête à évanouir; on apella Anna pour avoir soin d'elle; & elle se retira.

Je dis alors à Mr. & M^{re}. Selby ce que contenoit la dernière des trois Lettres. Mr. Selby mit de la passion dans sa douleur... Je ne sai, dit-il, ce que c'est que l'honneur, qui peut obliger sir Charles Grandison, traité comme il l'a été par ces fiers Italiens, à se rendre à la première invitation. On pouvoit bien deviner à quoi cela aboutiroit... Oh, la pauvre Harriet! La gloire de son sexe! Elle ne méritoit pas d'être mise la seconde, après la plus fière mi-jaurée de l'Italie: mais c'est ma consolation, qu'el-

qu'elle est supérieure à l'un & à l'autre. Sur mon ame, Madame, elle l'est. Un homme, fût-ce un Roi, qui peut préférer une autre femme à notre Harriet, ne la mérite pas.

Il se leva alors de sa place, & se promena dans la chambre, en colère : puis s'étant rassis : Ma chère Madame Selby, dit-il, nous verrons à présent ce que la dignité de votre sexe, si souvent vantée, dans la plus noble des ames, vous rendra capable de faire. Mais, ô la chère ame ! Elle trouvera de la différence entre la théorie & la pratique !

Lucy pleuroit : sa douleur gardoit le silence, M^r. Selby s'essuya les yeux plusieurs fois. Ma chère Lady G., dit-elle enfin, comment dirons-nous cela à Harriet ? Il faut que vous le fassiez, & elle s'adressera à moi pour la consoler. Je vous prie, M^r. Selby, modérez-vous. Vous ne devez point vous en prendre à sir Charles Grandison.

Non en vérité, Monsieur, lui dis-je. Il est à plaindre. Je vous lirai la fin de sa dernière Lettre.

Je le fis : mais M^r. Selby ne pouvoit s'apaiser, il vouloit trouver mon frère blâmable.

Après tout, ma chère, ces prétendus Seigneurs de l'espèce humaine, sont plus violents, plus déraisonnables, & par conséquent plus fots, plus enfans, s'il vous plaît, que nous autres, femmes, quand ils voient manquer quelque chose qu'ils avoient fort à cœur. Mais dans tous les cas, je crois que les deux extrémités se touchent.

Pendant que nous examinions comment nous
com-

communiquions la chose à notre charmante amie, M^{rs} Shirley, arriva dans la maison de Selby. Nous l'instruisîmes tout de suite. Sa fermeté ne fut point ébranlée. Il n'y a point de remède, dit-elle. Notre chère fille s'y attend. Puis-je lire la Lettre qui contient ces nouvelles affligeantes?

Elle la prit, la parcourut légèrement, pour se mettre en état d'en parler... L'excellent homme!... Que nous aurions été heureux, si nous avions vu nos souhaits exaucés! Mais vous & moi, M^{rs} Selby, nous avons toujours eu compassion de Mademoiselle Clémentine. Le généreux intérêt qu'il prend à notre enfant, ne se montre que trop pour sa propre tranquillité. Dieu le console & notre Harriet! Ô la chère créature. Ses jouës fanées ont montré les combats de son cœur dans cette attente... Où est mon enfant?

Je courois pour la voir; & je la trouvai rentrant à la maison. Votre Grand-Mère, mon amour, lui dis-je...

J'ai appris qu'elle est venue, dit-elle. J'allois lui rendre mes devoirs.

Mais comment êtes-vous, Harriet?

Un peu mieux, depuis que j'ai pris l'air! J'ai envoyé chez le Docteur Bartlet; & il m'a fait dire que sir Charles se porte bien, & tout le monde mieux. Je suis à mon aise.

Elle courut à sa Grand-Mère, charmée comme toujours de la voir. Elle mit un genou en terre, reçut sa bénédiction... Qu'est-ce qui amène ma chère Grand-Mère?

Le tems est beau, j'ai cru que l'air, & la vue
de

de ma Harriet me feroient du bien ... J'apprens qu'on a des Lettres d'Italie, ma chère.

Je n'en ai point, Madame. Le Docteur Bartlet en a : mais je ne dois pas les voir, je suppose. Puisqu'on ne me les communique pas, il y a sans doute quelque chose qu'on croit qui ne me feroit pas plaisir. Mais tant que tout le monde se porte bien là, je puis avoir patience ; le tems nous apprendra tout.

Le Docteur Bartlet, qui admire cette vieille Dame, & en est également admiré, descendit pour lui faire sa révérence. M^{re}. Shirley m'avoit rendu les Lettres : je les glissai dans la main du Docteur, sans que Harriet s'en aperçût.

On m'a appris, dit-elle, que mon Emilie n'est pas bien. J'irai voir comment elle se porte. Elle s'en alloit ... Non, ma chère amie, dit sa tante, en lui prenant la main, Emilie descendra.

Je vois, dit-elle, par l'air de compassion de tout le monde, qu'il y a quelque chose. Si c'est quelque chose qu'il m'importe de savoir, ne me laissez pas, par une tendresse mal entendue, la dernière à l'ignorer. Mais je devine, ajouta-t-elle, avec un sourire forcé.

Que devine ma Harriet ? dit sa tante.

Le Docteur Bartlet m'a fait dire que sir Charles se porte bien, & que ses amis se rétablissent. N'est-il donc pas aisé de deviner, par le silence de tout le monde, que sir Charles est marié, ou prêt à l'être ? Que dites-vous, mon bon Docteur Bartlet ?

Il se taisoit ; mais il avoit les larmes aux yeux. Ses yeux firent le tour de la chambre, elle nous vit

vit tous le mouchoir à la main. Son oncle quit-
tant sa place, alla s'asseoir vers la fenêtre.

Eh bien, mes chers amis, vous êtes tous af-
fligés pour moi. Cela est très-obligéant, & je
puis vous en remercier, parce qu'il est question
de sir Charles Grandison... Ainsi donc, Doc-
teur, dit-elle, en lui touchant la main, il est
actuellement marié ! Dieu tout puissant rends le
heureux, & sa Clémentine. Eh bien, mes très-
chers amis, qu'y a-t-il là de plus que ce que
j'attendois ?

Sa tante l'embrassa.

Son oncle courut à elle, & la serra dans ses
bras. A présent, à présent, lui dit-il, vous
m'avez vaincu, ma nièce, à l'avenir je ne di-
puterai plus avec vous sur une thèse que j'ai si
souvent soutenue, contre votre sexe. Si tou-
tes les femmes étoient comme vous...

Sa Grand-Mère, qui étoit assise, lui tendit
ses bras... Ma Harriet, l'enfant de mon cœur !
laissez moi vous serrer contre mon sein : elle
courut à elle, & embrassa ses genoux, pendant
que la bonne Dame tenoit ses bras autour de son
col... Priez pour moi, cependant, ma Grand-
Mère, que je puisse agir selon ma raison, com-
me votre enfant, & celui de ma tante Selby !...
C'est une épreuve... je l'avoue... Mais per-
mettez moi de sortir pour un moment.

Elle se leva, & alloit sortir ; mais sa tante
la prenant par la main ; Ma très-chère ame, lui
dit-elle, sir Charles Grandison n'est pas marié...
Mais...

Pourquoi, pourquoi, interrompit-elle, cela
n'est-il pas, si cela doit être ?

Dans

Dans ce moment entra Emilie: elle avoit tâché de supprimer les marques de sa douleur, & s'imaginait, je crois, avoir repris sa présence d'esprit. Mais au moment qu'elle aperçut Miss Byron, toute sa fermeté l'abandonna. Elle fondit en larmes, & sanglottant, elle vouloit quitter la chambre: mais Miss Byron allant à elle, l'arrêta par le bras; Mon Emilie, mon amour, mon amie, ma sœur, ne me fuyez pas, laissez-moi vous donner un exemple, ma chère... Je n'ai pas honte d'avouer que je suis touchée: mais j'ai de la fermeté, j'espère... Sir Charles Grandison, quand il ne peut être heureux par sa propre situation, se rend heureux en partageant le bonheur des autres; après un si grand exemple, ne nous réjouissons-nous pas, vous & moi, de son bonheur?

Je suis... je suis, dit-elle en sanglottant affligée pour ma chère Miss Byron. Je n'aime pas les Dames Italiennes! Si vous étiez Lady Grandison, je serois la plus heureuse créature du monde.

Mais, Docteur Bartlet, dis-je, ne pouvons-nous pas, à présent que Miss Byron est instruite de ce qu'il y a de pire, lui communiquer les Lettres?

J'espère que oui, Monsieur, dit M^r. Shirley. Vous voyez la noblesse du cœur de ma Harriet.

Je m'en remets à votre jugement, Mesdames, dit le Docteur en donnant les Lettres à M^r. Shirley.

Je les ai lues, dis-je, nous laisserons Madame Selby, & Miss Byron ensemble. Nous irons faire un tour de jardin avec Lucy, Nancy, & Emi-

Emilie; ferez-vous des nôtres, Docteur Bartlet? Je voyois qu'il avoit envie de sortir. Lucy souhaita de rester. Harriet avoit l'air de le souhaiter aussi, & j'emmenai les deux autres dans le jardin. Le Docteur Bartlet nous ayant quitté à l'entrée, je leur dis en nous promenant le contenu des Lettres.

Elles furent extrêmement touchées, comme je m'y attendois; & c'est pour cela que je les avois emmenées. Lord G. se joignit à nous, & partagea notre douleur; en sorte que la chère Harriet n'avoit autour d'elle que des consolateurs, pour la mettre en état de soutenir son courage; car M^r. Shirley, & M^r. Selby, ont toujours applaudi à la préférence que leur chère fille donnoit à Clémentine, à cause de sa maladie, quoiqu'évidemment contre leurs souhaits. Jamais il n'y eut trois femmes plus admirables, l'une par rapport à l'autre, que M^r. Shirley, M^r. Selby, & Miss Byron. Mais Mr. Selby n'est nullement content que mon frère aimant Harriet, comme il est évident qu'il le fait, ait été si prêt à la quitter & à aller en Italie. Ses plaintes viennent de son amour pour mon frère, & pour sa nièce. Mais je n'ai pas besoin de vous dire que quoiqu'il soit homme, il n'a pas une ame la moitié aussi grande qu'aucune de ces trois Dames.

A notre retour de notre petite promenade, il étoit charmant de voir Harriet prendre Emilie en particulier, pour la consoler, & lui faire sentir les obligations où étoit mon frère, comme elle le fit ensuite en disputant contre son oncle. Que cette chère créature étoit grande.

à mes yeux, & devant tous ceux qui étoient présens!

Quand nous fumes seules, elle releva avec reconnoissance la fin de la troisième Lettre, où il est parlé d'elle d'une façon si tendre, & d'une manière si digne du caractère du plus poli des hommes, soit par rapport à elle, soit par rapport à son sexe; où il s'accuse lui-même de vanité & de présomption, seulement pour avoir supposé que Miss Byron eût besoin de sa compassion, ou eût pour lui les tendres sentimens qu'il avouë pour elle. Elle se félicitoit qu'il n'eût pas vu comme nous tous les sentimens qu'elle avoit pour lui. Et comment l'auroit-il pu? dit-elle; car nous n'avons pas été souvent ensemble, & je lui avois assez d'obligation, pour lui faire attribuer mes sentimens à la reconnoissance. Mais il est clair, continua-t-elle, qu'il aime la pauvre Harriet... Ne croyez-vous pas? Et peut-être qu'il lui auroit donné la préférence sur toutes les femmes, s'il s'étoit trouvé dans d'autres circonstances. Eh bien, Dieu le benisse, ajouta-t-elle; il a été l'objet de mon premier amour, & il sera le dernier... Ne me blâmez pas de cette déclaration, ma chère Lady G. Ma Grand-Mère, aussi bien que vous, m'a grondé une fois, de ce que je disois cela, & m'appelloit Romanesque... Mais n'est-ce pas sir Charles Grandison?

Mais, hélas! avec toutes ces apparences, il est aisé de voir que les heures où cette aimable créature est seule, sont fort tristes: elle a contracté l'habitude de soupirer: elle se lève avec les yeux enflés; elle ne dort point: elle perd l'ape-

l'appetit ; & elle sent tout cela , comme il paroît par la peine qu'elle prend pour cacher cette altération.

Et faut-il que Harriet Byron , avec une beauté qui n'a point d'égale , une santé si florissante , une humeur si égale , des passions si soumises , généreuse & reconnoissante , même jusqu'au héroïsme . . . supérieure à toutes les femmes en franchise , en vraie délicatesse , avec une raison & un jugement au dessus de son âge . . . faut-il qu'elle soit victime de l'amour ! . . . Que le ciel éloigne un tel malheur ! . . . Je ne puis passer à l'autre sexe un pareil triomphe , quoique l'homme soit mon frère. Ce n'en est pas un cependant ; au-contraire , c'est apparemment une douleur pour son cœur généreux , & vraiment grand , qu'une si excellente créature n'en puisse être la seule maîtresse.

Monsieur Deane est venu ce matin. C'est un homme de mérite. Il m'a ouvert son cœur il y a une heure. Il a toujours destiné , dit-il , Miss Byron pour l'héritière de la principale partie de ses biens , qui sont considérables. Je suis convaincue que la meilleure politique est d'être bon. Jeunes & vieux , riches & pauvres , tout le monde est fou de Miss Byron. Vous vous rappelez ce que dit son oncle dans la Lettre badine qu'il lui écrivit à Londres , la louant indirectement , en prétendant la trouver en faute , parce qu'il est plus connu pour être l'oncle de Miss Byron , qu'elle pour être sa nièce , quoiqu'il soit depuis si longtems dans le Comté ; & je vous assure , qu'il y est fort respecté aussi. Mais tant de beauté , un caractère si bienfaisant , si

G 2

franc ,

franc, si pieux, cependant si gai, & si naturel que celui de Miss Byron, doit forcer la vénération & l'amour de tout le monde.

Monsieur Deane craint extrêmement que sa santé ne s'affoiblisse. Il la croit dans une consommation, & a amené un Médecin de ses amis pour la voir : mais elle & nous, nous sommes tous convaincus que la médecine ne peut rien dans son cas ; & elle parut s'étonner quand il la suposa si mal, à dessein, comme elle l'a avoué, de s'épargner ses obligeantes importunités, pour lui faire prendre conseil sur une maladie qui ne peut se guérir que par le tems & la patience.

Il y a une charmante correspondance entre Harriet & la Comtesse de D. Harriet y est la franchise même ; & la Comtesse aussi. J'espère de pouvoir un jour vous faire lire leurs Lettres. On m'a permis de vous envoyer la copie de la dernière Lettre de la Comtesse. Vous y verrez la force de ses raisonnemens contre la déclaration qu'a fait Harriet, qu'elle ne pensera jamais à un autre Amant. Sa Grand-Mère est entièrement pour la Comtesse ; & moi aussi... quoique le premier fût sir Charles Grandison.

Que deviendra Mademoiselle Olivia, si l'alliance entre mon frère & la famille de Bologne a lieu ? Elle a ses émissaires, qui, je suppose, le lui apprendront bientôt. Qu'elle sera furieuse ! Je suppose qu'étant en correspondance avec elle, vous serez bientôt importuné de ses emportemens sur ce sujet.

Tout le monde vous souhaite ici, avec Lord L. Pour mon compte, je m'impatiente de vous voir tous deux, & d'être vuë de vous. Vous ne
pour-

pourriez jamais me voir plus à mon avantage qu'à présent. On n'entend rien entre nous, que... „ Qu'est-ce que vous souhaitez, Milord? „ Ma très-chère ame, vous n'avez qu'à décider... „ Vous me prévenez, Milord, dans tous mes souhaits. „

Je lui ai dit, par amitié, quelques-uns de ses foibles : il me remercie de mes leçons, & il est résolu d'être tout ce que je souhaite qu'il soit.

J'ai fait des découvertes à son avantage... Plus d'esprit, plus de naturel, plus de bon sens, plus de savoir, que je ne me l'étois jamais imaginée, jusqu'à présent que je voulois chercher ces qualités en lui. Il m'accorde beaucoup de jugement ; & il le doit, puisque j'ai fait de telles découvertes en sa faveur.

En un mot, nous devenons si monstrueusement meilleurs l'un envers l'autre, que si nous continuons de ce train-là, nous aurons peine à nous reconnoître nous-mêmes pour le même homme & la même femme qui faisoient une si forte figure aux yeux des spectateurs, il y a quelques mois, dans l'Eglise de S. George : il faudra sûrement nous remarier l'un avec l'autre ; car vous devez croire que nous ne serions pas si fers que nous l'étions alors.

Ce qui le relève dans mon esprit, c'est la bonne opinion que tout le monde a de lui ici. Ils ont aussi pénétré qu'il est homme de bon sens ; & d'un bon caractère ; & même, (le croirez-vous ?) un aimable homme. Et tout ce monde passant justement pour avoir du bon sens, de la pénétration, & le reste, je ne puis les contredire sans me faire tort. Quand nous au-

tres, gens mariés, avons fait un sot choix, nous devons par politique, vous comprenez, pour l'honneur de notre jugement, essayer de le faire passer pour aussi bon que nous le pouvons. Je pourrois vous nommer une douzaine de gens, qui sont continuellement à louer, le mari la femme, la femme son mari, qui, s'ils pouvoient choisir encore, aimeroient mieux être pendus que de renouer le marché.

Il faut que je vous dise qu'Emilie fera une excellente femme à la tête d'une famille. Miss Byron est une des meilleures économes, quoiqu'une des plus belles Dames du Comté. Dès qu'elle a été de retour chez elle, elle a repris la direction du ménage pour soulager sa tante; ce qui étoit sa fonction avant que d'aller à Londres. Je me croyois une assez bonne économe, mais elle m'a fermé pour toujours la bouche sur ce sujet. Un tel ordre! toutes choses si bien réglées, que chacune en amène une autre; & tout cela avec une si bonne méthode, qu'il paroît impossible aux plus petits domestiques de se méprendre jamais. Tant d'harmonie, tant de respect, & cependant tant de plaisir sur toutes les physionomies!... Mais elle a naturellement tant d'aisance, de dignité & de condescendance, qu'elle est adorée par tous les domestiques; & il est remarquable, qu'à peine lui a-t-on jamais entendu donner le même ordre deux fois, ou le rappeler.

Les domestiques ont ordinairement une ou deux heures pour eux dans la journée. Elle donne ses ordres le soir; & comme la famille vit fort honorablement, ils ne sont jamais surpris

pris ou dérangés par la compagnie. Les pauvres seuls en ont moins de restes, s'il vient des visites ou des hôtes qu'on n'attendoit pas : elle dit alors qu'ils en seront mieux un autre jour. Emilie prend note de toute sa conduite : elle est résolue de l'imiter en tout. C'est pour cela que je vous ai dit qu'elle sera une des meilleures femmes de l'Angleterre. Cependant, je puis à peine vous dire, comment la chère Harriet ménage tout cela, car elle ne nous manque presque jamais. Mais en se levant matin, avec la méthode, & l'ordre, en évitant la précipitation, on vient à bout de tout.

PS. O ciel ! ma chère Lady L. ! J'ai été effrayée à perdre l'esprit. Ce Lord G... Que faisons-nous par le mariage que doubler nos soucis?... Il a été fort mal il y a deux heures ; une sorte de défaillance. La première reflexion qui me tourmenta quand il fut le plus mal, fut celle-ci... Quelle misérable ai-je été, de tourmenter ce pauvre homme comme je l'ai fait !... Heureuse, heureuse la femme, dans le fort de son affliction pour la perte d'un digne époux ; heureux l'époux s'il faut qu'il soit séparé d'une bonne femme, qui n'ont point de reproches essentiels à se faire par rapport à leur conduite envers le défunt, qui puissent augmenter l'amertume de leurs reflexions ! Ah Caroline, que nous nous connoissons peu nous-mêmes, jusques à ce que l'heure de l'épreuve arrive ! Je trouve que j'ai plus d'amour pour Lord G. que je ne pensois, & que je ne croyois pouvoir ressentir pour aucun homme.

* *

Comme je me suis montré foible!... Mais ils ne me font point de reproches sur mes craintes pour cet honnête homme. Il m'a effrayé!... Le misérable!... Il paroît qu'il a été sujet à ces bizarreries dans son enfance!... Il est si bien, que j'avois bonne envie de le quereller pour m'avoir ainsi allarmée. C'est une tricherie!... Il auroit dû me dire qu'il avoit été sujet à cette infirmité... Alors, de la crainte de ces attaques, quoiqu'involontaires, j'aurois tiré un droit pour me faire passer mes accès d'impertinence, quelque volontaires. En quoi, cependant, je ne l'ai pas triché; il m'y a vu plusieurs fois, avant le mariage.

* *

Je reçois dans ce moment votre Lettre. Je m'attendois bien à cela de la part d'Olivia. Elle a sûrement appris l'heureux tour que les choses ont pris en Italie, comme ils doivent le regarder; sans cela elle ne penseroit pas à quitter si tôt l'Angleterre, où elle étoit résolue de rester jusqu'au retour de mon frère. Malheureuse femme! Harriet a compassion d'elle!... Mais elle en a provision pour tous ceux qui en ont besoin. Encore une fois tout le monde vous souhaite ardemment ici avec Lord L. Allons, venez si vous pouvez... Quand ce ne seroit que pour huit jours, & peut-être que nous retournerons ensemble. Si vous ne venez pas bientôt, vous ne pourrez plus venir. Après tout, ma chère, ces hommes, comme diroit tante Nell, sont d'odieu-

odieuses créatures. Vous êtes une bonne ame, portée au pardon, mais non pas moi. Dans peu de mois je serai aussi grave qu'un chat, je suppose; mais l'humble personnage n'en fait rien encore.

Adieu, Lady E.

LETTRE XVIII.

(renfermée dans la précédente)

La Comtesse de D. à Miss BYRON.

I. JUILLET.

Ma chère Harriet m'a permis de lui écrire avec la franchise d'une tendre Mère : comme telle, je puis continuer à presser sur un sujet qui ne lui est pas agréable, puisque non seulement il s'agit du bonheur de mes deux enfans, mais encore que l'honneur de ma fille & sa délicatesse y sont particulièrement intéressés.

Votre cœur vous trompe, mon amour, tout par & tout noble qu'il est. O ma Harriet, dans quel labyrinthe! ... Avez-vous gardé une copie, ma chère, de votre dernière Lettre? Elle est toute aimable, c'est vous-même ... Mais c'est Harriet Byron qui a encore besoin d'un libérateur ... Tâcherai-je, mon enfant, de vous délivrer de ces raffinemens excessifs qui vous tyrannisent? Oûi, direz-vous, si je n'y étois pas intéressée? Eh bien, je me supposerai, -si je le puis, entièrement desintéressée; comme s'il n'étoit point question de mon fils. Et puisque je

vous ai dit plus d'une fois, que je ne puis convenir de ce je ne sai quoi de sacré que les jeunes gens sont portés à imaginer dans un premier amour, vous comprenez que je dois convenir aussi, que même celui de mon fils pour vous n'est pas absolument invincible.

Considérons à présent un peu les beaux plans que vous vous proposez dans la Lettre que j'ai devant moi (a). Votre excellente Grand-Mère, & votre Tante ne les envisagent-elles pas comme moi? J'ose répondre que oui. Mais vous aimant comme je le fais, puis-je négliger de vous tendre la main pour vous tirer d'un labyrinthe d'imaginations égarées, dans lequel autrement vous pourriez vous fatiguer à faire bien des pas, qui devroient être employés à avancer dans la route du bonheur & du devoir?

Pensez seulement, ma chère, quelle fermeté d'ame, & même quelle force de tempérament, vous osez vous promettre, quand vous parlez de vivre heureuse dans l'amitié de deux personnes, unies par un lien indissoluble; pendant que l'idée même de cette union fane vos joues, & altère votre santé. Ah ma bien aimée Harriet! n'est-ce pas là un beau plan!

N'entendez pas mal ce que je dis, ma chère; je ne doute pas que vos sentimens ne fussent accompagnés de toute la pureté, la générosité, le vrai héroïsme requis dans l'idée d'une amitié comme celle dont vous parlez. Je ne soupçonne pas dans cet *illustre couple* (cette expression vous blesse-t-elle, ma chère Miss Byron? Pensez donc

(a) Cette Lettre ne se trouve pas.

donc combien votre cœur auroit à souffrir dans les éternels combats qui accompagneroient nécessairement la situation dans laquelle vous vous proposez de vous mettre !) Je ne soupçonne pas dans l'un ni dans l'autre, des sentimens, ou une conduite mal assortie avec l'excellence de votre caractère : mais permettez moi de vous demander une chose. L'exemple d'un pareil attachement, entre deux personnes connues pour avoir eu une fois des vûes différentes & des sentimens plus tendres, n'égareroit-il pas des âmes moins délicates, & moins prudentes, en les engageant à s'accorder des choses dangereuses ; & n'exposeroit-il pas des âmes moins grandes que celle de Clémentine, à être jalouses, avec fondement ou non, d'une amitié dont on vous citeroit pour exemple ?

Ne vous impâtiez pas, ma chère : j'ai beaucoup de choses à vous dire encore. Cette amitié, que seroit-elle ? Ce ne seroit point sous ce nom quelque chose de plus que l'amitié : cela ne pourroit s'accorder avec les lumières de votre raison, votre résignation à la volonté de la providence. Si ce ne doit donc être que de l'amitié, cela ne peut-il pas s'accorder avec un attachement d'une autre nature, avec une personne de mérite qui approuve cette amitié & qui s'y joindra ? Que croyez-vous, ma chère, que soit cet amour que nous voïons à l'autel ? Surement, ce n'est pas l'adoration, ni une préférence absoluë de l'objet, comme supérieur en excellence à toute autre créature imaginable. Ce n'est sûrement autre chose, dans la plupart des cas, qu'un choix de préférence, toutes les

circonstances examinées, qui nous fait unir pour notre vie, avec plaisir & avec un cœur tendre & fidèle, à une personne que nous estimons, que nous regardons comme un compagnon agréable, & qui mérite notre considération & notre reconnaissance ; en sorte qu'à l'avenir son intérêt soit le nôtre, & que nous fassions notre étude de son bonheur. Cela ne s'accorde-t-il pas, ma chère, avec l'estime & l'amour pour l'excellence des Anges ; & même avec la vue & la pitié des imperfections qui rendent ce compagnon évidemment leur inférieur ? inférieur même à ces Anges humains, à quoi nous pensons vous & moi dans ce moment ?

Remarquez, ma chère, que je dis seulement, que cette amitié peut s'accorder avec une union plus intime à une personne qui la connoît, & qui l'approuve : car cacher quelque pensée qui pourroit intéresser le cœur d'un Eponx, c'est, je pense, une chose qu'on ne peut accorder, c'est un manque de délicatesse blâmable, du moins il y a peu d'exceptions à faire, & seulement dans des circonstances très-particulières.

Vous êtes, ma chère, je ne blesserai pas votre modestie, en vous disant jusqu'à quel degré vous êtes une fille raisonnable & prudente, pieuse, attachée à vos devoirs, bienfaisante. Considérez donc combien vous auriez un meilleur compte à rendre des talens qui vous ont été confiés ; combien plus de joie vous donneriez aux meilleurs des parens ; combien vous pourriez faire plus de bien à vos semblables, en entrant dans une vie active, avec toutes les différences de relations qu'elle entraîne, que vous ne

ne le pouvez pendant que vous vous obstinez à rester fille, pour vous livrer à une tristesse sans remède. Des liaisons domestiques vous engageroient dans mille nouveaux soins, dans des attentions qui n'ont rien de désagréable, & qui effaceroient infailliblement avec le tems des impressions qu'il ne vous paroît pas convenable d'entretenir; tout ce qu'il y a de généreux, de reconnoissant, de raisonnable dans votre attachement, subsisteroit; tout ce que la passion, & l'imagination y ont ajouté, toute émotion déraisonnable, & pénible, en seroit bannie, & l'amitié entre les deux familles deviendrait une source inépuisable de bonheur pour l'une & pour l'autre.

Adieu, ma Harriet! Je crains d'être ennuyeuse, sur un sujet désagréable. Si j'ai omis quelque considération essentielle, les excellens parens avec qui vous êtes, y suppléeront amplement par leur raison & la connoissance qu'ils ont du monde. Assurez les de ma sincère considération, & croyez moi, ma chère enfant, avec un degré d'estime que jamais aucune jeune créature ne mérita la moitié autant que vous,

Votre très-dévouée

M. D.

Addition de Lady G.

Ne trouvez-vous pas, Lady L. que cette Lettre doit faire d'autant plus d'impression sur Harriet, que si elle étoit Lady Grandison, ces réflexions seroient applicables au cas d'Emilie &

au sien, si Emilie avoit aussi prétendu rester fille, dans l'impossibilité d'épouser l'objet de son premier amour? Je dirai librement mon avis là dessus quand Harriet sera plus en état de discuter la question.



L E T T R E X I X .

Du Comte de G. à Lady G.

Mardi, 1. Août.

Ma chère fille.

Excuſez moi, ſi je prens la plume pour vous faire une queſtion. Quand penſez-vous à revenir du Comté de Northampton? Lady Gertrude & moi, nous ne pouvons plus ſupporter votre abſence, ni celle de Lord G. Nous ſavons que par tout où vous êtes, il ſouhaitera d'y être auſſi, ſon tréſor & ſon cœur doivent être enſemble. Mais pour moi qui ai toujours aimé mon fils, pour Lady Gertrude qui a toujours aimé ſon neveu, & nous qui nous réjouiſſons également de l'heureux événement qui m'a donné une fille, & à elle une nièce, que pouvez-vous dire pour vous excuſer de ce que vous nous privez de tous les deux? Il eſt vrai que Miſs Byron doit valoir pour vous la moitié du monde: mais ne faut-il rien faire pour l'autre moitié? J'ai pris des informations de Lord & Lady L. mais ils diſent que vous êtes ſi loin de penſer à votre retour, que vous les preſſez d'aller vous joindre. Qu'eſt-ce que ma chère
fille

elle veût dire par là ! Avez-vous pris maison dans le Comté de Northampton ? Avez-vous oublié que vous en avez pris une dans le quarré de Grosvenor ? On y a fait tout ce que vous avez ordonné ; & on attend de nouvelles directions. Permettez moi , Lady G. de vous dire que nous vous aimons trop , ma sœur & moi , pour consentir à nous voir ainsi méprisés : aimez nous seulement la moitié autant , & vous nous direz le jour de votre retour. Vous ne songez pas que nous sommes vieux ; & que vraisemblablement vous pourrez jouir souvent de la compagnie dans laquelle vous êtes à présent , quand vous ne pourrez plus avoir la nôtre. Excusez le sérieux de cette conclusion. Je suis sérieux sur ce sujet ... Et pourquoi ? Parce que je vous aime avec une vraie tendresse de Père. Je vous prie , faites agréer mes complimens & ceux de ma sœur , à la plus aimable fille de l'Angleterre , & à tous ceux qu'elle aime. Je suis , ma très-chère fille ,

Votre très-tendre Père
G.



LETTRE XX.

Lady G. au Comte de G.

De la maison de Selby , 4. Août.
O mon cher Lord ! Que voulez-vous dire ? Etes-vous sérieusement & Lady Gertrude fâchés contre moi ? Je ne puis soutenir la con-
clu-

clusion sérieuse de votre Lettre. Puissiez-vous tous deux vivre longtems & heureux ! Si ma soumission & mon dévouement pour vous peuvent contribuër à votre bonheur, il est assuré. J'étois si bien ici, que je ne sai quand je serois retournée en ville, si vous ne m'aviez pas avertie si obligeamment selon votre intention, quoique si sévèrement dans vos expressions. J'irai bientôt me jeter à vos pieds ; & par le premier courier, je fixerai le jour où j'espère d'obtenir votre pardon. Que Lord G. réponde pour lui-même. Sur ma parole, il est aussi blâmable que moi, & même plus, car il est fou de Miss Byron.

Je reconnois mon devoir ; je demande pardon : jamais à l'avenir, Milord, vous n'aurez pareille raison de gronder

Votre très-soumise fille

Ni vous, Lady Gertrude,

Votre très-obéissante nièce

CHARLOTTE G.



L E T T R E X X I .

Lady G. à Miss B Y R O N .

Londres, samedi, 5. Août.

Grand merci, ma chère & honorée Madame Shirley, M^r. Selby, & Harriet, la charmante & la bien aimée ; grand merci, mes chères

res Lucy & Nancy Selby; & Kitty & Patty Holes; & ma bonne Miss Orme; & à vous mon cher disputeur mon oncle Selby, & à vous mon cousin James, & à vous tous tant qu'il y en a; grand merci pour vos amitiés, vos civilités, vos bontés sans nombre pour mon bruyant mari, & pour son étourdie de femme. Que le bon Docteur & Emilie vous remercient pour leur propre compte.

Et qui croyez-vous que nous trouvâmes à S. Albans?... Eh mais, Beauchamp, sir Harry, Lady Beauchamp, & Monsieur & M^{rs}. Reeves.

Le pauvre sir Harry! Il est fort malade: Lady Beauchamp & son fils (qui peut-être avoit une raison qu'il n'alléguait pas) l'avoient engagé à faire cette petite course, dans l'espérance de le distraire. Ils ne l'avoient pas vu, de quelques semaines, aussi gai que nous le rendîmes.

Tante Nell vint à notre rencontre à Barnet, avec Cicely Badger, sa plus vieille encore fille de chambre, qu'elle tient auprès d'elle pour se faire paroître jeune en comparaison... Mais voici de mauvaises nouvelles, Harriet: notre tante Nell a perdu deux de ses dents de devant. Un malheureux os, (oh qu'elle le maudit!) qui s'étoit niché dans une fricassée, a causé ce méchec irréparable. Et la bonne ame enseigne à sa lèvre de dessus, à se résigner, quand elle parle, à tous les mouvemens de celle de dessous, pour rendre le défaut aussi peu visible qu'il est possible. Pauvres misérables que nous sommes, Harriet, hommes & femmes! Nous demandons une longue vie; & à quoi aboutissent nos prières, qu'à nous faire survivre à nos dents & à
nos

nos amis ; à nous faire tenir dans le chemin de nos parens qui nous coudoient ; & à changer nos peaux de cignes en peaux de buffles, qui cependant ne nous garantissent pas du froid & des infirmités ? Mais je serai sérieuse tout-à-l'heure. Et quel est le but de mon babil, que de faire sourire ma douce Harriet ?

Le Comte & Lady Gertrude se racommodèrent avec moi à la première vuë. La Dame est un peu tante Nell ; mais je proteste que je l'aime, & que je respecte son frère.

Beauchamp est certainement amoureux d'Emilie. Quand il l'aborda à S. Albans, ses mains trembloient, ses jouës étoient en feu, il bégayait... Cette petite rusée avoir fait une conquête de cette importance ! Nous autres, femmes, Harriet, nous sommes de puissantes créatures. Comme on dit des chevaux, si nous connoissons nos forces, & que nous puissions avoir un peu plus de patience que nous n'en avons généralement, nous pourrions faire tout ce que nous voudrions avec nos foibles seigneurs & maîtres. En ma conscience, Harriet, regardez toutes mes connoissances des deux sexes, je crois qu'il y a trois fots pour une sottie. Ne le trouvez-vous pas ainsi parmi vos connoissances ?... Vos Grevilles, vos Fenwicks, vos Fowlers, vos Bagenhalls, & une douzaine que je ne pourrais nommer, sont-ils à comparer avec M^r. Shirley, M^r. Selby, Lady D. notre Lucy, Nancy, Miss Orme, les deux Miss Hollies ?... Que l'oncle Selby & le cousin James décident la question.

J'espère presque, que la petite friponne d'Emilie.

milie se laissera prendre. Beauchamp est modeste, cependant il n'est pas sot, il est prudent, homme de cœur, vif; il a de l'adresse, sûrement il la prendra avant qu'elle sache où elle est. Et comment? En louant sincèrement, en aimant cordialement celui qui lui est à présent le plus cher. Quand il l'aborda à S. Albans, O Mr. Beauchamp, lui dit-elle, avec une liberté innocente, sans apercevoir qu'il trembloit, qu'il rougissoit, qu'il bégayoit, je suis bien aise de vous voir: je m'impatiente de vous entendre parler de mon tuteur. Mais, ah! Monsieur, ajouta-t-elle d'une voix plus foible, & avec un visage abattu, les larmes prêtes à couler, à qui est-il à présent? Cependant si vous le savez, ne le dites pas. Il ne faut pas, il ne faut pas que cela soit.

Les louanges qu'on donne à ceux que nous aimons, nous font, je crois, plus de plaisir que celles qu'on nous donne à nous-mêmes. Je vous dirai comment je conçois cela, en général, mettant mon frère à part... Nous ne doutons pas de notre propre mérite; mais nous pouvons craindre qu'un objet que nous favorisons, ne soit pas vu par les autres comme nous voudrions qu'ils le vissent: mais en ce cas nous prenons les louanges qu'on lui donne, comme un compliment fait à notre jugement. L'amour propre, l'amour propre est au fond de tout ce que nous disons & que nous faisons. J'en suis convaincu, malgré tout ce que vous avez soutenu au contraire. Vous comprenez que je parle pour le général. Pensez-vous que je vous accorderai de juger de la généralité, sur ce que vous trouvez

vez dans un des meilleurs cœurs qu'il y ait ?

Un exemple à ce propos... Je me rapelle une Miss Hurste ; charmante créature , & fort sensée. Par la fenêtre de sa chambre , elle avoit eu le cœur percé d'outre en outre par l'aveugle déité perchée sur le plumet d'un Officier passant à la tête de sa compagnie. Cependant sa facilité à prendre feu fut son seul motif , car l'homme n'étoit ni beau ni aimable de sa figure ; & elle ne pouvoit être amoureuse de l'esprit d'un homme , eut-il été un Salomon , dont elle n'avoit jamais vu la bouche ouverte , & dont elle connoissoit aussi peu le caractère qu'elle en étoit connue elle-même , jusqu'à ce qu'elle trouva moyen de lui faire savoir sa bonne fortune. Fidèle cependant à ses premières impressions , malgré les oppositions & les remontrances d'une tendre & indulgente Mère , elle l'épousa. Il n'étoit pas un Salomon. Et lorsque , à cause de son mariage , on l'introduisoit chez quelqu'un de la famille de son épouse , ô qu'elle rougissoit chaque fois qu'il ouvroit la bouche ! Et que ses yeux brilloient de reconnoissance pour tous ceux qui faisoient quelque attention à lui ! Les complimens faits à elle-même lui étoient indifferens ; mais elle sembloit prête à se jeter aux pieds de ceux qui sotrioient , ou adressoient la parole à son Capitaine. Pauvre fille ! Elle voulut faire approuver les motifs qui l'avoient fait agir.

A présent , Harriet , je vous prie de ne pas penser que cet homme s'appellât Anderson. Quelqu'une l'a échappé belle ! Cependant de tems en tems je rougis pour quelqu'une. Il y avoit toutefois cette différence entre ce cas & celui de
Miss

Miss Hurste . . . La . . . dirai-je , la tyrannie d'un Père redoutée , faisoit impression sur l'une ; un accès de disposition combustible sur l'autre : l'une se reprend à tems ; l'autre persiste de propos délibéré dans sa folie.

Chère , chère Harriet , souriez donc ! . . . Je vous proteste que si vous ne le voulez pas , je vous parlerai de Lord D. , & je sai bien qu'alors vous froncerez le sourcil.

L'excellente Dame de ce nom est déjà venue nous faire compliment sur notre retour ; elle est absolument folle de vous ; & le jeune Comte est dit-elle , tout de même. Elle prie jour & nuit que mon frère puisse venir bientôt en Angleterre , avec son épouse Italienne. Elle attend par chaque courrier des nouvelles de sir Arthur Brandon , qui est porteur d'une Lettre d'elle , & d'une autre du Comte de N. qui recommandent à la faveur de mon frère ce jeune homme qui promet beaucoup : elle espère que mon frère ne prendra pas mal cette liberté , après une si courte connoissance. Si sir Arthur lui envoie les nouvelles qu'elle souhaite , & que nous craignons , elle part pour votre Comté . . . Et en ce cas je ne sai pas qui pourroit faire difficulté de lui souhaiter un heureux succès , car son fils devient tous les jours plus estimé. Ma chère créature , il faut que vous soyiez , vous serez à votre place. La dernière Lettre que vous a écrite Lady D. est sans réplique. Pardonnez moi , si je touche cette corde. Mais nous n'avons point d'espérance. Vous n'avez rien à craindre , puisque vous vous attendez à ce que le premier courrier apportera. Après tout , qui de nous pos-

se.

sède le premier objet de son amour ? Tante Nell n'auroit pas gagné ses cheveux gris dans le célibat , ni Cicely Badger , si elles avoient pu avoir ceux qu'elles auroient choisi ... Pauvre tante Nell ! Elle m'a raconté tant ses lunettes de son né , & les tenant dans ses doigts , une mortification de cette espèce qu'elle a eu dans sa jeunesse , avec un sérieux si douloureux , que j'étois sur le point de pleurer pour elle. Elle s'en prend à son frère , mon pauvre Père ; & vous étonnerez-vous , qu'à présent encore , elle ne puisse parler de lui sans impatience ? ... Pauvre tante Nell !

Eh bien , comment vous va , mon amour. Pour l'amour de Dieu , soyez bien. Si je pouvois vous faire parler , si je pouvois vous engager à vous plaindre , j'espérerois quelque chose de vous. Mais si triste quand vous êtes seule , comme nous le voyons clairement , cependant tâchant d'être gaie en compagnie ... O ma chère ! Il faut que vous soyiez bien avide de douleur dans vos heures de solitude. Mais quoi ! si l'homme est sir Charles Grandison , la fille n'est-elle pas Harriet Byron ?

Lady L. me dit , qu'Olivia se conduisit comme une femme hors d'elle-même , quand elle prit congé d'elle en partant pour l'Italie. Quelquefois elle pleuroit , d'autrefois elle étoit furtive & menaçoit. Malheureuse femme ! sûrement elle n'attendra pas aux jours d'un homme qu'elle aime si éperduement ! Votre cas , Harriet , n'est pas si dur que le sien : mais elle surmontera plutôt son amour babillard , que vous le vôtre taciturne. Quand on peut s'emporter ,
la

la passion n'est pas dangereuse. Si la tête est saine , l'orgueil , & le mépris supposé endurciront avec le tems le cœur d'une personne dans son cas ; & son amour sera étouffé par le ressentiment.

Vous me faites compliment sur ma civilité envers mon bon homme , pendant tout le tems que nous avons été chez vous. En effet j'ai été civile envers lui. Cela est devenu à présent habitude , & je pense véritablement qu'il sied à un mari & à une femme de se conduire passablement bien l'un envers l'autre devant les gens. Cependant de tems en tems, je prends la résolution de le réveiller ; mais il est si obligeant, que je suis forcée, contre mon intention, de laisser passer mon accès, sans le rendre *fort* sérieux.

Suis-je glorieuse , Harriet ? Qui des deux originaux , pensez-vous , a le plus (non pas d'esprit, l'esprit est une folie , mais) de jugement ? Je crois que c'est la femme... Ne m'humiliez pas à présent. Si vous *doutez* seulement, je serai sûre. Sur ma parole, ma chère, je suis une excellente créature, pensant ainsi avec tant d'assurance ; me conduire si obligeamment envers Lord G. ! Jamais , à moins qu'une femme n'ait autant de prudence que votre Charlotte, ne lui laissez épouser un homme qui a moins de jugement qu'elle. Mais aujourd'hui les femmes ne se marient pas tant par amour, ou pour la conformité des caractères, que pour la liberté d'aller courir dehors, avec moins de contradiction... Et cependant à présent que j'y pense, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur ces troupeaux de filles qui vont en foule aux foires de
Rane-

Ranelagh, & de Vaux-Hall (*), pour être mises en vente, & non recherchées; & nous serons convaincus que les filles sont autant au dessus de la honte, & du contrôle, que les femmes. Mais si les Pères n'avoient pas tant d'envie de se défaire de leurs drogues, pour prendre le stile impertinent du jeune Danby, ces libertés ne seroient pas permises. Pour les Mères, beaucoup d'elles accompagnent leurs filles dans les endroits publics, parce qu'elles aiment elles-mêmes à courir.

Mais comment, Charlotte, me demanderez-vous, ces reflexions contre votre sexe quadrant-elles avec ce que vous disiez tout-à-l'heure à l'avantage des femmes sur les hommes?... Comment?... Je vous le dirai. Les hommes qui vont dans ces endroits, sont encore plus fots que nous. Est-ce leur intérêt de se joindre à cette dissipation presque universelle? Et les femmes iroient-elles en foule dans ces marchés, s'il n'y avoit pas des hommes?

Nous sommes entrés dans notre nouvelle maison. Elle est meublée avec goût. Lord G. a eu très-peu besoin de mes corrections, je vous assure, dans la disposition de toutes choses. Il commence à manquer d'occupation. Avez-vous, Harriet, quelque chose à lui faire faire? ... Je ne me soucie pas de lui apprendre à faire des nœuds. Le pauvre homme, il en a déjà noué un qu'il ne peut dénouer.

Dieu benisse la bonne ame! Il est venu à moi
tout-

(*) Lieux destinés aux amusemens du public à Londres.

tout-à-l'heure d'un air si important, si content... Un perroquet mâle, & une femelle... La femelle est la plus belle parleuse ! Il a eu beaucoup de peine à les avoir : il avoit remarqué que j'étois fort éprise du perroquet de Lady Finlay. Lady Finlay a aussi un singe. Je m'étonne que le pauvre homme ne m'en ait pas apporté un... Mais vous direz que cela n'étoit pas nécessaire... Vous êtes fort mordante, Harriet, contre mon mari. Je ne prétens pas que d'autres que moi se moquent de lui.

Insupportable légèreté, Charlotte!... Cela est vrai ; mais avec qui ? Avec vous seulement. J'aime cet homme chaque jour plus que le précédent. Quand j'écris ces impertinences sur son sujet, c'est dans la gaieté de mon cœur : mais si au-lieu d'un sourire, je me suis attiré votre mépris, quelle mortification, quoique méritée, ne fera-ce pas pour

Votre

CHARLOTTE G.



LETTRE XXII.

Miss BYRON à Lady G.

De la maison de Selby, 24. Juill.

Vous écrivez, ma chère Lady G. avec l'intention de me faire sourire. Je vous remercie de votre intention. Ce n'est pas tout perdu. Mes parens & moi nous sommes un ; & mon oncle & mon cousin *James* ont éclaté de

Tom. V.

H

rire

rire à différens endroits de votre Lettre. Lucy a souri : mais vous dirai-je ce que ma Grand-Mère & ma tante ont dit ?

Non : mais voilà votre curiosité excitée.

A vous dire vrai, elles n'ont pas parlé : elles ont seulement secoué la tête. J'ai vu, ma chère, quoiqu'elles vous aiment, & vous admirent beaucoup, que si elles avoient souri, ç'auroit été de la pauvre Charlotte, (permettez moi d'avoir pitié de vous) & non pas avec elle, qui dans quelques endroits de la Lettre, peut se jouer des infirmités de l'âge, vers lequel nous avançons tous, & où nous souhaitons même d'arriver ; & qui dans quelques autres endroits de la même Lettre traite cavalièrement un homme à qui elle doit du respect, à qui elle a promis l'obéissance, & qui l'aime presque jusqu'à l'adoration.

Vous me demandez, ma chère, qui d'un certain couple a le plus de jugement ? Et vous ne voulez pas que je vous humilie, en décidant pour le mari. Je ne le ferai donc pas. Lord G. est bien éloigné de manquer de jugement ; mais Lady G. en a indubitablement plus qu'un millier de femmes même sennées : mais dans sa façon de traiter certains sujets, elle ne le montre absolument point. Voilà pour vous, ma chère ; j'espère que vous serez mécontente de votre Harrier. Il faut que vous preniez à tâche l'une de nous deux. Je crois que je ne voudrois pas que vous fussiez fâchée contre vous-même.

Mais, ma chère, je ne suis pas bien : cela peut me mettre moins en état de goûter vos plaisanteries. Ces hommes me tourmentent. La per-

révérence opiniâtre de Græville, si proche voisin que je ne puis éviter de le voir souvent; la mauvaise santé du pauvre Mr. Orme: cela m'afflige... Lady D. me pressant par des raisons, je crains de devoir dire, si fortes & avec une si vraie tendresse maternelle, que je ne sai comment lui répondre. Dans ce moment je viens de recevoir une Lettre du Comte de D. à l'insu de sa Mère: il fonde des prétensions sur une certaine supposition, que... O ma chère! que tout cela est cruel pour votre Harriet! Ma Grand-Mère, je le vois par ses yeux, souhaite que je pense au mariage, & avec Lord D.... puisque toute espérance;... je n'ai pas besoin de vous dire de quoi... est finie. Les yeux de ma tante Selby sont disposés à seconder ceux de ma Grand-Mère... Mon oncle s'explique clairement sur le même sujet, & vous aussi; & Lucy: Nancy se tait: elle voit ma peine quand on me regarde ou qu'on me parle à cette intention... Lucy doit le voir aussi, je pense... Mon ame est agitée, ma chère. J'ai demandé la permission de passer quinze jours ou trois semaines, avec mon bon Mr. Deane, qui a été bien aise de la proposition. Mais ma Grand-Mère a entendu ma prière en pleurant: elle ne pouvoit se passer de sa Harriet, m'a-t-elle dit. Ma tante aussi essuyoit ses yeux... Comment, ma Charlotte, pourrois-je penser à les quitter?... Cependant s'ils avoient voulu me laisser aller, j'aurois sûrement été plus tranquille avec Mr. Deane, que je ne puis l'être à présent par tout ailleurs. M'excusera-t-on, si je dis qu'il est plus délicat que mon oncle?

Si seulement on recevoit la nouvelle que la solennité est finie. Ou je me trompe fort, ou je serois plus à mon aise qu'à présent. Mais alors on me tourmenteroit, on m'importuneroit plus qu'auparavant. Vous me dites que la Comtesse de D. viendroit ici. La seule idée de cette visite me fait de la peine.

Je ne doute pas qu'à présent le nœud ne soit lié. Que le Dieu tout-puissant verse sur tous les deux ses plus précieuses bénédictions! Je serois bien mécontente de moi, si je ne pouvois faire cette prière aussi souvent que je prie pour moi-même.

Je vous prie, ma chère, de m'envoyer les premières nouvelles d'Italie, quoi qu'elles contiennent. Vous savez que je suis armée. L'événement que je souhaite qui soit passé, me surprendroit-il, ou m'affligeroit-il? . . . J'espère que non.

Je ne plaindrai pas Mademoiselle Olivia, puisqu'elle s'emporte & qu'elle menace. Le véritable amour n'est pas furieux; il ne menace pas. Cependant un amour trompé est une horrible chose, & peut produire, dans des cœurs différens, de différens effets; j'ai lu cela quelque part.

J'écrirai à tous mes amis en ville, & à Colnebrooke: je ne vous importune donc pas par des complimens particuliers pour eux.

Comment avez-vous pu nommer Mr. & M^{re}. Reeves, sans en rien dire de plus? Je croyois que vous les aimiez tous deux. Ils méritent votre amour, & vous aiment.

Jamais, je crois, jeune personne n'a souffert par son incertitude autant que moi, depuis quelques

ques mois. Dans la situation présente, je ne
 sai qu'écrire de plus. Que pourrois-je écrire,
 Charlotte?... Je réserve mes conjectures pour
 mon cabinet, & pour la nuit.

Adieu, & adieu, ma chère amie, ma chère
 Lady G. soyez bonne, & soyez heureuse! Quel
 bonheur que l'un & l'autre soit en votre pou-
 voir! Puissent-ils y être toujours! Et puissiez-
 vous faire un bon usage de ce pouvoir; c'est la
 prière de

Votre

HARRIET BYRON.



LET T R E XXIII.

Sir CHARLES GRANDISON :
 au Docteur BARTLET.

Bologne, 19. *Juillet*.

Mon cœur est extraordinairement triste. Quel
 bonheur imparfait que celui dont nous
 ne pouvons jouir, sans causer de la peine à
 un autre!

Le Comte de Belvedere a été instruit de
 l'heureuse révolution arrivée chez Clémentine,
 & que selon toute apparence on la donnera pour
 récompense à celui aux soins de qui pour elle &
 son frère, toute la famille attribue cet heureux
 changement. Hier au soir il me fit dire qu'il
 étoit arrivé dans cette ville, & qu'il me vien-
 drait voir de bonne heure ce matin.

Je viens de voir Camille, qui m'a prié de la

part de Clémentine, de renvoyer ma visite à cet après-midi.

J'ai demandé à Camille, si elle en savoit la raison, & pourquoi on l'avoit envoyée si matin ? Elle m'a dit que c'étoit une ordre de sa jeune maîtresse, donné sans consulter personne. La Marquise, dit-elle, lui a appris hier après-midi, que tout étoit absolument arrangé entre eux & vous, qu'elle seroit la maîtresse de faire ce qu'elle souhaiteroit, & que vous viendriez déjeuner avec elle pour le savoir. Sa jeune maîtresse à cette heureuse nouvelle, comme l'appeloit Camille, se jeta aux pieds de sa Mère, & d'une manière pleine de graces témoigna sa reconnaissance pour cette indulgence; & dès ce moment son humeur prit un tour différent de ce qu'il avoit été jusques là : car depuis lors, dit Camille, elle a toujours été dans le silence, composée, réservée; cependant occupée à écrire; mettant au net ce qu'elle a écrit dans ses tablettes. Demain, Camille!... Demain, a-t-elle dit, rompant une fois son silence, & changeant de couleur, demain sera un jour en effet ! O que n'est-il venu ! Et cependant je le crains. Comment pourrai-je converser face à face avec cet homme si grand ! Que ferai-je pour paroître aussi grande que lui ? Sa vertu m'enflamme d'émulation... O que le jour de demain n'est-il venu, & passé !

Cela se passa le soir. Je crois, a continué Camille, que cette chère Dame dresse quelques conditions d'elle-même, qu'elle veut vous faire signer. Mais, Monsieur, j'ose dire, sur ce qu'elle a laissé entendre, qu'elles seront gé-

né-

nécesses, & qu'il y aura plus d'imagination que de dureté.

J'ai eu beaucoup de peine, continua la fidèle Camille, pour l'engager à s'aller coucher à minuit : cependant elle s'est levée à quatre heures, pour écrire; & à six heures elle a fait venir Laura, pour rester auprès d'elle, pendant que je viendrois ici. Je lui ai fait mes représentations, & l'ai prié de différer jusqu'à ce que la Marquise fût levée; mais elle a commencé à s'impatienter. J'ai raison dans ce que je demande, Camille, m'a-t-elle dit, Il ne faut pas me contredire, ni me faire des représentations; ma tête ne soutiendrait pas les oppositions à présent. Est-ce peu de chose pour une pauvre créature comme je l'ai été, & comme je la suis, de voir déranger ses plans? N'aurai-je pas une conférence avec le Chevalier Grandison sur l'acte le plus important de ma vie? Ma Mère m'a dit que je serai à présent maîtresse de mes actions. Ne cherchez pas, Camille, à me contrôler. Je ne serai pas assez préparée sur le sujet dont il me parlera peut-être, jusqu'à l'après-midi. Et si je sai qu'il est dans la maison dans l'attente de me voir, j'aurai besoin de la présence d'esprit dont je m'efforce à me munir.

Ainsi, Monsieur, conclut Camille, j'ai fait ma commission. La chère Dame, je le vois, sera dans une trop grande confusion, si cet important sujet n'est pas entamé avec ménagement. Mais qui vous pourroit donner des leçons dans ces matières de délicatesse? Permettez moi seulement, Monsieur, de faire une remarque. J'ai souvent vu de jeunes Dames s'engager coura-

gement avec un Amant, quand le but de leurs esperances étoit éloigné ; mais qui, quand les difficultés étoient surmontées, & qu'elles étoient parvenues à grand peine au sommet de la montagne, avoient regardé tout autour d'elles, avec une crainte aussi forte que l'avoit été leur esperance.

Quelles peuvent être les conditions...

Mais voilà le Comte de Belvédère.

A dix heures.

Le Comte en retour d'une réception la plus obligeante que j'aie pu lui faire, m'aborda avec un air froid & mécontent. Je fus surpris d'un procédé si différent de sa politesse ordinaire, & des manières obligeantes qu'il avoit toujours eu pour moi. Je le lui fis remarquer. Il me demanda si je voudrois lui dire sincèrement où j'en étois à présent avec Mademoiselle Clémentine ?

Ce sera sincèrement ; Monsieur, si je vous en dis quelque chose : mais de l'humeur dont vous me paroissez être, il seroit peut-être aussi peu prudent pour vous, que pour moi, de vous accorder votre demande.

Je n'ai pas besoin d'une autre réponse, repiqua-t-il. Vous paroissez sûr de la Dame. Mais elle ne doit pas être, elle ne sera pas à vous tant que je vivrai.

Ce n'est pas à moi, Monsieur, qui me suis trouvé dans bien des incidens surprenans, sans les avoir fait naître, à être surpris de quoi que ce soit. Mais si vous avez, Monsieur, quelque chose à attendre, ou à demander sur ce sujet, il faut vous adresser à la famille de Perfetta, & non pas à moi.

Pen-

Pensez-vous, Monsieur, que je ne sente pas ce qu'il y a de cruel dans votre réponse. Cependant toute la famille, excepté une seule personne, est dans mes intérêts au fond du cœur : toutes sortes de considérations sont de mon côté ; il n'y en a point du vôtre, que la vraisemblance de votre générosité, votre figure, & vos manières.

On ne doit pas, Monsieur, reprocher à quelqu'un des qualités pour lesquelles il ne se fait pas valoir, qu'il les ait, ou qu'il ne les ait pas. Mais, permettez moi de vous demander, si, en mettant mes prétentions à part, vous avez quelque espérance d'intéresser pour vous le cœur de Mademoiselle Clémentine.

Tant qu'elle n'est pas mariée, je puis espérer. Si vous n'étiez pas venu, je ne doute pas, qu'avec le tems je n'eusse pu la posséder. Vous ne pouvez ignorer que le dérangement de son esprit n'étoit pas un obstacle pour moi.

Je suis entièrement satisfait de ma conduite, repliquai-je. C'est là, Monsieur, un grand point pour moi : je n'en suis responsable à qui que ce soit au monde. Cependant si vous avez quelques doutes là dessus, proposez les. J'ai une haute opinion du Comte de Belvédère, & je souhaiterois d'être bien dans son esprit.

Dites moi, Chevalier, quel est votre présente situation avec Clémentine ? Que s'est-il conclu entre la famille & vous ? Et Clémentine s'est-elle déclarée pour vous ?

Elle ne s'est pas encore déclarée à moi. Je le répète, j'estime le Comte de Belvédère, & par cette raison je lui en dirai plus qu'il n'au-
rai-

raison d'en attendre dans l'humeur où il paroît être ... Je dois la voir cet après-midi. Sa famille & moi nous sommes d'accord. J'ai cru devoir considérer les mouvemens naturels d'une ame si pure, quoique dérangée, comme le doigt de la providence. J'ai été jusqu'à présent absolument passif. Je ne puis plus l'être en honneur. Cet après-midi, Monsieur...

„Cet après-midi,“ dit-il en tremblant. Quoi! cet après-midi! ...

Ma destinée, par rapport à Mademoiselle Clémentine, sera décidée.

Je suis hors de moi. Si ses parens sont déterminés en votre faveur, c'est par nécessité plutôt que par choix. Mais si l'on s'en remet à sa décision, je suis un homme perdu.

Vous avez donné une raison, pour prendre votre parti, Monsieur, si Clémentine se décide en ma faveur ... Mais ce ne peut être une heureuse circonstance pour moi, si, comme vous le dites, je dois entrer dans la famille de Porretta comme un allié désagréable à quelqu'un d'eux; & beaucoup moins si mon bonheur doit rendre malheureux un homme justement estimé par tous ceux qui le connoissent.

Vous devez donc, Chevallier, voir Clémentine cet après-midi, dans le dessein dont vous parlez? Cet après-midi, même? Et vous changerez alors votre conduite passive envers elle? Et vous la presserez de se donner à vous? La Religion, la patrie. Permettez moi de vous le dire, Monsieur ... Il faut que je prenne un parti. Je vous le dis avec un regret infini, il le faut. Vous ne refuserez pas de venir avec moi.

Le

Le consentement n'est pas encore donné. Vous n'enlèverez pas une telle proie à l'Italie. Faites-moi la grâce, dans ce moment, Monsieur, de sortir avec moi de la ville.

Infortuné ! que je vous plains ! Vous connoissez mes principes. Il est dur, aiant agi comme je l'ai fait, d'être ainsi défié. Informez-vous de toute ma conduite dans cette affaire, auprès de l'Evêque, du Père Marescotti, du Général, qui a toujours été si fort votre ami, & une fois si peu le mien. Ce qui a influé sur leur résolution, si contraire, comme vous semblez le croire, à leur inclination, ne peut manquer de faire impression sur une ame aussi noble que celle du Comte de Belvédère. Mais quelles que soient vos résolutions après les informations que je vous prie de prendre, je vous dis d'avance, que je ne me trouverai jamais en rendez-vous avec vous que comme avec mon ami.

Il se tourna avec un air d'agitation : il se promenoit dans la chambre, comme un homme irrésolu ; enfin avec un air égaré, il s'approcha de moi ... J'irai voir la famille, dans cet instant, me dit-il. Je verrai le Père Marescotti, & l'Evêque, & je leur ferai connoître mon desespoir. Et si je ne puis avoir aucune espérance ... O Chevalier ! Je vous dis encore une fois, que Clémentine ne sera pas à vous tant que je vivrai.

Il regarda autour de lui, comme s'il eût craint que quelqu'un n'entendît ce qu'il alloit dire, quoiqu'il n'y eût personne à portée ; & parlant bas, il vint mieux, dit-il, que je meure de votre main, que de ... Il s'arrêta & sortit en

desordre, avec précipitation : il étoit hors de ma vuë avant que je fusse à la porte.

Quand le Comte étoit monté dans mon appartement, il avoit laissé en bas son laquais, qui dit à Saunders que Madame Sforza avoit fait une visite à son maître à Parme, & que par quelque rapport qu'elle lui avoit fait, elle l'avoit excité à me faire cette visite. Il ajouta qu'il craignoit beaucoup l'humeur dans laquelle il étoit venu, & où il avoit toujours été depuis qu'il avoit vu Madame Sforza.

Comment, mon cher Docteur Bartlet, les téméraires échapent-ils, comme ils le font, pendant que moi, qui tâche d'éviter toute affaire pareille, qui suis aussi peu prêt à m'offenser, qu'à offenser, suis à peine dehors d'une difficulté, que je me trouve dans une autre ? Que ne peut pas faire une femme, quand elle est résolue à causer quelque malheur entre des amis ! Madame Sforza est une femme haute, & intrigante. Il n'est point de son intérêt que Clémentine se marie du tout : mais cependant, comme le Comte de Belvédère est un homme tranquille, & modéré, & qu'il connoit les vuës de cette Dame, je ne puis m'empêcher de m'étonner par quels artifices elle a pu allumer dans un cœur aussi calme, une flamme aussi violente.

* *

Je vais à présent au Palais de Porretta ; le cœur fort agité des craintes que m'a donné le recit de Camille sur le nouveau tour qu'a pris l'esprit de sa jeune maîtresse, dans l'attente de cette visite. Car cela n'annonce-t-il pas une

ima-

imagination trop élevée pour une occasion aussi importante; & que son dérangement est bien éloigné d'une entière guérison?



L E T T R E XXIV.

SIR CHARLES GRANDISON

au Docteur BARTLET

Bologne, samedi soir.

Je prends la plume, mon cher & honoré ami, pour vous écrire des particularités qui vous surprendront. Clémentine est la plus noble des femmes! Qu'est-ce enfin... Mais je trouve qu'il faut que j'aie le cœur plus tranquille, & la main plus ferme avant que de poursuivre.

* *

Je crois que je suis un peu moins agité que je ne l'étois. Je laisserai ce peu de lignes, car elles vous peindront l'émotion où étoit mon âme quand j'ai essayé de vous rendre compte de ce qui venoit de se passer.

Aussitôt que j'entrai au Palais de Porretta, je trouvai Camille qui me conduisit auprès de la Marquise; le Marquis & l'Evêque étoient avec elle. Oh Chevalier, dit-elle, nous avons été extrêmement alarmés par une visite du Comte de Belvédère. Le pauvre homme!... Il dit qu'il a été chez vous.

Je leur racontai, à la prière de l'Evêque, ce qui s'étoit dit, excepté ses derniers mots, qui

vouloient dire qu'il aimoit autant mourir de la main d'un autre, que de la sienne.

Ils exprimèrent leur douleur pour lui, & leurs craintes pour moi; mais je trouvai que cette visite imprévue n'avoit pas altéré leurs dispositions en ma faveur. Ils étoient convaincus, lui avoient-ils dit, que le rétablissement de leur fille dépendoit d'un consentement absolu à tout ce qu'elle voudroit; & avoient ajouté qu'elle n'entendrait pas de leur part un mot de contradiction ou d'opposition.

La visite de cet infortuné, dit la Marquise, & l'agitation où il étoit, qui a excité ma pitié, m'ont empêché de suivre moi-même l'homme de mon enfant, que Camille dit avoir été fort particulière depuis deux heures. J'allois chez elle quand vous êtes venu; mais je ferai demander Camille On alla l'appeler.

Dès qu'elle m'a vu ce matin, continua la Marquise, elle s'est excusée d'avoir envoyé Camille pour vous prier de différer votre visite jusqu'à l'après-midi. Elle n'étoit pas, a-t-elle dit, préparée à vous voir ... Je lui ai demandé de quelle préparation elle avoit besoin pour voir un homme que nous estimions tous, & qui avoit donné de si fortes preuves de son attachement pour elle?

Madame, a-t-elle répondu, comme hors d'haleine; ne dois-je pas le voir à présent dans un jour dans lequel je ne l'ai jamais vu? J'ai mille choses à lui dire, dont je ne pourrai peut-être lui dire aucune, à moins qu'il ne me les arrache. Il me disoit en dernier lieu qu'il ne pouvoit être récompensé que par un acte de famille.

mille. Nous ne pouvons le récompenser ; voilà ma peine ; je dois le voir avec un cœur inondé de reconnaissance. Il me paroitra tel qu'un Prince ; je dois me paroître à moi-même comme son vassal : j'ai écrit ce que je voudrois lui dire ; mais je ne puis me contenter moi-même. O Madame ! Il est grand à mes yeux , parce que je suis incapable de le récompenser comme il le mérite. Je lui ai dit , continua la Marquise , que sa fortune , sa qualité , le sacrifice qu'elle feroit de son païs , quoique jamais , à ce que j'esperois , de sa Religion , devoient lui donner une plus haute idée d'elle-même , quoique tout cela fût bien éloigné d'acquiescer pleinement les obligations que nous lui avions , & pour Jeronimo , & pour elle.

Eh bien , Madame , a-t-elle répliqué , le ciel seul sait comment je serai capable de me conduire envers lui , à présent que vous avez laissé toutes choses à ma disposition , & qu'il doit me parler , avec permission , sur un sujet si nouveau , & si intéressant. O que ce jour n'est-il passé !

Je lui ai demandé , continua la Marquise , si elle le voudroit prendre encore plus de tems ? . . . Une semaine , ou davantage ?

O non , a-t-elle dit , il ne le faut pas ; je serai , j'espère , préparée à le voir cet après-midi. Je vous prie , laissez le venir , je suis fort bien à présent , a-t-elle ajouté , en portant la main sur son front ; je pourrois n'être pas si bien dans une semaine , ni dans un jour.

Castille entra. Castille , comment est à présent la chère créature ? dit la Marquise.

De-

Depuis que vous l'avez quittée, dit-elle, elle a toujours été plus réservée, & plus réservée; cependant elle est pleine de courage. Son ame paroît pleine de la prochaine visite du Chevalier; & deux fois dans une demie heure, elle a demandé s'il étoit venu? Elle lit & relit quelque chose qu'elle a écrit; elle le pose, elle le reprend; se promène dans la chambre, quelquefois avec un air de dignité, quelquefois en laissant tomber sa tête. Je n'aime pas ses frémens tressaillemens. Dans cette heure, elle a plusieurs fois versé des larmes. Elle soupire souvent. Elle n'étoit pas contente de son habillement. Une fois elle vouloit être en blanc, ensuite en couleur; puis elle a pris son habit blanc & argent. Mais celui là, a-t-elle dit, ne donneroit un air d'épouse. Enfin elle s'est déterminée pour son habit de satin blanc. Elle paroît un Ange. O si seulement ses yeux & ses mouvemens montraient plus de calme!

Vous avez une tâche difficile, Chevalier, dit l'Evêque. Quels signes d'une ame dérangée, & cependant élevée! Nous pouvons voir par ces agitations extraordinaires, dans l'attente d'une conversation qui doit aboutir avec son consentement à couronner tous nos souhaits, combien cet événement lui a tenu au cœur: puisse-t-il être heureux pour tous les deux!

Je ne crains rien, dit la Marquise, pour le bonheur de ma fille, tant qu'il sera au pouvoir du Chevalier: je suis sûre de sa tendresse pour elle.

Je pense, dit le Marquis, que nous devons accorder au Chevalier, d'emmener son épouse en Angleterre pour les six premiers mois, & de

de nous donner les six suivans. Cela peut donner un nouveau tour à ses idées. Les mêmes places, mêmes personnes toujours sous ses yeux, peuvent répandre la tristesse sur ses reflexions; & d'ailleurs son absence peut servir à tranquiliser le Comte de Belvédère.

L'Evêque approuva cette idée. La Marquise dit que la raison l'approuvoit peut-être, mais une Mère peut-elle se séparer sitôt de son enfant?... Cependant pour son bonheur, il faut se soumettre.

Laissez cela, comme le reste, à son choix, dit le Marquis. Camille, dites à ma fille que le Chevalier attend sa commodité. Vous le voulez bien, Chevalier?

Camille ne revint pas d'abord: je n'ai pu revenir plutôt, dit-elle. Ma jeune maîtresse est étrangement agitée. J'ai raisonné avec elle... Madame, dit-elle à la Marquise, voulez-vous bien aller vers elle?

Si c'étoit la première entrevue, dit l'Evêque, je ne m'étonnerois pas de son desordre... Mais cela montre une extrême variété dans ses idées.

La Marquise sortit accompagnée de Camille. On me fit bientôt appeler. La Marquise me trouva à la porte de la chambre de sa fille, & me dit tout bas en sortant... Je crois qu'elle aimera mieux être seule avec vous... Chère créature! je ne fais que faire avec elle. Elle a, je m'imagine, quelque chose à vous proposer. Camille, venez avec moi. Nous serons dans la chambre voisine, Chevalier.

Quand j'entrai dans la chambre, la jeune Dame étoit assise à sa toilette d'un air pensif, sa tête

tête soutenue sur sa main. Une rougeur charmante colora ses joues quand elle me vit. Elle se leva, & faisant une révérence profonde, elle avança quelques pas vers moi, mais tremblante, tantôt baissant les yeux, tantôt regardant à côté, tantôt moi, d'un air embarrassé.

Je m'approchai d'elle, & avec un profond respect, je pris sa main dans les deux miennes, & la pressai de mes lèvres : Je ne m'adresse pas à présent à Mademoiselle Clémentine comme à mon disciple, lui dis-je : il m'est permis de la voir dans un jour plus flatteur pour moi ; elle aura la bonté de pardonner la liberté de mon abord.

Ah Chevalier!... dit-elle, en détournant la tête, mais sans retirer sa main... Elle hésitoit, comme ne pouvant dire ce qu'elle avoit dans l'ame : elle soupira, & se tut.

Je la conduisis à sa chaise : elle s'assit, toujours tremblante. Dieu soit loué, dis-je, en me baissant sur ses deux mains, que je tenois dans les miennes, des progrès de la santé d'une personne si chère à tous ceux qui ont le bonheur de la connoître. Puisse son rétablissement, & celui de notre cher Jeronymo, être bientôt entiers ! Heureux mortel ! dit-elle, heureux par le pouvoir qui vous est donné de nous obliger comme vous l'avez fait!... Mais comment, comment pourrai-je... O Monsieur ! vous ne savez pas quels combats ont déchiré mon cœur, depuis que... J'ai oublié depuis quand... O Chevalier, je n'ai pas le pouvoir... Elle s'arrêta, & se tut.

Il est en votre pouvoir, Mademoiselle, de
ren-

rendre heureux un homme à qui vous prétendez avoir des obligations qui sont déjà plus que payées. Je m'assis à côté d'elle, sur l'invitation qu'elle m'en fit sans parler.

Parlez, Monsieur. Mon ame est travaillée par de grands desseins. Dites moi, dites moi, tout ce que vous avez à me dire. Mon cœur est trop grand pour sa prison, dit-elle en y portant la main. Il me semble qu'il lui manque de la place; cependant il ne peut s'exprimer... Parlez, & permettez moi de me taire.

Votre Père, votre Mère, Frères, Oncle, tous sont d'un même sentiment. Il m'est permis d'ouvrir mon cœur à leur Clémentine, & je me flatte d'être écouté favorablement. Le Père Marefcotti est pour moi... Les conditions, Mademoiselle, sont celles que j'offris quand je quittai l'Italie la dernière fois.

Elle tenoit la tête panchée, écoutant en silence...

Pendant une année de deux, j'aurai le bonheur d'avoir ma Clémentine en Angleterre...

Votre Clémentine, Monsieur!... Ah Chevalier!... Elle rougit, & détourna le visage... *Votre Clémentine, Monsieur, répéta-t-elle...* & avec un air satisfait; cependant une larme s'échappa le long de ses joues.

Où, Mademoiselle, il m'est permis d'espérer que vous serez à moi... Vous aurez votre Confesseur; le Père Marefcotti me fera l'honneur de s'attacher à vous pour cet emploi. Sa piété, son zèle; ma propre charité pour tous ceux qui diffèrent de moi dans leur croyance; mon honneur si solennellement engagé à la famille

mille qui daigne me confier son gage le plus chéri, feront votre sûreté.

.. Ah Monsieur! interrompit-elle, & ne serez-vous donc pas catholique?

.. Vous consentites, Mademoiselle, la dernière fois que je fus en Italie, que je suivisse les mouvemens de ma conscience.

.. Y ai-je consenti? dit-elle en soupirant!... Eh bien, Monsieur...

.. Votre Père, ou votre Mère, Mademoiselle, vous instruiront de tous les autres détails que vous pourriez souhaiter de savoir.

Elle avoit les yeux mouillés de larmes : elle paroissoit dans une grande perplexité : elle voulut parler deux ou trois fois, mais elle ne put : enfin, elle me donna la main, & s'avança vers son cabinet, en tremblant. Elle y entra. Laissez moi, laissez moi, dit-elle; & me mettant un papier à la main, & fermant la porte, elle se jeta sur le champ à genoux, comme je le vis; & moi pour ne pas entendre des sanglots qui me perçoient le cœur, je passai dans la chambre voisine, où je trouvai la Marquise & Camille qui avoient entendu une partie de ce qui s'étoit dit : la Marquise alla vers elle ; mais revenant tout de suite ; la chère créature, dit-elle, à toute sa raison, Dieu soit loué, quoiqu'elle soit dans la désolation. Elle m'a prié de la laisser à ses propres combats. Si seulement elle pouvoit être assurée que vous lui pardonneriez, Chevalier, elle seroit mieux. Elle vous a donné un papier, qu'il le lise, a-t-elle dit; & permettez que je reste ici, jusqu'à ce qu'il demande à me voir, si, après l'avoir lu, il peut supporter la vue d'une

d'une créature si indigne de sa bonté... Que peut signifier tout cela ? dit la Marquise.

J'étois aussi surpris qu'elle. Je n'avois pas encore ouvert le papier, & j'offris de le lire en sa présence, mais elle souhaita qu'il fût lu devant le Marquis, si cela convenoit, & sortit précipitamment : Camille passa dans la chambre voisine pour être à portée de recevoir les ordres de sa maîtresse. Je fus étonné de ce que je lus. Le voici.

O Toi le plus cher à mon cœur de tous les hommes ! pardonne moi !... Que dis-je, pardonne moi ! Et pourquoi ?... Pour agir avec grandeur, s'il m'est possible ? Je tiens l'exemple de toi qui, à mes yeux, es la plus grande des créatures humaines. Mon devoir m'appelle d'un côté : mon cœur résiste à mon devoir, & veut m'empêcher de le remplir. O Dieu supports moi dans ce combat pénible ! Qu'il ne bouleverse pas ma raison comme il l'a fait une fois ; ma raison qui commence seulement à revenir... O Dieu, soutiens moi toi-même, & fortifie ma raison. Mon effort est grand ! Il est digne, Clémentine, d'une créature, telle que tu as toujours désiré de l'être.

Mon maître, mon frère, mon ami ! O le plus chéri, & le meilleur des hommes ! Ne me souhaines pas pour ton épouse ! Je suis indigne de toi ! Ton ame a toujours été ce que Clémentine a le plus chéri en toi. Toutes les fois que je voyois les graces de ta personne, je reprimois mes yeux & mon imagination : & comment cela ? C'étoit en contemplant les graces supérieures de ton ame. Et cette ame, pensois-je, ne sera-t-elle pas sauvée ? Cher obstiné ! Et unirai-je mon
ame

ame à une ame alliée à la perdition ; à une ame si chérie, qu'à peine voudrois-je en être séparée dans le monde à venir ? . . . O toi , le plus aimable des hommes ! Comment puis-je être sûre, que, si j'étois à toi, tu ne me tirerois pas après toi, par l'amour, par la douceur des manières, par la condescendance & la bonté ? Moi, qui croyois une fois qu'un hérétique étoit la plus méchante des créatures, j'ai déjà été engagée par ta piété aimable, par ta charité universelle envers tous tes semblables, à penser plus favorablement de tous les hérétiques, pour l'amour de toi. De quelle force seroient les avertissemens d'un Confesseur le plus pieux, quand ta bonté, ta condescendance, quand la douce persuasion qui coule de tes lèvres, travailleroient à amollir un cœur tout entier à toi ? Je sai que je ne pourrois m'empêcher de disputer contre toi, dans l'esperance de te convaincre. Cependant sentant la supériorité de ton pouvoir, & la docilité que je te devois, ne pourrois-je pas être séduite ? Mon Confesseur en ce cas me deviendrait à charge. Les femmes n'aiment pas être soupçonnées. L'opposition naît des soupçons, & de la contradiction ; ton amour, ta douceur, mises de l'autre côté de la balance . . . ne serois-je pas perduë ?

Et qu'est-ce que mon Père, ma Mère, mes frères m'ont fait pour que je me montre disposée à les quitter, à quitter une contrée chérie ; & pour un pays encore, que je haïssois il n'y a que peu de tems, aussi bien que la Religion ? Mais à présent que cette haine est passée, & si tôt, autre preuve de ma foiblesse & de ta force. O le plus
aima-

aimable des hommes!... O toi que mon ame aime, ne cherches pas à me gagner par ton amour! Si j'étois à toi, mon devoir envers toi me détourneroit de ce que je dois à mon Dieu, & me rendroit malheureuse au de-là de cette vie. Puisque si tu venois à me convaincre dans un tems, mes doutes reviendroient; & que quand tu ferois absent de moi, je ferois doublement misérable. Car peux-tu, puis-je moi-même être dans l'indifférence sur une matière si importante? Ne m'as-tu pas montré que tu ne le peux? Et ne profiterai-je pas de ton exemple? Une fausse Religion aura-t-elle sur toi une force, une efficacité, que la vraie ne puisse avoir sur moi?.. O toi, le plus aimable des hommes! Ne cherches pas à me gagner par ton amour!

Mais m'aimes-tu en effet? Ou ne dois-je tes sentimens qu'à ta générosité, à ta compassion pour une créature, qui voulant être grande comme toi, n'a pu soutenir l'effort? Je te prends à témoin, bien-heureuse vierge, combien j'ai combattu jusqu'ici contre moi-même! Comment j'ai tâché de dompter cet amour qu'il faut que je lui porte toujours! Permets moi de te soumettre, ô le plus généreux des hommes! Il est en ton pouvoir de me tenir liée, ou de me rendre la liberté. Je sais que tu aimes Clémentine. Elle est fière de le penser. Mais elle n'est pas digne de toi. Toutefois que ton cœur avoué que tu aimes son ame, son ame immortelle, & son bonheur à venir! En cela tu lui montreras ton amour, comme elle a tâché de te montrer le sien. Tu es la magnanimité même! Tu peux soutenir un effort qui a été trop grand pour

pour elle. Rends quelque autre femme heureuse !... Mais je ne pourrais souffrir que ce fût une Italienne. Si elle doit l'être, ce sera Bologne, & non Florence qui te donnera une Italienne !

Mais puis-je te montrer cet écrit, qui m'a coûté tant de larmes, tant d'étude, tant d'effaçures, tant de peine à le revoir, & à le transcrire, & que cependant j'ai dressé dans l'intention de te le montrer ? Je crois véritablement que je ne le puis. Et je ne le ferai pas, jusqu'à ce que je puisse voir, en conversant avec toi face à face, ce que je serai capable de faire, par un effet des prières que j'ai adressées au ciel, pour qu'il voulût me donner les forces dont j'ai besoin... O que ces prières ont été foibles quelquefois !

Vous, mon Père, ma Mère, mes frères, & vous, mon bon & pieux Père spirituel ! vous m'avez aidé à me vaincre par votre généreuse bonté. Vous avez tous sacrifié votre jugement au mien. Vous m'avez dit que si le choix de mon cœur peut me rendre heureuse, je la ferai. Mais ne vois-je pas que vous ne m'avez cédé que par amour pour moi ?... Ne dois-je pas, s'il plaît à Dieu de me rendre ma mémoire, ne dois-je pas me rappeler continuellement les argumens, que vous en particulier, Père Marescotti, m'avez allégué précédemment contre une alliance avec le plus noble des hommes, parce qu'il étoit d'une Religion si contraire à la mienne, & qu'il y étoit si obstiné ? Et ce souvenir me rendra-t-il heureuse ? O permettez-moi, permettez-moi encore, mes très chers parens, d'être enfant de Dieu, l'épouse de mon Redemp-

teur

teur seul ! Laissez moi , laissez moi encore prendre le voile. Et laissez moi passer dans un lieu consacré à sa gloire , un reste de vie , qui peut être long , dans des prières pour vous tous , & pour la conversion & le bonheur de celui dont mon ame aime l'ame , & l'aimera toujours. Que sont ces biens de ce monde que mes Grands-Pères m'ont légués , en comparaison de ce motif , & du bonheur éternel de mon ame ? Laissez moi tirer une grande vengeance de ma cruelle cousine Laurana. Laissez lui posséder ces biens si véritablement méprisés , & si volontairement abandonnés par Clémentine bien plus heureuse qu'elle ! ... Ne sommes-nous pas tous riches , & élevés ? Ne serai-je pas bien vengée , si je puis l'être de cette manière ?

O toi , que mon ame aime , laisse moi éprouver la grandeur de ton amour , & la grandeur de ton ame , par tes efforts pour fortifier , au lieu de l'affoiblir , une résolution , qu'il sera après tout en ton pouvoir de me faire rompre , ou tenir. Car Dieu sait seul quels combats elle m'a coûté dès le commencement , & combien elle m'en coûtera encore ! Mais mon cerveau blessé , mon cœur affoibli , me laissent-ils espérer une longue vie ? Et ne tâcherai-je pas d'en rendre la fin heureuse ? Permits moi d'être grande , mon cher Chevalier ; ô avec quel plaisir cependant je puis t'appeler *mon* Chevalier ! Tu peux faire de la malheureuse Clémentine ce qu'il te plaira.

Mais , ô mes parens , que pouvons-nous faire pour ce grand & excellent homme , en retour des bienfaits qu'il a accumulés sur nous

vous? En retour de sa bonté envers vos deux enfans? Ces obligations pèsent à mon cœur : cependant qui ne connoit sa magnanimité? Qui, la connoissant, ne voit qu'il peut trouver la récompense dans l'action-même! Divin, ou presque divin ami des hommes, peux-tu me pardonner?... Mais je sai que tu le peux. Tu as les mêmes idées que moi de la vanité & de la brièveté de la gloire de ce monde, & de la durée de celle qui est à venir! Et puis je avois la présomption d'imaginer qu'on te rendroit heureux en te donnant en mariage une si pauvre créature? Encore une fois, si j'ai le courage, la résolution de te montrer ce papier, mets moi en état, par ton grand exemple, d'achever la conquête de moi-même, & ne m'engages pas à prendre avantage de la générosité de mes parens. Mais que Dieu & vous me mettent en état de dire; Que sa volonté & la leur soit faite, & non point la mienne! Cependant, après tout, il doit être en ton pouvoir, je l'avoue, car je ne puis soutenir l'idée d'être ingrate, d'ajouter le nom qu'il te plaira à celui de

CLEMENTINE.

Jamais homme ne fut plus étonné, plus confondu. J'oubliai pendant quelques momens, que cet Ange étoit dans son cabinet; m'étendant l'issue de mes reflexions, & sortant de la chambre, j'allai me jeter sur un Sofa dans la chambre voisine, sans prendre garde à Camille, qui étoit assise près de la fenêtre. O que mon ame souffroit de tortures! Rempli cependant d'admiration pour les qualités Angeliques de Clémentine.

mentine, j'essayai de voir encore le papier; mais tout ce qu'il contenoit étoit dans mon esprit; j'en étois plein.

Elle sonna; Camille y courut. Je tressaillis quand elle passa près de moi. Je me levai, tremblant cependant; & je me rassisi pour un moment, pour raffermir mes pieds chancelans. Mais Camille venant à moi me tira de l'étourdissement où j'étois. Jamais je n'eus l'esprit moins présent que dans cette occasion... Une femme si supérieure à toutes celles de son sexe, & à tout ce que j'ai lu du nôtre... O Monsieur, me dit Camille, ma maîtresse craint que vous ne soyiez irrité; elle craint de vous voir; cependant elle le souhaite;... hâtez-vous, hâtez-vous, pour prévenir une défaillance... O qu'elle vous aime!... Qu'elle craint de vous avoir déplu!... C'est bien un vrai amour que le sien!

Elle me disoit cela en me conduisant, comme je me le rapelle à présent; car toutes mes facultés étoient alors trop occupées, pour que je pusse l'écouter.

Je me hâtai d'aller vers Clémentine... Cette admirable fille vint au devant de moi à moitié chemin, & se jettant à mes pieds; Pardonnez moi, dit-elle, pardonnez à une créature qui ne peut qu'être misérable si vous êtes fâché contre elle.

Je voulois la lever; mais elle ne se leveroit pas, dit-elle, jusqu'à ce que je lui eusse pardonné.

Je me mis à genoux aussi, & la serrant dans mes bras; Vous pardonner, Mademoiselle! lui dis-je. Femme inimitable! & plus qu'une fem-

me!... Pouvez-vous me pardonner, pour avoir jamais présumé, & pour présumer encore de posséder un tel Ange!

Elle étoit sur le point de s'évanouir, & tint ses bras autour de moi pour se soutenir. Camille lui présenta des sels... J'en sentis moi-même l'efficace, ma joue joignant la sienne, baignée de ses larmes.

Suis-je, suis-je pardonnée... Dites que je la suis!...

Pardonnée, Mademoiselle! Vous n'avez rien fait qui ait besoin de pardon. J'adore la grandeur de votre ame... Ordonnez moi-d'être ce que vous voudrez, & je le ferai. Levez-vous, la plus excellente des créatures humaines!

Je la relevai, & la conduisis à sa chaise. Je me trouvai machinalement sur un genou devant elle, tenant ses deux mains dans les miennes, & la regardant avec des yeux, qui n'exprimoient pas ce que je sentoais, s'ils n'étoient remplis d'amour & de vénération.

Camille étoit allée en courant vers la Marquise... O Madame! il semble, dit-elle... Quelle scène; hâtez-vous, hâtez-vous. Ils mourront dans les bras l'un de l'autre. Amour vertueux! Quelle est ta puissance, & ta gloire!

La Marquise courut après Camille, & me trouva ainsi à genou, tenant les deux mains de sa fille... Cher Chevalier, dit-elle, modérez vos transports! Pour l'amour de cette chère enfant, quelque agréables que je vois à ses yeux qu'ils lui fassent... modérez-vous.

O Madame! lui dis-je quittant les mains de Clémentine, en me levant, & prenant une des
sien-

siennes... glorifiez-vous dans votre fille. Vous l'avez toujours aimée & admirée; mais à présent vous en ferez glorieuse. C'est un Ange... Permettez-moi, Mademoiselle, de donner cet écrit à la Marquise.

Je le lui donnai... Lisez le, Madame... Que le Marquis, l'Evêque, le Père Marescotti le lisent... Mais lisez le avec compassion pour moi; & dites moi ensuite ce que je dois dire, ce que je dois faire! Je me sou mets à vos directions, & aux leurs, & aux vôtres, ma chère Clémentine.

Vous dites que vous me pardonnez, Chevalier. A présent je me pardonnerai moi-même. La bonté du ciel, & la vôtre, j'espère, acheveront mon rétablissement. Voici mon conseil, Chevalier. Aimez mon AME, comme la vôtre a toujours été le premier objet de mon amour!

Que peut-il y avoir dans ce papier, ma chère? dit la Marquise, le tenant dans sa main, tremblante, & craignant de l'ouvrir.

Pardonnez moi, Madame; répondit Clémentine; je ne pouvois vous le montrer auparavant. Je n'ai pu non plus révéler mon dessein à Camille. Comment le pouvois-je, quand j'ignorois moi-même si je pourrois y persister, ou même en parler jamais?... Mais à présent, ô le meilleur des hommes, ajouta-t-elle en se levant, & mettant sa main sur mon bras, laissez moi, pour quelques momens. Mon cœur est agité. Aiez la bonté de m'excuser, Madame.

Elle se retira dans son cabinet. Nous l'entendîmes sanglotter. Et Camille courant vers elle, O ces suffocations, dit-elle;... une con-

situation si délicate ne pourra les soutenir.

La Marquise la laissa aux soins de Caspille, & prit ma main pour la conduire.

Cela est surprenant, dit-elle, à quoi tout ceci aboutira-t-il ? Que peut-il y avoir dans ce papier ?

Je n'avois pas la force de répondre ; & venant à un passage qui conduisoit à son antichambre où elle avoit laissé les Messieurs, je lui fis une révérence, & le même passage conduisant au jardin, j'y allai, pour essayer de me remettre du desordre de mes esprits.

Qui auroit pu, mon cher ami, s'attendre à une telle révolution ?

Je ne m'étois pas promené longtems, quand Mr. Lowther vint à moi ;... Le Seigneur Jeronymo, Monsieur, me dit-il, a été extrêmement troublé par un papier qu'on lui a mis entre les mains. Il souhaite de vous voir d'abord.

Monsieur Lowther me laissa à la porte de Jeronymo.

Il étoit sur son lit de repos. O mon Grandison, dit-il, comme je m'aprochois de lui avec un air morne, que je suis en peine pour vous ! Je ne puis supporter qu'un cœur tel que le vôtre soit exposé à la pétulance de ce cerveau malade !

Arrêtez, mon cher Jeronymo ! Que l'ami ne vous fasse pas oublier le frère. Clémentine est la plus grande des femmes. Il est vrai que je n'étois pas préparé à ce coup. Mais je la révère pour sa grandeur d'âme... Vous avez lu l'écrit ?

Oui ; & je suis étonné de son contenu.

Le Marquis, le Comte, l'Evêque, & le Pape Marescotti entrèrent. L'Evêque m'embrassa.

Il desavoua au nom de tous, qu'ils eussent rien su de cette intention. Il s'attendoit, dit-il, qu'elle auroit reçu ma déclaration avec transport. Mais elle doit être à vous, Chevalier, cela sera. Nous vous sommes tous engagés en honneur; ceci n'est qu'une surprise de la délicatesse de son sexe, qui opère sur une imagination élevée. Après tout elle vous laisse le maître de l'appeller du nom qu'il vous plaira.

Plût au ciel que cela fût! Mais, Messieurs! vous ne voyez pas la force de ses raisonnemens: dans une personne si zélée pour sa Religion, si justement éprise d'amour pour ses parens, & pour son pays, ils doivent n'avoir que trop de force... Instruisez moi, cependant, dites moi Messieurs; conseillez moi, Madame, (la Marquise entroit dans ce moment) Que dois-je faire?... Disposez de moi... Je sortirai, déliberez ensemble; & apprenez moi ce que je dois être.

Je sortis, & retournai dans le jardin.

Camille m'y joignit. O Chevalier! Quelles étranges choses! Ma maîtresse a pris une résolution qu'elle ne pourra jamais supporter. Elle m'a commandé de vous chercher, d'examiner votre air, vos manières, votre disposition. Elle ne peut vivre, dit-elle, si vous êtes mécontent d'elle... Je vois que votre ame est extrêmement agitée, Faut-il que je lui dise?...

Dites lui, Camille, que je suis tout résigné à sa volonté. Dites lui que le repos de son cœur m'est plus cher que ma propre vie; que je ne puis avoir ni colère, ni ressentiment; & que je l'admire plus que je ne puis l'exprimer.

Camille me quitta. Le Père Marefcotti vint en même tems me prier de rejoindre la famille dans la chambre de Jeronymo.

Nous y allames ensemble : tout ce que le bon Père dit en allant, c'est que Dieu favoit ce qui étoit le mieux pour nous ; que pour lui il ne pouvoit qu'admirer, & adorer en silence.

Quand nous fumes tous assis, l'Evêque dit : Mon cher Chevalier, vous avez des droits sur toute notre reconnoissance. Il est confirmé que Clémentine sera à vous. Jeronymo le veut ainsi ; nous sommes tous de son sentiment. Sa Mère aura une conversation avec elle en votre faveur.

Je suis également obligé & honoré par cette bonté, répondis-je. Mais si elle persiste, que puis-je dire, quand elle en appelle à moi de la manière la plus solennelle, pour la soutenir dans sa résolution, & pour ne pas l'engager à prendre avantage de la générosité de ses parens ?

On la persuadera aisément, sans doute, Chevalier, dit l'Evêque. Elle vous aime. Ne dit-elle pas dans ce même écrit qu'il dépend de vous de lui faire tenir ou rompre sa résolution ? & d'ajouter à son nom celui qu'il vous plaira ?

Et je ne puis souffrir, dit le Marquis, cet enthousiasme en faveur de Laurana. Si son esprit étoit sain, son devoir ne lui permettroit pas de penser ainsi.

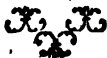
C'est notre opinion à tous, reprit l'Evêque, qu'elle ne pourra soutenir sa résolution. Vous voyez qu'elle est obligée de recourir à votre assistance, pour la mettre en état de la garder. Le Père Marefcotti, il est vrai, appuie sur quel-

quelques passages, où elle montre un doute de sa propre force, & ses craintes de la vôtre, dans un article qui nous tient extrêmement à cœur. Mais il faudra l'exhorter à laisser toutes ces matières à son Confesseur & à vous; & à se contenter d'entendre, sans se mêler dans la dispute; & nous ne doutons pas de votre honneur. Les articles du contrat vous lieront, comme ils nous lieront nous-mêmes... A présent permettez moi de vous féliciter d'avance comme notre frère.

Il me prit la main, & m'embrassa comme tel. Vous en usez noblement avec moi, Monsieur, lui dis-je. Je me soumets à votre direction.

Jeronymo me tendit les bras de l'air le plus tendre, & plein de joie m'embrassa comme son frère. Le Marquis & le Comte me donnèrent tous deux la main; & la Marquise me présentant la sienne, je la baisai, & sortis pour aller à mon logement; avec un cœur... O Docteur Bartlet, qu'il étoit pénétré par un suspens si étrange, & si inattendu!

Mais quand ils attribuent à enthousiasme, & au désordre de son esprit, ce beau passage, où elle propose de tirer une vengeance si généreuse de la cruelle Laurana, ils semblent incapables de comprendre, comme je le puis aisément, la grandeur d'ame de cette admirable fille.





LETTRE XXV.

Suite.

Bologne, lundi, 21. Juill.

Je n'avois pas envie de dormir la nuit suivante. Je me reposai seulement sur une chaise pendant une heure. Je demandai de bonne heure au matin, par un billet rempli de la plus tendre inquiétude, des nouvelles de leurs santés, & sur-tout de Clémentine & de Jeronymo. Celui-ci me répondit par écrit, que sa sœur avoit eu une si mauvaise nuit, qu'on croyoit à propos de la laisser tranquille tout le jour ; à moins qu'elle ne souhaitât avec empressement de me voir, & qu'en ce cas on m'écrirait un mot.

J'étois moi-même fort indisposé ; cependant je pouvois à peine me refuser d'aller dîner avec eux, quoique je ne fusse pas invité. Ma propre indisposition cependant me déterminà à ne pas aller, à moins qu'on ne me demandât : elle seroit trop visible à tous, pensai-je ; & cela pourroit faire soupçonner que je veux exciter la compassion ; foiblesse dont je ne suis pas capable. Cependant, quoique encore plus indisposé l'après-midi, j'espérois d'être invité pour une demi-heure. Mais ne l'étant point, je répétai mes informations par un second billet. Il ne vint aucune invitation. Au-contraire Jeronymo m'écrivit qu'il souhaitoit de me voir le lendemain matin.

Je

Je dormis aussi peu cette nuit que la précédente. Mon impatience me porta au Palais de Porretta plutôt qu'à mon ordinaire.

Le Seigneur Jeronymo fut charmé de me voir. Il espiroit que je n'aurois pas trouvé mauvais qu'on ne m'invitât pas le jour précédent. Pour vous dire la vérité, ajouta-t-il, on a cru ce jour de repos absolument nécessaire pour vous deux ; pour ma sœur en particulier. D'ailleurs elle étoit si mal à son aise, & si mécontente de ce que vous étiez parti samedi sans prendre congé d'elle, qu'on l'a persuadée d'autant plus aisément de ne pas vous voir hier. Mais déjà ce matin j'ai appris qu'elle vous a demandé avec impatience. Vous êtes fâché contre elle, à ce qu'elle suppose, & vous ne voudrez plus la voir. Vous veniez de nous quitter, samedi, quand Camille descendit, pour vous demander de sa part. Pour moi, continua-t-il, je suis si hors de moi, en pensant au tour extraordinaire qu'ont pris les choses, que j'oublie quelquefois que j'ai quelque indisposition.

Il me demanda alors si je pourrois pardonner à sa sœur ; & fit à cette occasion, des reflexions contre les personnes du sexe, comme si elles ne connoissoient leur propre cœur que quand elles trouvent des obstacles à leurs volontés. Mais il faut qu'elle soit à vous, mon Grandison ; dit-il ; & s'il plaît à Dieu de la rétablir, elle vous dédommagera amplement.

L'Evêque & le Père Marefcotti vinrent pour souhaiter le bon jour à Jeronymo ; le Marquis & le Comte entrèrent bientôt après pour me saluer.

La Marquise les suivit. Clémentine étoit si

mal à son aise samedi au soir, me dit-elle, apprenant que vous étiez sorti sans prendre congé d'elle, & si dérangée tout le jour d'hier, que j'aimai mieux ne lui rien dire sur la grande affaire. Je suis bien aise que vous soyiez venu.

Quelqu'un frappa dans ce moment à la porte; Entrez, Camille, dit la Marquise.

Ce n'est pas Camille, c'est moi, dit Clémentine en entrant. On m'a dit que le Chevalier... Oh il est ici... Accordez moi, Monsieur, un moment de conversation, dit-elle, en allant à l'autre bout de la chambre.

Je la suivis: elle avoit les larmes aux yeux. Elle me regarda fixement, puis détourna la tête... Pourquoi, Mademoiselle, lui dis-je, en prenant sa main, pourquoi cette émotion? Je ne vous ai pas offensé, j'espère.

O Chevalier! Je ne puis souffrir d'être méprisée, & encore moins par vous: un mépris de vous est un reproche d'ingratitude pour moi que mon cœur ne peut supporter.

Vous mépriser, Mademoiselle! Je vous révère comme la plus excellente des femmes. Vous avez effectivement rempli mon cœur d'angoisses; mais j'en admire la cause plus que je ne puis l'exprimer.

Ne dites pas cela; vous me perdrez par votre générosité. Je crois que vous devez être fâché contre moi. Je crois que vous devez me traiter mal, autrement comment soutiendrai-je ma résolution.

Votre résolution, ma très-chère Demoiselle!... Votre résolution!

Ma

Ma résolution ! Oui, Monsieur ! Cela vous affligera-t-il, si je la tiens ?

Est-il possible que cela soit autrement ? Que penseriez-vous...

Chut, chut, mon bon Chevalier. Je crains que cela ne soit : mais ne me le dites pas. Je ne puis soutenir l'idée de vous affliger.

Quand tout le monde m'honore de son consentement, Mademoiselle...

C'étoit par compassion pour moi, Monsieur.

Ma chère amour, dit le Marquis, en venant à nous, c'étoit notre premier motif : mais à présent une alliance avec le Chevalier Grandison, par justice pour ce qu'il mérite, est devenue notre choix.

Je me baissai devant ce généreux Seigneur. Elle se mit à genoux. O le meilleur & le plus généreux des Pères ! dit-elle en prenant sa main & la baissant ; permettez que je vous remercie pour m'avoir supporté comme vous l'avez fait. Quelles peines ne vous ai-je pas causé !... Toute mon occupation à l'avenir, sera de vous montrer ma reconnoissance, & mon obéissance.

La Marquise la relevant avec tendresse, l'emmena à l'autre bout de la chambre : elles parlèrent bas ; mais nous entendimes ce qu'elles disoient. Vous étiez si mal à votre aise, hier tout le jour, & le soir précédent, dit la Marquise, que je n'ai pas voulu vous parler sur ce sujet, de peur d'augmenter votre peine, autrement je vous aurois dit, combien nous souhaitons tous à présent une alliance avec le Chevalier Grandison. Il n'y a point d'autre moyen de récompenser sa bonté envers nous tous.

Permettez moi, Madame, répondit Clémentine, de vous expliquer les motifs de ma présente conduite; de mon renoncement à moi-même; telle est mon estime pour le Chevalier, que je veux l'appeler ainsi. Si je croyois que je pourrois rendre heureux cet homme généreux; si je pensois que je ne le punirois pas, plutôt que de le récompenser; si je croyois que je pourrois être heureuse en moi-même, & que mon salut ne courroit aucun danger; si je croyois que je pusse rendre mon Père & vous heureux, en lui donnant ma main, Dieu fait que mon cœur ne feroit pas la moindre difficulté. Mais, Madame, le Tout-puissant a appesanti sa main sur moi. Ma tête n'est pas encore comme elle devoit être; & avant que de prendre ma résolution, j'ai tout examiné, autant que ma pauvre raison en desordre a pu me le permettre. Voici comment je m'y suis prise... J'ai prié Dieu de me diriger. Je me suis supposée à la place d'une autre personne, qui dans les mêmes circonstances que moi, viendrait me demander mon avis. J'ai vu clairement que je ne pouvois mériter le Chevalier, parce que je ne pouvois penser comme lui dans l'article le plus important; & qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il vint à penser comme moi. J'ai demandé au ciel de la fermeté. Je me désois de moi-même; j'ai changé plusieurs fois ce que j'avois écrit: mais tous mes changemens alloient à la même fin. C'étoit contre mes propres souhaits. Ainsi je pris cela pour une réponse à mes prières. Je l'ai mis au net; mais encore je me désois de moi-même. Je ne voulois pas vous consulter,

Mada-

Madame ; vous vous étiez déclarée pour le Chevalier. C'auroit été me prévenir dans la question que j'examinois, contre les impulsions divines par lesquelles j'étois déterminée à me gouverner, si mes prières pouvoient être exaucées. Je n'ai point instruit Camille de mes combats. J'ai imploré l'assistance de la bienheureuse vierge, pour qu'elle protégeât une malheureuse fille, dont le cœur étoit dans son devoir, mais dont la tête étoit en desordre. Le ciel m'a suggéré ce que je devois faire : cependant je n'ai pas voulu envoyer au Chevalier ce que j'avois écrit. Je me défiois encore de mon propre cœur, & je croyois que je ne pourrois jamais lui donner ce papier. Enfin je m'y résolus ; mais quand il vint, mon cœur recula ; il ne put que voir la perplexité où j'étois. Je suis sûre qu'il eut compassion de moi. Si je puis seulement lui donner le papier, pensai-je, mes difficultés sont levées ; car alors je suis sûre, presque sûre, que voyant mes scrupules, & la droiture de mes intentions, il me soutiendra lui-même généreusement dans ma résolution. Enfin je lui donnai le papier. Et à présent permettez moi de vous dire, que je crois véritablement que mon ame sera plus tranquille, s'il m'est permis de m'y tenir, sans cependant passer pour ingrate. Cher Grandison, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, lisez encore une fois ce papier ; & si vous ne voulez pas après cela, si vous ne pouvez pas me laisser libre, j'obéirai à mes paterens, & vous rendrai aussi heureux que je le pourrai.

Elle leva les yeux au ciel, & joignant les mains ;

main ; Grand Dieu , dit-elle , je te rends grâces de ce moment de sérénité.

Quelque serein que cette noble enthousiaste crût son esprit , je voyois qu'il étoit monté trop haut. Ses yeux me faisoient craindre une rechûte. Le dérangement de son esprit venoit originairement de la grandeur de son ame , du combat entre sa raison & son amour. Je m'approchai d'elle... Admirable fille , lui dis-je , soyez libre ! quelle que puisse être ma destinée. Soyez pour moi ce que vous souhaitez d'être ; si vous êtes tranquille & heureuse , je tâcherai , s'il est possible , de me rendre tel.

Cher Grandison , dit l'Evêque , venant à moi , & me prenant la main , que je vous admire ! Mais pouvez-vous être ainsi grand ?

Ne me piquerai-je pas , Monsieur , d'imiter un pareil exemple donné par une femme ?... Je suis venu sans aucune vue d'intérêt. Je me suis considéré moi-même , à la vérité comme lié par les conditions auxquelles je m'étois une fois soumis ; mais je considérois Mademoiselle Clémentine , & votre famille , comme libres. Quand on a encouragé mes esperances , j'ai espéré. Je rentrerai à présent , quoiqu'avec un profond regret , dans ma première situation. Si Mademoiselle Clémentine persiste dans sa présente résolution , je ferai mes efforts pour y acquiescer. Si elle change de disposition , je me tiendrai prêt à recevoir sa main comme la plus grande bénédiction qui puisse m'être accordée. Seulement permettez moi d'ajouter , que dans le premier cas , la difficulté pour moi sera considérablement augmentée , par la grandeur qu'el-

qu'elle montre dans le papier qu'elle m'a remis samedi.

La Marquise prenant la main de sa fille & la mienne... O pourquoi dit-elle des ames ainsi assorties, seroient-elles séparées!... Et voulez-vous, Chevalier, attendre patiemment à quoi aboutira le... caprice... dirai-je, de ma chère enfant?

Ne tenez pas ma main, ma chère Maman, dit-elle, en la retirant d'un air un peu égaré... Laissez moi retourner à mon appartement, & prier Dieu, que ma fermeté d'ame, qui m'a coûté tant de peine, ne m'abandonne pas. Adieu! adieu Chevalier! Je prierai pour vous aussi bien, que pour moi. Jamais, jamais nous ne serons séparés dans mes dévotions.

Cette Ange s'en alla.

Elle rencontra Camille... Chère Camille! j'ai échapé, autant que je puis en juger; ma main, & celle du Chevalier toutes deux dans celles de Maman!... Ma résolution étoit en danger! Maman auroit pu les joindre, vous comprenez, & alors j'aurois dû être à lui.

Jeronymo avoit suivi en silence, & les larmes aux yeux, la scène qui s'étoit passée entre sa sœur & moi. Il m'embrassa... O le plus cher des hommes! que je répète la question de ma Mère, pouvez-vous attendre patiemment à quoi aboutira le caprice de cette chère fille.

Je le puis; je le veux.

Mais je lui parlerai moi-même, dit-il.

Nous le ferons tous, dit le Marquis.

Il sera bon de le faire, dit le Comte, de peur qu'elle ne se repente quand il seroit trop tard.

Mais

Mais je crois, dit le Père Marescotti, que le Chevalier lui-même ne voudroit pas qu'on pressât trop Mademoiselle Clémentine. Elle allégué le salut de son ame; c'est une forte raison; une raison qu'on ne peut rejeter. Je doute très-fort moi-même qu'elle puisse tenir sa résolution. Si elle le peut, elle méritera la béatification. Mais ne contraignez pas sa persuasion. Je serois bien aise de lire encore une fois le papier, dont le contenu nous a si fort surpris.

Je l'avois dans ma poche. Il demanda la permission de le lire haut. Jeronymo s'y opposoit, mais l'Evêque l'approuvant, il le lut. Il appuyoit avec beaucoup d'emphase sur quelques mots particuliers, & répéta différens passages: vous devinez aisément lesquels c'étoient, mon cher ami, & ils étoient tous aussi frappés, dirent-ils, que s'ils les avoient ouïs pour la première fois: cependant ils s'accordèrent tous à douter; malgré ce qu'elle venoit de dire de la mure délibération sur laquelle elle s'étoit décidée, qu'elle fût capable de persister dans son dessein; & ils me firent beaucoup de complimens à cette occasion.

Mais, mon cher ami, si elle continuë à mettre sa gloire à persister, & s'ils ne sont pas extrêmement pressans en ma faveur, je penche à croire qu'elle a assez de grandeur d'ame, pour la mettre en état de tenir sa résolution. Quand la piété engage le cœur à donner toute sa ferveur aux premiers devoirs, n'est-il pas probable que tous les motifs temporels en seront affoiblis, & qu'ils deviendront des motifs seulement d'un ordre inférieur? Et à présent le Père Marescotti ne voudra-t-il pas essayer encore une fois de rani-

raîmer ses influences sur son esprit? N'est-ce pas son devoir de le faire, zélé catholique comme il l'est? L'Evêque, honnête homme & ferme dans ses principes, comme il l'est aussi, peut-il refuser de seconder le Père Marascotti?

Mais quelles épreuves, mon cher Docteur Bartles, pour un cœur qui est dans l'attente?... Ne nous conviendront-elles pas de la vanité de toutes les espérances humaines pour notre bonheur? Je suis dans une humeur fort sérieuse. Mais que puis-je vous dire là dessus que vous n'avez su beaucoup mieux avant moi. „ Quand „ nous sommes appelés à agir avec grandeur & „ avec courage, vous ai-je ouï dire une fois, „ prêchons par nos actions. ” Les discours seroient alors inutiles. Dieu seul fait si le cœur seroit puni ou récompensé par l'accomplissement de ses souhaits les plus ardents. Mais ce que je fais, c'est que si Clémentine me donnoit sa main & son cœur, & que des scrupules de Religion l'empêchassent d'être heureuse avec moi, je serois moi-même extrêmement malheureux; surtout si je l'avois engagée par mes instances à me favoriser contre son jugement.

L E T T R E XXVI.

Suite.

J'ai été obligé de quitter la plume; mon cœur étoit trop agité pour écrire.

Nous eumes une longue conversation sur
ce

ce sujet extraordinaire avant que de quitter la chambre de Jeronymo. Ils parurent tous douter, comme je vous l'ai dit, que Clémentine pût persister dans sa nouvelle résolution. Le Marquis & la Marquise furent d'avis de la laisser toute entière à sa propre volonté; & le Comte proposa, pour appuyer leur sentiment, que ni l'Evêque, ni le Père Marescotti d'un côté, (quoiqu'il fût question de la Religion) ni Jeronymo & moi de l'autre, ne travaillions ni à ébranler, ni à affermir sa résolution. Jeronymo dit qu'il ne vouloit avoir qu'une conversation avec sa sœur en particulier, avant que de se conformer à cette proposition.

Ils m'en demandèrent mon sentiment. Je leur dis qu'il y avoit dans son papier quelques articles d'une nature trop importante, pour que je refusasse de consentir à leur proposition: mais que cependant, si je remarquois dans nos conversations entre elle & moi, à l'avenir, qu'elle fût disposée à changer de sentiment, & qu'elle parût souhaiter d'être encouragée à déclarer son changement, ils devoient me permettre, & pour mon honneur, comme homme, & par égard pour sa délicatesse, comme femme, de lui montrer l'ardeur de mon attachement pour elle, en prévenant sa déclaration, & même en la sollicitant.

La Marquise baissa la tête, en faisant un sourire d'approbation.

Le Père Marescotti hésita, comme s'il eût quelque objection à faire; mais le Marquis lui ferma la bouche, en disant: Je suis sûr, Chevalier, que nous pouvons compter sur votre honneur, & sur votre délicatesse.

Je

Je suis sûr que nous le pouvons absolument, dit le Comte. Le Chevalier fait se mettre à la place des autres, & oublier ses propres intérêts, pour prendre des mesures justes & raisonnables.

Cela est vrai, dit Jeronymo; mais montrons au Chevalier qu'il n'est pas le seul homme au monde qui puisse agir ainsi.

Vous devez considérer, mon cher Jeronymo, dit l'Evêque, que la Religion est une considération supérieure à toutes les autres. Notre sœur qui suit l'exemple que lui donne le Chevalier, sera-t-elle découragée d'un si noble effort? Mais je souscris à la proposition, en laissant les choses égales des deux côtés.

Père Marescotti, dis-je, il faut que vous me rendiez le papier. Il faudra que j'y recoure souvent pour fortifier mon propre cœur, de manière que je puisse répondre à votre attente.

Le Père souhaita d'en tirer copie; il se retira pour cet effet.

Je ne doute pas qu'il n'en fasse grand usage auprès de la famille, & même auprès de la jeune Dame, si l'occasion s'en présente. Pour moi, si cette noble enthousiaste, quand la chaleur de son imagination sera passée, persiste à croire qu'elle est déterminée par une impulsion divine accordée à ses prières, je tâcherai de lui montrer que je puis répondre à la sommation qu'elle me fait de la soutenir contre moi-même, quoi qu'il puisse m'en coûter.

On m'engagea à rester à dîner. Elle s'excusa d'y paroître, mais souhaita que je la visse au sortir de table.

Camille me conduisit alors auprès d'elle. Je la trouvai pleurante. Elle craignoit, dit-elle, que je ne lui pardonnasse pas. Elle étoit sûre cependant que je lui pardonnerois si je connoissois les combats qu'elle essuyoit dans son ame.

Je tâchai de la calmer. Je lui dis que je lui demandois ses directions, & que j'étois résolu de les suivre; que son écrit me serviroit constamment de leçon; & que sa conscience seroit la règle de ma conduite, par rapport à mes espérances de sa faveur.

O Monsieur! dit-elle, que vous êtes bon! C'est de votre générosité après l'assistance divine que j'attens la force de soutenir ma résolution. Je ne me ressouviens qu'imparfaitement de ce que j'aurois fait; & à quoi j'aurois consenti, la dernière fois que vous étiez avec nous. Mais quand je me connoissois le mieux moi-même, je me sentoís plus disposée à répondre à l'attente de mes pères qu'à la vôtre, par rapport aux deux grands articles de la Religion, & de la résidence. Ma fortune, mon rang, méritoit votre considération, & mon orgueil étoit piqué quelquefois. Mais c'étoit l'intérêt éternel de votre ame, dont la considération avoit le plus de poids sur moi. O Monsieur, si vous aviez pu être catholique!

Elle joignoit alors ses mains, & se les serroit; les larmes couloient le long de ses joues. Que le Dieu tout puissant vous convertisse, Cavalier! ... Mais vous devez me laisser. Je recommande à Dieu mal! ... Laissez-moi, Monsieur. Mais venez me voir demain. Je prie en attendant pour avoir un esprit plus calme. Priez pour

SIR CHARLES GRANDISON. 225

pour moi aussi. Et priez pour vous-même, Chevalier. Le salut de votre ame, de votre ame immortelle, a été toujours mon premier objet.

Elle continua à parler sans suite. Ses yeux paroissoient un peu égarés. Je pris congé d'elle, & sortant avec précipitation pour cacher mon émotion, je surpris le Père Marescotti, qui comme je le vis d'abord évidemment, par la confusion où je le trouvai, & les tentatives qu'il fit pour s'excuser, avoit écouté ce qui s'étoit dit entre Clémentine & moi. Il est aisé qu'un zèle bien intentionné engageât cet honnête homme à faire une bassesse.

Point d'excuses, mon Père, lui dis-je. Si vous doutez de mon honneur, je puis me croire obligé en quelque manière, à la condescendance qui vous fait prendre cette méthode pour m'éprouver. Permettez-moi, mon cher Monsieur, de vous dire, c'est au Père Marescotti que je parle, qu'un homme qui dans les plus grandes actions de sa vie, pense qu'il est sous les yeux du tout-puissant, ne craindra pas d'être ouï par un de ses semblables.

Je vous demande mille pardons, dit-il en hésitant, & confus. Mais je vous trouvais la vérité; j'ai cru qu'il étoit presque impossible, qu'un jeune homme, dont l'amour pour la plus excellente des femmes est indubitable, pût tenir les conditions qui lui étoient prescrites, & s'en empêcher d'user du pouvoir qu'elle avoit sur son cœur... Mais pardonnez-moi, Chevalier.

Pardonnez-vous à vous-même, mon cher Père, je vous pardonne de tout mon cœur.

Je le menai à la chambre de Jeronymo, le suppliant de ne pas ajouter un mot là dessus; & que cet accident ne me fît rien perdre de son estime.

J'ai plus d'une fois, Docteur Bartlet, éprouvé l'inimitié irréconciliable de gens à qui j'avois pardonné quelques bassesses, & qui étoient moins disposés à me pardonner mon pardon, que moi leur faute. Mais le Père Marescotti ne peut être de ces gens-là. Il est capable d'une confusion généreuse. A peine put-il lever la tête pendant tout le tems que je fus là.

Je racontai à la famille, en présence du Père, ce qui s'étoit passé entre Clémentine & moi. Ils parurent surpris de sa fermeté. L'Evêque me dit qu'il avoit envoyé un exprès au Général, pour lui porter un recit fidèle de la présente situation des choses: il m'offrit de m'en montrer la copie. J'étois sûr, lui dis-je, que je pouvois compter sur sa générosité, & sur son honneur; & je serois bien aisé de savoir les sentimens du Général & de son épouse, quand il auroit leur réponse.

Je promis de revenir le matin; & m'étant retiré dans mon logement, j'appris que le Comte de Belvédère m'y attendoit. Saunders & un domestique du Comte étoient ensemble au bas du degré, attendant, & cependant craignant, disoient-ils, mon retour. Saunders avoit dit au Comte qu'il étoit incertain quand je reviendrois; mais il avoit déclaré qu'il m'attendroit quelque tard que ce fût. Ils me prièrent tous deux de prendre garde à moi. Son domestique me dit qu'il avoit eu toujours l'esprit fort en desordre de-

depuis la dernière fois qu'il m'avoit vu, déclarant souvent que la vie lui étoit à charge. Il croyoit qu'il avoit sur lui une paire de pistolets : il me témoigna encore son inquiétude pour ma sûreté, & pour celle de son maître. Ne craignez rien, lui dis-je, le Comte est homme d'honneur ; je ne voudrois pas le blesser pour tout au monde, & j'ose dire qu'il ne me blessera pas.

Je montai incessamment. Pourquoi, Monsieur, lui dis-je ; (en prenant ses deux mains, malgré quelque résistance, dans les deux miennes, pour une double raison) pourquoi ne m'avez-vous pas fait savoir que vous vouliez me faire cet honneur ? Ou pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé chercher dès que vous êtes venu ?

Vous envoyer chercher ! dit-il d'un air sombre ; quoi auprès de votre Clémentine ? Non !... Mais dites moi ce qui a été conclu ; mon ame est impatiente de le savoir. Répondez comme un homme. Répondez en homme d'honneur.

On n'a rien conclu, Monsieur, on ne peut rien conclure, jusqu'à ce que les dispositions de Mademoiselle Clémentine soient pleinement connues.

Est-ce là tout l'obstacle...

Il n'est pas petit. Je vous assure que Clémentine sait ce qu'elle vaut. Elle se mettra à son juste prix. Dans le fort de ses délires, elle a toujours conservé un vif sentiment de cette délicatesse, qui distingue une vraie femme d'honneur : elle brille à présent avec un éclat redoublé, dans tous ses discours, dans toutes ses actions. Elle fera d'autant plus de difficultés que ses parens en feront moins. Rien ne peut se fai-

ré fût ; & si cela peut vous mettre plus à votre aise , car je vois , Monsieur , que vous n'êtes pas calme , je vous promets que dès qu'il y aura quelque vraisemblance à une conclusion , je vous en informerai.

Et rien n'est-il encore conclu ? Et me donnerez-vous de telles informations.

Oui , Monsieur.

Sur votre honneur ?

Sur mon honneur.

Eh bien donc , j'ai encore quelques jours à me traîner sur la terre.

Que voulez-vous dire par là , Monsieur.

Le voici , me dit-il , en retirant ses mains de dedans les miennes , & prenant deux pistolets de poche. Je suis venu , résolu que vous en prendriez un à votre choix , si l'affaire avoit été conclue , comme je le craignois. Je ne suis pas un assassin , Monsieur , & je n'en ai jamais employé aucun. Je n'aurois pas voulu priver Clémentine de l'époux qu'elle auroit choisi. Tout ce que je voulois , c'est que la main à laquelle elle donneroit la sienne , prît auparavant ma vie. Je ne saurois vivre pour la voir la femme d'un autre homme quoiqu'elle ait refusé d'être la mienne . . . Vous auriez vu que je ne puis m'y résoudre.

Quelle témérité ! lui dis-je , mais je vois que votre esprit est en desordre ; autrement le Comte de Belvédère ne pourroit parler ainsi.

Il n'est pas impossible , sûrement , mon cher Docteur Bartlet , (quoique je commence à craindre qu'il n'y ait pas de l'apparence) que Clémentine change de sentiment. Je ne pouvois
par

par conséquent informer le Comte de notre présente situation, parce que l'espérance qu'il auroit pu en concevoir, n'auroit fait, en cas de changement ; qu'augmenter son desespoir. Je me contentai donc de raisonner avec lui sur la témérité de son intention. Et lui ayant renouvelé les assurances que je lui avois faites, il prit congé de moi, si bien remis, qu'il me remercia de l'avis que je lui avois donné, & me dit qu'il en feroit le fondement de ses prières au ciel, pour avoir un esprit plus calme qu'il ne l'avoit en depuis quelques jours.

Saunders, & le domestique du Comte parurent transportés de joie en nous voyant descendre ensemble d'un air de bonne amitié, & en nous traitant très-civilement l'un l'autre.

J'aurois dû vous dire, que le Comte, de son propre mouvement, en passant dans mon antichambre pour s'en aller, laissa ses deux pistolets sur une fenêtre. Mon cher Grandison, dit-il, qu'ils restent sous votre garde : ce sont des pièces bien travaillées. Où l'un d'eux auroit-il pu m'envoyer, à présent ! ... Et dans quels embarras, en me survivant, vous étranger, n'auriez-vous pas pu vous trouver ; ce que je ne considérerois point alors, car je n'avois de mauvais dessein que contre ma malheureuse existence ! Je ne veux plus avoir ces armes en mon pouvoir...

Je finis ici pour cette nuit. Je n'expédierai par ces Lettres, jusqu'à ce que je voye ce qui arrivera demain. Mon cher ami ! Que l'incertitude est cruelle ! ... Peut-être me serois-je cru plus obligé à la supporter, si je m'étois trouvé ainsi engagé. Hé, & ces suspects, par ma faute,



L E T T R E " XXVII.

Suite.

J'allai le matin, suivant ma promesse, au Palais de Porretta. Je trouvai toute la famille, excepté la Marquise & sa fille, dans la chambre de Jeronymo. Mon entrée, je suppose, avoit quelque chose de trop triste; car Jeronymo, quand je m'approchai de lui, dit en me serrant la main; Cette fille capricieuse, cette fille extraordinaire! comment puis-je lui pardonner de tourmenter ainsi le cœur de mon Grandison?

Le Père Marescotti avoit un air si embarrassé que j'eus pitié de lui. Je lui pris la main, & d'un air d'amitié, je lui dis; Y a-t-il quelque espérance, mon bon Père, que j'aurai l'honneur de vous appeler un des meilleurs amis de ma maison en Angleterre?

Je ne lui donnai pas le tems de répondre, de peur qu'il ne fût pas assez rassuré; & m'adressant à l'Evêque; Monsieur, lui dis-je, je vous fais la même question; y a-t-il quelque vraisemblance que j'aurai droit de lier une amitié plus intime avec le Père Marescotti? Je réponds pour moi-même, & par vanité, que nous nous aimons déjà l'un l'autre.

Cher Grandison! dit le Marquis en me serrant la main, & m'appellant des noms les plus tendres, excepté celui de fils. Jeronymo s'effuyoit les yeux. Le Comte me fit compliment d'une voix attendrie. L'Evêque se taisoit.

Je vois, pensai-je, que l'admirable Clémentine persévère! ... La Religion, qui peut faire tant pour elle, ne me laissera pas, j'espère, privé de ses précieuses consolations. Si je ne puis être heureux au gré de mes souhaits, je suis dans les mains de la Providence, & je ne me livrerai pas à un desespoir indigne d'un homme ... Cependant la grandeur d'âme de cette chère fille! pensois-je ... Pourquoi n'ont-ils pas suivi plutôt des méthodes douces avec elle? Alors, vraisemblablement, il n'y auroit point eu de raison supposée pour m'inviter à quitter ma patrie, d'où j'ai été si longtemps absent, & à venir encore en Italie! ... Elle auroit alors, selon toute apparence, recouvré sa raison: je n'aurois pas su de quelle grandeur elle étoit capable; & sa soumission filiale m'auroit dégagé à la fois de toute obligation d'honneur, & de toute espérance de faveur!

La Marquise entra bientôt après. La manière dont elle me parla confirma mes craintes. Cher Grandison, dit-elle, en mettant sa main sur la mienne; comment va? Voyez notre cher Jeronymo ... Combien il est mieux ... Par quel retour pouvons-nous reconnoître votre bonté pour lui? J'allai hier vers la chère fille, quand vous fûtes sorti. Elle étoit effectivement un peu indisposée de ses vapeurs. Mais ce desordre se passa en prières pour vous, & pour elle-même. Je viens de chez elle; elle a eu une nuit tranquille; elle a l'esprit calme, & je puis dire serein. Toute son inquiétude, est de savoir comment vous montrer sa gratitude.

Il est impossible, Madame, lui dis-je, que

je sois joyeux de votre joie. Mademoiselle Clémentine, je crains, persévère dans sa résolution!...

Je lui ai parlé en votre faveur, Chevalier. Si vous l'aimez, dit-elle, comme nous le croyons tous, elle sera encore à vous.

Chère Madame, dis-je, transporté de joie, dites moi...

Permettez moi de vous interrompre, Chevalier; je ne dois pas vous abuser, ni vous tenir en suspens; elle vous priera, dit-elle, de recevoir sa foi... si...

Si quoi, Madame.

Ecoutez moi avec patience, Chevalier... si vous voulez accepter les conditions, auxquelles nous aurions consenti qu'elle fût à vous la dernière fois que vous futes en Italie... Voilà sa proposition... faite de son propre mouvement... Elle a peur, (c'est son expression, Monsieur) elle a peur que ce ne soit inutilement: mais comme vous ne lui avez pas fait de refus à elle-même, elle a prié que je vous fisse la question en son nom, pour sa propre tranquillité à l'avenir, si vous la refusez. Le Chevalier Grandison est généreux; il est juste; il est poli: il ne peut que recevoir cette proposition de mon enfant par sa Mère comme la plus grande complaisance de la part de l'une & de l'autre.

Je me baissai. J'allais parler; mais tous en différentes manières tombèrent sur moi en même tems.

Sur mes genoux, Chevalier, je vous en conjure, dit le Père Marescotti.

O Chevalier! dit l'Evêque, que vous pouvez nous rendre tous heureux!

Su-

Surement vous le pouvez, vous le ferez, vous le devez, Chevalier! dit le Comte; si vous aimez la chère créature; comme nous supposons que vous l'aimez.

Vous ne voudrez pas, j'espère, cher Grandison, refuser ma fille, dit le Marquis. Demandez nous toutes les conditions que vous voudrez. Dans un mois, elle sera avec vous en Angleterre; nous l'y accompagnerons, & nous y resterons jusqu'à ce que vous venilliez revenir avec nous.

Jeronymo à côté de qui j'étois, saisit ma main, en sanglotant... Pour l'amour de Dieu, pour l'amour de moi, pour l'amour de nous tous, pour l'amour de votre ame, mon Grandison, soyez des nôtres. Que votre Jeronymo vous appelle frère. Si mes larmes, si mes prières pouvoient quelque chose, dit la Marquise, laissez moi appeler mon enfant, & elle vous donnera sa main en notre présence. Elle pense, outre l'intérêt qu'elle prend à votre ame, qu'elle doit en reconnaissance de notre complaisance pour elle, insister sur les conditions auxquelles nous aurions voulu qu'elle fût à vous.

Très-cher Grandison, reprit l'Evêque, ne refusez pas ma sœur; ne refusez pas la fille du Marquis, & de la Marquise de Porretta, ne refusez pas Clémentine qui s'offre à vous.

Ils se turent tous; leurs yeux étoient fixés sur moi. Il y a, répondis-je, une condescendance trop généreuse, à m'imposer une pareille tâche. Mais *refuser* Mademoiselle Clémentine, dites-vous! Que vous déchirez mon ame par une telle supposition! Je vois votre compassion

pour moi, dans le jour sous lequel vous n'avez pu douter que je la vetrois. La proposition quoique généreuse, & pleine de condescendance, que me fait Mademoiselle Clémentine, de lui accorder des conditions qu'elle me refuse, me montre de quelle importance elle croit la différence de Religion. Ai-je besoin de vous répéter, Monsieur, dis-je à l'Evêque, quelles sont mes pensées sur ce sujet? Plût au ciel que les conditions ne fussent pas différentes de celles dont on est convenu ci-devant, & qu'elles fussent telles que je pusse m'y soumettre! J'ai une seule consolation, c'est que le pouvoir du refus est du côté où il doit être. Clémentine est un Ange; je ne suis pas digne d'elle. Cependant, permettez moi d'ajouter une chose, cette compagnie ne peut me trouver trop grave dans cette occasion... Si je devois toujours vivre sur cette terre; si j'étois convaincu qu'il n'y a point de vie après celle-ci; vos ordres & ceux de Clémentine seroient des loix pour moi. Mais n'a-t-elle pas la bonté de dire dans son papier, „ que j'ai les mêmes idées qu'elle de la „ brièveté & de la vanité de la gloire de ce „ monde, & de la durée de celui qui est à venir?”

Ils se regardoient l'un l'autre. Il est dur, extrêmement dur, dit l'Evêque, pour un homme convaincu de la vérité de sa Religion, d'accorder à un autre, d'une croyance différente, ce qu'il s'attend qu'on devroit lui accorder pour lui-même. Vous, Chevalier, cependant vous le pouvez, & vous avez assez de grandeur d'ame pour juger favorablement de ceux qui ne le peu-

peuvent. Je vous aime, mais je voudrois bien vous aimer davantage.

La Marquise pleuroit. Ma chère ame, dit le Marquis, prenant sa main avec la tendresse d'un Amant, mais parlant un peu trop durement de moi, pour sa générosité ordinaire... Combien de larmes cette affaire ne vous a-t-elle pas coûté! Mon cœur saigne en vous voyant pleurer. Consoloz vous, consolons nous l'un l'autre. Le Chevalier Grandison est effectivement indigne de ma fille, indigne des conditions que nous lui avons offertes; indigne de nos sollicitations réunies... C'est un homme inflexible.

J'étois extrêmement touché. Après avoir un peu hésité, je demande, Messieurs, leur dis-je, la permission de me retirer pour quelques momens. Je reviendrai aussitôt que j'aurai pu me remettre du trouble que me causent les reproches, dirai-je, mal entendus? du meilleur des hommes, que je révère de tout mon cœur.

Je me levai en disant cela; je sortis, & je fis deux ou trois tours dans le Salon.

Je n'attendis pas qu'on me fît demander; mais je rentrai avec un air aussi serein que je pus le prendre, & je les trouvai s'entretenant avec chaleur: ils se levèrent tous en me revoyant, & paroissoient charmés.

Le Marquis venant à moi: Chevalier, dit-il, je suis fâché...

Pas un mot là dessus, Monsieur, lui dis-je en l'interrompant. Je suis sorti, non point par manque de respect; ou par ressentiment, mais uniquement de douleur, de ne pas mériter dans votre opinion l'honneur que me fait une person-

me qui vous est si chère. Pensez que je suis malheureux, Monsieur, & plaignez moi : ce n'est point par obstination, c'est par principes que je me détermine ; c'est ce qui détermine tous ceux qui sont ici, & la chère Clémentine ; ne nous passerons-nous pas les uns, aux autres, d'être gouvernés par les mêmes motifs ?

O que ne puis-je embrasser mon quatrième fils ! dit la Marquise. L'Evêque m'embrassa ; Cœur généreux ! dit-il. Jeronymo témoigna par ce qu'il dit, la tendresse de son amitié. Et faut-il, dit le Comte, que ce jeune homme ne soit pas un de nous !

Après qu'on eut bu le chocolat, la Marquise me fit signe de la suivre vers la fenêtre. J'y courus : elle me fit un compliment à voix basse, comme me regardant propre à être consulté dans un cas qui intéressoit la délicatesse de son sexe, & me demanda ce que je voulois qu'elle dit à Clémentine, qui m'avoit offert sa main à des conditions qu'elle se flattoit que je voudrois accorder ? Dirai-je à ma chère enfant qu'elle est *rejetée* ?

Mademoiselle Clémentine rejetée ! ... Ma chère Madame, comment puis-je soutenir l'idée qu'elle fût seulement cette supposition ? ... Aïez la bonté de lui dire qu'on m'a encore fondé sur le changement de Religion, comme pouvant me procurer sa faveur : mais qu'on m'a trouvé si ferme, qu'il n'y a point d'espérance de ma *conversion*, comme vous l'appellerez. Et aïez la bonté de lui rappeler (cela pourroit paroître contraire à nos conditions si je le faisois moi-même) que je ne lui demande point un changement ;

ment ; & qu'ainsi les conditions ne sont pas égales.

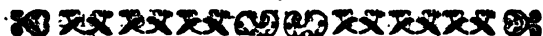
Je voudrois bien , oh je voudrois bien , Chevalier ! ... elle s'arrêta ... Mais ne parlons plus sur ce sujet , reprit-elle . Je vais voir comment la chère créature est à présent .

Elle me quitta pour aller vers sa fille . On changea de conversation .

La Marquise revint au bout d'environ une demi-heure . Elle me dit qu'elle avoit suivi mon avis ; mais que Clémentine paroïssoit mécontente , & inquiète ; & que comme elle n'avoit pas demandé à me voir , elle me conseilloit de renvoyer ma visite à l'après-midi , parce qu'elle auroit plus de tems par là pour reprendre ses esprits , & elle-même plus d'occasion de lui parler .

M'excusant de rester à dîner , je suis venu dans mon logement , & pour me distraire , j'ai eu recours à ma plume .

Je laisse ce que j'ai écrit , jusqu'à mon retour de chez eux .



LETTRE XXXVIII.

Suite.

En entrant dans le Palais de Porretta , je fus prié d'aller faire un tour de jardin avec l'Evêque . Je trouvai avec lui le Père Marescotti .

Cher Grandison , dit l'Evêque , en venant à moi , & me prenant la main , il faut que vous décidiez un point entre le Père & moi , sur lequel nous craignons que nous ne vous soyions un peu responsables .

K 6

Je

Je me taisois; il continua.

Clémentine est fort calme. Elle a envoyé demander le Père & moi, un peu après que vous nous avez quitté. Elle nous a fait plusieurs questions par rapport à vous; & a exigé que nous lui donnassions notre avis, comme Ecclésiastiques, & d'une manière dont nous pussions répondre à notre propre conscience. Sa première question a été si nous pensions qu'il y eût quelque espérance de votre conversion?... J'ai répondu non.

Je ne crois pas, dit-elle, qu'il voulût changer de Religion pour une femme, pas même pour une couronne, tant qu'il n'est pas convaincu de la fausseté de la sienne, & de la vérité de la nôtre. Mais je vous demande encore, pouvez-vous, & le Père Maréscotti, convaincre son jugement? Je penserois que ce ne doit pas être une tâche si difficile, s'avans & gens de bien comme vous l'êtes tous deux; homme de bien, modeste, patient, sans présomption, comme il l'est lui-même; ayant été si longtems parmi les Catholiques; étant sorti si jeune d'Angleterre, laissé si jeune à sa propre conduite, & devant voir la différence des deux Religions à l'avantage de la nôtre, quand il n'en jugeroit que par l'efficacité de l'une & de l'autre sur la conduite & les mœurs de ceux qui les professent; car sûrement, les jeunes gens de naissance, que les parens envoient des pays hérétiques dans le nôtre, pour étudier nos mœurs, & perfectionner les leurs, ne sont pas ce qu'il y a de plus méchant dans ces pays.

Je lui ai dit, continua l'Evêque, que, pour par-

parler sans partialité, il y avoit des bons & des méchans de toute nation ; qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle en vît d'autres que les bons de la sienne ; que vous & M^r. Beaumont pouviez nous convaincre qu'il y avoit des gens de bien parmi les Protestans ; & que de tems en tems, nous voyons de jeunes gens de cette Religion, qui ne faisoient pas deshonneur à leur pais. Mais, continuai-je, j'ai déjà discuté ce sujet avec le Chevalier Grandison : vous savez que j'ai été appelé à le faire ; & j'ai trouvé qu'il étoit Protestant par principe, & qu'il avoit beaucoup à dire en sa faveur. Vous, mon Père, vous ne me passerez pas cela ; mais vous n'êtes jamais entré avec lui en dispute sur ce sujet, d'aussi près que moi.

Ma sœur me demanda alors, continua l'Évêque, si je pensois que ses propres principes sur la Religion fussent en danger, si elle devenoit votre épouse, & qu'elle allât avec vous en Angleterre.

Nous la renvoyâmes tous deux à quelques articles du papier qu'elle vous a remis.

Mon cœur, dit-elle, ne seroit jamais à l'épreuve d'un traitement doux & généreux. La tendre complaisance qu'ont eu pour ma faiblesse, mon Père, ma Mère, mes Frères, & mon Oncle, ont fait ce que l'oposition, & la cruauté, comme vous voyez, n'avoient pu faire. La compassion, l'humanité du Chevalier Grandison, sa fermeté dans ses principes, pour lesquels vous avouez qu'il a beaucoup à dire ; cela joint au sentiment que j'ai toujours eu, sur l'exemple de ma Mère, de la soumission d'une bonne femme,

m'ébranleroit dans ma foi; & en ce cas je serois malheureuse; mon Confesseur le seroit aussi. Je suis déterminée dans mon esprit, ajouta-t-elle, comme vous l'avez vu, mon frère; mais je vous demande votre sentiment; & à vous, Père Marescotti. Le Chevalier est à présent votre favori à tous deux. Il n'est question à présent que de la Religion... N'est-il pas trop probable que ma foi seroit ébranlée, si je lui appartenais?

Nous lui dîmes franchement notre sentiment, comme Ecclésiastiques, continua l'Evêque. Pourrions-nous faire autrement, Chevalier? Cependant nous sommes prêts tous deux à nous accuser nous-mêmes d'avoir enfreint nos conditions. Dites nous si vous le pensez ainsi.

Je ne puis, Monsieur, lui dis-je, en juger sur ce recit général. Si vous avez fait plus que de répondre à ses questions; si vous vous êtes étendus en raisonnemens sur ce sujet; je dois croire que vous avez manqué aux conditions, quoique je ne puisse qu'approuver beaucoup votre franchise à mon égard dans cette occasion.

Nous avons été pressés, Chevalier, nous avons parlé avec chaleur...

Eh bien, Monsieur, sommés comme vous l'étiez tous deux de parler, il n'auroit pas convenu à vos caractères d'être froids... Pour moi, je me suis rappelé la conduite de votre admirable sœur par rapport à moi, pendant tous les différens degrés de son délire. Et je n'ai pu me rappeler aucun trait d'un attachement purement personnel. Je n'ai pas besoin de vous dire, mon Père, ni à vous, Monsieur, combien elle est zélée catholique. Elle a souhaité de bonne heure que je le devinsse;
&

& si je ne m'étois pas cru obligé en honneur, par la confiance qu'avoit en moi toute la famille, d'éviter ce sujet, nos conversations particulières, quand elle m'honoroit du nom de son précepteur, auroient roulé ordinairement là dessus. Sa triste maladie venoit de son zèle pour la Religion, & de ses efforts pour cacher ses combats à ce sujet. Jamais elle n'a dit un mot qui eût rapport au mariage dans ses rêveries. Elle y étoit encore inquiète pour l'âme de celui dont elle souhaitoit de faire un prosélyte; & elle déclara qu'elle renonceroit volontiers à la vie, si elle pouvoit satisfaire ce premier de ses souhaits. D'autres fois elle me suposoit marié avec quelque autre femme, & toute son inquiétude généreuse étoit, que ce ne fût pas avec une personne dont le choix pût faire deshonneur aux sentimens qu'elle faisoit profession d'avoir pour moi. Une autre fois elle souhaitoit de faire connoissance avec mes sœurs; elle esperoit qu'elles viendroient en Italie: elle se proposoit de les perfectionner dans l'Italien, & elle-même dans l'Anglois. Mais pour moi, elle ne me demandoit que quelques visites de tems en tems, quand elles seroient venues. J'ai la vanité de penser que je suis fort avant dans ses bonnes grâces. Mais il est évident, que, comme cela doit être, la Religion va avant tout dans son esprit. Par toutes ces considérations, j'ai tâché de m'expliquer la noble conduite de votre sœur, & j'en suis d'autant moins surpris à présent qu'elle a recouvré sa mémoire. Elle est en tout, grande, uniforme; & très-vraisemblablement nous aurions été dans une situation différente, depuis

puis longtems, si on avoit cédé à son désir dans le tems qu'elle étoit si pressante... Et pourquoi? Uniquement, pour qu'on lui permit une seconde entrevue, une visite d'adieu, après qu'elle avoit montré un peu auparavant qu'elle ne pensoit point au mariage.

Et si elle n'avoit pas été confiée à la conduite de la cruelle Laurana, dit l'Evêque...

De laquelle, Dieu soit loué, dit le Père, j'ai servi à la délivrer.

Par tout cela, continuai-je, je n'ai point dessein de faire des reproches; mais seulement de faire remarquer, combien les sentimens de cette illustre fille ont été d'accord avec eux-mêmes, quand elle a été en état de réfléchir. Et que me reste-t-il à faire à présent, sinon de prendre mon parti, s'il est possible, sur une conduite, qu'il faut que j'admire toujours, quelques regrets qu'elle puisse me coûter par ses conséquences par raport à moi en particulier? Vous pensez, Monsieur, je le crains, qu'elle ne se tienne à la résolution qu'elle m'a remise par écrit.

A moins que vous-même, Chevalier...

Cela, Monsieur, est hors de question. Permettez moi, toutefois, de vous rappeler que je ne lui ai point prescrit cette dure condition, dont on m'en fait une indispensable. Cependant Mademoiselle Clémentine est la seule femme au monde que j'eusse souhaité de posséder aux conditions auxquelles j'aurois été fier de recevoir sa main. Car il est aisé de prévoir, que de grands inconvéniens doivent accompagner généralement un mariage entre personnes de

de différentes Religions , l'une zélée , l'autre n'étant pas indifférente.

Mais , Chevalier , vous nous tenez pour absous , le Père Marescotti & moi.

Où , Monsieur , soyez vos propres juges. Ce n'est pas moi qui ai proposé la condition. J'y ai consenti par égard pour ceux qui l'ont prescrite , & pour votre sœur. Je ne pouvois souhaiter , malgré sa faveur déclarée pour moi , de la presser contre des raisons de conscience , sur lesquelles elle appuie si fort. Comment le pouvois-je , pendant que la Religion , & la générosité de ses parens envers elle , exigeoient , comme elle le croyoit , qu'elle surmontât ses sentimens pour moi ? Je voulois donc m'accommoder à la proposition , attendre l'issue de sa détermination volontaire , & me laisser gouverner par là ; mais à présent que votre Grandeur , & le Père Marescotti , se sont dispensés de la condition , je présume qu'elle ne me lie plus.

Que veut dire mon cher Grandison ?

Seulement ceci : Je ne pourrois paroître porter un amour aussi ardent à l'admirable Clémentine , que doit l'avoir un homme qui aspire à l'honneur de la posséder , si je ne faisois pas un effort pour la convaincre qu'elle peut être heureuse avec moi par rapport à l'article qui l'inquiète si fort. La délicatesse de son sexe fait peut-être qu'elle s'attend qu'on la refute , & qu'on la persuade. Permettez moi de lui donner des assurances d'une exactitude inviolable à garder ma parole d'honneur en ce point. Il me convient comme homme , & comme son admirateur , de lever ses scrupules , si je le puis , avant que d'y sacrifier mon amour. Vou-

-Voudriez-vous raisonner avec elle sur le mérite des deux Religions?

Non. Je ne l'ai jamais fait ; Je voudrois seulement l'assurer de la ferme résolution où je suis, de ne jamais essayer de l'attirer dans la mienne, & de ne point traverser les efforts de son Confesseur, pour l'affermir dans la sienne. Mais quand nous ne considérerions seulement que son repos d'esprit pour l'avenir, auquel est attaché celui de toute votre famille, & que vous voyez qu'elle avoit elle-même en vuë, dans la proposition qu'on m'a faite de sa part, il est bon de voir si sa résolution est appuyée sur un fondement inébranlable, afin qu'elle ne puisse pas avoir regret dans la suite à cette démarche, quand peut-être...

Je vous entends, Chevalier... Cela est prudent, cela est obligeant ; aussi bien pour elle que pour nous.

Je serois bien aise, Monsieur, que vous fussiez à portée d'entendre tout ce qui se dira entre nous à cette occasion. Je dois faire un seul effort. Si elle est déterminée, je ne la presserai pas davantage. Pour le monde entier, & pour Clémentine elle-même, je ne voudrois pas qu'elle agit contre sa conscience ; ni prendre avantage de sa déclaration répétée, qu'il est en mon pouvoir de la retenir, ou de la laisser en liberté. Je ne voudrois pas seulement insister là dessus, de peur que si elle changeoit de résolution, ce ne fût par égard pour une espèce d'engagement renfermé dans cette déclaration, & non point de cœur. Non, Monsieur ; elle sera entièrement libre. Je ne voudrois pas, toute excellente qu'elle

le est, accepter sa main contre sa conscience. Ni ma conscience, ni, permettez moi de le dire, mon orgueil, ne me le permettroient pas. Mais le monde, aussi bien que mon propre cœur, me trouveroit blâmable, si je ne faisois pas un effort : s'il est sans succès, j'en serai plus tranquille ; & elle aussi. Mettez vous, Monsieur, à portée d'entendre notre première conversation.

Je ne voulus pas, mon cher Docteur, proposer au Père Marescotti d'en être, de peur de lui renouveler sa peine sur ce qu'il avoit écouté ce qui s'étoit dit entre Clémentine & moi.

Je puis absolument compter sur votre honneur, Chevalier, repliqua l'Evêque. Nous sommes venus de nous-mêmes à souhaiter sincèrement cette alliance. Mais je vous avoue que le Père Marescotti & moi, après la révolution inattendue arrivée dans ma sœur, nous croyons que vous serez plus heureux tous deux, si cette alliance n'a pas lieu. La différence de Religion ; sa maladie...

N'en parlons plus, Monsieur, si je ne puis réussir, je tâcherai de trouver ma consolation dans la raison, & la reflexion. En attendant, tout ce que je vous demande, c'est que vous me justifiez de toute brèche prétendue à la condition, aussi bien dans votre esprit, qu'auprès du reste de la famille, si je fais ce seul effort. Après quoi, s'il ne réussit pas, quoi qu'il m'en doive coûter ; je m'oublierai moi-même, & me joindrai à vous, & au Père Marescotti, pour nous assurer le terrain que nous avons gagné dans la guérison de la plus noble des ames.

Ils se regardoient l'un l'autre, comme s'ils eussent

eussent craint l'événement. Le Père parla à l'oreille de l'Evêque. Je crois, par un ou deux mots que je ne pus m'empêcher d'entendre, que c'étoit pour l'engager à se mettre à portée, comme je l'avois proposé, d'entendre notre conversation.

M'étant tourné pendant qu'ils parloient bas ; Ne vois-je pas Camille, Monsieur, lui dis-je, qui examine nos mouvemens, comme si elle attendoit pour parler à quelqu'un de nous ?

Je l'ai vue depuis quelque tems, dit le Père Marescotti.

L'Evêque lui fit signe d'avancer ; & elle me dit que sa jeune maîtresse souhaitoit de me voir.

Je la suivis. Clémentine étoit seule. Camille m'introduisit auprès d'elle, & sortit.

Elle étoit fort confuse à mon approche. Elle changea plusieurs fois de couleur. Souvent elle me regardoit, souvent elle détournoit les yeux, & soupiroit, deux ou trois fois elle toussa, comme si elle eût la voix embarrassée ; mais elle ne pouvoit trouver les mots pour exprimer le travail de son esprit. Il étoit aisé de voir que sa perplexité ne m'étoit pas favorable. Je crus qu'il seroit cruel de ne pas la mettre en train de parler.

Que ma chère Clémentine ne craigne pas de dire tout ce qu'elle a sur le cœur, à un homme qui préfère hautement la paix de votre esprit à la sienne propre.

J'avois, j'avois, dit-elle, beaucoup de choses à vous dire, avant que de vous voir ? mais à présent, que vous êtes ici... elle s'arrêta.

Pre-

Prenez du tems pour rappeler vos idées, Mademoiselle, j'ai parlé dans le jardin avec l'Evêque, & le Père Marefcotti. Je les révère beaucoup tous deux. Vous les avez consulté sur l'écrit que vous m'avez remis. J'espère par là que votre esprit peut recouvrer sa tranquillité. Jamais, ma très-chère Demoiselle, je ne vous presserai sur l'article de la Religion. Vous serez absolument maîtresse de votre volonté. Vous me préférerez les conditions qu'il vous plaira, par rapport à votre genre de vie, vos plaisirs, vos gratifications à vos domestiques, & à d'autres. Aiant le Père Marefcotti, & votre Camille avec vous, vous serez aussi à l'abri de tout changement, que vous pouvez l'être dans la maison de votre Père.

Ah Chevalier!

Nous pourrions, peut-être, engager votre Père & votre Mère, à nous honorer de leur compagnie, dans votre premier voyage en Angleterre. Depuis quelque tems ils n'ont pas été si bien qu'il seroit à souhaiter. Nous avons des bains souverains pour plusieurs indispositions. En les prenant, en changeant d'air, leur santé gagnera vraisemblablement... Jeronymo...

Ah Chevalier! Elle se leva & se rassit plusieurs fois, dans une grande émotion. Je continuai.

Jeronymo, notre chér Jeronymo, nous accompagnera, j'espère, avec son habile Lowther. Ces bains sont fortifiants.

O Chevalier! Quel homme vous êtes...

Elle s'arrêta avec un air d'attention, comme
lou

souhaitant que je continuasse... Et quand vos dignes & chers pères verront leur Clémentine heureuse, comme elle le sera, si toute la tendresse d'un cœur peut la rendre heureuse, qu'ils seront tous heureux eux-mêmes!... Votre chapelle, Mademoiselle!... Votre Confesseur!... Vos propres domestiques!...

Ah Monsieur, Monsieur!... Dois-je écouter de telles tentations; après ce que je vous ai donné par écrit, sur une si libre délibération? O ciel, & toute l'armée des cieux, dirigez moi! Elle eut recours à son chapelet; elle dit un pater, comme je le compris par quelques mots à demi prononcés. Elle reprit son air attentif. Mes sœurs, Mademoiselle, vous révéreront. Vous aurez du plaisir à les appeler vos sœurs. Leurs Epoux sont de la première distinction. Je ne demande pas de la fortune. Je ne demande que vous, & je vous demande à vous-même. Mon bien est considérable, & le devient davantage. L'orgueil que j'ai d'être indépendant, & dans le pouvoir d'obliger, ne me permet pas d'être imprudent du côté de l'économie. Ma principale demeure, dont je fais cas parce qu'elle n'est pas d'un jour, quoiqu'elle ne soit pas si magnifique que votre Palais de Bologne, est élégante, spacieuse, commode. L'écrit que vous m'avez remis, me montre que votre âme est aussi grande que votre naissance. Je vous révère pour les pieux & nobles sentimens qu'il contient. Dans quelles obligations ne me mettra pas votre bonté, si vous pouvez gagner sur vous-même de compter sur mes assurances, que je ne
cher-

chercherai jamais à vous inquiéter au sujet de la Religion; & si vous pouvez vous contenter du libre exercice de la vôtre, en me laissant suivre la mienne! Ma, chère Demoiselle, pourquoi cela ne pourroit-il être? Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser aussi libre que je suis disposé à vous laisser libre vous-même? J'ai à alléguer des raisons de justice, de générosité à une Dame, qui sûrement ne peut qu'être juste & généreuse. Voyez, Mademoiselle, voyez, chère Clémentine, si vous ne pouvez, en me rendant heureux, être heureuse vous-même?

Je pris sa main qui ne résista point: je la baisai; elle soupira. Elle pleura, & se taisoit.

Avec quel plaisir, continuai-je, ne retournerez-vous pas chaque année dans votre patrie ou en Angleterre? Que vous serez tendrement reçue tout à tour de nos anciens parens, & des nouveaux! Jamais vous ne reverrez l'Angleterre, sans être accompagnée de quelqu'un de vos parens, tantôt l'un, tantôt l'autre. Votre Grandison, Mademoiselle, permettez moi de m'appeler ainsi, n'a pas, il ose le dire, un cœur étroit. Vous voyez comment il peut bien vivre avec les plus zélés de votre Religion, sans être cependant un hypocrite; mais quand il y est appelé il ne craint pas de confesser la sienne. Ma très-chère Clémentine, (je pressai encore sa main de mes lèvres) dites que vous croyez pouvoir être heureuse avec moi, & rendez moi par votre amour le plus heureux des hommes.

O Monsieur! Dieu m'est témoin... Mais laissez moi, laissez moi pour quelques momens. Je n'ose me fier à moi-même.

Ne

Ne m'ordonnez pas de vous quitter, Mademoiselle, jusqu'à ce que vous soyez décidée en ma faveur ... Dites moi, ne pouvez-vous être contente du libre exercice de votre Religion? ... Le Père Marescotti, Camille, avec vous ... Une année seulement de suite en Angleterre ... La suivante en Italie, sous les yeux d'un Père, d'une Mère, de frères qui vous affermiront dans votre Religion.

Ah Monsieur! Il faut que vous vous retiriez ... En vérité il le faut. Vous ne me laissez pas libre ... Vous devez me laisser considérer ... De cet instant, autant que je puis le voir, dépend une éternité de bonheur ou de misère.

Ne m'éloignez pas de vous; ne m'ordonnez pas de vous quitter, cédez à ce tendre mouvement que je me flatte de voir en ma faveur. Je cherche votre bonheur, en poursuivant le mien. Votre bonheur éternel ne peut être en danger. Ma conscience m'obligera à affermir la vôtre, quand je verrai que c'est la vôtre. Ne m'ordonnez pas de vous quitter, excellente Clémentine, ne m'ordonnez pas de vous quitter!

Il le faut, il le faut ... Comment puis-je me fier à une voix, qui est la voix de l'amour, & qui en appelle à ma tendresse, à ma justice, à ma générosité? ... Ai-je jamais été sans générosité, injuste, cruelle? ... Et si je suis ainsi ébranlée à présent, que ne seroit pas, si j'étois à vous, le sentiment de mon devoir! ... O laissez moi, Monsieur, pour quelques momens, laissez moi.

Soyez favorable, Mademoiselle, soyez favorable à mes humbles espérances: c'est tout ce que

que je dirai à présent : j'obéis. Lui faisant alors une profonde révérence, je passai dans l'appartement voisin ; elle dans son cabinet.

Je sortis doucement, & j'entendis les pas précipités de quelqu'un qui sortoit de l'appartement où j'entrois. C'étoit apparemment l'Evêque qui s'étoit placé là pour entendre ce que nous dirions, comme je l'en avois prié.

Il se passa plus d'un quart d'heure avant que j'entendisse Clémentine se remuer ; ce fut alors pour me chercher.

J'étois assis d'un air pensif, repassant les embarras où je m'étois trouvé avec quelques-unes des plus excellentes femmes, en differens païs, comme vous le savez, mon cher Docteur Bartlet ; & sur-tout considérant l'étrange révolution arrivée dans cette excellente créature. Elle s'approcha de moi avec un air de majesté, mêlé cependant de tendresse : je m'avançai, & pris sa main en mettant un genou en terre. Mon destin dépend de cette bouche, lui dis-je : j'allois continuer, mais m'interrompant, O Monsieur, dit-elle, je n'entens point, il n'est pas sûr pour moi d'entendre cette voix, accompagnée de ces manières ... Laissez moi me mettre à genoux devant vous ... J'ai imploré la protection divine, Une force irrésistible m'ordonne de vous dire ... Cependant que dirai-je ? Si j'essaie les raisonnemens, je suis perdue ! Cela ne me montre-t-il pas que si j'étois à vous, il faudroit que je fusse tout ce que vous voudriez ? Et alors mon repos éternel ! mon bonheur éternel ! ... O Monsieur ! Je ne doute pas de votre justice, de votre générosité ... Mais je me crains moi-même.

*Ne cherchez pas, laissez moi vous le ré-
 me ... Ne cherchez pas, laissez moi vous le ré-
 peter, dit-elle avec un air un peu égaré, ne
 cherchez pas à m'engager par votre amour.
 Elle plia un genou. Je craignis qu'elle ne
 s'évanouît. Je la soutins avec mon bras.*

*Laissez moi, laissez moi, pour couper court,
 vous renvoyer à mon papier pour tout ce que
 j'avois dessein de vous dire. On n'y répond
 point, on n'y peut répondre à ma satisfaction.
 Soyez mon avocat auprès de vous-même, de-
 vant votre propre cœur, & ne cherchez pas à
 m'engager par votre amour.*

Quoi qu'il puisse m'en coûter, lui dis-je en
 prenant ses deux mains, & me baissant respec-
 tueusement, je céderai à votre volonté. Jamais
 je ne vous presserai sur ce sujet, à moins que
 votre frère l'Evêque ne me donne des esperan-
 ces d'un heureux changement de disposition.

Le meilleur des hommes! dit-elle, en reti-
 rant ses mains, & les joignant ... Mais ce n'est
 pas assez ... Il faut que vous me promettiez vo-
 tre amitié. Il faut que vous me permettiez de
 vous appeler mon frère. Vous devez être mon
 maître, & moi votre disciple encore une fois ...
 Heureux jours que ceux-là! Les plus heureux
 de ma vie! Et encouragez moi, confirmez moi
 dans la résolution que j'ai prise, autrement je
 ne puis être tranquille.

Regardez moi, Mademoiselle, comme votre
 frère, votre ami; mais cette dernière tâche de-
 mande plus de grandeur d'âme que je n'en puis
 avoir. Je dois la laisser à votre frère l'Evêque,
 & au Père Marescotti. Ils la rempliront avec
 zèle; je ne le puis, parce que je suis intimement
 con-

convaincu que nous aurions pu être heureux... Pourriez-vous... Mais je me tais, quoiqu'avec peine... J'ai promis de ne vous plus presser.

Je les ai en effet consulté tous deux, reprit-elle, mais non pas avant que de vous avoir donné ma résolution par écrit. Quand leur sentiment auroit été différent de ce qu'il a été, je n'aurois jamais pu surmonter les craintes que j'ai de votre force, & de ma foiblesse. Je les ai consulté seulement dans l'espérance qu'ils voudroient, comme ils le devoient, (car sans cela ils n'auroient pas été bons Catholiques) confirmer & fortifier ma résolution. Et pourquoi, pourquoi punirois-je un homme, que j'estimerai toujours comme mon meilleur ami, en lui donnant une femme que sa malheureuse maladie a rendue indigne de lui? Cher Chevalier, je trouve quelquefois que je ne suis pas rétablie. Il se peut que je ne serai jamais parfaitement bien. Vous & les vôtres ne méritez pas d'être punis. Croyez moi, Monsieur, c'a été une seconde considération pour moi. Dieu veuille me rendre capable de tenir ma résolution ! pour l'amour de lui, pour l'amour de vous, & pour la tranquillité de mon propre cœur !

Ne devoit-il pas être difficile, mon cher Docteur, plus difficile qu'avant mon retour à Bologne, de sacrifier toutes mes espérances de posséder une si excellente créature ?

Mais dites moi, Chevalier, que vous n'êtes pas fâché contre moi. Dites que vous ne me croyez pas, que vous ne me croirez jamais ingrate. Pour éviter de paroître ingrate envers un homme qui nous a imposé à tous de telles obli-

gations ... qu'est-il au monde que je ne fisse !

Je ne puis être mécontent de vous, Made-moiselle. Vous ne pouvez être ingrate. Je dois me taire ; cependant je sais à peine comment garder le silence. Je ferai un tour dans le jardin. J'ai une nouvelle leçon à apprendre.

Je sortis, en lui faisant une profonde révérence ; elle sonna ; Camille vint.

J'allai en hâte au jardin, très-mécontent de moi-même, sachant cependant à peine pourquoi. Il me sembloit que j'aurois voulu avoir quelqu'un à accuser, quelqu'un à blâmer ... Cependant pouvois-je accuser Clémentine ? Mais les mots de *zèle étroit* ; ... *charmante entbousiaste* ! comme si j'eusse voulu trouver la faute dans sa *Religion*, m'échappèrent involontairement.

Il est difficile, mon cher Docteur Bartlet, dans l'instant où le cœur se trouve déchu de quelque chère espérance, d'éviter des réflexions qui toutefois ne peuvent être excusées que par la partialité pour soi-même. Qu'auroit-il fallu que je fusse ; si encouragé à espérer comme je l'ai été par tous ses parens, je n'avois pas été ardent dans mes espérances ?

L'Evêque me joignit dans le jardin ... Excusez-moi, Grandison, dit-il, si je viens vous troubler dans vos méditations, mais je voulois me justifier de la liberté que j'ai prise, quoiqu'avec votre permission, d'écouter votre conversation.

J'aurois dit, Monsieur, tout ce que j'ai dit à votre sœur, dans une pareille occasion, devant toute votre famille assemblée. Votre Grandeur n'a donc point d'excuse à me faire. Avez-vous entendu tout ce qui s'est dit ?

Je crois qu'oui. Ces appartemens ont toujours été ceux des femmes. Camille m'a placé dans un cabinet que je ne connoissois pas, où je n'ai pas perdu un mot de la dernière partie de votre conversation. Il faut que je vous demande, Chevalier ... Clémentine n'est-elle pas ...

Clémentine, Monsieur, est tout ce qu'il y a de grand & d'excellent dans une femme. Vous imaginerez aisément, qu'il m'auroit été beaucoup plus aisé de me soutenir contre la résolution qu'elle a prise, si je n'avois pas eu de telles preuves de sa magnanimité. Permettez moi, Monsieur, de vous dire que j'ai une bonne qualité, je puis admirer la bonté & la grandeur par tout où je la trouve, soit qu'elle fasse pour moi, ou contre moi. Clémentine a toute ma vénération.

Il me fit des complimens, & se retira.

Le Marquis, le Comte, & la Marquise me joignirent ensuite dans le jardin. L'Evêque, & le Père Marescotti n'étant pas avec eux, & ne venant pas d'abord après eux, je ne doutai pas qu'ils ne fussent allés chez Clémentine, pour l'applaudir, & l'affermir dans une résolution qui leur devoit être si agréable.

J'avois raison dans ma conjecture.

Le Marquis & le Comte me prirent tous deux la main, & exprimèrent d'abord leur surprise sur la persévérance de Clémentine; ensuite leur haute estime pour moi. La Marquise remarqua que sa fille, avec tout son mérite, avoit toujours été difficile à persuader, quand elle avoit fermement résolu quelque point.

Il étoit aisé de voir, leur dis-je, qu'ils étoient

tous à présent d'un même avis, qu'il ne falloit pas détourner Mademoiselle Clémentine de son présent dessein.

Ils avoient qu'ils le croyoient ainsi : mais ils disent que si c'étoit encore mon sentiment, ils se croyoient engagés en honneur à consentir que j'essayasse par des moyens généreux (étant bien surs que je n'en emploierois jamais d'autres,) de la faire décider en ma faveur.

Je suppose, dis-je, que l'Evêque vous a déjà instruit de la substance de la conversation que je viens d'avoir avec Mademoiselle Clémentine.

Ils se raïsient.

N'avez-vous pas vu Mademoiselle Clémentine depuis lors, Madame ?

Je l'ai vue : elle est extrêmement mal à son aise. Elle voudroit que vous pussiez être de notre Religion. Si cela eut pu être, pour ma part, il n'y a pas un homme au monde que j'eusse mieux aimé appeler mon fils que le Chevalier Grandison. Clémentine m'a dit, ajouta-t-elle, & avec plus de calme, je dois l'avouer, que je ne m'y ferois attenduë, quoique non sans verser des larmes, que vous lui avez promis de ne la plus presser sur ce sujet. Elle avouë que plus d'une fois, pendant que vous lui parliez, elle pouvoit à peine s'empêcher de vous donner sa main, aux conditions que vous avez proposé vous-même. Mais elle dit que vous vous êtes montré le plus généreux des hommes, quand vous avez vu qu'elle se faisoit un point de conscience de tenir sa nouvelle résolution. A présent, Chevalier, aiant informé le Marquis & le Comte de tout cela, nous venons pour con-

sul-

saluer avec vous, sur ce qu'il y a à faire.

Cher Grandison, dit le Marquis, conseillez nous. Il nous faut une occasion de vous montrer, autrement qu'en paroles, notre reconnoissance pour tant de bontés envers nous. Il nous faut apaiser Jeronymo, qui est disposé à soupçonner que son frère, & le Père Marescotti ont contribué à cette révolution de notre fille; & il faut que vous nous déclariez franchement vos propres sentimens par rapport à Clémentine; & si vous nous conseilleriez, pour l'amour d'elle aussi bien que de vous, de travailler à la faire changer. Chère créature! une rechûte à présent seroit funeste à elle, à sa Mère, & à moi.

Je n'ai point de difficulté, Monsieur, à répondre à ces articles. Par rapport au premier, je suis amplement récompensé par le succès qu'a eu l'habileté de Mr. Lowther au delà de ce qu'on pouvoit espérer; & par la perspective que nous avons d'un entier rétablissement de Mademoiselle Clémentine. Je n'ai qu'une demande à faire sur ce sujet: c'est que vous ne me mortifiez pas, au point de supposer que je ne suis pas suffisamment récompensé.

Par rapport au second point; laissez à Mademoiselle Clémentine le soin de calmer le cœur généreux du Seigneur Jeronymo. Elle peut présenter des motifs de conscience avec plus de force pour elle-même, qu'une autre personne ne pourroit le faire pour elle; & si elle le fait, ce sera une preuve pour nous tous, qu'elle sera vraisemblablement heureuse dans sa persévérance!... plus heureuse que je ne le serai! Cette admirable fille qui a réduit au silence un homme

Il intéresse à lui confesser ce point, pourra certainement apaiser un frère par les mêmes raisons ; & d'autant plus qu'étant de la même Religion , ses raisonnemens auront plus de force sur lui, qu'on ne pouvoit supposer qu'ils en auroient sur moi. Car, permettez moi de vous le dire, Monsieur, je n'aurois pu paroître seulement les compter pour quelque chose , si je ne m'étois pas accoutumé ; quand j'ai eu à juger des actions d'un autre , à me mettre moi-même à sa place. Par là je me suis cru souvent obligé à juger contre mes propres souhaits ; quoiqu'en m'examinant moi-même je ne trouvasse pas des raisons de blâmer mes premières esperances.

Par rapport au troisieme point, que puis-je dire ?... Et cependant puisque votre Excellence me l'a proposé, cela ne m'impose-t-il pas une sorte d'obligation de donner une preuve de ce desintéressement dont je me pique ? Je réponds donc , me suposant dans votre situation ... Je ne puis attendre que vous pressiez Mademoiselle Clémentine, sur un point, sur lequel j'ai promis de ne la point presser moi-même, à moins qu'elle ne change de sentiment. Quel motif un Père peut-il alléguer, que la soumission filiale ? Et quand un enfant y oppose des motifs de conscience, peut-on insister contre cela ?

Permettez à présent que j'ose vous conseiller de donner à cette chère fille un tems suffisant, pour bien considérer la chose. Il se peut que son imagination soit échauffée ; en d'autres termes, sa maladie peut avoir quelque part dans l'héroïsme qu'elle a montré ; & cependant je crains qu'elle ne persevere. Permettez moi,
Mes-

Messieurs, de dire que je le *crains* : je ne puis me dépouiller entièrement de moi-même, dans un cas si intéressant. Nous ne la prendrons donc pas au mot. Je m'absenterai pour quelque tems de Bologne ; mais avec sa permission, puisqu'elle veut bien avouer quelque estime pour moi. Je reviendrai au tems convenu. Je répéterai mes absences, si nous avons la moindre ombre de doute. Mais si elle persiste, & que nous ne voyions pas qu'elle en soit plus mal, nous pourrions conclure que sa résolution est inaltérable. En ce cas j'aurai une ou deux demandes à vous faire ; & si on me les accorde, je tâcherai de me rendre aussi heureux qu'un homme peut l'être en pareille situation.

Ils applaudirent à mon avis. Ils déclarèrent qu'ils ne pouvoient penser à renoncer au plaisir qu'ils s'étoient fait de me regarder comme une personne de leur famille, & m'assurèrent qu'il auroit été impossible que la moindre difficulté s'élevât de leur part, après qu'ils s'étoient portés à passer sur la plus essentielle.

Ils me pressèrent beaucoup de passer le soir avec eux. Mais je m'excusai. Je voulois être dans mon logement pour repasser tout ce qui étoit arrivé. Mais n'ayant pas pris congé de Mademoiselle Clémentine, j'imaginai qu'elle pourroit croire que je m'en étois allé de mauvaise humeur, si je ne la voyois pas. Toute mon étude, leur dis-je, sera de rendre Mademoiselle Clémentine contente ; & si la Marquise veut bien me permettre de prendre congé d'elle pour ce soir en sa présence, je me retiretai ; après m'être contenté de faire faire mes compli-

mens au Seigneur Jeronymo par Mr. Lowther, sachant qu'il seroit affligé de voir mes esperances renversées ; & mon cœur n'étant pas assez fort à présent, pour tenir contre sa douleur pour moi.

La Marquise dit qu'elle iroit voir comment étoit Clémentine, & qu'elle me feroit avérir par Camille. Elle se retira, me laissant avec le Marquis & le Comte.

Avant que nous pussions renouer la conversation, l'Evêque & le Père Marescotti nous joignirent : tous deux fort contents. Ils furent excessivement complaisans pour moi. Il étoit aisé de deviner l'occasion de leur bonne humeur. Je ne pouvois en être fort charmé. Mais quand le Comte leur eut raconté ce qui venoit de se passer entre nous, l'Evêque m'embrassa ; le Père avant que j'eusse le tems d'y prendre garde, saisit ma main, & la baisa.

Je fus bien aise d'être délivré de leurs complimens par le message que j'attendois de la Marquise & de Clémentine.

La jeune Dame vint au devant de moi, à la porte de son appartement. Elle me tendit la main. Je la pris respectueusement. Je croyois qu'elle avoit pleuré ; mais elle avoit un air de sérénité, dont je fus bien aise, quoique je ne doutasse pas qu'il étoit dû en partie à la conversation qu'elle avoit eue, depuis que je l'avois quittée, avec son frère, & son confesseur ; aussi bien qu'à ce qui avoit pu se passer entre sa Mère & elle.

Elle me conduisit à une chaise entre elles deux. Elle ne retira pas sa main ; & tâchoit de

SIR CHARLES GRANDISON.

de prendre un air plus gai que ne l'étoit mon cœur. Je la félicitai sur sa sérénité. Il est en votre pouvoir, Monsieur, dit-elle, de l'augmenter encore. Pouvez-vous, sincèrement, & du fond du cœur, approuver ma façon présente de penser? Pouvez-vous, Chevalier?...

Je puis vous admirer pour cela, Mademoiselle. Vous vous êtes élevée encore plus haut dans mon opinion. Mais je ne puis qu'y avoir regret... parce que... Mais j'ai promis de ne vous pas presser. Il s'agit de votre conscience, Mademoiselle... Tâcher de vous persuader contre votre conscience, si vous n'hésitez point dans vos motifs, cela ne seroit pas excusable, même dans un Père.

Je suis, je pense que je suis, repiqua-t-elle, absolument sûre de mon motif. Mais, ma chère Maman, ayez la bonté de faire au Chevalier les questions que je vous ai prié de lui faire.

Elle me permit encore de tenir sa main, & prit son mouchoir de l'autre, non pour essuyer ses larmes, mais pour cacher sa rougeur. Elle ne pleuroit pas; son sein étoit oppressé par la grandeur de ses sentimens.

Voici la question, mon cher Grandison, dit la Marquise... Nous avons tous dit à ma Clémentine, que vous êtes invincible sur l'article de la Religion. Elle nous croit: elle n'en doute pas, sur votre conduite, & sur vos discours; mais comme elle ne voudroit négliger aucun moyen de vous convaincre de sa haute estime pour vous, elle souhaite d'entendre de votre bouche, qu'il n'est pas possible de vous convaincre. Elle ne craint pas, dans un article si

important, de vous entendre déclarer que vous ne voulez pas être Catholique. Elle sera plus à son aise, dans ses réflexions, si vous lui dites vous-même que vous ne pouvez céder, quand même elle consentiroit à être à vous au premier jour, si vous pouviez...

Clémentine se leva avec un air de grandeur, sans retirer encore sa main... Puisse honte, je te méprise, dit-elle, cependant elle rougissoit, & détourna son visage de moi... Cette main, & ce cœur, dit-elle en portant l'autre main sur son sein, sont à vous à cette seule condition... Je suis convaincue de votre affection pour moi... Mais ne craignez pas de me dire, que vous ne pouvez pas les accepter à ce prix, c'est pour ma propre tranquillité à l'avenir que je vous le demande.

Elle retira alors sa main, & vouloit s'éloigner; mais je la saisis encore avec les deux miennes.

Considérez, ô la plus excellente des créatures humaines, permettez moi de vous prier de considérer l'inégalité qu'il y a entre nous; dans la manière dont vous proposez le cas? Je n'ose pas penser à demander de vous un changement de principes. Vous vous défiez seulement de votre persévérance, quoique vous deviez être laissée dans une pleine liberté; avec votre Confesseur pour vous fortifier, & vous affermir. A moi, ne me demande-t-on pas un changement actuel contre ma conviction? Très-chère Clémentine! pouvez-vous, pouvez-vous, avec un ame aussi grande, & aussi généreuse, insister sur une condition si inégale?... soyez grande en tout; (je mis un genou en terre) soyez uni-

uniforme dans votre générosité ... ne retirez pas votre main...

Elle se débarassa cependant de moi, & alla avec précipitation dans son cabinet... Encore une fois, Chevalier, dit-elle, lisez mon papier.

Je la laissai, & m'approchant de la Marquise, qui fondoit en larmes; Jugez moi, Madame, lui dis-je, comme je le mérite dans votre opinion... Que dirai-je?... Je ne puis presser encore; ma promesse est contre moi; Clémentine est despotique... Pardonnez moi!... Mais en vérité, Clémentine n'est pas impartiale...

Cher Chevalier; dit la Marquise, en me donnant sa main, que puis-je dire?... Je vous admire! Je me glorifie dans mon enfant! Je n'aurois pu moi-même à sa place résister à vos persuasions. Quand son imagination est refroidie, je doute encore si elle tiendra sa résolution... Proposez lui, si vous pouvez l'engager à descendre de cette élévation, le dessein que vous avez de vous absenter... Tâchez de la calmer; vous seul le pouvez; son ame est montée trop haut.

O Madame! Mais il faut premièrement que j'essaie de calmer la mienne.

Je passai dans la chambre voisine; & revenant au bout de quelques minutes, je trouvai l'adorable fille dans les bras de sa tendre Mère, toutes deux en larmes. Clémentine parloit. J'entendis ces mots.

En vérité, ma très-chère Maman, je ne suis pas fâchée contre le Chevalier. Pourquoi le serois-je? Mais il peut me passer quelque chose; je ne puis pas être aussi grande que lui. N'ai-je pas dit que sa bonté me perdroit?

L 7 ... Elle

Elle tourna la tête, & me voyant, elle se dégagea des bras de sa Mère pour venir à moi. Parlez-moi, Monsieur, je vous supplie, dit-elle. Je suis peut-être partial, je crois que je la suis: mais vous pouvez me pardonner. J'espère que vous le pouvez... Lisez mon papier, vous ai-je dit, & je m'en suis allée. Mais ce n'étoit point en colère. Lisez le, je vous le dis encore. Je ne puis vous donner d'autre réponse. Je ne pourrais jamais être heureuse avec un homme que je croirois hérétique, & au moment que par tendresse, par devoir, je pourrais penser qu'il ne l'est pas, je cesserais moi-même d'être Catholique. Un époux, Monsieur, destiné à la perdition, quelle femme pourroit soutenir cette idée?

Le Chevalier, ma chère, ne vous presse pas. Il se tient à sa promesse. Vous avez voulu lui faire une question vous-même: j'ai consenti qu'il y répondît en votre présence pour votre tranquillité à l'avenir. Il s'est montré semblable à lui-même dans sa réponse. Il vous a montré combien il vous admire, en même temps qu'il témoigne son attachement inviolable à sa Religion. Ma très-chère amour, il a accordé des conditions en votre faveur, que nous ne lui avons pas accordé. Son attachement seroit glorieux, si c'étoit à la vraie Religion. Il la croit telle. Il peut faire valoir en sa faveur votre attachement à la vôtre; mais il s'est contenté de nous l'insinuer, & non point à vous. Il veut attendre l'issue de votre résolution; il nous quittera comme il l'a fait plus d'une fois, & reviendra; & si vous persévérez, il tâchera de prendre son parti...

Et de nous quitter tout-à-fait, interrompit Clémentine, & de retourner en Angleterre, je suppose ?

Sans doute, ma chère...

Pendant que la Florentine y est...

Jamais, Mademoiselle la Florentine n'aura autre chose de moi que des vœux pour son bonheur.

Dieu vous donne, Monsieur, & à moi aussi, le repos de l'esprit. Mais je trouve que ma tête n'est pas bien ; il me semble qu'elle est comme ferrée par une corde, dit-elle, en la tenant avec les deux mains pendant quelques momens... Il faut que vous me quittiez, Monsieur. Mais si vous voulez me voir demain matin, & me dire où vous voulez aller, & ce que vous voulez faire, je vous serai obligée. Ne pouvons-nous parler ensemble, Monsieur, comme frère & sœur ? ou comme maître & disciple ?... Les heureux jours que c'étoient ! Essayons de les rapeller.

Elle porta la main sur son front, comme si elle eût craint quelque dérangement : elle avoit effectivement l'air un peu en desordre. Je fis une révérence aux deux Dames, sans rien dire, & me retirai à mon logement sans chercher à voir personne.





L E T T R E X X I X .

Suite.

Bologne, Jeudi, 24. Juill.

J'ai eu ce matin une visite du Comte de Belvedere. Il m'a trouvé fort incommodé; il avoit appris que je rencontrais quelques difficultés, & leur attribua mon indisposition.

J'avouai que cela pouvoit être. Ma vie, Monsieur, lui dis-je, n'a pas été aussi heureuse, qu'auroit pu l'espérer un homme qui a fait son étude de n'offenser personne, ni homme ni femme; & qui a tâché de reprimer des passions qui sans ces efforts auroient pu être aussi déréglées que celles d'autres jeunes gens, dans les circonstances où je me suis trouvé; mais je benis Dieu de ce que j'ai de la résolution. Je puis plier sous un fardeau, au moment où il est imposé sur moi; mais quand je trouve que je ne puis le secouer, je tâché de m'y accoutumer, & de me mettre à mon aise en le portant. Pardonnez moi, Monsieur: je me permets rarement de m'expliquer ainsi; mais je regarde le Comte de Belvedere comme mon ami.

Vous me faites honneur, dit-il. Et je suis venu avec un cœur disposé à cultiver votre amitié. Je vous remercie pour la bonté que vous m'avez témoignée en dernier lieu. Vos sages conseils, & la douceur de vos procédés, dans ces tems où je ne pouvois me fier à moi-même, m'ont

m'ont sauvé, autant que je puis le comprendre, d'une destruction finale. Jusqu'au dernier jour de ma vie, je reconnoîtrai l'obligation que je vous ai. Mais, cher Chevalier, si en m'instruisant des difficultés que vous avez rencontrées, vous ne renouvellez pas votre affliction, à présent que vous n'êtes pas fort bien...

Je ne la renouvelerai pas, Monsieur, interrompis-je, puisque je ne puis penser à autre chose à présent. Cependant en me mettant à la place de chacun de ceux de la famille de Porretta, je ne trouve personne à blâmer; au contraire. Et je dois admirer Mademoiselle Clémentine, comme la plus grande des femmes.

Il attendoit avec impatience de plus amples détails.

Je ne puis répondre de l'événement, continuai-je; je me contenterai donc de vous dire, que la différence de Religion fait la difficulté du côté de la jeune Dame. Je veux lui accorder le libre exercice de la sienne. Elle insiste sur un changement de la mienne. Pour le reste des détails, Monsieur, vous ne manquez pas d'amis, parmi les principaux de la famille; qu'ils vous racontent ce qu'ils jugeront à propos. Je ne refuserois pas de satisfaire votre curiosité, si je pouvois vous dire quelque chose de concluant.

Je suis curieux, Chevalier, dit-il, je l'avoue. J'ai aimé Clémentine par dessus toutes les femmes, avant sa maladie. Je ne l'en ai pas moins aimé pour sa maladie: au contraire ma compassion se joignant à mon amour, y a ajouté une tendresse, que je n'avois pas éprouvée auparavant dans un pareil degré. Le traitement qu'elle

qu'elle a assuyé, & la cruauté intéressée de Mademoiselle Laurana ont augmenté sa maladie, & celle-ci, (je ne l'aurois pas cru possible) a accru mon amour. Pour la délivrer de ce traitement, & dans l'espérance que des traitemens différens (vous voyez que mes espérances n'étoient pas mal fondées,) lui rendroient sa raison, & que la ruine des espérances de la cruelle Laurana en seroit la suite, j'offris de l'épouser, malgré sa maladie. Mais je dois avouer que je n'ai jamais su combien je l'aimois, jusqu'à ce que, non seulement moi, mais l'Italie, & la Religion ont été sur le point de la perdre pour toujours. Vous ne voulez pas satisfaire ma curiosité à présent? Que le ciel vous donne la santé & le bonheur dans cette vie & dans l'autre! Mais puissiez-vous, Chevalier, n'être jamais l'époux de Clémentine, & l'être de quelque femme de votre pays, s'il y en a quelqu'une qui puisse être digne de vous!

Le Comte me quitta sur ce souhait exprimé avec ardeur, & je suppose, recourut à l'Evêque, ou au Père Marefcotti, pour satisfaire sa curiosité.

Mon indisposition demandant quelque ménagement, j'envoyai un billet à la Marquise, pour m'excuser d'y aller jusqu'à l'après-midi, sous prétexte de quelque affaire inattendue. Je me faisois de la peine de dire que je n'étois pas bien, de peur que cela ne parût un petit artifice d'amant, pour exciter la compassion. Je ne voudrois pas devoir mon succès, même auprès de Clémentine, à des manèges bas. Vous savez que j'ai de l'orgueil, mon cher ami... Un orgueil que votre exemple n'a pu me faire vaincre,

ere, quoiqu'il m'en ait quelquefois inspiré de la honte.

A une heure.

Camille de la part des deux Dames m'a fait une visite, il y a environ deux heures. Elles avoient été allarmées de ce que je differois jusqu'à l'après-midi d'aller voir Clémentine; soupçonnant que le Comte de Belvédère m'avoit malheureusement engagé, ils avoient envoyé Camille pour en savoir la véritable cause. Comme elle remarqua que je n'étois pas bien, je la priai de n'en témoigner rien à personne. Mais elle ne put s'empêcher d'en parler à la Marquise, qui lui ayant défendu d'en faire semblant à Clémentine & à Jeronymo, eut la bonté de me venir voir elle-même, accompagnée du Père Mariscotti.

Jamais une Mère ne fut plus tendre pour son propre fils qu'elle le fut pour moi. Le Père me témoigna une affection paternelle. Je parlai de mon indisposition comme d'un rien, étant résolu, s'il étoit possible, d'aller chez eux l'après-midi. Mon ame n'est pas tranquille, mon cher ami. J'ai besoin de certitude: cependant sur ce qu'a laissé entrevoir la Marquise, je crois n'avoir plus de raison de douter. Le Père & l'Evêque n'ont pas épargné leurs peines, j'ose dire, pour fortifier les scrupules de Clémentine. Toute leur étude, me dit la Marquise, étoit à présent pour savoir comment ils me témoigneroient leur reconnaissance.

Ils ne m'en doivent point.

Mon cher Chevalier, dit-elle en me quittant & en me donnant sa main, prenez soin de votre

tre santé ;... de votre précieuse santé, Ne pensez pas à sortir ; nous viendrons tour à tour vous tenir compagnie ici.

* *

Malgré l'avis de la Marquise, j'allai au Palais de Porretta, dès que je crus qu'ils auroient dîné. Le Seigneur Jeronymo souhaita d'être seul avec moi, pendant quelques minutes ; ce fut pour me parler de la révolution inattendue arrivée dans sa sœur. Je trouvai qu'il avoit été instruit exactement. On n'avoit pas omis une circonstance qui pût le mettre en état de juger du tout.

Et voulez-vous, Grandison, pouvez-vous, mon cher ami, dit-il, avoir la bonté d'attendre patiemment l'issue de l'héroïsme, (ou quel nom lui donnerai-je ?) de cette chère fille ?

Je l'assurai que le rétablissement de sa sœur étoit pour moi la plus chère de toutes les considérations ; & que j'étois venu d'abord sans autre espérance, que celle de la guérison d'elle & de lui ; résolu de m'en remettre pour tout le reste à la providence.

La Marquise entra, & me prenant en particulier, elle me gronda avec une tendresse maternelle de ce que j'étois sorti. Le reste de la famille nous joignit, & tous d'une voix, offrirent d'employer tout leur crédit auprès de Clémentine en ma faveur, s'il y avoit quelque apparence que le repos de mon esprit, ou ma santé, souffrissent de sa présente résolution.

Tant que sa conscience y étoit intéressé, leur répondis-je, je ne voudrois pas pour le monde entier qu'on la pressât de changer. Je croyois qu'il

qu'il ne restoit plus rien à faire que d'éprouver la fermeté de sa résolution, par des absences courtes d'abord, ensuite plus longues. Et je le lui proposerois à elle-même, s'ils le trouvoient à propos, dès que je la verrois.

Jeronymo & toute la famille me paroissent d'un même avis. Dites moi, mon cher Docteur Bartlet, est-il excusable dans un homme qui a si longtems joui de votre commerce, & qui a dû profiter de votre exemple, de vous, qui avez agi avec tant de grandeur dans les mortifications, & même dans les persécutions; est-il excusable de s'être trouvé un orgueil, qui dans cet instant alla presque jusqu'à l'impatience, en voyant chaque membre de cette famille plus charmé que mécontent, de ce qu'il ne seroit pas vraisemblablement allié avec eux?... Cependant en considérant la chose de sens froid, & se mettant à la place de chacun d'eux, il faut avouer, en mettant même à part le grand article de la Religion, qu'on pouvoit leur passer de se réjouir dans l'esperance de garder leur Clémentine au milieu d'eux, dans son pais natal; & surtout à cause du dérangement de son esprit; de ce qu'elle n'alloit pas dans un pais aussi éloigné que l'Angleterre. Mon Père, ma Mère, & moi-même ne nous serions-nous pas également réjoui d'une pareille révolution dans une de mes sœurs; sur-tout si nous lui avions cédé principalement par des motifs de compassion, & malgré les intérêts de notre famille?

La Marquise me conduisit auprès de sa fille, qui me reçut en rougissant, comme sentant qu'elle m'avoit trompé dans mes esperances.

sans

sans que ja l'eusse mérité. Elle remarqua, après la première émotion, que je ne paroissais pas bien, & me regarda d'un air de compassion. Une légère indisposition, lui dis-je, qui vient peut-être du manque d'exercice. J'ai pensé à faire encore une fois le tour de l'Italie, pour visiter plusieurs amis, qui m'ont honoré de leur attention pendant mon premier séjour dans ce pays.

Combien de temps vous proposez-vous d'être absent, Monsieur?

Peut-être un mois, Mademoiselle.

Un mois, Monsieur!... Elle soupira, & baissa les yeux.

Le Seigneur Jeronymo, j'espère, lui dis-je, aura une correspondance avec moi.

Je souhaiterois presque, dit-elle... Pardonnez moi, Madame, dit-elle à sa Mère, en baissant les yeux d'un air honteux.

Que souhaiteroit mon enfant?

D'avoir une correspondance avec le Chevalier, pendant son absence... comme sa *sœur*, comme son *disciple*, je crois que je le puis...

Vous me ferez, Mademoiselle, le plus grand honneur; ma chère Madame, ne puis-je pas espérer que vous emploierez votre crédit auprès de Mademoiselle Clémentine, pour l'engager à suivre cette gracieuse intention.

Absolument. Ma très chère amour, il ne vous sera messéant dans aucune de ces qualités, comme disciple, ou sœur, ou amie, d'écrire à un homme tel que le Chevalier Grandison.

Peut-être donc que je le puis, dit-elle. Vous verrez, Madame, tout ce qui se passera dans cette correspondance.

Com-

Comme il vous plaira, mon amour. Je puis compter entièrement sur la générosité du Chevalier, & sur votre prudence.

Je souhaiterois, Madame, lui dis-je, que vous vissiez tout ce qui s'écrira... Comme l'amusement est ma principale vue dans cette tournée, je me trouverai ponctuellement en chaque lieu dans le tems convenu.

Mais serez-vous absent un mois, Monsieur ? dit Clémentine.

Aussi peu que vous l'ordonnerez, Mademoiselle.

Mais, dans les circonstances présentes, dit-elle, ce n'est pas à moi... Elle s'arrêta, soupira, & baissa les yeux.

Vous êtes, Mademoiselle, au dessus d'une réserve inutile. Je n'ai jamais abusé de la confiance de personne. Je fais fier de votre estime. Je ne ferai jamais rien qui puisse me l'ôter. Quel que soit votre bon plaisir, apprenez le moi dans les Lettres que vous me ferez l'honneur de m'écrire ; & j'obéirai à tout avec joie.

Où comptez vous d'aller d'abord, Monsieur ?

A Florence, Mademoiselle.

A Florence, Monsieur ?... Mais Mademoiselle Olivia, je pense, n'y est pas... Voir M. Beaumont, je suppose.

Je vous écrirai, Mademoiselle, de Florence la première Lettre de cette précieuse correspondance. J'aurai soin d'être à portée de recevoir cette faveur de vous, dans peu de tems, par un domestique que je laisserai à Florence pour attendre votre réponse.

Et quand quittez-vous Bologne, Monsieur ?

Je prendrai congé à présent de ma nouvelle correspondante, & de mes chers amis d'ici; & je me préparerai à mon petit voyage.

Elle regarda sa Mère; ensuite moi: elle soupira encore, rougit & baissa les yeux... *Eh bien, Monsieur, ce fut tout ce qu'elle dit.*

Ne voulez-vous pas boire le chocolat avec nous demain? dit la Marquise.

Je m'excusai. Comme je n'étois pas bien, je pensai que je pourrois être obligé de garder la chambre deux ou trois jours; & qu'il valoit mieux par cette raison prendre congé d'elle alors, pour ne pas leur donner de l'inquiétude, dans la supposition que mon indisposition venoit de la perte de mes espérances. Et cependant, Docteur Bartlet... Mais vous connoissez mon cœur, & toutes ses imperfections. Et ne me permettez-vous pas, dans cette occasion extraordinaire, de donner quelque chose à mon orgueil naturel, pour ma consolation? Qui pourroit ne pas admirer le caractère sublime de cette jeune Dame? Quel homme ne souhaiteroit de la posséder? ... Mais ambitionner une alliance avec une famille, quelque illustre, quelque estimable qu'elle soit, dont chacun des membres souhaite, & avec raison de son côté, qu'elle n'ait pas lieu... Il faut, s'il est possible... Mais quelques semaines décideront de mon sort. Je ne leur donnerai, ni à moi, si je puis l'empêcher, aucun sujet de regret.

Je pris congé dans les formes de Clémentine: elle pleura à notre séparation, & mettant un genou en terre, elle pria que la bénédiction du ciel m'accompagnât par tout où j'irois.

Quand

Quand même mon indisposition n'auroit pas abattu mes esprits, je n'aurois pu qu'être touché de la solennité & de la grace de son procédé. La Marquise étoit émue.

En sortant de chez elle, j'allai voir Jeronymo: je laissai à sa Mère le soin de l'informer de ce qui s'étoit passé; & je pris congé de lui avec un sentiment presque aussi vif. Je demandai une visite de Mr. Lowther; & je laissai mes complimens pour le reste d'une famille, pour qui je dois avoir toujours la plus haute considération.

Vendredi, 25. Juill.

J'ai pris un remède hier au soir, qui m'a fait du bien. J'avois besoin de repos. Je suis beaucoup mieux, & je me prépare à partir pour Florence. C'est ce que j'ai répondu aux informations que toute la famille a envoyé prendre sur ma santé. L'Evêque s'est excusé de me venir voir sur une résolution subite qu'a pris le Comte de partir pour Urbino, le priant de l'y accompagner, avec le Père Marescotti.

Camille est venue chez moi de la part des deux Dames & du Marquis. Tous trois, m'a-t-elle dit, étoient indisposés. Ils s'informoient de ma santé avec beaucoup de tendresse. Le Marquis l'avoit chargé de me dire qu'il espéroit de se trouver assez bien pour me faire une visite avant mon départ. Jeronymo souhaitoit de me voir auparavant si j'en avois la commodité; mais comme il faudra probablement, si j'y vais, que je voye Mademoiselle Clémentine, & qu'il s'en suivra une nouvelle séparation solennelle, je crois qu'il vaudra mieux, pour l'amour d'elle,

de moi, aussi bien que de Jeronymo., de ne pas lui obéir; & je l'ai fait dire ainsi par Camille.

Le Comte de Belvedere m'est venu voir. Il retourne à Parme. Il n'a pas dit un mot sur Mademoiselle Clémentine, ni sur sa famille. Il m'a pressé beaucoup de lui promettre une visite chez lui. Je lui ai donné lieu de m'attendre. Par son silence sur un sujet qui lui tient si fort au cœur, aussi bien que par la grande considération qu'il me témoigne, j'ai tout sujet de croire qu'il fait où j'en suis avec Clémentine. Elle peut compter sur ses prières, pour qu'elle persévère dans ses présentes dispositions, & sur-tout sur celles de toute sa famille; car il n'y a pas à douter de celles du Général. Elle auroit pu les mériter plus sincèrement, s'ils ne s'étoient pas tous réunis pour flatter mes espérances, & si elle n'avoit pas donné de telles preuves de la plus grande ame qu'il y ait jamais eu.

Mais à quelque épreuve qu'un changement si inattendu puisse mettre ma fermeté, je ne puis être privé de tout plaisir, puisque mes derniers paquets de Paris & d'Angleterre m'en donnent beaucoup.

On a fait à Paris tout ce que je pouvois souhaiter au sujet du legs de Mr. Danby.

Lord W. m'écrit qu'il trouve chaque jour plus heureux que le précédent, avec son épouse, qui déclare aussi la même chose.

Notre Beauchamp me dit qu'il ne lui manque que ma compagnie pour être le plus heureux des hommes. Il me prie d'écrire, de mon chef, une Lettre de remerciemens à sa Belle-Mère sur la reconnaissance qu'il me témoigne

de la bonté qu'elle a pour lui. Je le ferai volontiers, & d'autant plus que son motif est, j'en suis sûr, la reconnoissance pour les bienfaits reçus, plutôt que l'attente de nouveaux.

Il se lamente dans un postscriptum, de ce que son Père est tombé dangereusement malade. J'en suis bien fâché. Il me semble que je suis intéressé à la vie, & à la santé de sir Harry Beauchamp. J'espère qu'il jouira longtemps d'un bonheur auquel son fils dit qu'il est extrêmement sensible. S'il mourait, Lady Beauchamp se trouveroit en grande partie au pouvoir de Mr. Beauchamp, quelque considérable que soit son douaire. Si, dans un pareil événement, il n'étoit pas aussi obligeant pour elle, qu'il l'est à présent, & s'il n'oublioit pas tous les mécontentemens passés, je n'aurois pas de son cœur l'idée que j'en ai à présent. Notre Beauchamp n'a besoin que de l'épreuve de la prospérité, beaucoup plus dangereuse que celle de l'adversité, pour avoir prouvé pleinement qu'il est un excellent homme.

Lady Mansfield avec autant de joie que de reconnoissance, m'apprend qu'il ne manque plus que ma présence en Angleterre, pour amener à une décision tous les points qui restent à présent en dispute, avec ses adversaires les Keelings, qui paroissent portés, par la médiation de sir John Lambton, à s'accorder aux conditions que j'ai conseillé qu'on leur proposât comme de moi-même; & le méchant Bokoni a aussi proposé des conditions, qu'on doit peut-être accepter si l'on n'en peut tirer de meilleures.

J'ai reçu à la fois deux Lettres d'Emilie de

différentes dates. J'écrirai à cette chère fille par le premier courier, & lui dirai combien l'absence me rend plus chers tous mes amis.

Vous me charmez, mon cher Docteur, en m'informant du bonheur de Lord & Lady G. J'écrirai à cette occasion à ma Charlotte, & la remercierai de l'honneur qu'elle me fait par sa conduite obligeante, envers cet honnête & digne homme.

Que vous êtes heureux, mon cher ami, & Lord & Lady G. & Emilie, d'être chez Miss Byron! Je suis charmé du portrait que vous me faites de sa famille.

Mais j'ai reçu par le même courier des Lettres qui ne me font pas autant de plaisir: elles sont de Mademoiselle Olivia, & de mon pauvre cousin Grandison.

Cette malheureuse femme doit me donner toujours de nouveaux embarras! Elle se prépare, dit-elle, à revenir en Italie. Elle maudit; elle menace. Pauvre femme! Mais laissons ce sujet pour à présent.

Je suppose que mon cousin est à présent à Paris. Il m'écrit qu'il étoit sur le point de partir suivant mon avis; & qu'il attendra là mes directions, pour venir en Italie, ou non. Je lui écrirai de m'attendre à Paris, jusqu'à nouvel avis; & j'écrirai en même tems à quelques-uns de mes amis, de lui rendre le séjour de la France agréable.

Je resterai peut-être quelque tems sans vous écrire. Je recevrai cependant les Lettres qu'on m'adressera d'Angleterre, sous le couvert de M. Beaumont, comme vous savez.

Je ne donnerai assez de mouvement si ma fanté me le permet. J'irai voir les ouvrages que fait le Duc de Modène pour rendre plus considérable sa petite souveraineté. J'irai voir le Comte de Belvédère à Parme. M^r. Beaumont & ses amies prendront la meilleure partie de mon tems. Peut-être ferai-je une visite longtems demandée, à la famille Altieri à Urbino : si je la fais, je ne dois pas négliger le Comte de Porretta qui m'a invité d'une façon fort pressante. Je compte de passer quelques jours à Rome. Si je vais de là à Naples, j'irai peut-être encore une fois à Portici, avec le Général, pour faire des observations plus exactes que je n'en ai fait jusqu'à présent, sur ces trésors d'antiquité trouvés dans l'ancienne Herculaneum.

On m'a averti de Milan que Madame Sforza seroit bien aise que je lui fisse là une visite. Je puis passer par là en quittant l'Italie ; mais comment puis-je sans indignation voir la cruelle Laurana ?

Voilà en gros, mon cher ami, comment je compte de passer ce mois que je serai absent de Bologne.

Il y a longtems que je n'avois pas été à même de vous dire à l'avance, par rapport à quelques articles essentiels de ma vie, ce que je voulois, ou ne voulois pas faire. Cependant connoissant mes propres motifs, je ne puis dire, que, si j'avois à recommencer les trois ou quatre dernières années, j'agirois autrement que je ne l'ai fait. Vous, mon respectable ami, avec cette franchise qui m'a été d'une uti-

lipé inexprimable, avertissez moi, si je suis trop prompt à m'absoudre. Vous savez, je le répète, tous les secrets de mon cœur. Ne soyez pas partial pour votre sucré ami. Je n'écris pas pour être loué, mais corrigé. Ne flatter pas ma vanité; je ne suis encore qu'un jeune homme. Vous ne m'avez pas blâmé il y a longtemps. Je me défie un peu de moi-même par cette raison. Mais si vous n'avez pas de fautes essentielles à remarquer, épargnez vous la peine de me le dire. Vous étant ainsi renouvelé ma prière de me donner vos sincères avis, je regarderai votre silence comme une approbation de ce que j'ai fait jusqu'à présent, & nous commencerons un nouveau compte de la date de votre première Lettre. En attendant, ne soyez pas en peine pour ma santé. Je suis beaucoup mieux. Mon cœur a été abas par l'incertitude. Il y a longtemps que j'ai cru que la crise approchoit; si elle n'est pas déjà passée, sûrement, du moins dans quelques semaines, tout sera décidé.

Je ne suis pas pressé d'envoyer ce paquet. Dans une semaine d'ici Sir Alexandre Nesbitt partira pour aller directement en Angleterre. Il a grande envie de faire connoissance avec mon cher Docteur Butler, & me prie de lui donner une commission qui puisse l'introduire auprès de vous. Je n'aurois pas toutefois différé de vous envoyer ces Lettres par une voie plus expéditive, si ma destination dans ce pays eut été absolument décidée.

Sir Alexandre est un homme de mérite; comme tel il n'a pas besoin de recommandation auprès

SIR CHARLES GRANDISON. 279

près de mon cher & respectable ami, de la
part de son

CHARLES GRANDISON.

❧❧❧ ❧❧❧ ❧❧❧ ❧❧❧ ❧❧❧ ❧❧❧ ❧❧❧

L E T T R E XXX.

Lady G. à Miss BYRON.

(avec les sept précédentes Lettres de sir Charles.)

Du quarré de Grosvenor, lundi 7. Août.
Bon Dieu, ma chère! ... Je vous dépêche
un paquet, que j'ai reçu il y a quelques
heures du Docteur Bartlet, qui me prie de vous
l'expédier au plus vite. Ma sœur étoit avec
moi. Nous avons lu les Lettres ensemble. Je
vous les envoie par un exprès, que dirons-
nous? dites moi, Harriet: des incertitudes en-
core. Chère créature, dites moi tout ce que
vous pensez du contenu de ce paquet, si j'en-
trois dans le détail, je n'aurois jamais fini de bar-
bouiller. Adieu mon amour!

CHARLOTTE G.

Renvoyez moi les Lettres. Il faut que je les
étudie avant qu'elles reviennent au Docteur.





L E T T R E X X X I .

Miss BYRON à Lady G.

De la maison de Selby, vendredi, 1^{er} Août.
Vous dire, ma chère Lady G., tout ce que je pense du contenu du paquet que vous m'avez si obligeamment envoyé par un exprès!... Que me direz-vous, si je le fais? Je puis beaucoup mieux vous raconter ce qu'en disent tous mes parens d'ici. Ils m'en félicitent. Mais puis-je m'en féliciter moi-même? Puis-je recevoir leurs félicitations?... Une femme! Un Ange!... Cent fois plus digne de sir Charles Grandison, que la pauvre Miss Byron ne peut l'être!... O que Clémentine est grande! Que je suis petite à mes propres yeux! Elle sera encore à lui. Il le faut; cela sera. Elle changera de sentiment. Lui si pressant! Elle si ardemment amoureuse de lui!... Qui peut penser à avoir quelque place dans son cœur après elle? Tout mon orgueil, ma chère, est reveillé. Puis-je?... Combien toute autre ne paroitra-t-elle pas à présent méprisable à ses yeux quand il pensera à sa Clémentine? Et qui peut se contenter de la moitié d'un cœur?... non pas même la moitié, s'il rend justice à ce prodige de femme? C'a toujours été ma consolation, quand je le regardois comme perdu pour moi, que c'étoit pour une personne d'un mérite si supérieur.

Mais

Mais qui pourroit refuser sa compassion à ce grand homme ? O ma chère ! Je me perds dans ce sujet ! Je ne sais que dire. Si je vous disois tout ce que j'ai pensé, quelles ont été mes émotions, en lisant tantôt sa généreuse compassion pour le Comte de Belvédère... tantôt ses tendres & respectueux discours à cette illustre Dame... les agitations qu'elle éprouvoit avant que de lui remettre le papier... ce papier qui surpassât si fort tout ce que j'ai jamais lu d'une femme ! cependant si bien d'accord avec la conduite qu'elle tenoit quand ses combats entre la Religion & son amour lui coutèrent sa raison ; lui-même si inébranlable dans sa Religion... cependant si délicat envers elle... en un mot, toute la conduite de l'un & de l'autre, dans les différens jours où ils paroissoient, dans les conversations avec elle, avec la famille... Si je vous racontois, vous dis-je, tout ce que j'ai pensé ; & quelles étoient mes émotions en lisant, un volume ne suffiroit pas ; & je ne sais quelle mesure pourroit contenir mes larmes. Qu'il fût de vous dire, que je n'ai pu me lever de deux jours ; & que c'est avec la plus grande difficulté que j'ai obtenu une plume & de l'encre, & la permission d'écrire : le Médecin parle de me faire garder ma chambre pendant toute la semaine suivante.

Sir Charles se lamente de l'incertitude où il est... C'est en effet une cruelle chose !

Vous remarquerez que dans ces dernières Lettres, il ne parle de moi qu'une fois ; & cela en me faisant compliment sur la faveur que vous m'avez faite & à nous tous, par votre bonne vi-

site. Et pourquoi croyez-vous que je remarque cela ? Ce n'est point par dépit, je vous assure ; mais c'est à l'éloge de sa justice & de sa délicatesse. Car si Charles Grandison, dans d'autres occasions, pouvoit se rappeler la pauvre fille qu'il a délivrée, seroit-il excusable à présent, qu'il est agité par ses propres incertitudes, occasionnées par la grandeur extraordinaire de la conduite de Clémentine, s'il pensoit à quelque autre femme au monde ?

Mais vous voyez, ma Charlotte, que cet excellent homme a été, & qu'il est peut-être encore fort indisposé. Peut-on s'en étonner ? Une telle conquête en vue ; tant de difficultés surmontées ; cependant enfin une autre, en apparence insurmontable, s'élevant de la part de la Dame elle-même, & par des motifs qui ont accru son admiration pour elle ? Mais une femme peut parler dans la douleur & dans le desastre, au lieu qu'un homme avec un cœur déchiré, ose à peine se plaindre . . . Que j'ai compassion des souffrances du cœur d'un homme !

Mais supposé ! que cette illustre fille, lorsqu'il reviendra à Bologne après un mois d'absence, persiste dans sa résolution à moins qu'il ne change de Religion, je vous dirai ma pensée sur ce qui en arrivera vraisemblablement. Il ne se mariera point du tout. S'il ne peut aimer une autre femme autant que Clémentine, le doit-il ? Et qui peut mériter son amour comme elle ? Ne lui avons-nous pas osé dire à lui-même, aussi bien qu'au Docteur Bartley, que tous les troubles qu'il a essuyés, lui sont venus de notre sexe ? Il est vrai que les hommes & les femmes peu-
vent

vent à peine essayer aucuns grands troubles que ceux qu'ils se causent réciproquement. Et les siens sont venus aussi par des femmes vertueuses (j'espère que Mademoiselle Olivia n'est pas vicieuse avec délibération.) Et pourquoi un si excellent homme continueroit-il à s'exposer à la pétulance, aux foibles, de nous autres, femmes capricieuses, qui connoissons à peine notre propre cœur, (comme le dit le Seigneur Jeronimo à son ami) quand ce que nous souhaitons est en notre pouvoir ?

Mais malade ou en santé, vous voyez que sir Charles Grandison ne perd pas courage. Son grand cœur peut se réjouir du bonheur de ses amis. J'aurai de la joie, m'a-t-il dit une fois. Et n'en doit-il pas avoir dans l'esperance de la guérison de son ami Jeronimo ? dans le rétablissement de l'admirable Clémentine ? & dans le bonheur que ces délivrances doivent procurer à une respectable & illustre famille ? Permettez que je compte pour lui, les plaisirs dont il jouit dans la félicité qu'il a rendue à tant de gens. N'est-il pas réjoui par le bonheur de Lord & Lady W. ? de son Beauchamp & de ses Père & Mère ? . . . de Lady Mansfield & de sa famille ? du vôtre & de celui de Lord G. ? N'est-ce pas charmée, ma chère, qu'il soit en votre pouvoir de contribuer au plaisir d'un tel frère ? Et combien grande, combien honorable, prudente, délicate n'est pas sa conduite envers la noble Clémentine ! Quelle patience, quel désintéressement envers sa famille ? Quelle disposition à entrer dans leurs sentimens, & à les justifier quoique contre lui-même ! Mais il est

prudent; il voit loin devant lui. Il est résolu de n'avoir à se reprocher à l'avenir rien de ce qu'il peut prévenir à présent. Mais sa conduite ne doit-elle pas faire trembler une personne prudente qui auroit quelque liaison avec lui? puisque s'il y avoit quelque faute entre eux, il faudroit qu'elle fût toute du côté de cette personne; & qu'il ne voudroit pas, s'il étoit possible de l'éviter, y avoir aucune part? Croyez-vous, ma chère, que s'il eut été le premier homme, il auroit été aussi complaisant pour Eve que Milton représente Adam; quoiqu'il montre un caractère si différent quand il accuse sa femme devant le Tout-Puissant? Croyez-vous que sir Charles eut goûté du fruit défendu, pour n'être pas séparé de sa femme dans sa punition, quoique toute la postérité en dût souffrir?... Non; je m'imagine que votre frère auroit été assez galant pour son épouse après sa chute, pour en ressentir de vifs regrets, mais qu'il auroit fait son devoir, & laissé au Tout-Puissant, si tel eut été son bon plaisir, d'anéantir sa première Eve, & de lui en donner une seconde... mais, ma chère, n'écris-je pas d'une façon bien étrange? Je voudrois être gaie... si je le pouvois, parce que vous avez la bonté de tâcher de me rendre gaie: mais en relisant ce que j'ai écrit, je crains que vous ne m'aiez appris à penser bizarrement. Dites moi la vérité, Charlotte, ce qui est sorti en dernier lieu de ma plume n'est-il pas plus à la manière de Lady G., qu'à celle de

SA. HARRIET BYRON?

En-

Encore une ligne, ma chère tante Selby, & puis plus!... Ils ne veulent pas me laisser écrire, Charlotte, quand j'ai encore mille choses à vous dire sur cet important paquet; sans cela je n'aurois pas fini ainsi.



LETTRE XXXII.

SIR CHARLES GRANDISON
à Mademoiselle CLEMENTINE
de PORRETTA.

Florence, 29. Juill.

Je commence, chère & admirable Clémentine, la correspondance que vous m'avez permise, avec un vif ressentiment de la faveur que vous me faites par là. Cependant puis-je dire que cette faveur soit exempte de peines? Y eut-il jamais un homme dans les circonstances où je suis?... Avec la permission d'admirer la plus noble & la plus admirable des femmes, de se regarder comme un homme estimé, peut-être plus qu'estimé, par elle, & par son illustre famille; & cependant l'honneur lui défendant de solliciter un bonheur qu'on lui avoit une fois destiné, & dont on ne l'accuse pas de s'être rendu indigne par mauvaise conduite, ou en ne soutenant pas son caractère... Excellente fille! suis-je différent de ce que vous avez toujours eu sujet de me croire, dans mes mœurs, ou dans mes principes? Ai-je jamais tâché d'ébranler votre attachement à la Religion de votre pays? Non, Mademoiselle, vous voyant invincible-

siblement attachés à cette Religion, je me suis contenté d'avouer la mienne; & j'aurois cru en effet répondre mal à la protection du pouvoir civil & ecclésiastique dont je jouissois, & faire une brèche aux loix de l'hospitalité, si j'avois tâché d'ébranler la fille chérie d'une famille si fermement attachée aussi à ses principes. Après une pareille conduite, cette chère fille pouvoit-elle douter qu'elle eût eu le libre exercice de sa Religion, si elle...

Mais arrêtez, plaintes, que mon cœur peut à peine refuser de dicter à ma plume! N'ai-je pas dit que je veux être tout ce que vous voudrez... Tout espérance, ou tout résignation?... Pardonnez moi, Mademoiselle, pardonnez moi, & chère & à jamais respectable famille, si j'emploie encore le mot d'*espérance*. Un tel bien presque dans mes mains... puis-je m'empêcher de parler d'*espérance*?... Cependant n'ai-je pas promis en même tems de me soumettre?... Quelque peine qu'il m'en coûte; & tout impossible que cela seroit, si vous ne m'opposiez des motifs de conscience qui sont au dessus de tout, & la plus excellente des femmes: je me soumettrai, je me soumettrai dès à présent. Si vous perséverez, toute chère à mon cœur que vous la serez toujours, je me résigne à votre volonté.

Un cœur trompé dans son attente, & qui ne s'abandonne pas à un desespoir indigne d'un homme, dans un monde si accoutumé à tromper nos espérances, se saisit du bien qui approche le plus de celui qu'il a perdu... Me sera-t-il permis, Mademoiselle, d'espérer qu'une correspondance assortie avec tant de bonté, durera

ra toujours quel que soit l'événement ? qu'une amitié si pure me sera toujours permise ; que cet homme tombé d'une si grande espérance, sera regardé comme un fils, comme un frère, par une famille dont tous les membres lui seront toujours chers ?... Je veux l'espérer. Je veux même lui demander la continuation de son estime ; pourquoi ne dirois-je pas de son *affection* ? mais aussi longtemps seulement que mon cœur impartial, & mon zèle pour la gloire & le bonheur de toute votre maison, me diront que je le mérite ; & aussi longtemps que je pourrai faire valoir mes prétensions, à la satisfaction de tous ceux qui la composent. Il ne peut arriver de mon côté, & je ne me consolerois pas qu'il arrivât du vôtre, qu'un homme qui une fois, par la faveur de toute votre famille, a été sur le point d'être honoré de son alliance, vint à être regardé, & peut-être par cette raison, comme il arrive souvent en pareilles circonstances, comme un homme entièrement étranger, & indifférent.

Jamais, Mademoiselle, le cœur d'un homme n'a pu se vanter d'une passion plus désintéressée que la mienne, pour un objet dont l'âme lui étoit plus chère que sa personne-même, ou d'un attachement plus sincère pour tous ceux de sa famille. Je suis appelé à en faire une malheureuse épreuve. La preuve que j'en donne est incontestable. Et... jusqu'à la dernière heure de ma vie, vous & eux, Mademoiselle, me serez infiniment chers.

Adieu, la plus excellente des femmes !... Dans les circonstances où je suis, que puis-je dire de plus ?... Adieu, la plus excellente des femmes.

femmes... Puissiez-vous & toute votre famille être comblés de tous les biens temporels, & éternels, c'est la prière de

Votre très-reconnoissant, très-dévoué & très-obéissant
 GRANDISON.



LETTRE XXXIII.

Mademoiselle CLEMENTINE DE PORRETTA
 à *Mr* CHARLES GRANDISON.

Bologne, mardi, 5. Août.

Je souhaitois d'autant plus, Monsieur, de devenir votre correspondante, que j'espérois de pouvoir vous écrire avec plus de franchise, que je ne pouvois vous parler. Je serai en effet très-franche & très-sincère. Je suposerai que c'est à mon frère, & à mon meilleur ami que j'écris. Effectivement à quel de mes autres frères puis-je écrire avec une égale franchise?... Vous, à l'imitation de la Divinité, vous ne demandez que le cœur. Mon cœur sera aussi ouvert devant vous, que si comme elle, vous pouviez lire dans ses plus secrets replis.

Je vous remercie, Monsieur, de l'obligeante & généreuse Lettre par laquelle vous avez ouvert notre correspondance. Vous y avez eu tant d'égard à la foiblesse de mon esprit, & au malheureux état où il a été depuis peu, sans cependant parler de ce malheureux état... O Monsieur,

sieur, vous êtes le plus délicat des hommes... Quelle délicatesse ne m'avez-vous pas toujours montrée dans mon attachement à la Religion de mes Pères... Surement vous êtes le plus pieux des Protestans... Des Protestans peuvent être pieux; vous & M^r. Beaumont vous m'en avez convaincu. Je ne pensois guères que j'en viendrois jamais à faire en faveur de ceux de votre Religion, l'avou que vous & elle m'avez arraché par votre bonté. O Monsieur! à quoi ne m'auriez-vous pas amenée par votre amour, vos gracieux traitemens; & par le charme irrésistible de vos discours, si j'avois été à vous, demeurant dans un pais Protestant au milieu de vos parens, tous de cette Religion, tous aimables, & peut-être d'une bonté exemplaire! J'avois peur de vous, Chevalier, mais n'en parlons plus. Vous êtes invincible; & j'espère que je n'aurois pas été vaincue si j'avois été à vous... Mais ne prions-nous pas, que nous ne tombions pas dans la tentation... Encore une fois, dis-je, ne parlons plus sur ce sujet; cependant j'ai bien de la peine à m'en empêcher..

Il n'y a que la considération de la brièveté, & de la vanité de cette vie, où nous ne sommes que pour l'épreuve, & de l'éternité de l'autre, qui ait pu me faire agir contre mon propre cœur. Cher Chevalier, que j'aurois été heureuse, si ma main avoit pu suivre mon cœur, & à des conditions telles que j'eusse pu croire mon ame en sûreté!... Comment quitterai-je ce sujet attrayant? Je suis au milieu des ronces & des épines; tendez moi votre main secourable, & conduisez moi dans les sentiers aisés & agré-

agréables, où vous m'avez trouvée premièrement marchant d'un pas assuré. Que jamais, jamais une fille sans expérience ne se fie à son imagination, quand elle commence à réfléchir avec plaisir sur les grandes qualités d'un objet avec qui elle a souvent occasion de converser.

Je reviens encore à un sujet que je voudrois éviter. Mais puisque je ne le puis, je laisserai aller ma plume. Vas ton chemin, cœur également obstiné, et troublé; je vois qu'il n'y a pas moyen de t'arrêter...

Dites-moi donc, mon frère, mon ami, mon ami fidèle & désintéressé, que ferai-je, quelle méthode suivre pour prendre de l'indifférence pour vous dans une autre qualité? Que ferai-je pour ne vous envisager que comme mon frère, mon ami?... Ne pouvez-vous me le dire?... Ne le voulez-vous pas? Votre amour pour Clémentine ne vous le permettra-t-il pas?... Je vous dicterai les mots... Dites, que vous êtes l'ami de mon âme. Si vous ne pouvez être Catholique en tout, soyez-le quand vous me donnez des conseils. Alors par amour pour mon âme, vous ferez en état de dire, „ Persévérez Clémentine! Je ne vous trouverai pas ingrate.”

O Chevalier! Je ne crains rien tant que d'être jugée capable d'ingratitude par ceux que j'aime. Et ne suis-je pas, pouvez-vous penser que je ne suis pas ingrate? Vous me l'avez dit une fois. Pourquoi, si ce n'étoit pas un simple compliment, ne m'avez-vous pas dit comment je pouvois montrer ma reconnaissance? Êtes-vous le seul homme sur la terre qui ait la volonté & la

le pouvoir d'imposer des obligations, & qui soit cependant au dessus du retour ? Quels services n'avez-vous pas tâché de rendre à l'ame d'un jeune homme égaré, dès votre première connoissance avec lui !... Malheureux jeune homme, & comment les paye-t-il alors ! Il nous a appris, en s'accusant généreusement lui-même, quelle patience héroïque vous eutes avec lui, & avec quelle bravoure vous dédaignastes son ingrat défi. Il a bien raison de vous aimer ! Plusieurs mois après que votre liaison avoit discontinué, vous venez le délivrer, par votre valeur, des tris de la mort. Vous n'en avez pas été payé, comme vous aviez lieu de l'attendre par quelques-uns de notre famille... Que de regrets ce souvenir ne nous a-t-il pas coûtés à tous ! Vous futes obligé de quitter l'Italie ; cependant rapellé par votre ami blessé, dans un état incurable, comme on le craignoit, vous avez volé vers lui, vers sa sœur blessée dans le cœur & dans la tête. Vous volez vers son Père, sa Mère & ses Frères, souffrant aussi des souffrances de ce fils & de cette fille. Et d'où êtes-vous venu ? De votre patrie. Quittant vos amis, tous fiers de vous aimer, & fiers de votre amour. Vous volez sur les ailes d'une amitié zélée dans un pays éloigné. Vous rencontrez, vous surmontez mille obstacles. Le génie de la santé, sous la figure d'un Chirurgien habile, vous accompagne : vous rassemblez tout l'art des Médecins de votre pays, pour féconder vos généreux desseins. Le succès les accompagne. Nous nous voyons les uns les autres dans toute une famille, avec ce plaisir qui brilloit sur nos visages.

visages avant que le desastre y eût répandu ses nuages.

À présent par quel retour paierons-nous tant de bontés pour nous ? Vous dites que vous êtes déjà récompensé par le succès dont Dieu a béni vos généreux efforts. C'est pour cela que je vous appelle fier, & en même tems heureux. Je fais bien qu'il n'est pas au pouvoir d'une femme de faire plus que son devoir pour récompenser un homme tel que vous. Et s'il étoit possible que Clémentine fût à vous, voudriez-vous que votre tendresse, votre amour pour elle, fût payé de son bonheur éternel ?... Non, répondez-vous... Vous lui laisseriez un libre & entier exercice de sa Religion... Et pouvez-vous promettre, pouvez-vous, Chevalier Grandison, répondre, que si vous croyiez votre femme dans l'erreur, vous n'entreprendriez pas de l'en retirer ? vous, qui comme son mari, devriez être le directeur de sa conscience ; affermir son esprit... Pouvez-vous, croyant votre Religion bonne, & la sienne mauvaise, être content pendant qu'elle y persévérerait ? Ou bien pourroit-elle éviter, par un pareil, ou même par un plus fort principe, d'entrer en dispute avec vous ? Et alors sa foi ne seroit-elle pas en danger par la supériorité de votre raison ?... De quelle force seroient les raisonnemens de mon Confesseur, contre les vôtres fortifiés par votre amour, votre bonté, la douceur de vos manières ? Et quelle douleur pour toute ma famille, si Clémentine alloit devenir indifférente pour eux, pour son pays, & plus qu'indifférente pour sa Religion !

Di

Dites, Grandison, mon maître, mon ami, mon frère, pouvez-vous voir avec indifférence ces puissantes considérations?... O non, vous ne le pouvez. Mon frère l'Evêque m'a dit, (mais n'en soyez pas fâché contre lui) que vous avez déclaré à mon frère aîné & à lui, qu'au commencement d'une poursuite, vous n'auriez pas accordé à une Princesse les conditions que vous consentiez d'accorder pour moi; & que vous me les aviez offertes comme un compromis!... La compassion & l'amour étoient peut-être également vos motifs. Pauvre Clémentine!... Cependant s'il n'y avoit pas eu un plus grand obstacle, j'aurois accepté votre compassion, parce que vous êtes grand & bon, & qu'il ne pouvoit y avoir d'insulte dans votre pitié, mais seulement une vraie compassion comme celle de la Divinité!... Eh bien, Monsieur, & mon Père, & ma Mère, les meilleurs & les plus indulgens des Pères & Mères, & mon Oncle, mes Frères, & mes autres parens, ne se sont-ils pas pliés aux desirs de leur Clémentine par les mêmes motifs d'affection & de pitié; sans cela, la Religion, la patrie, étant l'une si différente, l'autre si éloignée, auroient-ils jamais consenti?... Non sûrement. Ne voudrez-vous donc pas, mon cher Chevalier, penser que connoissant vos motifs, & les leurs, connoissant qu'il y auroit de la présomption à compter sur mes propres forces, & que ce seroit tenter Dieu; je ne fais que ce que je dois, en agissant comme j'agis, en prenant la résolution que j'ai prise?... O vous, mon précepteur, soyez le encore... Vous ne m'avez jamais donné une leçon que

vous

vous ou moi dussions avoir honte d'avouer...
 Affermissez mon esprit, comme je vous l'ai demandé dans mon papier. Je vous l'avoue, j'ai bien combattu contre moi-même; & je suis à présent... au dessus, ou au dessous de moi-même: je ne sais... car ma Lettre n'est pas telle que j'avois dessein de la faire. Vous en êtes trop le sujet: je ne vous destinois que quelques lignes, pour vous exprimer la reconnoissance que je ressens de votre bonté pour moi, & pour notre Jeronymo, ... & pour tout le monde; & je voulois vous prier, pour le repos de mon esprit, de nous indiquer quelque moyen, par où, moi, & nous tous puissions montrer notre attachement à nos devoirs supérieurs, & notre reconnoissance envers vous.

Quelle prodigieuse Lettre!

Excusez ma tête affoiblie, & croyez que je m'intéresse autant à votre gloire, qu'à la mienne propre.

CLEMENTINE DE PORRETTA.



LETTRE XXXIV.

Sir CHARLES GRANDISON
 à Mademoiselle CLEMENTINE

Rome, 11. Août.

„ Il n'y a, „ dit la plus généreuse, & la plus
 „ pieuse des femmes, „ il n'y a que la con-
 „ sideration de la brièveté & de la vanité de
 „ cette vie, & de l'éternité de l'autre, qui ait
 „ pu me faire agir contre mon propre cœur... „
 Quelle condescendance, quelle bonté! Quel
 avec

avouez ma faveur!... En ma faveur, puis-je le dire?... Non, non, ce n'est pas en ma faveur; c'est au contraire à la ruine de toutes mes espérances; car que me reste-t-il à alléguer, quand vous ne doutez pas de mon attachement, de ma gratitude, de ma tendresse, de ma bonne foi, & que vous croyez que ce seroit la source de votre danger?

Ma main secourable est prête à vos ordres, & ce ne sera pas ma faute, si vous ne rentrez pas dans les sentiers *assés & agréables*, où vous marchiez d'un pas assuré.

Vous m'ordonnez de vous dire ce que vous devez faire pour prendre de l'indifférence pour moi... Quelle peine ne me cause pas cette manière gracieuse de me rejeter? Bonté sublime! Votre frère, votre ami, votre ami fidèle, & désintéressé, vous dira, contre lui-même, à la ruine de ses espérances, que votre main ne doit pas suivre votre cœur (bonté excellente!) si cela ne peut se faire, sans que vous croyiez votre ame en danger.

Vous me dicterez les mots, dites vous;... Je les répète après vous: Persévérez, Clémentine... Je ne veux, ni ne puis vous trouver ingrate.

Combien la chère & généreuse Clémentine n'exagère-t-elle pas les services dont le ciel m'a fait l'humble instrument pour ma consolation, (je me plais à me le persuader ainsi) dans la cruelle mortification qui devoit m'arriver! Qu'à Dieu seul en soit toute la gloire! En donnant tant à la cause seconde, ne craignez-vous point de dépriser la cause première? Rendez à l'Être suprême ce qui lui appartient, que

me restera-t-il alors à prétendre ? Qu'est-ce autre chose qu'un service ordinaire, que tous ceux de votre famille m'auroient rendu en pareilles circonstances ?

Il est généreux, il est noble en vous, Mademoiselle, de déclarer vos sentimens pour un homme que vous refusez. Mais dans quelle gêne dois-je me trouver, pénétré du mérite de celle qui me refuse, & devant l'être toujours ; & cependant me croyant lié par l'honneur à acquiescer au refus, & à préférer la paix de votre cœur à celle du mien ? Ce seroit vous causer des peines, que d'ouvrir mon cœur devant vous ; & je ne veux point vous en causer. Permettez moi cependant de vous dire, que l'honneur qu'on m'avoit une fois destiné, m'auroit mis dans des obligations envers tous ceux de votre famille dont je n'aurois jamais pu m'acquitter. C'étoit une fois un honneur trop grand, même pour mon ambition, & c'est cependant un des vices de ma constitution que j'ai trouvé le plus de peine à reprimer. Mais je mettrai ma gloire dans leur intention, & à n'avoir pas perdu leur faveur, ou la vôtre, par aucun acte qui m'en ait rendu indigne... Conservez moi, très-excellente Clémentine, conservez moi tous les membres de cette illustre famille, conservez moi votre amitié, & je tâcherai de me contenter de ce bien.

Votre précepteur, comme vous daigniez l'appeler, votre ami, votre frère, (je ne vois que trop la force exclusive de ce dernier titre) avoué qu'il ne peut voir avec indifférence ces motifs, qui ont tant de poids sur vous. Il voit votre fermeté, & que vous êtes liée par votre con-

scien-

science. Il se soumet donc, quoique la soumission puisse lui coûter, à votre raisonnement; & il répète vos propres termes; *Persévérez Clémentine.*

J'ai dit à votre frère aîné, & je suis prêt à le dire à tout le monde, qu'au commencement d'une poursuite, je n'aurois pas signé, même pour une Princesse, les articles que j'ai accordé. Permettez moi, Mademoiselle, de vous dire à quelle question je répondis par cette déclaration; „ Qu'est-ce que les filles avoient „ fait pour être réservées à la perdition? ” m'avoit dit le Général... J'avois dans l'esprit cette autre raison, c'est que notre Eglise admet la possibilité du salut hors de son sein... A Dieu ne plaise qu'il en soit autrement!... Nous croyons que l'Eglise de Dieu sera formée de tous les hommes vraiment pieux de toutes les communions. J'avoué cependant, que si j'avois reçu l'honneur qu'on avoit dessein de me faire, j'aurois été bien aise de n'avoir que des fils.

Mais que je suis touché de ce que vous ajoutez ensuite! „ La compassion & l'amour, dites-vous, étoient, peut-être, également vos „ motifs... Pauvre Clémentine! ” ajoutez-vous. Quelque grand, quelque inimitable que soit ce qui vient ensuite dans votre Lettre, je me serois cru intéressé, & pour mon honneur, & pour votre délicatesse, à m'étendre sur cette pitié pour vous-même qu'expriment ces mots, si nous étions dans toute autre circonstance: mais écrire la moitié seulement de ce que j'aurois dit dans des circonstances plus heureuses, ce seroit, comme je l'ai dit, causer de la peine.

Tout.

N

ne

ne à votre cœur généreux. L'excellente Clémentine, j'en suis sûr, ne voudroit pas que j'en disse beaucoup sur ce sujet. Quand elle le voudroit, je ne le dois pas, je ne le puis.

Vous avez, Mademoiselle, auprès de vous les meilleurs des Pères, des Mères, des Frères & des Directeurs spirituels. Ils affermiront votre esprit. Leurs avis, leur amour, & leur indulgence vous soutiendront dans votre résolution. Vous exigez que je l'approuve. Je l'approuve; il le faut. „ L'amant de votre ame ” conclut en répétant les mots que vous dictiez à sa plume . . . Si des reflexions faites avec plus de sens froid, si un nouvel examen des raisonnemens qui m'eussent fait espérer que vous n'auriez couru aucun risque, en consentant à être à moi, si des considérations mûres, & tranquilles, ne peuvent changer votre persuasion sur ce point... „ Persévérez, Clémentine, ” à rejeter un homme aussi ferme dans sa foi que vous l'êtes dans la vôtre. Si votre conscience y est intéressée... Si la paix de votre ame en dépend... vous devez refuser; & l'on ne peut vous trouver ingrate... Ainsi, contre lui-même, décide celui à qui vous en appelez, & que vous nommez généreusement votre

„ Précepteur, ami, frère, ”

GRANDISON.



LET.

DE L'ÉCRIVAIN X X L'ÉCRIVAIN DE

L E T T R E X X X V.

Mademoiselle C L É M E N T I N E
à Sir CHARLES GRANDISON.

Bologne, 19. Août.

Et vous consentez, ô le meilleur des hommes, à vous gouverner par mes souhaits ? Mais êtes-vous convaincu par mes raisonnemens ? Vous ne me dites pas que vous l'êtes... Hélas ma faculté de raisonner est affoiblie : ma tête a reçu une atteinte incurable ; ma mémoire à la vérité paroît revenue : mais son retour ne sert qu'à me rendre plus sensible à mon malheur passé, & à la crainte d'une rechûte.

Mais qu'apprens-je ? Olivia est revenue à Florence ; & vous êtes à Florence ! Fuyez Florence, & Olivia... Mais où iriez-vous pour éviter une femme qui a pu vous suivre en Angleterre ?... Où, sinon en Angleterre ?... Nous sommes tous en peine pour la sûreté de votre personne, si vous refusez d'épouser cette femme violente. Cependant je ne puis souffrir la pensée qu'elle soit à vous. Mais vous m'avez dit que cela ne peut jamais être... Cependant, si vous pouviez être heureux avec elle, pourquoi serois-je ennemie de son bonheur ?... Mais je laisse ce sujet à votre magnanimité.

Laissez moi consulter mon maître, mon ami, mon frère, sur un point qui m'intéresse beaucoup plus à présent qu'Olivia & ses espérances...

ces... Je voudrois, je voudrois bien prendre le voile. J'ai cela à cœur. Mes parens, mes très-chers parens, oposent à mes raisons la demande qu'ont faite en mourant, & les desirs qu'ont témoigné pendant leur vie, mes Grand-Pères, paternel & maternel. Je suis dans de très-grandes peines; car je n'ignore pas quelles étoient les vûes de ces deux hommes de bien, qui sont à présent avec Dieu, en souhaitant que je ne prisse pas le voile. Mais pouvoient-ils prévoir la calamité qui devoit tomber sur leur Clémentine? Ils ne le pouvoient. Je n'ai pas besoin d'insister sur ce sujet, & sur la force de leurs raisons & des miennes, écrivant à un homme dont l'ame a assez de capacité pour les saisir toutes à la fois dans toute leur force. Mais vous ajouterez une obligation à toutes celles que je vous ai déjà, si vous pouvez donner du poids à mes raisons, & demander qu'on m'oblige dans cet important article. Laissez moi espérer que vous le pouvez, que vous le ferez. Ils souhaitent tous ardemment de trouver les occasions d'obliger un homme dont ils ne pourront jamais reconnoître les bienfaits. Ai-je besoin de vous suggerer une autre raison dont vous devez reconnoître la force, si jamais vous avez aimé Clémentine avec ardeur?

Si je connois mon propre cœur, (& je me suis bien examinée) deux choses, si je les obtenois, me rendroient aussi heureuses que je puis l'être à présent dans cette vie: l'une c'est qu'on cède à mon désir de me séquestrer du monde, & de me consacrer à Dieu: l'autre que je sois assurée que vous êtes heureux par le mariage
avec

avec une Angloise, du moins avec une femme qui ne soit pas Italienne. Je suis obligée d'avouer, quoique je sente que c'est vous exposer ma foiblesse, que le dernier article ne sera que trop nécessaire à ma tranquillité dans la situation où me mettroit l'accomplissement de mon premier souhait. Montrez moi, Chevalier, que quand je serai entrée dans cet état, il n'y a plus à regarder en arrière, & que le seul homme pour qui j'aie jamais senti de la tendresse, appartient à une autre, & qu'il ne pourroit jamais être à moi quand même je n'aurois pas fait mes vœux. Répondez à mes souhaits, Monsieur; & je serai en état de vous suivre par mes prières dans le pays qui a l'honneur d'avoir produit un tel ornement de l'humanité.

Vous comprendrez aisément, qu'on ne doit pas savoir que j'ai cherché à vous intéresser en ma faveur. Par cette raison, je n'ai montré cette Lettre à personne. Le Père Marescotti, j'espère, comme Religieux, se déclarera pour moi, si vous le faites. Mon frère l'Evêque sûrement vous soutiendra tous les deux, quoiqu'il se montre plutôt frère, que Prélat, en pressant les raisons de famille.

Je n'ai pas honte de dire que je m'impatiente de vous voir, Monsieur. Je puis d'autant plus me le permettre, que je puis déclarer que je suis invinciblement déterminée à tenir ma résolution, & à ne me fier jamais à mes propres forces dans un article où il s'agit de mon bonheur éternel. O Monsieur, quels combats, quels efforts ne m'a pas coûté cette résolution! Mais après l'avoir prise une fois, & après m'être

délibération, après avoir imploré le secours de Dieu que je me flatte qu'il m'a accordé, je n'ai jamais souhaité de changer. Pardonnez moi, Monsieur; vous le ferez; vous êtes un homme de bien.... C'est mon Dieu seul que je vous ai préféré.

CLEMENTINE de PORRETTA.



LETTRE XXXVI

Sir CHARLES GRANDISON
à Mademoiselle CLEMENTINE.

Florence, 23. Août.

Ma chère correspondante demande si je suis convaincu par ses raisonnemens... Je répète que je résigne à votre volonté, toute espérance, tout souhait par rapport à moi. Dans un cas où on peut alléguer la conscience, il n'est pas besoin d'autre raison.

Mais que puis-je dire, ô la plus excellente des femmes, à la prière que vous me faites de vous soutenir dans votre ardeur de prendre le voile? J'espère que vous me le proposez pour avoir mon avis... „ Laissez moi, dites-vous, „ consulter mon maître, mon ami, mon frère... J'ai donné la plus forte preuve qu'un homme puisse donner de desintéressement; & je me suposerai à présent Catholique, comme vous l'exigez, dans l'avis que je proposerai humblement à mon amie, à ma sœur; & cela paraîtra d'autant plus que, comme Protestant, je de-

devrois montrer qu'il n'est permis à personne de se lier par le vœu d'un célibat perpétuel.

„ Avez-vous besoin, dites vous, de me suggérer une raison, dont je dois reconnoître la force, si jamais j'ai aimé Clémentine avec ardeur ?” Quelle raison veut insinuer l'excellente Clémentine ? N'est-ce pas un motif tel que celui d'Hérode (*) ? Pourquoi, si jamais elle a honoré son Grandison de son estime, ne presse-t-elle pas le même motif par rapport à lui ? Peut-elle, avouant cette estime, être assez généreuse pour souhaiter qu'il se marie, & même insister là dessus comme sur une démarche qui contribueroit à la rendre tranquille, & cependant espérer qu'il s'intéressera pour qu'on lui ôte toute possibilité de jouir de la même liberté ? Si j'étois marié, & capable de souhaiter de lier ainsi ma femme, au cas qu'elle me survécût, je penserois qu'elle devoit me mépriser pour avoir un cœur si étroit. Quel est donc le motif qu'une jeune Dame, dans la fleur de sa beauté, voudroit que j'alléguasse ? ... Et à qui ? ... A ses propres parens, qui tous, dit-elle, souhaitent ardemment de trouver les occasions de m'obliger ; & qui en même tems font tous leurs efforts pour la dissuader d'entrer dans les mesures qu'elle souhaite qu'il fasse réussir. Peut-il, Mademoiselle, pour me servir de vos

pro-

(*) Hérode donna des ordres pour qu'on mit Marianne à mort, de peur qu'elle ne devint la femme d'un autre, s'il ne revenoit pas de la Cour d'Auguste à qui sa conduite avoit été suspecte dans le différend de ce Prince avec Antoine.

propres termes dans l'écrit que vous m'avez remis, peut-il penser à *prendre un tel avantage de leur générosité pour lui?*

Mais Clémentine de Porretta, fille des plus tendres & des plus indulgens des Pères & des Mères, & qui s'est toujours justement glorifiée dans sa soumission pour eux; dont les frères l'aiment avec un desintéressement dont il y a eu à peine des exemples avant eux, peut-elle, s'opposant à la volonté de ses Grands-Pères, souhaiter d'entrer dans un état qui renverseroit pour toujours toutes les esperances qu'ils ont conçu d'elle? ... Chère Clémentine! pensez à cela.

Vous, ma chère correspondante, qui regardez le mariage comme un sacrement, sûrement vous ne pouvez douter que vous ne puissiez y servir Dieu beaucoup plus utilement, qu'en vous séquestrant d'un monde qui a besoin d'un exemple tel que celui que vous pouvez lui donner. Mais, Mademoiselle, vos parens ne vous proposent point de vous marier. Ils vous conjurent seulement, à présent, ils ne vous ordonnent pas (ils connoissent la générosité de votre cœur) de ne pas faire une démarche qui frustreroit entièrement toutes leurs esperances, & mettroit le choix d'un époux hors de votre pouvoir, si vous veniez à changer d'idée. Permettez, Mademoiselle, qu'écartant toute vue intéressée, & par des motifs d'un amour purement fraternel, car c'est ce que vous exigez de moi, permettez que je vous conseille de mettre à l'aise les cœurs de parens si justement chéris, & de laisser l'issue à la Providence. Jamais, Made-
moi-

moiselle, ils ne vous contraindront. Et permettez-moi de vous dire que la piété exige cela de vous. Le Tout-puissant ne bénit-il pas dans ce monde l'obéissance aux commandemens raisonnables des Pères & Mères? Ne s'intéresse-t-il pas lui-même, pour ainsi dire, à l'exécution du devoir des enfans? Ne peut-on pas dire avec raison, que c'est servir Dieu que d'obéir à nos parens? La généreuse, la grande ame de Clémentine de Porretta voudroit-elle rétrécir, pour ainsi dire, sa piété en la limitant: (je parle à présent comme si j'étois Catholique, & comme si je croyois qu'il y eût quelque mérite à se séparer du monde) voudroit-elle prendre ce parti, quand elle peut, du moins également, servir Dieu, & sanctifier son ame, en obéissant à ses Père & Mère, en accomplissant la volonté de ses Grands-Pères, & en obligeant tous ses autres parens? Mademoiselle Clémentine n'est pas capable de rapporter toutes choses à elle-même. Dirai-je qu'il y a souvent dans de pareilles résolutions, de la lâcheté, un amour propre excessif, & peut-être aux yeux du monde, un aveu trop marqué de quelque mortification reçue.

Vous avez des personnes autour de vous qui peuvent donner toute la force à ce raisonnement... Je ne le puis. O ma Clémentine, je ne puis être si grand, si détaché de moi-même que vous, dans cette occasion!... Mais je puis être juste. J'ose dire que je ne puis être sans générosité. Je ne vous dis pas, à cause de la faiblesse de votre santé, ce que votre illustre exemple peut me rendre capable de faire avec le

tems; mais vous ne devez pas, Mademoiselle, attendre de moi une conduite, que vous pensez qu'il vous feroit de desavouër. Quelque délicate que soit l'ame d'une femme, & particulièrement celle de ma chère correspondante, celle d'un homme en pareille occasion, doit montrer tout, au moins une égale délicatesse. Car n'a-t-il pas l'honneur d'une Dame à défendre, aussi bien que le sien propre à considérer, entant qu'homme.

Ne m'affligez pas, ma chère Clémentine, ou plutôt n'ajoutez pas à mon affliction, en me dépeignant la vôtre. Je vous répète que vos parens ne vous contraindront pas. Ne vous êtes pas le pouvoir de vous laisser engager à faire un acte de soumission. Dieu n'exige pas que vous mouriez pour vos parens, afin de vivre pour lui. Leurs espérances sont louables. Clémentine de Porretta voudroit-elle mettre hors du pouvoir de Dieu même de bénir ces espérances? Se croira-t-elle malheureuse, si elle ne peut les punir au lieu de les récompenser de leur tendre & indulgente bonté envers elle?... Cela ne sauroit être. Que le Dieu tout-puissant achève son œuvre, si heureusement commencée, en rétablissant pleinement votre santé! Je ne doute pas que cette bénédiction n'accompagne votre soumission filiale. Mais pouvez-vous, ma chère correspondante, espérer de l'obtenir, si vous vous tourmentez vous-même, si vous tenez votre esprit en suspens par raport à votre soumission pour vos parens, & si vous cherchez à vous persuader que leurs volontés & celle de Dieu sont

opo-

épousés? Votre entier rétablissement dépend beaucoup de vous à présent. O Mademoiselle, ne voudrez-vous pas, dans une occasion moins considérable, quelque prévenu que soit votre cœur pour la vie cloîtrée, pratiquer ce renoncement à soi-même, auquel vous m'exhortez dans l'article de la plus haute considération? Tous vos devoirs temporels sont contre vous, & vos devoirs spirituels ne sont point pour vous, bien loins d'être un motif pressant.

Mais encore un coup, je quitte un sujet, qui peut être, & sera sans doute, pressé avec beaucoup plus de force par d'autres, qu'il ne peut l'être par moi. J'irai incessamment rendre mes devoirs à vous & à votre famille. Vous avouez le désir que vous avez de me voir, parce que vous êtes affermie par votre attachement invincible à votre résolution. J'avouerai que mon cœur souffre. Je vous l'ai dit, je ne puis être aussi grand que vous; mais si vous voulez permettre que votre amitié fraternelle pour moi produise tout son effet, si vous souhaitez le repos de mon cœur, & une résignation sincère à votre volonté, montrez-vous dans la première visite que j'aurai l'honneur de vous faire, gaie, contente, & déterminée à acquiescer à la volonté raisonnable de parens qui, j'en suis sûr, je vous le répète encore, ne vous contraindront jamais à vous marier ... Ne vous en ont-ils pas déjà donné la plus forte preuve? ... En un mot que je vous entende déclarer que vous vous résignerez à leur volonté, sur l'article du cloître; & je travaillerai alors d'autant plus volontiers à me résigner à la vôtre, si fortement

déclarée & répétée dans la Lettre qui est sous les yeux de

*Votre ami, frère, & éternel-
lement obligé serviteur*

GRANDISON.

Mademoiselle Olivia est arrivée aujourd'hui dans son Palais. Il est impossible qu'il y ait autre chose que de la civilité entre elle, & votre glorieux correspondant.



LETTRE XXXVII

Sir CHARLES GRANDISON.

au Docteur BARTLET.

Bologne, Jeudi, 28. Août.

J'aurai à vous donner dans la suite un supplément assez long, à mon journal littéraire, ayant trouvé nécessaire pendant le mois passé, de m'amuser, autant qu'il m'a été possible, d'objets placés hors de moi. Je vous enverrai à présent la copie de trois de mes Lettres à Mademoiselle Clémentine, & de deux des siennes écrites en réponse à la première & à la seconde des miennes.

J'arrivai ici hier. Mais avant que de vous parler de la réception qu'on m'a faite, je vous dirai que Mademoiselle Olivia arriva à Florence, vendredi dernier. J'y étois alors arrivé nouvellement de Naples & de Rome. Elle envoya
un

un de ses gens le soir de son arrivée, pour m'en informer, & pour me prier de l'aller voir le lendemain matin. J'y allai.

Sa première réception fut polie & gracieuse. Mais dès que Madame Maffey fut sortie, & que nous fumes seuls, ses yeux lançant des éclairs; Malheureux, dit-elle, quels troubles, quelles anxiétés ne m'as-tu pas causé! ... Mais il est heureux que ton ingratitude pour une créature qui a tant risqué pour toi, ait été récompensée comme elle le méritoit, par le refus d'un cœur encore plus fier, s'il est possible, que le sien.

Vous avez raison, *vous*, Mademoiselle Olivia, répondis-je, de m'accuser de fierté. Vous m'avez donné plusieurs occasions de vous montrer, que moi, homme, je puis me modérer; pendant que vous, femme, n'en avez pas été capable; sans cependant que j'aie jamais été l'agresseur.

Jamais l'agresseur, Monsieur! ... Pour ne rien dire de vos mépris pour moi, ici, en Italie, comment m'avez-vous traitée en Angleterre? ... Misérable lie! Que je la méprise! ... Vous résoudre à m'y laisser! Me refuser un jour, une heure! (O ma détestable foiblesse! Quelle figure ai-je faite parmi vos parens!) Déclarer hautement que vous vous rendez à l'invitation de la femme la plus hautaine de l'Europe! ... Dieu soit loué, pour l'amour de vous-même, oui, Monsieur, j'ai la charité de dire pour l'amour de *vous-mêmes*, que vous aïez été trompés dans vos espérances!

Je vous plains, Mademoiselle. Je vous plains de toute mon âme! Et je m'abhorrerois moi-même.

même, si j'étois capable de joindre l'infirmité à ma compassion. Mais je vous laisse.

Pardonnez moi, Chevalier, dit-elle, en m'arrêtant par le bras. Je suis plus mécontente de moi-même que de vous. Une créature qui s'est renduë elle-même si vile à vos yeux (mais Monsieur, ce n'est qu'aux vôtres) ne peut qu'être mal à son aise avec elle-même, & par là se comporter mal avec tout autre. Dites que vous me pardonnez...

Elle me tendit la main, mais la retira immédiatement voyant entrer Madame Maffey, suivie de quelques domestiques.

Sa conduite après cela fut celle d'une femme véritablement emportée, tantôt furieuse, tantôt pleurant. Je ne puis, Docteur Bartley, entrer dans les détails. Un homme qui aime le sexe, qui naturellement est plus sensible à la compassion qu'à la vanité, qui peut estimer dans des personnes même généralement blâmables, les qualités louables qu'elles ont, doit tirer un voile sur leurs faiblesses. Je la laissai désemparée. Il peut y avoir des cas où on ne peut séparer l'impolitesse de la sincérité. Je fus obligé d'être impoli pour être sincère, & ne pas donner des réponses qui auroient pu en quelque manière autoriser cette Dame à penser qu'on l'avoit amusée. Pauvre femme! Elle menaça de me faire succomber à sa vengeance. Mais à présent que tout est fini du côté de Bologne, il devient absolument nécessaire pour moi de décider cette malheureuse Dame... Je n'aurois pu être juste envers elle, si je ne l'avois pas été envers moi. Je fus attaqué fort extraordinairement le jour
sui-

suivant. Je suis porté à croire que cela vient de ce côté. On n'a pas réussi. Et comme je devois partir le mardi suivant pour Bologne, j'ai laissé passer la chose sans faire de plaintes ni d'informations.

J'ai fait une visite au Comte de Belvédère, comme je l'avois promis. Le Général à Naples, & le Comte à Parme me reçurent avec la plus grande civilité, & tous deux par le même motif. Le Comte veut espérer.

Le Général & son épouse m'accompagnèrent pendant une partie du chemin de Naples à Florence. Le motif de son voyage étoit de s'aller réjouir en personne avec ses parens d'Urbino, & de Bologne, de la résolution que sa sœur avoit prise, & de l'en féliciter elle-même, comme il l'avoit déjà fait par une Lettre dont il me montra la copie. Il y avoit de très-beaux complimens pour moi. Il est aisé de parler avantageusement d'un homme qui n'excite ni notre envie ni notre crainte. Il auroit voulu me charger de présens; mais je m'en défendis, de manière cependant qu'il ne pouvoit être mécontent de mon refus.

Je fis aussi une visite à Urbino à la famille Altiéri, & au Comte de Porretta, en allant à Rome & à Naples, & j'en fus reçu très-poliment. Mon journal vous informera de l'emploi du reste de mon tems.

Mercredi après midi j'allai au Palais de Porretta: je courus à mon Jeronymo, avec qui aussi bien qu'avec Mr. Lowther, j'avois eu une correspondance pendant mon absence, qui m'avoit appris des nouvelles favorables.

Jeronymo se réjouit beaucoup de me voir.
J'eus

Jeus un plaisir inexprimable à le trouver si bien rétabli. Il avoit repris l'appétit, me dit-il. Le sommeil étoit un baume & un restaurant pour lui. Il étoit debout pendant plusieurs heures du jour : sa sœur & lui se rendoient contents l'un l'autre, & faisoient la joie de tous leurs parens. Mais il me laissa voir encore qu'il souhaitoit de m'appeller son frère, & pria Dieu d'une façon très-ardente, en me serrant la main, & en la mouillant de ses larmes, que cela pût être encore ainsi.

Le Marquis & la Marquise me remercièrent tous deux de mes Lettres à leur filles. Voyant que j'avois refusé de l'appuyer dans le désir qu'elle avoit de prendre le voile, elle avoit montré la copie de sa seconde Lettre avec ma réponse. Les bénédictions qu'ils me donnoient, étoient mêlées de leurs larmes ; & le Père Marescotti & l'Evêque déclarèrent, qu'ils me mettoient dans toutes les prières qu'ils adressoient au ciel pour eux-mêmes, & pour la famille, & qu'ils demandoient à Dieu de me dédommager par une autre, & même, disoient-ils, meilleure Clémentine, de la perte si peu attenduë de la leur. Le Général & sa femme étoient arrivés le jour précédent ; mais ils n'étoient pas présens alors.

Pendant leurs complimens & leurs applaudissemens adressés presque à un muet, (car que dire dans une pareille circonstance ?) Camille entra, & dit un mot à l'oreille de la Marquise. Clémentine, dit Madame, est impatiente de voir son ami. Chevalier, je vous présenterai. Je la suivis.

La jeune Dame, au moment qu'elle m'aperçut,

cut, courut à moi, les bras ouverts, m'appelant son frère, son quatrième frère, & me remercia mille & mille fois, dit-elle, des Lettres que je lui avois écrites. Ma Mère, ajouta-t-elle, les a toutes vuës. Mais, Monsieur, votre troisième!... Je n'aurois pas cru que vous me refuseriez votre intercession auprès de mes parens. Je ne puis abandonner ce point. C'a toujours été mon souhait, Madame, d'être l'enfant de Dieu: je n'en serai pas moins le vôtre, & celui de mon Père. O Chevalier, vous n'avez pas tranquillisé, vous n'avez pas convaincu mon cœur!

Je m'assure, lui dis-je, ma chère correspondante, que je vous aurois ôté tout prétexte, si mon cœur avoit été à l'aise, & le sujet moins touchant pour moi. Et sûrement si Mademoiselle Clémentine eut été convaincue, elle auroit agi suivant sa conviction.

O Monsieur, vous êtes un homme dangereux. Je vois que si un certain événement avoit eu lieu, j'aurois été une créature perdue! N'êtes-vous pas convaincu que, selon mes idées, je l'aurois été? Si vous l'êtes, j'espère que vous agirez selon votre conviction.

Etoit-il besoin de me dire cela? Je crois en me le rappelant, qu'elle sourit à moitié en le disant. Vous voyez, mon cher Docteur Bartlet, que Clémentine a pu plaisanter dans une occasion si sérieuse!... Mais peut-être voyoit-elle que ma gaieté n'étoit qu'*affectée*. Quoiqu'elle ne se l'imagine guères à présent, je ne crois pas qu'il soit impossible qu'avec le tems, on l'amène à céder au sentiment de son devoir en-
ven

vers ses parens, représenté par d'aussi bons avocats qu'elle en a dans sa famille; quoi qu'il arrive, puisse l'événement être heureux pour elle & pour sa famille, & je ne puis alors être privé de toute joie. Qu'y a-t-il dans cette vie qui vaille la peine... Mais n'en parlons pas avec trop de dégoût: le monde, si nous pouvons en jouir avec une joie innocente, & être utile à nos semblables, n'est point à mépriser, même par un Philosophe.

J'espère, Mademoiselle, lui dis-je, que du moins vous suspendez vos souhaits pour la retraite. Elle convint de la force d'un ou deux de mes raisonnemens; mais je pouvois apercevoir qu'elle ne renonçoit pas à l'esperance d'obtenir le consentement de ses parens.

Le Général, sa femme, & le Comte étant revenus, se hâtèrent de me venir faire leurs complimens. Que les deux Messieurs furent prodigés des leurs!

La Marquise nous proposa d'aller chez Jeronymo, & nous trouvâmes le Marquis, l'Evêque, & le Père Marescotti qui venoient à nous. Alors s'étant tous réunis à reconnoître les obligations qu'ils m'avoient, & à souhaiter qu'il fût en leur pouvoir de me rendre aussi heureux qu'ils déclaroient que je les avais rendus eux-mêmes, je leur dis qu'il étoit en leur pouvoir, à ce que j'espérois, de me faire un plaisir inexprimable.

Ils me demandèrent tous d'une voix de m'expliquer. C'est, leur répondis-je, qu'on puisse gagner sur mon cher ami Jeronymo qu'il m'accompagne en Angleterre. Mr. Lowther se trouveroit fort heureux lui-même de lui donner à ses soins.

plus

plutôt que de rester ici : cependant si l'on ne m'accordeoit pas cette faveur, il est déterminé à ne la pas quitter, jusqu'à ce qu'il soit supposé hors de tout danger.

Ils se regardoient l'un l'autre avec un air de plaisir & de surprise. Jeronymo pleuroit. Je ne puis, je ne puis, dit-il, soutenir le poids de tant d'obligations. Grandison, nous ne pouvons rien faire pour vous. Et vous avez amené votre Lowther pour me guérir, afin que vous puissiez me tuer vous-même.

Les yeux de Clémentine étoient baignés de larmes. Elle nous quitta avec un peu de précipitation.

O Chevalier, dit la Marquise, le cœur de ma Clémentine est trop sensible pour son repos, aux impressions de la reconnoissance. Vous tuerez la pauvre enfant, ou vous la ferez repentir de sa résolution.

Ce n'est qu'une faveur qu'on m'accordera, repliquai-je, si l'on consent à ce que je demande. J'espère que mon cher Jeronymo ne viendra pas sans quelques autres de ses parens. J'ai la parole de ses deux cousins. Nos bains sont propres à rétablir les forces. Je vous y accompagnerai, mon cher Jeronymo. Le changement d'air, de climat, vous fera du bien vraisemblablement. Que j'aie l'honneur de vous rendre mes devoirs en Angleterre, dis-je, en regardant tout autour de moi ; & je considérerai cela comme un ample retour des obligations que vous exagerez si fort, & que vous souhaitez tant d'acquitter.

Ils se regardoient sans rien dire.

Plût à Dieu, continuai-je que vous, Monsieur,

& vous, Madame, m'adressant au Marquis & à la Marquise, voulussiez me faire l'honneur d'être mes hôtes pendant quelque tems. Vous y pensiez une fois, si un certain événement heureux avoit pu avoir lieu. J'ose vous promettre à tous deux, après les peines que vous avez essuyées, un renouvellement de santé par nos sources salutaires. Je ne serois que trop heureux, si dans une telle compagnie, on pouvoit permettre à une sœur de faire une visite à son frère!... Mais si cela est regardé comme une trop grande faveur, cette sœur en votre absence ne peut que donner & recevoir du plaisir, en visitant tantôt M^r. Beaumont à Florence, tantôt son frère & son épouse à Naples; & j'engagerai mes deux sœurs & leurs époux à m'accompagner quand je vous ramènerai à Bologne. Mes sœurs seront charmées d'avoir une occasion de voir l'Italie, & de rendre leurs devoirs à une jeune Dame dont elles révérent le caractère, & à qui une fois leur frère avoit espéré de les allier.

Comme ils gardoient encore tous le silence, sans qu'aucun cependant parût mécontent, je continuai : Par une telle faveur, Messieurs, & vous, Madame, dis-je, en m'adressant à la Marquise, vous me donnerez du crédit, pour ainsi dire. Je retournerai dans mon pays, si j'y vais seul après les esperances que vous m'avez tous données, comme un homme qui a échoué, & qu'on a rejeté. Mon orgueil, aussi bien que mon plaisir, est intéressé dans cette occasion. Ma maison à la campagne, & à Londres sera la vôtre. J'y serai comme locataire, ou comme en visite, selon qu'il vous plaira. Personne n'aime plus son
pays

païs que moi : mais vous me le ferez aimer encore davantage , si en cedant à mes instantes prières , vous pouvez y trouver de la santé ou du plaisir pendant un séjour d'une année. Accordez moi cette faveur , mes chers Messieurs ; consentez y , Madame ; quand ce ne seroit que pour vous faire retrouver avec plus de plaisir votre pays & votre palais à votre retour. Nos Etés n'ont pas un soleil si brulant que le vôtre. Le commerce nous donne tous vos fruits d'Automne justement vantés ; & nos Hyvers ne sont pas même si froids que les vôtres. Accordez moi seulement l'Hyver prochain , & vous resterez plus longtems , si vous vous en trouvez bien.

Très-cher Grandison , dit Jeronymo , j'accepterai votre invitation au moment qu'on me dira que je puis entreprendre le voyage...

Le voyage , Monsieur ! interrompis-je . . . Votre cabane peut être renduë presque aussi commode que votre chambre : vous débarquerez à une demie lieue de ma maison de Londres. Dieu veuille vous accorder un heureux voyage ; & dans peu de jours , vous ne vous apercevrez pas que vous êtes sorti de cette chambre , excepté par une augmentation de santé & de forces.

Surement , dit le Général , ma sœur avoit raison de craindre qu'elle ne pourroit rester Catholique , si elle eut appartenu à cet homme-là. Je souhaite que vous fassiez ce voyage , Monsieur , dit-il à son Père , & vous aussi , Madame , & Jeronymo. Vous avez eu beaucoup de fatigues & de peines. Vous aimez le Chevalier. Passez l'hyver avec lui. J'ai ouï parler beaucoup de l'effi-

l'efficacité des bains d'Angleterre. Clémentine ne doit pas y aller. Ma femme & moi, nous contribuerons à son bonheur autant que nous le pourrons pendant votre absence ; mais prenez Grandison au mot. Ramenez le, avec ses sœurs. J'apprens que leurs maris ont été dans ce pays, ils ne seront pas fâchés de revoir l'Italie, étant sans doute des gens de goût... Mais quand pensez-vous à vous en aller, Chevalier ?

— Le plutôt est le mieux, quand ce ne seroit que pour profiter de la belle saison. Le voyage ne sera rien. Vous me ferez un plaisir infini. Vous n'avez pas d'autre moyen d'acquitter des obligations qui vous inquiètent si fort. Je reviendrai avec vous : je me flatte qu'en attendant, la santé de Mademoiselle Clémentine sera entièrement affermie. Le Seigneur Jeronymo sera aussi, j'espère, pareillement rétabli. Quel plaisir ne nous donnerons-nous pas les uns aux autres !...

Ils demandèrent le matin pour consulter, & me faire une réponse.



LETTRE XXXVIII.

Suite.

Monsieur Lowther, & les autres Chirurgiens de Jeronymo, aiant été consultés, ont dit que Jeronymo pouvoit être transporté en litière jusqu'au premier port de mer, & s'y embarquer pour l'Angleterre ; mais qu'il valoit mieux atten-
dre

dre le Printemps prochain, que pendant ce temps-là ils espéroient que les deux vieilles plaies pourroient être cicatrisées sans danger, & qu'on ne tiendroit ouverte que la nouvelle.

Mais ils s'engagèrent tous à ne pas laisser aller seuls Jeronymo & les deux jeunes Seigneurs : ils me promirent que quelques autres de la famille seroient mes hôtes en Angleterre ; & qu'en attendant l'Evêque & le Père Marsbout auroient une correspondance avec moi ; & m'informeront de tout ce qui se passeroit ici.

Clémentine but le chocolat avec nous : on l'a instruite de cette résolution, qu'elle a approuvée. Quelle cruelle circonstance, me dit-elle à l'oreille, que la personne qui auroit le plus d'envie d'y aller, & qui je me flatte ne seroit pas la moins bien venue, ne puisse être du voyage ! J'aurois été bien aise de voir une fois le pays où le Chevalier Grandison est né.

Et quelle bizarrerie dans la coutume, pensai-je, qui ne permettroit pas cette obligeante effusion de cœur dans Clémentine, si elle n'étoit pas déterminée à ne considérer en moi qu'un frère, plutôt qu'une relation plus intime ! En combien de manières, mon cher Docteur Bartlet, une ame délicate ne peut-elle pas exprimer un refus !... Il n'est pas besoin de froncer le sourcil en donnant un refus, ni de rougir en promettant.

Ayant été laissé seul avec Jeronymo, il prétendit voir dans mon air, comme tout le monde de le voyoit, disoit-il, la peine que me causoit la résolution de sa sœur. Si je n'avois pas cette peine dans mon cœur, il étoit sûr, dit-il, qu'elle ne seroit pas sur mon visage.

Pou

Pouvez-vous vous en étonner, mon cher ami? lui dis-je. Quand je suis revenu, quelle grande idée que j'eusse de votre sœur, je ne la croyois pas si grande qu'elle s'est montrée depuis. Je l'avois toujours admirée; mais à présent je fais plus que de l'admirer. Invité à espérer, comme je l'ai été, & voir ensuite toutes mes espérances renversées contre toute attente, il auroit fallu que je fusse plus qu'un homme, pour ne pas être extrêmement touché.

Il n'est pas douteux, me dit-il, que vous ne deviez l'être; & je suis sincèrement touché moi-même de votre douleur. Mais, mon cher Grandison, c'est Dieu seul qu'elle vous préfère. Elle souffre plus que vous ne pouvez souffrir vous-même! Elle n'a d'autre moyen pour se soutenir, m'assure-t-elle, que l'espérance de ne pas vivre longtems... Chère créature! Elle se flatte elle-même qu'elle doit le retour de sa raison aux ferventes prières qu'elle a fait; dit-elle, au ciel dans ses bons intervalles, de la lui rendre pour l'amour de ses parens, & de la recevoir ensuite dans les bras de sa miséricorde. Mais si votre cœur est profondément pénétré, mon Grandison...

Il l'est, mon cher Jeronymo. Je ne suis pas un homme insensible. Mais quand même on pourroit ramener notre chère Clémentine, du haut effort qu'elle a pris, quelque favorable à mes souhaits que fût cette condescendance, cependant tant qu'elle croit que cela blesseroit sa conscience, je ne pourrois la regarder que comme une diminution à sa gloire. Et comment seroit-il possible, comme elle me l'a fait entendre

dre dans une de ses Lettres, que, si je voyois ma femme tourmentée par ses scrupules, je m'empêchasse de travailler à la tranquiliser en les levant? Et pourrois-je le faire sans lui donner des idées à l'avantage de la Religion que je professe, & contre la sienne? Et cela ne m'exposeroit-il pas à violer nos conditions? O mon cher Jeronymo! il faut que les choses restent comme elles sont, à moins qu'elle ne puisse penser plus favorablement de ma Religion, & moins favorablement de la sienne.

Il commença à parler des obligations qu'ils m'avoient. Je lui déclarai qu'ils n'avoient pas d'autre moyen de me faire de la peine. Ne me parlez jamais plus sur ce sujet, lui dis-je, ni personne de votre famille; tout le monde, mon cher Jeronymo, n'est pas appelé par les occasions que j'ai eu le bonheur de trouver. Mon ami m'envieroit-il ce bonheur?

Je voudrois de tout mon cœur, mon cher Docteur Bartlet, pouvoir imaginer quelque chose que je pusse accepter pour mettre des cœurs si reconnoissans à leur aise. C'est une peine pour moi qu'ils me voient dans un jour si supérieur, que cela leur cause de la peine à eux-mêmes. Que puis-je faire, mon cher Docteur, qui s'accorde avec mes idées d'amitié, & qui puisse mettre leurs cœurs à l'aise?

Il craignoit, dit-il, que je ne pensasse à les quitter bientôt.

Je lui dis que ne doutant point de la persévérance de Mademoiselle Clémentine dans sa résolution, & qu'elle ne me permit de retourner dans ma patrie, je serois bien aise, & pour elle,

le, & pour moi, de pouvoir partir dans peu de jours; que Mr. Lowther resteroit, puisque cela faisoit plaisir à Jeronymo; mais renvoyez le, mon cher ami, lui dis-je, aussitôt que vous le pourrez. Il a gagné un bien honnête hors de l'Angleterre, & s'y étoit retiré pour en jouir, quand j'ai fait connoissance avec lui. Il est aussi riche qu'il veut l'être, & n'a pu en vuë que la satisfaction de son cœur bienfaisant, en venant servir mon cher ami. J'espère de l'engager à accepter un appartement dans ma maison de Londres, & de fixer sa retraite à la campagne, sinon avec moi dans la maison de mes Pères, du moins dans le voisinage. Son mérite ne se borne pas à sa profession; mais d'ailleurs après ce qu'il a fait pour mon Jeronymo, il aura toujours une des premières places dans mon cœur.

Cela est vrai, Docteur Bartlet; & je me fais un plaisir de penser qu'il paroîtra aussi digne de votre amitié, & de celle de mon Beauchamp, que de la mienne. Si je puis enfin me procurer la satisfaction, après laquelle je soupire depuis longtems, de me fixer dans ma patrie, avec un cœur passablement tranquille, je tâcherai de rassembler autour de moi-assez de gens de mérite pour faire de mon voisinage un des séjours les plus heureux de l'Angleterre.

La Marquise nous joignit. Clémentine, dit-elle, craint que vous ne nous quittiez bientôt. Son Père & ses frères se promettent avec elle dans le jardin; j'ose répondre qu'ils seront charmés d'y avoir votre compagnie.

Je laissai Jeronymo avec sa Mère: je joignis le Marquis, & ses fils, & Clémentine. L'épou-
se

se du Général, & le Père Marescotti, étoient dans une autre allée, engagés dans une conversation sérieuse.

Le Marquis me fit de grands complimens, & après avoir fait quelques tours, le Prélat emmena son Père & son frère, & me laissa seul avec Clémentine.

N'ériez-vous pas cruel, Chevalier, dit-elle, dans votre dernière Lettre; non seulement me refuser votre credit dans le désir que j'ai si fort à cœur, mais donner encore de la force à leurs raisonnemens contre moi? Quelques-uns de mes parens ont fait un grand usage de ce que vous avez écrit. O Monsieur! vous avez gagné le cœur de Giacomo, mais vous avez contribué à accabler celui de sa sœur. En vérité, en vérité, je ne puis être tranquille si on me refuse le voile.

Chère Mademoiselle Clémentine, souvenez-vous que l'entier rétablissement de votre santé dépend, après Dieu, de votre tranquillité d'esprit. Ne vous laissez pas aller, je vous en conjure, à des craintes qui vous tourmentent. Quelle fille peut compter sur l'indulgence d'un Père & d'une Mère, quelle sœur sur l'affection de ses frères, si vous ne le pouvez pas? Vous avez vu combien leur bonheur dépend de votre santé. Douteriez-vous de l'efficace de cette piété, en restant dans le monde, dont vous avez déjà donné (dirai-je à mes dépens?) une preuve si glorieuse pour vous, que celui même qui en souffre ne peut s'empêcher de vous en applaudir?

O Chevalier, ne dites pas à vos dépens, si vous voulez que je sois à mon aise.

C'est avec la plus grande difficulté, Mademoiselle, que je me suis retenu, & que je me retiens encore dans ces occasions. Il faut cependant que j'ajoute un mot, dans celle-ci : Vous m'avez obligé, Mademoiselle, à vous donner une des plus grandes preuves de renoncement à soi-même, que jamais homme ait donné ; laissez moi vous supplier, très-chère Clémentine, pour l'amour de vous, pour l'amour de votre soumission aux volontés de vos parens défunts, & vivans, (& permettez moi d'ajouter, pour l'amour de moi) de vouloir écarter ce souhait à présent si cher à votre cœur.

Elle se tut pendant un moment : elle dit enfin ; Eh bien, Monsieur, je vois que je ne dois rien attendre de vous sur ce sujet. Entrons dans cette allée sombre. A présent, Monsieur, par rapport à l'autre demande que je vous fais dans ma dernière Lettre ... Ce n'est pas une demande faite sans y avoir bien réfléchi.

Quelle est-elle, Mademoiselle ?

Comment le dirai-je ... Cependant je le dirai ... si vous voulez, Chevalier, bannir de mon cœur ... Elle s'arrêta encore ; je ne pensois pas dans ce moment à ce qu'elle vouloit dire.

Si vous voulez me mettre à mon aise ...

Mademoiselle ! ...

Il faut vous marier ! ... Alors, Monsieur, je serai sûre de garder ma résolution. Mais ne dites pas un mot, jusqu'à ce que je vous aie dit, que la Dame doit être une Angloise. Il ne faut pas que ce soit une Italienne. Olivia ne se feroit pas un scrupule de changer de Religion pour vous. Mais Olivia ne doit pas être à vous.

vous. Vous ne pourriez être heureux, je m'assure, avec Olivia. Croyez-vous que vous pourriez l'être ?

Je la confirmai dans son opinion, par un signe de tête.

Je crois que vous ne le pourriez pas. Que le choix que vous ferez d'une épouse ne deshonne pas Clémentine ! J'ai le cœur fier. Qu'il ne soit pas dit qu'un homme que Clémentine de Porretta a distingué de tous les autres, s'est dégradé lui-même par le mariage !

C'étoit, Docteur Bartlet, une demande dans le même sens qu'elle m'avoit faite dans ses rêveries avant que je quittasse l'Italie. Qu'elle est toujours d'accord avec elle-même dans sa délicatesse ! Elle avoit les larmes aux yeux en parlant. J'étois trop touché de sa générosité pour l'interrompre.

Si vous vous mariez, Monsieur, on me permettra peut-être d'être de la partie quand on vous ira voir en Angleterre. Ma belle-sœur a dit tout à l'heure qu'elle souhaitoit d'en être. Elle tâchera d'engager son mari, qui ne peut rien lui refuser, à l'y accompagner. Vous pourrez engager M^r. Beaumont à aller voir encore une fois sa patrie. Vous & votre femme, & peut-être vos sœurs & leurs maris, viendront avec nous quand nous retournerons en Italie. Nous serons ainsi comme une seule famille. Si on ne m'accorde pas une *autre* faveur, il faut qu'on m'accorde celle-là. Cela dépend sûrement de vous. Et ne voudriez-vous pas mettre mon cœur à son aise ?

Admirable Clémentine ! Qui peut être aussi grand

grand que vous ! Vit-on jamais dans une femme autant de tendresse que j'en lis dans vos yeux, & tant de magnanimité ! Vous êtes capable de tout ce qui est noble & généreux ... Mais cette même grandeur d'âme m'attache à vous, & rend impossible, du moins pendant que je suis le témoin de vos perfections. ...

Chut, Chevalier, n'achevez pas ; ce sujet me touche plus que je ne le voudrois. Je crains de paroître coupable d'affectation ... Mais il faut cependant que vous vous mariiez. Je ne serai pas à mon aise tant que vous ne serez pas marié ... Quand je saurai qu'il m'est impossible d'être ... Mais ne parlons plus sur ce sujet ... Combien de tems comptez-vous d'être encore avec nous.

Si je n'ai aucune espérance, Mademoiselle ...

Cher Chevalier, ne parlez pas comme cela ... Elle détourna la tête.

Le plutôt est le mieux, continuai-je ... Mais votre bon plaisir, Mademoiselle ...

Je vous remercie, Monsieur, ... Mais ne vous ai-je pas dit que j'ai de l'orgueil, Chevalier ... Ah Monsieur, il y a longtems que vous l'avez éprouvé ! L'orgueil fait de plus grandes choses pour les femmes que la raison ne le peut ... Allons nous asseoir là ; & je vous dirai de nouveaux traits de mon orgueil.

Elle s'assit, & me faisant asseoir auprès d'elle ... Je parlerai à ces myrtes, dit-elle, détournant la tête de moi. „ Feras-tu connoître au „ Chevalier Grandison toute la foiblesse de ton „ cœur, Clémentine ? ... Laissera-t-il, par „ compassion pour ta foiblesse, son pays natal pour „ ve-

„ venir vers toi?... Le succès qui a accom-
 „ pagné ses généreux efforts, montrera-t-il son
 „ pouvoir pour ta guérison?... Et toi, après
 „ avoir été mise en état par la bonté divine de
 „ prendre une résolution digne de ton caractè-
 „ re, douteras-tu encore si tu peux persévé-
 „ rer; & lui donneras-tu lieu de penser que
 „ tu hésites?... Fera-t-il en conséquence de
 „ cette incertitude, des absences officieuses pour
 „ essayer les forces de ton ame?... Et suc-
 „ comberas-tu dans l'épreuve où te met sa gé-
 „ néreuse compassion?" Non Clémentine.

Se tournant alors vers moi, en baissant les yeux... Je vous remercie, Monsieur, me dit-elle, de toutes les preuves d'une généreuse compassion que vous m'avez données. Mon malheureux dérangement m'y a donné des droits en quelque manière. C'étoit la main de Dieu. Peut-être une opinion de mon orgueil; je m'y soumetts. Et je n'ai pas honte d'avouer les obligations que j'ai à votre compassion. J'en conserverai le souvenir le plus reconnoissant jusqu'au dernier moment de ma vie. Elle ne peut être longue. Je céderai donc à la demande que vous me faites d'une façon si pressante, & aux souhaits de mes très-chers parens, en suspendant, du moins, le mien: j'espère de vous voir dans l'heureux état que j'ai dit, en Angleterre, & ensuite en Italie. Je vous regarderai comme étant de ma famille. Je me supposerai de la vôtre. Sur ces suppositions, dans ces espérances, je puis me séparer de vous, puisque si je vis, ce ne sera qu'une séparation pour un tems, une absence de peu de mois. Ne me fais-je pas

bien conduite pendant tout le mois dernier, & quelques jours de plus; quoique plus d'une fois le jour, je comptois le tems à mesure qu'il passoit, comme autant d'écoulé, & comme rapprochant le moment de votre retour?... Je l'avouë, ajouta-t-elle, en rougissant... Et à présent, Monsieur, je vous laisse le choix que vous m'offriez... Fixez le jour, ce jour solennel... Votre *sœur* Clémentine vous rendra à ses sœurs, & aux *vôtres*... O Monsieur, continua-t-elle en levant les yeux sur moi, & remarquant une émotion que j'essayois en vain de cacher, que vous êtes bon, tendre, plein de compassion!... Mais nommez moi à présent votre jour! Ce siège, quand vous serez loin de moi, sera consacré au souvenir de votre tendresse. J'y viendrai chaque jour; ni l'ardeur de l'Été, ni les rigueurs de l'Hyver ne me retiendront.

Il fera mieux, lui dis-je, en lui prenant la main, admirable personne! il fera mieux pour tous deux, sûrement pour moi, que ce grand jour soit bientôt. Lundi prochain au matin permettez que je parte... Dimanche au soir... ce jour, de ma part, sera employé à implorer la santé, le bonheur, & toutes sortes de bénédictions, sur ma très-chère Clémentine, sur notre Jeronymo, & sur toute leur famille; & à prier que nous nous revoyons tous heureusement en Angleterre... Dimanche au soir, s'il vous plaît, je... Je ne pus achever.

Elle fondoit en larmes: elle laissa tomber son visage sur mon épaule, respirant à peine, sanglottant... O Chevalier! Faut-il, faut-il... Mais oui, soit! Et que le Dieu tout-puissant

font fortifié les cœurs de l'un & de l'autre.

La Marquise, qui s'avançoit vers nous, remarqua de loin l'émotion de sa chère fille, & craignant qu'elle ne s'évanouît, elle doubla le pas, & la serrant dans ses bras... Mon enfant, ma Clémentine, dit-elle... d'où viennent ces torrens de larmes. Regardez moi, mon amour.

Ah Madame ! Le jour, le jour est fixé... Lundi prochain!... le Chevalier quittera Bologne!

A Dieu ne plaîse!... Chevalier, vous ne nous quitterez pas si tôt?... Ma chère, nous engageons le Chevalier...

Je me levai, & passai dans une autre allée. J'étois étrangement remué!... O Docteur Bartlet ! Ces excellentes femmes ! Pourquoi ai-je un cœur si sensible; & cependant de telles épreuves à ma fermeté!

Le Général, l'Evêque, & le Père Marescotti vinrent à moi. Je leur racontai en peu de mots la substance de la conversation que je venois d'avoir avec Mademoiselle Clémentine. Le Marquis joignit sa femme & sa fille; & Clémentine, à sa manière pleine de tendresse, en rendit compte aussi à son Père, & à sa Mère.

Le Marquis & sa femme, la laissant avec Camille, nous joignirent : O Chevalier ! dit le Marquis, comment pouvez-vous penser à nous quitter?... Et si tôt?... Vous ne nous quitterez pas si subitement.

Non, si Mademoiselle Clémentine me le défend. Sinon le plutôt sera le mieux pour moi. Je ne puis soutenir tant de générosité & tant d'excellence. C'est la plus grande des femmes...

Voyez cette chère fille , devant nous , s'appuyant sur Camille , comme si elle avoit besoin de soutien.

Ma sœur & vous , dit le Général , vous vous écrirez sans doute. Aucun de nous ne lui refusera cette liberté. Comme elle vous a déjà témoigné qu'elle souhaite que vous vous mariiez , ne pouvons-nous pas espérer que vous essaieriez votre pouvoir sur elle , par rapport au même sujet , dans les Lettres que vous lui écririez ? Le mariage de l'un ou de l'autre répondra au but qu'elle se propose , en pressant le vôtre.

O ciel ! pensai-je... me croient-ils absolument dépouillé de toutes les passions humaines ?... J'ai été dans une guerre continuelle , comme vous savez , Docteur Bartlet , contre les plus indomptables des miennes ; mais sans souhaiter de vaincre cette tendre sensibilité , qui convenablement dirigée , est la gloire de la nature humaine.

C'est demander trop , dit la jeune Marquise. Comment peut-on attendre cela ?

Vous ne savez pas , Madame , dit l'Evêque , secondant les souhaits de son frère , ce que le Chevalier Grandison est capable de faire , quoique contre lui-même , pour rendre toute une famille heureuse.

Mademoiselle Clémentine , dit le Père Marescotti aussi insensible quoique bon aussi , croit que c'est par la direction divine qu'elle a pris la résolution. Ce monde & toute sa gloire ne sont qu'une seconde considération pour elle. Dér-il lui en coûter la vie , je m'assure qu'elle ne

ne changera pas. Par conséquent le Chevalier ne peut avoir aucune espérance.

Je ne puis demander cela, dit le Marquis. Vous voyez, ajouta-t-il en s'adressant à moi, quelle dure tâche... O pourquoi le grand obstacle ne peut-il être levé ! Mon cher Grandison, continua-t-il en me prenant la main, ne peut pas, il ne peut... Mais je n'ose le demander... S'il le pouvoit, mes propres fils ne me feroient pas plus chers que lui.

Monsieur, vous me faites honneur. Vous m'engagez à la plus vive reconnoissance. C'est avec bien de la peine que je puis tenir l'engagement que j'ai pris de ne pas la presser d'être à moi, quand j'ai l'honneur d'être avec elle. Je l'ai priée de résigner sa volonté à celle de son Père & de sa Mère, comme vous l'avez vu, quoique j'en connusse la conséquence. Je suis persuadé que l'un des deux se mariant, l'autre en seroit plus tranquille ; & j'aimerois beaucoup mieux suivre son exemple, que de lui en donner un... Vous verrez ce que mon retour dans ma patrie produira pour tous les deux. Mais il ne faut pas la presser. Si on le fait, ses desirs de prendre le voile reviendront. Le point d'honneur se joindra à sa piété ; & si on ne cède pas à ses desirs, elle peut retomber.

Ils convinrent de suivre mon avis ; d'avoir patience, & de laisser l'issuë au tems.

Je les quittai pour aller chez Jeronymo. Je lui communiquai ce qui s'étoit passé, & quel jour j'avois fixé pour retourner en Angleterre. Je le fis avec autant de ménagement qu'il me fut possible. Cependant sa douleur fut si grande ;

qu'elle ajouta beaucoup à la mienne ; & je fus obligé de sortir de sa chambre & de la maison, avec quelque précipitation, & de me retirer dans mon logement, pour me remettre de mon trouble.

Voilà donc, mon cher Docteur, le jour de mon départ fixé. J'espère qu'on ne m'engagera pas à le changer. Je sais que M^e. Beaumont me dispensera de retourner à Florence. Olivia le doit. J'espère qu'elle le voudra. Je leur écrirai à toutes deux.

Je prendrai ma route par Modène, Parme, Plaisance. Madame Sforza a souhaité de me voir. J'espère qu'elle voudra bien se trouver à Pavie ou à Turin ; sinon, j'irai la voir à Milan. Je lui ai promis de lui faire une visite avant que de quitter l'Italie : mais comme elle me l'avoit demandée pendant qu'on pensoit qu'il pourroit y avoir une relation entre nous, je suppose qu'il n'est question à présent dans cette entrevue que de civilité. J'espère, si je la vois, que sa cruelle fille ne sera pas présente.



LETTRE XXXIX.

Suite.

Parme, lundi soir, 1. Sept.

Je viens d'arriver ici, mon cher Docteur Bartlet. Le Comte de Belvédère me permet de rester seul. Je ne suis pas bon pour la compagnie. Toute la famille excepté Jeronymo & Clémentine, dîna avec moi samedi. Clémentine n'é-

n'étoit pas assez bien pour quitter sa chambre. Elle tâcheroit, dit-elle, le dimanche au soir, quand je prendrois congé d'eux tous, de se conduire avec autant de présence d'esprit, qu'elle en avoit montré dans une occasion pareille. Tout le tems entre deux lui étoit nécessaire, disoit-elle, pour fortifier son cœur. Mais hélas ! les circonstances étoient bien différentes. Il nous avoit été permis depuis quelque tems, de nous être trop chers l'un à l'autre, pour que nous pussions garder l'un ou l'autre cette distance où nous restames alors.

Elle ne m'a pas demandé une seule fois de suspendre le jour de mon départ. Tous les autres l'ont fait plus d'une fois. Nous pensions tous deux, qu'il valoit mieux, puisque la séparation étoit nécessaire, de ne la pas différer.

J'avois beaucoup à faire, beaucoup de Lettres à écrire, beaucoup de choses à dire à Mr. Lowther, & lui à moi ; aussi je refusai leur invitation de passer le soir chez eux, & d'y dîner le lendemain. La visite solennelle devoit se faire hier au soir, & chaque visite, à l'approche de celle-là, auroient été autant de séparations. Mon cœur, du moins, me le disoit ainsi. Eux-mêmes, le tems étant si proche, souhaitoient qu'il fût passé.

Le Comte est venu exprès d'Urbino avec ses deux fils pour prendre congé de moi. Que de bénédictions ne m'ont pas donné ce Seigneur, & le Marquis & la Marquise ! Le Général eut plus d'une fois la larme à l'œil. Il me pria de lui pardonner tout ce qui avoit pu se trouver de desobligeant dans sa conduite par raport à

moi. Sa femme me permit de prendre congé d'elle de la façon la plus cordiale; & dit, qu'elle esperoit d'engager son mari à me faire une visite lui-même, & à lui permettre de l'accompagner. L'Evêque pria le ciel de récompenser ce qu'il apelloit ma bonté envers leur famille. Le Père Marescotti un genou en terre se joignit à ses prières. Le Marquis & la Marquise pleuroient, & m'apeloient des noms les plus tendres, me jurant un amour & une reconnoissance éternelle. Jeronymo! mon cher Jeronymo! l'un des plus aimables des hommes! Que le souvenir de sa tendre amitié sera toujours cher à mon cœur! Sa seule consolation & la mienne, étoit que, dans peu de mois, nous nous rejoindrions en Angleterre. Ils vouloient me charger de présents. Ils me firent de la peine par leurs importunités, pour m'engager à en accepter quelques-uns fort considérables; ils virent ma peine; & par pitié pour moi, ils renoncèrent à leurs généreuses sollicitations.

Clémentine n'étoit pas présente: elle s'étoit enfermée pendant la plus grande partie du jour: sa Mère & sa belle sœur étoient les seules qui l'eussent vuë; & comme elle avoit déclaré qu'elle craignoit de me voir, on me proposa s'il ne seroit pas mieux pour moi de partir sans la voir. Je puis bien m'épargner, leur dis-je, les émotions, qui déjà si grandes, seront, en prenant congé d'elle, trop fortes pour mon cœur, si vous pensez que quand je serai parti, elle ne souhaitera point, comme une autrefois, qu'on lui eût permis de me voir.

Ils furent tous alors d'opinion qu'il falloit que

que je la visse. Camille dans cet instant descendit pour me prier de la part de sa maîtresse, de l'aller voir. Comment est ma Clémentine, Camille ? demanda la Marquise. Dans une grande affliction, Madame, presque au desespoir. Elle m'avoit envoyé pour présenter ses vœux & ses excuses au Chevalier, mais elle m'a rapellé, disant qu'elle tâcheroit de se vaincre ; qu'elle vouloit le voir ; & elle m'a ordonné de me dépêcher, de peur qu'il ne s'en allât.

Les deux Marquises montèrent chez elle sur le champ. Je tremblois. Surement, pensois-je, je suis le plus foible de tous les hommes !... l'Évêque & le Général remarquèrent mon émotion, & me plaignirent. Ils répétèrent tous leurs souhaits, que je pusse être des leurs.

Je suivis Camille. Mademoiselle Clémentine, quand j'entrai, étoit entre sa Mère & sa sœur ; un bras autour du col de chacune : son visage étoit panché, comme si elle eût été prête à s'évanouir, sur le sein de sa Mère, qui lui tenoit des sels sous le né. J'étois déjà au milieu de la chambre avant que la Mère ou la fille m'eussent vu. Le Chevalier Grandison, ma très-chère sœur ! dit la jeune Marquise. Voyez, mon amour.

Elle leva la tête ; puis se mit debout ; me fit une révérence ; & fondant en larmes, elle détourna le visage.

Je m'approchai : sa Mère me donna la main de sa Clémentine... Consolez la ; consolez ma Clémentine, cher Chevalier... Vous seul le pouvez... Asseyez-vous, mon cœur, prenez ma place, Monsieur.

La jeune Dame trembloit. Elle s'assit. Sa Mère

re s'assit aussi, pleurant. Je m'assis auprès de Clémentine. Cette chère fille sanglottoit, & d'autant plus qu'elle tâchoit de cacher son émotion.

Je m'adressai à sa belle-sœur qui avoit repris sa place... Vous me donnez, Madame, lui dis-je, un extrême plaisir, par l'esperance de vous voir, avec votre Epoux, & mon Jeronymo dans quelques mois d'ici. Quelle félicité pour nous tous que ce cher ami soit si bien rétabli ! Je ne doute point que le changement de climat, & nos sources salutaires, ne fassent des miracles pour lui. Acquerons des droits, par notre patience, & notre résignation, à des bénédictions encore plus grandes ; qui seront, j'espère, la suite de celle que nous avons déjà reçues.

S'il plait à Dieu, je vous verrai en Angleterre, Chevalier, dit la jeune Marquise, si mon mari est le moins du monde favorable à mes souhaits. Et j'espère que ma chère sœur pourra être de la partie. Vous, Madame, & le Marquis, j'espère...

J'espère que vous n'irez pas sans nous, ma chère, repliqua la Marquise. Si notre Clémentine est bien, nous ne la laisserons pas ici.

Ah Madame !... Ah Monsieur !... dit Clémentine, que vous me flattez ! Mais ce soir, ce soir, si le Chevalier part demain matin, est la dernière fois que je le verrai.

A Dieu ne plaise, repliquai-je. J'espère que nous pourrons pendant un grand nombre d'années, nous réjouir dans l'amitié l'un de l'autre. Pensons d'avance au plaisir que nous en aurons. Mon cœur, Mademoiselle, a besoin d'être con-

so-

solé par vous. J'ai une plus grande idée de votre magnanimité, que je ne puis l'avoir de la mienne. Je ne pars qu'en conséquence de votre volonté... Mettez moi, par votre exemple, en état de m'y soumettre. En tout, vous devez être un exemple pour moi. Je n'aurois pu faire ce que vous avez fait. Commandez moi de me soutenir dans l'esperance de vous voir encore, & de vous voir heureuse. Dites moi que vous y travaillerez; & je ferai de même de mon côté, chère Clémentine! mon bonheur est attaché au vôtre.

Ah Monsieur! je ne suis pas plus grande que vous; & je suis au dessous de moi-même. Je craignois que quand j'en viendrois à l'épreuve... Mais votre bonheur est-il attaché au mien? O que ne puis-je être heureuse pour l'amour de vous! J'y travaillerai. Vous m'avez fourni un motif. O le meilleur des hommes! Combien d'obligations ne vous ai-je pas? Chérez-vous mon souvenir? Me pardonnerez-vous toutes mes foiblesses?... Tout le trouble que je vous ai causé?... Je sai que vous partez en conséquence de... mon *obstination*, vous pensez peut-être, quoique vous ne vouliez pas l'appeler ainsi... Que deviendrai-je, si vous me croyez obstinée ou ingrate?

Je ne vous crois, je ne puis vous croire ni l'une ni l'autre. Puis-je me flatter que vous m'écrirez, Mademoiselle? Vous y donnerez votre consentement, Madame, dis-je à la Marquise.

Absolument, répondit-elle. Nous vous écrivons tous. Nous prions tous pour vous, & nous

nous vous bénirons tous les jours de notre vie. Vous serez pour moi, comme vous l'avez toujours été, un quatrième fils... Ma très-chère Clémentine, dites si votre disposition est changée, s'il y a apparence qu'elle change, si vous croyez que vous ne serez pas heureuse, fide Chevalier...

O Madame, permettez que je me retire pour un moment.

Elle passa avec précipitation dans son cabinet : elle ferma la porte & répandit son ame en prières ; & revenant bientôt, il le faut, dit-elle... en prenant un air de grandeur. Que ta fermeté, ô Grandison, excuse & soutienne la mienne... soyez en témoin, ma sœur ; pardonnez moi, ma Mère ; mais jamais je n'aimai un mortel comme celui-là. Mais vous voyez toutes deux, & vous, mon cher Chevalier, quels motifs sont en opposition ; & les biens invisibles, ajouta-t-elle en levant au ciel ses yeux noyés dans les larmes ; ne seront-ils pas plus grands pour moi que les biens visibles ? Soyez mon frère, mon ami, & l'amant de mon ame : ma personne est indigne de vous. L'esprit qui l'anime est froissé & dérangé... Priez pour moi, comme je prierai pour vous.

Tombant alors sur un genou : Dieu te conserve & te convertisse, dit-elle, ô le meilleur des Protestans, & le plus vertueux des hommes ! Qu'il guide tes pas, & te comble de ses bénédictions éternelles ! Mais si la femme que tu honoreras de ton choix, n'aime pas ta personne & ton ame, comme je les aime, elle ne te mérite pas.

J'au-

J'aurois voulu la relever; mais elle s'y opposa, ... paroissant remplie de quelque autre grand sentiment. Je me mis à genoux devant elle, & la serrant dans mes bras... Puissiez-vous, Mademoiselle, lui dis-je, puissiez-vous être à jamais heureuse!... Je me résigne à votre volonté... Je l'admire & la révere également, malgré tout ce que j'en souffre. Que notre amitié soit éternelle! Et puissions-nous nous voir un jour dans le séjour de l'harmonie & de l'amour, où aucune différence d'opinion ne peut séparer, comme à présent, des cœurs formés d'ailleurs pour faire le bonheur l'un de l'autre! Je la relevai, & me levai moi-même; & baissant ses deux mains, & faisant une profonde révérence aux deux Marquises, je m'éloignai avec précipitation.

Elle joignit ses deux mains... Il est parti!... O arrêtez, arrêtez, Chevalier... Et voulez-vous vous en aller?...

J'étois trop ému pour souhaiter d'être vu... Elle courut après moi hors de la chambre... O arrêtez-arrêtez! Je n'ai pas dit la moitié de ce que j'avois à vous dire...

Je retournai, & prenant une de ses mains, je me baissai pour cacher mon émotion. Quels ordres, Mademoiselle Clémentine, lui dis-je en bégayant, a-t-elle encore à donner à son Grandison?

Je ne sai... Mais voulez-vous, faut-il, voulez-vous vous en aller?

Je m'en vais; je reste; je n'ai de volonté que la vôtre.

Les deux Marquises étoient debout, dans l'at-

l'attention & dans le silence , s'appuyant l'une sur l'autre.

Clémentine soupiroit , sanglottoit , pleuroit ; tantôt se détournant de moi , tantôt se retournant vers moi ; mais sans retirer sa main : je pensois , dit-elle , que j'avois mille choses à vous dire... mais je les ai toutes perduës!... Allez en paix , & soyez heureux ! Et que le Dieu Tout-puissant me rende heureuse aussi ! Adieu , le plus chéri des hommes !

Elle me présenta sa joue : je la baisai , mais je ne pus prononcer ce que j'avois encore sur les lèvres.

Elle retira sa main. Elle paroissoit avoir besoin d'appui. Sa Mère & sa sœur s'avancèrent. Je m'arrêtai à la porte. Ses yeux m'y suivirent ; & les mains levées au ciel , elle sembloit prier pour moi. Je craignois qu'elle ne s'évanouît. Je revins à elle ; mais me retenant , au moment où je l'atteignois , je courus de nouveau à la porte , & là à genoux , & les mains jointes , je priai Dieu d'une voix intelligible , de soutenir & de protéger , & de conserver la généreuse Clémentine ; & la voyant assise , entre les bras des deux Dames , je me retirai dans l'appartement de Mr. Lowther , où je m'enfermai pour quelques momens. M'étant un peu remis , je ne pus m'empêcher d'aller vers mon Jeronymo. Il étoit seul , assis , s'essuyant les yeux ; mais en me voyant entrer , il versa un nouveau torrent de larmes.

Encore une fois , mon Jeronymo . . . J'aurois voulu le consoler , mais j'avois besoin de consolation moi-même.

O mon Grandison , dit-il en m'embrassant à son tour...

Clémentine ! Quel ange ! *Ab mon Jeronymo...* La douleur étouffa encore ma voix pour un moment. Je vis que mon émotion augmentoit la sienne... *Aimez, aimez*, lui dis-je, *la chère...* Je voulois ajouter Clémentine, mais mes lèvres tremblantes refusèrent de prononcer ce nom... Je m'arrachai de ses bras, & m'éloignai avec précipitation du plus tendre des amis.

Environ à onze heures, j'envoyai demander comment toute la famille se portoit. Le Père Marefcotti revint avec mon domestique. Il me dit que la jeune Dame s'étoit évanouïe après que j'étois parti ; mais qu'elle étoit allé se coucher sitôt qu'elle étoit revenue à elle. Ils étoient tous dans l'affliction, me dit-il. Il étoit chargé de mille vœux pour moi de la part de tous, & particulièrement des deux Marquises. Le Seigneur Jeronymo étoit si mal, qu'un de ses Chirurgiens Italiens avoit proposé de veiller auprès de lui pendant la nuit ; car Mr. Lowther avoit souhaité de m'accompagner jusqu'à Modène. Je le chargeai de mes complimens pour toute la famille, & de quelques marques de mon souvenir pour les domestiques, qui méritoient bien mon attention, & qui, comme me l'avoit dit le Père Marefcotti, étoient tous en pleurs pour mon départ. J'obtins du Père Marefcotti lui-même qu'il se chargeât de témoigner ma reconnoissance à la bonne Camille. Il m'offrit, & j'acceptai avec remerciemens ses prières pour ma santé, & pour mon bonheur : il les fit à genoux avec la plus grande ferveur : il m'embrassa alors avec une tendresse
vrai-

vraiment paternelle, & nous nous quittâmes, en nous donnant l'un à l'autre mille bénédictions.

Je suis parti de grand matin de Bologne. Le Comte de Belvédère a témoigné de la joie de me voir, & m'a remercié d'avoir voulu être son hôte, quoique pour une seule nuit ; car je me remettrai en route demain matin. Il m'assure qu'il me fera une visite en Angleterre.

A peine aurez-vous, avant que j'arrive à Paris, mon cher Docteur Bartlet, une autre Lettre de votre

Très-dévoûé

GRANDISON.



LETTRE XL.

Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET.

Paris, 11. Sept.

Je partis de Parme, mardi de grand matin, comme je me l'étois proposé. Le Comte de Belvédère eut la complaisance de m'accompagner jusqu'à Pavie, où nous nous séparâmes après des civilités mutuelles.

Je rendis mes devoirs à Madame Sforza à Milan, comme je l'avois promis. Elle me reçut avec beaucoup de politesse. Notre conversation roula principalement sur les differens entre les autres branches de sa famille d'un côté, & elle-même, & sa fille Laurana de l'autre. Elle avoua que, quand elle m'avoit fait prier de
lui

lui faire une visite , elle avoit supposé que l'alliance entre eux & moi étoit une affaire conclue , & qu'elle vouloit me demander ma médiation , pour se reconcilier avec la famille , s'ils vouloient faire la moitié du chemin.

Elle eut assez d'indiscrétion pour blâmer en général son illustre nièce , comme une personne livrée à un zèle qui avoit besoin d'être gouverné : elle laissa échapper quelques mots injurieux à la sincérité des trois frères , aussi bien qu'à celle du Père & de la Mère , par rapport à moi : je fus bien éloigné de la soutenir en tout cela.

A peine ai-je trouvé une femme aussi artificieuse que Madame Sforza. Je ne m'étonne pas qu'elle ait eu l'adresse d'allumer l'impatience du Comte de Belvédère , & de l'engager à me provoquer à un acte de témérité , qui , après ce qui étoit arrivé entre moi & le jeune Comte Altieri , il y a quelques années à Bologne , auroit pu être fatal à l'un de nous , sinon à tous les deux ; & qui par là auroit délivré de moi , l'Italie , & peut-être le monde , & l'auroit vengée en même tems du Comte pour avoir rejeté sa fille , d'une manière qu'elle apelloit trop méprisante pour pouvoir être pardonnée.

Elle me dit qu'elle ne doutoit pas que je n'eusse été trompé parce qu'elle apelloit elle-même une *finesse Italienne* , & qu'on n'obtient de sa nièce qu'elle épousât le Comte ; elle me pria de me souvenir de ce qu'elle disoit. Ah ma pauvre Laurana ! ajouta-t-elle... Mais je la renoncerais , si elle peut être assez lâche , pour conserver de l'amour pour un homme qui la méprise.

Un Couvent , dit-elle , après une maladie tel-

le que celle de Clémentine, étoit le lieu le plus convenable pour elle. Elle attribua aux traitemens de Laurana & d'elle, (& avec beaucoup de véhémence, quand elle me vit d'un avis contraire) le fondement de sa guérison. Elle auroit voulu que si Clémentine se marioit, c'eût été à moi, plutôt qu'à tout autre homme, puisque son amour pour moi auroit vraisemblablement achevé sa guérison, ce que l'on ne pouvoit attendre si elle épousoit un homme qui lui fût indifférent... Mais ajouta-t-elle, ils n'ont qu'à faire comme ils l'entendront.

Mademoiselle Laurana étoit allé faire une visite au Palais de Borromée. Sa Mère y envoya à mon insu. Je me serois bien dispensé de lui faire mon compliment. Je fus civil, cependant : je ne pouvois être plus que cela ; & après avoir été là deux heures, je me remis en route.

Il ne m'est rien arrivé de remarquable dans mon voyage. J'écrivis de Lyon, à Jeronymo, & à sa sœur.

Je trouvai là à la maison de poste un domestique de Mademoiselle Olivia, avec une Lettre. Il avoit eu ordre de m'atteindre, & de me la remettre en main propre, dût-il aller jusqu'à Paris, & même en Angleterre. Mademoiselle Olivia veut être obéie. Cet homme m'avoit manqué pendant que je faisois ma visite à Madame Sforza à Milan. Je vous envoie cette Lettre, avec une copie de la mienne, à laquelle elle répond. Vous verrez en les lisant qu'elles ne doivent pas sortir de vos mains. Vous devez les lire ici.

L E T.



L E T T R E X L I.

Sir CHARLES GRANDISON
à Mademoiselle OLIVIA.

Bologne, samedi, 30. Août.

A présent, enfin, le jour approche, ou celui qui vous écrit ceci pourra se regarder entièrement comme Anglois. Il se prépare à prendre un congé peut-être éternel de l'Italie : mais le pourroit-il sans dire auparavant adieu à deux Dames dont le bonheur lui sera toujours cher... à Mademoiselle Olivia, & à M^{re}. Beaumont ? Il faut que ce soit par Lettres.

Je vous dis, Mademoiselle, la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, que je ne vous reverrois peut-être jamais. Si je vous l'ai dit d'un air de colère, pardonnez moi. A présent dans une Lettre d'adieu, je ne vous ferai point de reproches. Toute la faute sera de mon côté, si vous le voulez. Je n'ai jamais encouru la disgrâce de Mademoiselle Olivia, que je n'en aie été plus affligé pour elle, que pour ce que j'en souffrois, & cependant son mécontentement n'étoit point une chose indifférente pour moi.

Je ne fais pas, Mademoiselle, des vœux plus sincères pour mon propre bonheur que pour le vôtre. Plût au ciel qu'il fût en mon pouvoir d'y contribuer ! Je veux me flatter que ma parfaite considération pour votre honneur, fille comme vous l'êtes d'une maison qui touche à

Tom. V.

P

cel-

celle des Princes, & d'une fortune supérieure, ne donnera quelque influence sur vous pour réveiller le sentiment de votre gloire. Permettez moi, Mademoiselle, de vous faire des représentations comme un frère, comme un ami... Permettez que je pense, que je parle d'Olivia en son absence, comme un tendre frère parleroit de la sœur la plus chérie: c'est ainsi, Mademoiselle, que je penserai, que je parlerai, à quelque distance que je sois de vous. Quand je me rapellerai mes amis d'Italie, ce sera toujours en leur donnant les plus tendres bénédictions, & avec la plus vive gratitude. Permettez moi, Mademoiselle, de vous compter au nombre de mes plus chers amis: votre honneur, votre bien-être présent & à venir, sont, & seront toujours l'objet de mes vœux.

Dieu & la nature ont tout fait pour vous. Ne vous manquez pas à vous-même. Pourquoi vivons-nous, si ce n'est pour devenir plus sages, & pour soumettre nos passions? Chère Demoiselle! Illustre fille! Combien de fois n'avez-vous pas été soumise par la violence des vôtres; & à quelles soumissions votre généreux repentir ne vous a-t-il pas abaissée même envers vos inférieurs! Ne me regardez pas comme un glorieux... Mais j'ose dire, que je suis d'autant plus autorisé à donner des avis là dessus, que j'ai tâché (& Dieu soit loué, ce n'a pas toujours été sans succès) de domter mes passions. Elles sont naturellement violentes. Que ne dois-je pas aux leçons d'un excellent homme, qui de bonne heure a été mon conseiller! Permettez moi d'être le vôtre dans cette Lettre.

Votre

Votre rang, votre haute naissance, les illustres ancêtres dont vous descendez, sont autant de motifs pour vous, dans qui se sont réunies toutes leurs richesses, & leur credit, pour agir d'une manière digne de leurs noms, de leur rang, du vôtre, & de la dignité de votre sexe. Le monde attend un exemple de vous, & de votre éducation si fort au dessus de celle qu'ont la plupart des Dames Italiennes . . . Cependant des bruits malins ne se sont-ils pas déjà répandus au sujet de votre dernière course? Le monde ne voit pas avec nos yeux, & ne juge pas comme nous le voudrions, & comme quelquefois nous-croyons qu'il le devrait: mon voyage en Italie, pendant que vous en étiez absente, & en Angleterre, a été une circonstance heureuse pour votre réputation. La malignité du public suspend à présent ses censures; & attend de votre conduite à l'avenir, la réfutation ou la confirmation de ses soupçons. Il est donc encore en votre pouvoir (réjouissez-vous en Mademoiselle) d'établir ou de ruiner pour toujours votre réputation, dans l'esprit de vos amis, & de vos ennemis.

Combien de fois n'ai-je pas vu la passion, & même la fureur, défigurer des traits naturellement charmans! Sera-t-il dit que votre grande fortune, votre opulence a été un piège pour vous? Que vous auriez été plus heureuse, & même meilleure, si Dieu ne vous avoit pas comblée de tant de biens?

La générosité naturelle de votre cœur permettra-t-elle qu'on dise, que le seul manque de pouvoir pouvoit vous retenir dans les bornes que

la douceur naturelle de votre sexe, que le véritable honneur prescrivent ? Pardonnez, Olivia, à l'ami de votre réputation.

Vous êtes jeune : les trois quarts de votre vie sont encore à venir, suivant le cours ordinaire de la nature : vous avez de grandes qualités, des talens brillants. Vous ferez, vraisemblablement, dans peu d'années, peut-être dans peu de mois, disposée à vous établir dans le monde. Jusqu'à présent, l'imprudence de la jeunesse peut passer pour une excuse de votre conduite. Avec les moyens que vous avez, il est encore en votre pouvoir, permettez moi de vous le répéter, de faire l'honneur de votre sexe, de votre pays, de votre illustre maison, & de votre siècle.

Le conseiller, dont je vous ai parlé, (vous connoissez sa personne & son caractère,) me voyant né pour être l'héritier d'une fortune considérable, me dicta une prière au ciel, que mon cœur lui a adressée tous les jours sans repugnance. „ Que le tout-puissant veuille, dans sa
 „ miséricorde, me préserver de la prospérité,
 „ & de l'abondance, & mettre mon cœur orgueilleux dans la dépendance, même pour
 „ mon pain quotidien, si les richesses doivent
 „ être un piège pour moi ; & si mon inclination pour faire du bien, quand les occasions
 „ s'en présenteront, ne s'accroît pas avec mon
 „ pouvoir” ... Q. plût au ciel, Olivia, que vous fussiez dans la pauvreté & dans l'abaissement ; si cela seul peut vous faire connoître vous-même & agir en conséquence ! ... & plût au ciel qu'il me fût donné de vous rendre par des actes d'un amour fraternel, & d'une manière

re qui vous fût supportable, à une indépendance aussi grande que vos souhaits!

Quel homme dangereux n'auroit pas été Mademoiselle Olivia, si elle avoit été un homme, avec seulement les mêmes passions, qui diminuent à présent la grandeur de son ame, & avec un pouvoir aussi grand de les satisfaire!... Quel *Souverain*!... Parcourez les portraits des Princes absolus, & voyez quel de ceux qui ont souillé la dignité Royale par la violence de leurs desirs, vous auriez voulu copier, ou à qui vous auriez souhaité d'être comparée.

Comment la malheureuse Olivia a-t-elle osé, quoique sujette... Combien de fois ce tendre cœur, dont la gloire eut été de s'amollir à la vue des malheurs des autres, & de se réjouir dans des actes de bienveillance envers eux, n'a-t-il pas été armé par elle-même, esclave de ses passions, d'une arme offensive (a)! Jusqu'ici la Providence a prévenu un malheur sans remède. Mais il ne faut pas la tenter.

Croyez moi, encore une fois, croyez moi, Mademoiselle, mon dessein n'est point de vous faire des reproches. Ma chère Olivia, permettez moi de vous appeler ainsi, combien de fois mon cœur n'a-t-il pas saigné pour vous. Avec quelle affection fraternelle ne me suis-je pas affligé pour vous en secret! Je vous avouerai que si je n'avois été retenu par la prudence, & l'honnêteté qu'exigeoient votre caractère & le mien, dans une situation qui ne me permettoit pas de

(a) Allusion au poignard qu'elle portoit sur son sein.

de vous exprimer ma tendresse , je vous aurois serrée contre mon sein, dans vos momens de repentir , & conjuré à genoux d'agir selon vos lumières, & de vous rendre digne de votre illustre naissance. Et quel auroit pu être mon motif, quel peut-il être à présent, que votre gloire ?

Avec quelle joie ne réfléchis-je pas, que je n'ai point pris avantage de la faveur où j'étois auprès d'une femme très-aimable, remplie des sentimens les plus élevés ; avantage qui m'auroit donné sujet de m'accuser de lâcheté envers elle, dans les momens où j'aurois eu le plus de besoin de consolation ! Avec quelle appréhension, craignant pour moi-même à cause de la force quelquefois presque irrésistible de la tentation, ne me suis-je pas regardé, dirai-je, comme le seul gardien de l'honneur d'Olivia ! Plus d'une fois, ô la plus généreuse, & la plus assurée des femmes, je vous ai prié d'épargner mon orgueil, quand vous m'honoriez d'une faveur que je ne méritois pas, & autant de fois j'ai demandé la permission d'épargner le *vôtre* ... non point ce vice odieux connu généralement sous ce nom, la faute des premiers anges, mais celui qu'on peut appeler l'appui & le soutien d'une vertu imparfaite, qui bien dirigé, peut avec le tems devenir une vertu ... cet orgueil animé par l'amitié, permettez moi de le dire, qui a souvent échauffé mon cœur du désir de votre bonheur temporel & éternel.

J'en appelle encore à vous, mon amie ! Ne pouvons-nous pas sans aucun reproche nous appeler l'un l'autre de ce nom sacré ? L'ami de
votre

votre réputation, l'ami de votre ame, vous appelle encore une fois à vous réjouir de ce qu'il est encore en votre pouvoir de marcher dans les sentiers de l'honneur. Je me réjouis, je le répète, & réjouïssons-nous tous *deux*, de ce que nous n'avons rien à nous reprocher l'un à l'autre. Je quitte l'Italie, un país qui aura toujours des droits sur ma reconnoissance, non sans bien des soupirs à la vérité, mais sans que les reproches de ma conscience m'en arrachent un seul. J'avoue à Olivia que l'Italie me coûte des soupirs. La justice exige cet aveu ; la justice envers une Dame qu'Olivia n'aime pas, & qui cependant mérite non seulement son amour, mais celui de tout son sexe, dont elle est l'ornement, aussi bien que de l'humanité. Cependant qu'Olivia sache, que je souffre de cette même magnanimité pour laquelle je la révère ... Un homme rejeté ! ... Olivia se réjouira-t-elle que je le suis ? Oui. Quelles inégalités dans les plus grandes ames ! Mais soumettez les passions qui empêchent la vôtre d'être toujours égale à elle-même. Pour l'amour de vous-même, soumettez les. Cette conquête sera plus glorieuse pour vous que ne le seroit l'acquisition d'un Empire.

Permettez moi de finir, en vous priant humblement, mais instamment, de cultiver, comme vous me l'avez promis une fois, l'amitié d'une des meilleures des femmes, de Madame Beaumont, disposée elle-même à cultiver la vôtre. J'apprendrai alors souvent de vos nouvelles par les Lettres de cette excellente femme. En suivant cet humble avis vous me donnerez, Mademoiselle, & pour l'amour de vous, & pour

le plaisir que je sai qu'y prendra M^r. Beaumont, la plus grande satisfaction qu'il vous soit possible de donner à un cœur rempli de sincères desirs pour votre bonheur ; à un cœur qui se réjouira de toutes les occasions qui lui seront accordées d'y contribuer. Car je suis, & serai toujours

*L'ami de votre réputation, de
votre vraie gloire, & vo-
tre dévoué Serviteur.*

GRANDISON.



LETTRE XLII.

*Mademoiselle OLIVIA
à Sir CHARLES GRANDISON.*

(traduite par le Docteur Bartlet)

Florence, 22. Août.

Il faut que je prenne en bonne part que vous avez cru à propos d'écrire à la malheureuse Olivia, avant que de quitter l'Italie. Je n'aurois pas attendu même cette chétive faveur, après la séparation qu'il vous a plu d'appeler *éternelle*. Cruel ! . . . puis-je encore vous appeler ainsi ? Je le faisois avant que d'avoir cette Lettre, & j'étois déterminée à vous faire repentir de votre cruauté. Mais cette Lettre vous a presque reconcilié avec moi ; assez du moins pour m'obliger à renoncer aux projets de vengeance que méditoit mon amour méprisé. Vous avez
réveil-

réveillé le sentiment de ma gloire, par le sens froid & la délicatesse de vos raisonnemens. Votre Lettre est tout le jour sur mon sein, car j'en ai retranché un passage trop officieux (*). Elle est sur mon chevet pendant la nuit : la première & la dernière chose que je fais, c'est de la lire. Cette lecture rend mon repos tranquille, & mon lever serein. Mais ce n'est qu'après l'avoir luë pour la septième fois, & en avoir effacé ce passage odieux, qu'elle a commencé à produire cet effet sur moi. Je me trouvois au dessus de vos avis, le premier jour. Je ne pouvois goûter vos raisonnemens. Le désir de la vengeance me possédoit toute entière. Quel charme pouvoit-il y avoir dans une *Lettre* pour engager une femme méprisée à quitter ses projets de vengeance ? une femme encore qui s'étoit abaissée au dessous d'elle-même, dans l'objet de cet amour méprisé.

Permettez moi de le dire, Grandison ; cela étoit vrai aux yeux du monde ; & quand je pensois que je vous haïssois, ce l'étoit aussi aux miens. Cependant si vous aviez pu payer mon amour de retour, je me serois glorifiée de mon choix, & j'aurois mis sur le compte de l'envie toutes les insolentes censures des malins.

Mais à la septième lecture même, quand mon indignation commençoit à céder, l'auroit-elle fait, si vous ne m'aviez pas fait entendre dans la même Lettre, que la fière Bologne avoit perdu

tou-

(*) C'est celui où il parle de Mademoiselle Clémentine, vers la fin de sa Lettre.

toute idée de trouver un époux dans l'homme à qui mon cœur a été si longtems attaché?... Permettez moi de l'appeler du nom de sa ville; je ne puis souffrir le sien ni celui de sa famille. C'est une haine héréditaire, augmentée par la rivalité, une rivalité qui a pensé être couronnée du succès. Et ne faut-il pas être orgueilleuse, quels que soient ses motifs, pour pouvoir refuser un homme qui a rejeté une femme plus grande qu'elle? Je crois cependant que je dois lui pardonner; car ne m'a-t-elle pas vengée? Si vous êtes affligé de ce qu'elle vous a refusé, je m'en réjouis. Puissé-je oublier les trances qu'elle m'a si souvent causées!

Quelles cruelles reflexions, cependant, n'ont pas tourmenté la misérable Olivia, quand elle reçut ces informations, avant que votre Lettre eût apporté la bénédiction dans ses mains! Laissez moi m'exprimer ainsi; elle sera, j'espère, un moyen de bénédiction, en purifiant mon cœur... O cet homme, pensai-je, en aprenant que vous étiez refusé à Bologne, cet homme dont les sentimens sont si délicats, la vie & les mœurs si irréprochables; cependant si galant dans son air & dans ses manières, sans tes avances, Olivia, sans tes offres honteuses pour toi! honteuses pour ton sexe! trop clairement proposées; offres nées d'un amour imprudent, amour mêlé, je l'avouerai à présent, avec des passions plus noires... envie, malice... tout cela augmenté par le desespoir, cet homme après avoir échoué à Bologne, auroit offert sa main à la Florentine... Mais à présent, j'avoué que cela ne peut, ni
ne

ne doit être. Car qu'y a-t-il , Olivia , dans tout l'éclat de ta fortune , dans toute ton indépendance , qui puisse attirer un homme , pour qui les grandeurs mondaines n'ont point d'attrait , qui a lui-même une fortune si ample que des centaines de personnes s'en ressentent ? ... un homme dont l'économie est réglée par la prudence ? qui ne peut se trouver dans des difficultés qui puissent donner le moindre mérite à la personne qui seroit assez heureuse pour l'en tirer ? ... un homme en un mot , qui prend plaisir à imposer des obligations , sans se mettre jamais dans la nécessité d'en recevoir le retour ? Quel Prince , quel Roi , quel Monarque est aussi vraiment grand que cet homme ? Et n'est-il pas comme eux environné de ses courtisans ? Quel nombre de gens du plus grand mérite intérieur , forme le cercle de ses connoissances !

Et n'y a-t-il plus , ne peut-il plus y avoir d'espérance , tout étant fini , comme il l'est , du côté de la fière Bologne ? ... La Florentine ne manque pas de fierté. Mais trahie par la violence de son tempérament , elle n'a pas eu la précaution de se contenir dans les bornes , dirai-je , de *l'hypocrisie* femelle. Ce qu'elle ne pouvoit se cacher à elle-même , elle l'a révélé à celui qu'elle aimoit. Mais jamais cependant elle n'a aimé un autre homme. Sur qui , excepté l'objet hantain de sa passion , a-t-elle jamais daigné baisser les yeux ? Qui d'autre que lui a jamais été encouragé à lever les yeux sur elle ? ... Et son cœur doux , humain , ne sembloit-il pas avoir pour elle de la pitié plutôt que du mépris , jusqu'à ce qu'elle se fût si fort avancée ? Quand

pour la première fois elle jeta les yeux sur lui, il n'avoit pas une fortune considérable. Son Père aimant la dépense, vivoit encore, & pouvoit vivre longtems : ses sœurs qu'il aimoit comme lui-même, étoient sans esperances d'obtenir de leur Père une fortune assortie à leur rang, & à leur éducation. Olivia savoit tout cela par des intelligences sûres. Les amis de Grandison, son Bartlet, son Beauchamp, & d'autres n'étoient pas dans des circonstances qui les missent au dessus de ses bienfaits, tout modiques qu'étoient ses revenus... C'étoit alors, Olivia, que tu te trouvois heureuse d'avoir entre les mains les moyens de rendre le pouvoir de l'homme que tu aimois, aussi grand que son cœur. Tu aurois voulu le revêtir de tout ton pouvoir. Tu aurois voulu faire ces conditions avec lui, qu'il feroit ceci pour une de ses sœurs, cela pour l'autre; ceci pour un ami, cela pour un autre, & encore une autre, aussi loin que se feroient étendus ses souhaits. Et avec lui, & le reste de ta fortune, tu aurois été heureuse.

Surement il y avoit quelque mérite dans l'amour d'Olivia.

Mais hélas ! Elle a été imprudente. Son caractère supposé naturellement hautain & emporté, l'a précipitée dans des mesures trop violentes. L'ame de l'homme qu'elle aimoit, trop grande pour être attirée par les richesses & par la gloire mondaine, & capable d'être heureuse avec le simple nécessaire, a été (comment puis-je le dire ? Je rougis en l'écrivant !) a été dégoutée par une violence qui n'avoit pas été accoutumée à se tenir dans la réserve ordinaire. Il étoit

était grand jour dans le cœur d'Olivia, elle ne se contrefaisoit point. Elle a poursuivi l'objet de sa passion par son amour, parce qu'elle croyoit pouvoir le mettre par là dans l'obligation envers cet amour. En se flattant de se montrer plus qu'une femme, elle s'est fait paroître moins qu'une femme. Elle a méprisé cette affectation, cette hypocrisie dans son sexe, que des yeux sans pénétration attribuent à la modestie, & à la honte... honte de quoi ! d'une passion naturelle ?

Mais vous étiez trop délicat, Grandison, pour être gagné par sa sincérité. Si vous aviez assez de pénétration pour distinguer entre la réserve & l'ouverture de cœur, vous n'aviez pas l'ame assez grande pour passer par dessus les loix de la coutume, & pour préférer la franchise à la dissimulation. Cependant qui fait mieux que vous que les femmes qui aiment agissent par une seule vue, & ne diffèrent que par l'apparence ? Les barrières, les grilles, les murailles, les rivières, les mers, retiendront-elles plus l'orgueilleuse que la moins réservée ? Cette passion qui a fait traverser des terres & des mers à la Florentine, dans l'espérance d'arriver à son but, a rendu peut-être la fière Bolonoise, & par sa fierté même, un objet plus digne encore de pitié... Cependant qui a jamais accusé Olivia d'immodestie ? Qui a jamais osé former une pensée injurieuse à sa vertu ? Vous seul, en prenant la coutume pour juge, pouvez, mais, j'espère, ne voulez pas, lui faire des reproches. Vous le pouvez. La créature qui se reprochant de vous avoir allarmé par la violence de son caractère, auroit

voulu vivre avec vous à l'essai , & laisser à votre honneur , après l'examen & l'épreuve de ce caractère , de la récompenser par une union solennelle , ou de la punir en la rejetant , après avoir mis à vos pieds toute sa fortune , cette créature , dis-je , s'est exposée à vos reproches. Mais il n'y a pas un seul autre homme qui ait pu former une pensée contre sa gloire.

Et faut-il qu'elle cède aux reproches qu'elle se fait de sa propre indignité , pour avoir fait elle-même une proposition , condamnée uniquement par une coutume tyrannique ?

Oh oui , il le faut. Il y a parmi vos compatriotes une femme qui semble née pour vous , comme vous pour elle. Si elle peut rabattre quelque chose d'une dignité qu'un premier amour , & sans partage , peut seul satisfaire , & accepter une seconde place dans un cœur , un garçon veuf , si je puis m'exprimer ainsi , je sai qu'elle doit être , & qu'elle fera l'heureuse mortelle. La Florentine méprisée peut résigner à elle un bien qu'elle n'auroit jamais cédé avec patience à la fière Bologne ; & sur-tout à cause de la haine mortelle qu'elle porte à cette Bolonoise. Vous avez été accoutumé . Grandison , à être distingué par des femmes dont la naissance & la fortune pouvoient leur donner rang parmi les Princesses. Le rang & la fortune ne vous tentent pas... Cette humble beauté est plus assortie à votre rang. Et pour les beautés de la personne & de l'ame , du moins de l'ame , que vous admirez le plus , elle est supérieure , & à la Bolonoise , & à la Florentine. Laissez la louer à ma plume , quoique trempée dans le dépit contre

re Clémentine, & dans le desespoir de satisfaire mes propres souhaits ... Elle est douce, quoique vive; humble, mais avec de la dignité; réservée, & cependant franche & ouverte: personne ne peut l'accuser de dissimulation ou de trop de liberté. On lit son cœur sur sa physionomie, & l'on ne pense pas à le chercher plus loin. La sagesse repose sur ses lèvres; la modestie sur son front: ses yeux avouent les secrets de son ame; & montrent qu'elle n'en a pas un seul dont elle doive avoir honte: elle peut rougir pour les autres; plus d'une fois elle a rougi pour la malheureuse Olivia: mais pour elle-même, elle n'a pas besoin de rougir. Je l'ai-
mai, & la craignis cependant au premier moment que je la vis. Je n'osois m'exposer à son jugement. Il me fut aisé de voir qu'elle vous aimoit: cependant vos engagements prétendus étoient tels, que j'eus pitié d'elle; & pouvons-nous être alarmés ou irrités par 'quelqu'un dont nous avons pitié? ... Indigne Grandison! oui indigne, car vous ne pouvez mériter l'amour d'un cœur si pur: vous qui avez pu la quitter, & sous prétexte d'honneur, quand il n'y avoit aucun engagement précédent, quand l'orgueilleuse famille vous avoit rejeté, préférer à une si belle créature, une Enthousiaste Romanesque! ... O puisse cette charmante fille, qui sent bien ce qu'elle vaut intérieurement, se tirer de vos fers, & en refusant vos seconds hommages vanger la dignité d'une beauté & d'une innocence sans égales!

Si vous ne pouvez, Grandison, pardonner à Olivia de vous aimer trop, de s'être mise à trop
bas

bas prix pour vous ; si vous ne pouvez relèver à ses propres yeux, l'honneur d'une femme, qui en ce cas doit paroître aux vôtres hors d'état d'être relevé ; si vous ne pouvez pardonner l'attentat de la main, auquel le cœur n'avoit point de part, auquel il résistoit au contraire ; en un mot, si vous ne pouvez pardonner la ferveur d'un amour, qui, quelquefois combattant mon orgueil a presque renversé ma raison *aussi*... alors que cette innocente beauté soit votre bien, & Olivia tâchera de vous pardonner... Cependant... O si cependant... Ah Grandison !... Mais comment une femme peut-elle souffrir un refus, qui, quelque supérieure qu'elle soit en rang & en fortune, lui donne une infériorité auprès de l'objet de ses souhaits, dans l'article même dans lequel ce seroit la gloire d'une femme de conserver sa dignité, quand même cet homme lui seroit supérieur en naissance, & dans tous les autres avantages extérieurs ? Je te dédaigne, Grandison, sous ce point de vuë. J'arracherai ta superbe image de mon cœur, ou je mourrai.

J'ai encore une prière à vous faire, permettez à votre orgueil de me l'accorder. Ne me renvoyez point, mais acceptez comme un gage d'amour, les cabinets qui seront peut-être avant vous en Angleterre. Vous les trouverez de trop grande valeur ; mais ils n'en ont pas trop pour la grandeur de ma fortune. Les médailles seules font une collection qui seroit honneur au cabinet d'un Souverain. Cela est dans votre goût, & ce n'est rien pour Olivia, que pour l'amour de vous. Acceptez ces cabinets comme une for-

te d'expiation pour le trouble que je vous ai causé; pour les attentats que j'ai formé sur votre liberté, & plus d'une fois (mais oh avec quelle foible main!) sur votre vie. Combien le dernier ne m'auroit-il pas été facile, sans crainte, comme vous l'étiez, & bravant le danger, si j'avois été résoluë de vous l'ôter! Combien de ministres de ma vengeance ma fortune ne m'auroit-elle pas procuré dans ce païs, si j'avois été déterminée à la satisfaire! Combien ne m'auroit-il pas été aisé de cacher ma faute à tout autre qu'à moi, si un poison lent, ou même le poignard vous avoit sacrifié à ma vengeance!... Il est heureux cependant que la fière bigotte vous ait rejeté! Votre mort, & mon désespoir en auroient été vraisemblablement la suite, si elle vous avoit accepté... Mais j'extravague!... Au moment où je vous aurois vu, ma vengeance auroit été arrêtée, comme elle l'a été plus d'une fois. O Grandison! Que vous êtes cher-(que vous étiez, je tâcherai de dire) à l'ame d'Olivia! plus cher que la réputation, que la gloire, que tout ce que le monde estime.

Tout ce que je vous demande à présent, que Bologne en vous rejetant s'est punie elle-même, (agréable vengeance!) il est en votre pouvoir de me l'accorder, sans inconvénient pour vous, & j'espère, sans regret. Il consiste en deux articles: le premier c'est que, si la chaleur de l'imagination de cette bigotte, qui a semblé l'élever au dessus d'elle-même, venoit à se refroidir, comme je n'en doute pas; & si même elle vous suivoit dans votre païs, comme une femme plus noble qu'elle, l'a fait lâchement, vous

pre-

prenez la résolution de ne pas accepter sa main ! ...
O Grandison ! ... Si vous le faites ...

La seconde chose, c'est qu'ayant été si noblement, quoique follement congédié, & toute la famille s'en réjouissant, quelque amour qu'ils prétendent avoir pour vous, vous vous ôtiez le pouvoir, puisque la Florentine ne peut plus avoir d'espérance, d'en donner aucune à la Bolognoise. Mon ame a soif de la voir dans un Couvent. Je pourrois moi-même prendre le voile dans la même maison, je crois que je le pourrois, pour avoir le plaisir de l'insulter pour tous les tourmens qu'elle m'a occasionné. Sans elle, Olivia auroit été au comble de ses vœux.

Ne me prêchez pas, Grandison, contre cet esprit de vangeance, qui a toujours animé, & animera toujours mon cœur. L'amour méprisé en répondra, ou rien ne le peut ! N'ai-je pas perdu par là l'homme que j'aimois ? Puis-je le regagner si je domte cette noble violence d'une grande ame ? ... Non ! ... Epargnez-vous donc des préceptes inutiles. Je ne suis pas de Bologne. Je ne suis pas une bigotte ! Pendant qu'un sang échauffé par la jeunesse coule dans mes veines, je ne prétens pas être au dessus de l'humanité. Quand je pourrai m'en dépouiller, alors, peut-être, je suivrai vos avis : je puis chercher à cultiver l'amitié de M^{re}. Beaumont ; mais jusqu'alors elle ne voudra pas accepter la mienne.

O Grandison ! né pour être distingué de tous les hommes ! généreux comme un Roi ! aimable de votre personne ! grand dans votre ame & dans vos sentimens ! vous avez soumis votre am-
bi-

bition... Vous pouvez donc vous unir à la plus polie campagnarde, & la plus aimable qui ait jamais orné votre climat inconstant. Cependant, ô si dans la même heure la Bolonoise pouvoit prendre le voile, & l'aimable Angloise refuser votre main!...

Ma troisième prière, est celle que je vous ai déjà faite, que vous ne refusiez pas les cabinets qui seront bientôt embarqués pour vous. N'aïez pas peur de moi, Grandison, je ne forme point de prétensions sur vous par ce présent; quelque considérable que vous le croirez peut-être. Acceptez le, c'est tout le retour que j'en attends. Ecrivez seulement ces mots de votre main : „ Olivia j'accepte votre présent, & je vous en remercie. ” Recevez le seulement comme un gage de mon amour passé, pour un homme, dont les vertus sont l'objet de mon admiration, & seront peu-à-peu, j'espère, celui de mon imitation. Cela, Monsieur, quand un certain événement étoit l'objet de mon plus ardent souhait, n'étoit pas le moindre motif de ce souhait : mais à présent qui peut dire quelle sera la destinée d'une créature fongueuse, abandonnée à sa propre volonté, une volonté qu'un seul homme au monde auroit pu subjuguier ; ses contradictions n'auroient été que des preuves de sa franchise.

Ne vous imaginez pas que j'attende une correspondance avec vous en retour du présent que je vous sollicite d'accepter : mais pouvant vous assurer que vos avis me seront, vraisemblablement, d'une grande utilité pour ma conduite à l'avenir, comme je l'éprouve, par le calme que
la

la Lettre placée à présent sur mon sein, y produit déjà, je suis portée à me flatter qu'un désir si ardent, & si raisonnable, sera satisfait à la prière répétée de

OLIVIA.

Continuation de la Lettre de fir CHARLES GRANDISON, N°. XL.

Vous voyez, mon cher Docteur, qu'Olivia conclut sa Lettre en me demandant une correspondance avec elle. De la manière dont elle présente sa demande, je ne puis la refuser. Que je me trouverois heureux, si je pouvois effectivement contribuër à sa bonne conduite à l'avenir.

Je lui ai écrit, que je regarderai un commerce de Lettres avec elle, comme un honneur pour moi, si elle veut me permettre de la traiter avec la franchise & la simplicité de cœur d'un frère affectionné.

Par rapport à ses recommandations particulières pour une troisième personne, je lui dis que ce sera un des sujets de la correspondance à laquelle elle veut bien m'inviter.

Olivia peut être sincère, dans la chaleur avec laquelle elle me recommande une Dame, des perfections de qui personne ne peut écrire, ou parler avec indifférence: mais je ne doute pas qu'elle ne souhaite ardemment de connoître mes sentimens sur ce sujet. Mais comment seroit fait le cœur de ce *garçon veuf*, comme elle m'appelle, si je pouvois déjà m'entretenir sur ce sujet avec qui que ce soit, avec Olivia en particulier ?

lier ? La plus pénétrante, je ne dirai pas la plus rusée créature qu'il y ait au monde, c'est certainement une femme amoureuse. Qu'est-ce qui peut échapper à sa pénétration ? Qu'est-ce qui peut arrêter sa curiosité ?

Je lui dis, que je ne puis ni refuser, ni accepter ses presens, jusqu'à ce que je voie en quoi ils consistent. Ce seroit une peine pour moi, lui dis-je, de refuser aucune faveur de Mademoiselle Olivia, par où elle veut me montrer son estime ; mais des faveurs d'un si haut prix donneront & doivent donner des scrupules à un homme qui ne voudroit pas qu'on le crût sans générosité.

J'ai toujours admiré, lui dis-je, sa collection de medailles ; mais c'est une collection de famille de deux ou trois générations ; & je ne me permettrois pas d'accepter un pareil trésor, à moins que je ne pusse avoir les occasions de montrer, sinon que je le mérite, du moins ma reconnoissance ; & je ne vois point de possibilité d'avoir ce bonheur, en aucune manière qui pût me rendre un peu supportable l'acceptation de ce présent. Je ne puis, mon cher Docteur, recevoir de cette Dame magnifique, un présent d'une si grande valeur intrinsèque. Si elle m'eût offert quelqu'une de ces choses qui tirent leur valeur de la main qui les donne, ou qui n'en ont que pour ceux qui les reçoivent, par exemple si elle eût souhaité que j'acceptasse son portrait, ne pouvant avoir l'original, je ne l'aurois pas refusé, quand même il auroit été enrichi de bijoux de prix. Mais dans les circonstances où nous nous trouvons, cette malheu-

reu-

reuse Dame & moi, pouvois-je lui demander une faveur de cette nature ?

Je crains d'avoir manqué à la délicatesse en consentant à ce commerce de Lettres. Elle n'auroit pas dû me le demander. Je n'ai jamais connu de peine d'une nature aussi particulière, que celles que m'a données cette Dame, qui n'est pas sans générosité, quoique emportée : mon cœur souffre, Docteur Bartlet, à l'idée d'un refus de mariage avec une femme qui attend qu'on le lui offre, & qui n'a pas perdu toute délicatesse.

Mais encore quelques mots à propos de ces présens. Quand toute la famille de Bologne étoit si en peine sur la manière dont ils me témoigneroient leur reconnoissance par quelque gage que je pussé conserver, je pensai une fois à demander le portrait en miniature de leur chère Clémentine ; mais comme je ne devois jamais penser à la posséder, & que vraisemblablement, quand ce n'eût été que par politesse, on m'auroit demandé mon portrait en échange, je craignois d'entretenir, par ce moyen, dans son esprit, de trop tendres idées de notre amitié, & de rendre par là plus difficile la tâche de ses parens. Et ne sont-ils pas d'autant plus excusables en esperant le succès de leurs vûes, qu'ils croient que ce seroit un moyen pour assurer la guérison de l'esprit de leur enfant ? Mais s'ils me viennent voir en Angleterre, je demanderai alors les portraits de toute la famille, dans un grand tableau, pour servir de principal ornement dans ma salle de Grandison.

Dans ce que dit Olivia de desseins sur ma li-
ber-

berté, je crois qu'elle comprend l'attentat fait sur moi à Florence, dont je vous ai parlé dans ma dernière Lettre, & que je suposois venir de ce côté. Je ne puis m'imaginer ce qu'elle auroit voulu faire de moi, si l'entreprise avoit réussi. Je n'aurois pas voulu être le sujet d'une aventure si Romanesque... Prisonnier d'une Dame dans son château ! C'est certainement une des femmes les plus entreprenantes de l'Italie ; & son caractère n'est que trop bien secondé par son pouvoir. Elle n'auroit pas, cependant, dans ce cas, eu recours à quelque acte funeste de violence. Vous savez qu'elle pensa une fois à soulever contre moi le tribunal de l'Inquisition ; mais j'étois sur un tel pied, comme voyageur, & comme Anglois Protestant, n'agissant point indiscrettement quoique connu, que j'avois assez d'amis, même dans le sacré Collège, pour rendre inutiles toutes démarches de cette sorte. Et après tout, ses complots n'étoient que d'un moment ; aussitôt qu'elle me voyoit elle y renonçoit.

La première chose dont je me suis informé en arrivant ici, c'est de mon pauvre cousin Grandison. Mon pauvre cousin, en effet ! La pauvre figure qu'il fait ! Je vous ai ouï dire, qu'il étoit plus difficile de se bien conduire dans la prospérité que dans l'adversité : mais pour que l'observation soit juste, il faut qu'il ne s'agisse pas de quelqu'un, qui par sa profusion & par sa faute, est tombé lui-même, de l'abondance pour laquelle il étoit né, dans la pauvreté, ou du moins dans un état d'obligation & de dépendance. Bon Dieu ! qu'un homme soit si fou,

fou , que de hasarder sur un coup de Dé, un bien dont il a reçu de ses ancêtres la possession incontestable ! Dira-t-on, cependant, que celui qui espère de gagner le bien d'un autre, ne mérite pas de perdre le sien ?

J'ai adouci la douleur de mon cousin du mieux que je l'ai pu, sans blesser la justice. Je lui ai dit cependant, que son repentir doit venir de ses reflexions, aussi bien que de ses malheurs ; & qu'il aura d'autant moins de raison de s'affliger de la malheureuse situation à laquelle il s'est réduit lui-même, si elle l'engage à sentir ses écarts comme il le doit. Je souhaitois, Docteur Bartlet, pour son propre repos, de l'engager dans une suite de reflexions convenables à son état ; mais je lui dis que je n'avois pas plus dessein de prêcher, que de faire des reproches.

J'ai deux mains pour une langue, mon cousin, lui dis-je, & je ne me sers de celle-ci que pour vous dire que les deux autres sont sincèrement à votre service. Vous avez sans doute bien considéré la chose ; pouvez-vous me proposer quelque moyen de vous tirer d'affaire.

Il y en a un, dit-il, ce seroit tout pour moi. Mais je crains de vous en parler.

Si c'est un moyen juste, ne craignez point. Si c'est quelque chose que je puisse faire pour vous, de ma bourse, sans demander à un second, ou à un tiers, d'y contribuer, ordonnez... Il hésita.

Si c'est quelque chose, mon cousin, continuai-je, où vous croyez qu'en honneur, en justice, je ne devrois pas entrer, pour l'amour de
de

de vous-même, ne me le dites pas. Laissez moi voir que la calamité a produit sur vous son effet. Que la justice subsiste dans l'adversité, & ouvrez moi librement votre cœur.

Il ne pouvoit, dit-il, se hasarder à me parler de cet expédient, sans y avoir mieux réfléchi.

Eh bien, Monsieur, lui dis-je, souvenez-vous que je ne vous le demanderai jamais, ne doutant pas que vous ne m'en parliez de vous-même, si après y avoir réfléchi, vous trouvez que c'est un expédient raisonnable.

Quelques-uns de mes amis, qui m'étoient venu voir à mon arrivée, s'étant retirés, mon cousin reprit notre conversation: mais il ne fut pas question de son expédient. J'espère qu'il n'a pas des vûes sur Emilie. Je suis fort jaloux de mon Emilie. Si je pensois que le pauvre Everard eût seulement l'imagination de se relever par la fortune de cette aimable fille, il n'y a que son malheur présent qui pût m'empêcher de le renoncer pour mon cousin.

Je m'informai en détail de la situation dans laquelle il se trouvoit; & s'il y avoit quelque apparence de pouvoir s'arranger avec ces joueurs. Mais il ne put me donner aucun sujet de l'espérer. Il se trouve qu'il a perdu tout son bien avec eux, excepté la terre de Danton, qui ayant été négligée, ne lui rendra pas, de quelques années, au delà de cinquante livres par an.

J'ai vu plus d'une personne, qui ne pouvoient vivre avec quinze cent livres par an, se réduire elles-mêmes à se contenter de cinquante. Mais Mr. Grandison a le cœur si abattu qu'il ne pourra survivre à son changement de fortune, si

je ne l'aide. Le pauvre homme ! Il n'est que l'ombre de ce qu'il a été. Le premier ci-devant à suivre les modes ; marchant si droit, & la tête si élevée ; la démarche si ferme & si assurée ; l'air si gentil ; l'œil si vif... mais à présent, au bout de peu de mois, maigre & efflanqué, son habit moitié usé, bordé d'un galon terni, assez large pour l'empaqueter ; les joues creusées, la voix cassée, le cœur gros de soupirs, les pieds traînants... O mon cher Docteur Bartlet, qu'il eût convenu à un homme si peu capable de supporter l'adversité, d'éviter d'y tomber par sa propre extravagance ! Mais tomber dans l'indigence par *avarice*, (car l'esprit du jeu, qu'est-il que l'avarice, & même de la plus mauvaise sorte ?) comment soutenir cette réflexion !

J'avois supposé que dans le renversement de sa fortune, il n'avoit aucune raison d'appréhender la poursuite commencée par une femme qui en appelle à une promesse de mariage ; mais je m'étois trompé, elle a, ou prétend avoir, m'a-t-il dit, des témoins de la promesse. Pauvre homme ! Qu'a-t-elle besoin de témoins, s'il sait qu'il l'a faite, & qu'il en a reçu le faîte criminel ?

Mon cœur n'est pas à son aise, mon cher ami. J'espère qu'il le sera passablement, si les premières nouvelles de Bologne sont favorables, par rapport à la santé du frère & de la sœur.

C'eût été pour moi un amusement assez agréable d'aller à présent directement en Irlande, d'autant plus que j'espère qu'une visite des terres que j'y ai, est devenue presque nécessaire, les ouvrages que j'y ai mis en train étant fort avancés. Mais la malheureuse situation des af-
fai-

faïres de Mr. Grandison, & mes espérances de
terminer heureusement. celles de Lady Mans-
field, jointes à l'impatience de voir mes amis
d'Angleterre, me déterminent autrement. Après-
demain je partirai avec mon cousin pour Ca-
lais... Bientôt donc après avoir reçu cette Let-
tre, qui termine l'histoire de ma course, vous
aiderez par votre bonné paternelle, si vous êtes
à Londres, à calmer le cœur de

Votre

CHARLES GRANDISON.



LETTRE . XLIII

Lady G. & Miss BYRON.

Londres, 5. Sept. V.S.

Félicitez nous, ma très-chère Miss Byron, sur l'arrivée de mon frère. Il arriva hier au soir. Il étoit tard; & il a envoyé chez nous ce matin, & chez ses autres amis. Milord & moi nous avons volé pour déjeuner avec lui. Ah ma chère, il n'est que trop visible que son cœur a beaucoup souffert. Il est plus pâle, & plus maigre qu'il n'étoit, mais c'est le même frère, le même ami, bon & obligeant.

J'attendois qu'il me diroit un ou deux mots sur mes vivacités passées ; mais rien de pareil. Il a félicité mon honnête homme, & moi ; & quand il parle de Lord & Lady L. & de la joie que lui donne leur bonheur, il met les deux sœurs & leurs bons maris ensemble comme deux

des plus heureux couples de l'Angleterre. La politique n'est pas mauvaise; car pendant que nous étions au déjeuner, il échapa à Milord deux ou trois sottises; (jamais singe ne fut si carésant!) & j'avois bien de la peine à l'épargner: mais la réputation que mon frère me donnoit, me retint. Je vois que par la flatterie, en nous faisant des complimens que nous ne méritons pas, on peut nous engager à nous bien conduire, quand nous faisons cas de l'opinion du complimenteur.

Tante Nell étoit toute joyeuse, & toute charmée. Elle avoit été dans des transports, hier au soir, à l'arrivée de son neveu. Il fut charmé de la voir, & il la remercia tant de ce qu'il la trouvoit en ville, & dans sa maison, qu'elle est résolue de ne le pas quitter jusqu'à ce qu'il soit marié. La bonne ame antique s'imagina qu'elle lui est fort nécessaire dans la direction de son ménage, à présent que je l'ai quitté... Moi Harriet! Voilà qui est faire l'importante!... Mais ce sont de bonnes créatures que ces vieilles filles! Elles aiment à être cruës utiles... Eh bien n'est-ce pas un bon signe dans notre tante Nell? Ne paroît-il pas par là qu'elle auroit été une utile créature, si elle eût été mariée en tems convenable? Je pense toujours, quand je vois ces filles sur le retour, folles d'un perroquet, d'un écureuil, d'un singe, d'un petit chien, que leur imagination fait un mari, & des enfans de ces animaux... Pauvres filles!... Mais quant à ses soins du ménage, j'ose dire qu'ils ne feroient que mettre le désordre, & la confusion, où, autrement tout sera dans l'ordre.

dre & bien réglé; car mon frère à les meilleurs des domestiques.

Je la souhaitai vingt fois dans le Comté d'Yorck, pendant le déjeuner; car quand je voulois faire à mon frère vingt mille questions, & le faire parler, nous ne fumes entretenus que de ses songes de la nuit avant son arrivée, & de la dernière nuit... Des mers traversées; des rivières passées à gué... Des dangers évités par la protection des anges & des saints, c'étoient ses songes de l'avant-dernière nuit; & de la dernière, c'étoit la musique des sphères, les cieux, la joie, des festins... La dodue créature aime la bonne chère, Harier... En un mot, à peine pouvions-nous dire une parole qui ne lui rapellât quelque circonstance de ses rêves: cependant il y a quelque bonne excuse pour une vieille ame dont toute la vie n'a été qu'un songe un peu varié... Et le croiriez-vous? Oui, je pense que vous le croirez: ma bizarre créature essaya une ou deux fois de se rapeller deux ou trois de ses rêves de la semaine passée; & il auroit continué, si je ne l'avois pas réduit au silence par un regard sévère, comme il me regardoit pour le souffler, comme un tendre époux le doit.

Beauchamp vint, & je crus qu'il nous délivreroit. Mais il rapella à ma tante une partie de son rêve qu'elle avoit presque oublié, car elle avoit rêvé à une entrevue justement ainsi joyeuse, justement de telles expressions de plaisir, comme elle voyoit & entendoit à présent entre mon frère & son ami. La peste soit de ces ames songeuses, de rapeller leurs rêveries,

quand on a à s'informer de réalités infiniment plus intéressantes ! Mais les réflexions sur le passé & les pronostics sont toujours une partie des prétensions des gens qui ont vécu longtemps ; morts au présent, le passé & l'avenir remplissent leurs esprits : & pourquoi n'auroit-on pas de la complaisance pour l'idée où ils sont qu'ils connoissent plus de choses que les autres , qui se contentent de regarder au présent ?

Sir Charles s'informa de la santé de sir Harry. Mr. Beauchamp avec un attendrissement qui lui faisoit honneur , déplora l'état d'infirmité où il étoit ; & il parla avec tant de respect de Lady Beauchamp , & de la tendresse qu'elle avoit pour son Père , que les yeux de mon frère en brilloient de plaisir.

Lord & Lady L. le Docteur & Emilie étoient à Colnebrooke ; mais comme ils avoient laissé des ordres pour être avertis dès que mon frère arriveroit , ils sont venus assez à tems pour dîner avec nous. Il y eut un renouvellement de joie à leur arrivée.

Emilie, la chère Emilie s'évanouit en embrassant les genoux de son tuteur , s'étant jetée à ses pieds avant qu'il y pût prendre garde , cherchant à exprimer sa joie , sans pouvoir prononcer un mot. Mon frère étoit extrêmement touché ; Beauchamp aussi ; nous l'étions tous. On l'emmena quand elle eut repris ses sens , dans la confusion & la honte d'une chose que sa modestie seulement pouvoit lui reprocher.

Il y a des sensibilités qui se manifestent par des actes extérieurs : il y en a d'autres qui ne peuvent éclater par les paroles. La joie de
Lady

Lady L. fut de la première espèce, & la miennne de la seconde; mais elle est accoutumée à avoir le cœur attendri; mon émotion étoit sur le point de déchirer le mien, mais je ne pus dire un mot... Mes yeux cependant sont de grands parleurs.

Le plaisir que sir Charles, Lord L. & le Docteur Bartlet se témoignèrent mutuellement, fut vif, tendre, & avoit quelque chose de mâle. Mon bruyant & lesté Lord sentit ranimer toute sa joie par celle des autres: son bon cœur le fit presque chanter & danser. C'est sa manière de montrer sa joie, le pauvre homme! mais avec tout cela c'est un honnête caractère. Ne le méprisez pas, Harriet! Il a été élevé en fils unique, & dans l'idée qu'il seroit un Lord, sans quoi il auroit fait meilleure figure à vos yeux. Il ne manque pas de bon sens, je vous assure. Vous pouvez me croire partial; mais je crois que la plus grande folie qu'il ait faite en sa vie, c'étoit à l'Eglise de S. George. La pauvre âme! Il auroit pu avoir une femme plus assortie à son goût, & alors ses foibles même l'auroient fait briller. Mais, Harriet, il ne nous est pas toujours donné de connoître ce qui vaut le mieux pour nous. Les brunes, ai-je ouï dire, aiment les blonds; les blonds aiment les brunes; & les caractères sont mieux assortis avec leurs contraires. Si nous aimions tous la même personne ou la même chose également, on seroit toujours en dispute. La nature humaine est assez querelleuse sans cela. Ainsi Milord, qui est un homme doux, est tombé amoureux, s'il vous plaît, d'une femme impertinente. Il doit donc être humble & débonnaire, vous comprenez. Il n'a pas

voula me laisser tranquille jusqu'à ce que je fusse à lui. Nous sommes souvent punis par notre propre choix. Mais je suis fort bonne avec lui à présent. Je ne sai, Harriet, s'il vaudroit mieux pour moi de le guérir de son goût de babioles, ou non; à moins qu'on ne fût sûr qu'il pourroit supporter ce changement d'une façon qui lui fût honneur. A présent je puis rire de lui, & si l'enfant gronde, le remettre de bonne humeur en le cajolant. Un morceau de sucre, une carelle, suffiront toujours pour cela; & en lui faisant faire une grimace, je puis chasser sa colère par un éclat de rire. Mais si je tâchois de le rendre sage, comme il n'y a pas été accoutumé, & que son éducation n'a pas été tournée de ce côté-là, ne pensez-vous pas que cela lui donneroit un air gauche; & ce qui est pire, qu'il deviendroît présomptueux? Fort bien; j'examinerai cela avant que d'essayer de le jeter dans un nouveau moule. En attendant, je vous le répète; gardez-vous, ma chère; pour l'amour de moi, d'avoir une petite opinion de Lord G... Ha, ha, ha! ... Vous me demandez de quoi je ris, Harriet?... Quelque chose de si risible... Je l'ai... Je l'ai renvoyé si honteux... Il souffre tout de moi, à présent qu'il sait que je joue seulement avec lui, & que j'ai un si excellent cœur... Il faut que je quitte la plume... La pauvre ame, Ha, ha, ha! Je l'aime pour sa simplicité!

* * *

Eh bien, vous ne saurez pas de quoi je riois tout à l'heure, de peur que vous ne riez de lui &

& de moi. L'arrivée de mon frère a montré tous les ressorts de mon cœur à la joie. Un rien suffit pour me faire rire ... J'ai bien de la peine à m'empêcher de rire encore, en pensant à l'air honteux que montrait la pauvre ame, en s'en allant. Après tout, il avale tout cela; n'est-ce pas comme s'il sentoît ? ... Mais, me demandez-vous, Harriet, que signifient toutes ces balivernes avec vous; sur-tout à présent ? ... Mais, je serois bien aise de vous faire sourire, soit avec moi, soit de moi : n'importe lequel, pourvu que vous souriez ... Vous souriez effectivement ... Je proteste que vous souriez ! ... Eh bien ! à présent que j'ai eu ce que je voulois, je vais être grave.

Nous félicitâmes mon frère sur le rétablissement de ses amis d'Italie, sans nommer personne, & sans dire un mot de la sœur que nous avons pensé avoir. Il nous regardoit tous d'un air sérieux, se baissa quand nous le félicitâmes, mais sans parler. Le Docteur Bartlet nous avoit dit qu'il ne lui avoit jamais parlé de votre santé dans ses Lettres, parce qu'il savoit quelle peine cela lui feroit. Il avoit bien des choses à faire & à régler, desorte qu'excepté au déjeuner, où tante Nell s'empara de la conversation avec ses rêves, & au dîner, où la présence des domestiques rendit la conversation générale, nous avons eu à peine l'occasion de lui parler : mais entre le thé & le souper, il vint nous dire qu'il étoit à nous pour le reste du jour. Il y avoit Lord & Lady L., moi, & mon bon homme, le Docteur Bartlet, Mr. Beauchamp, & Emilie, la bonne petite ! entièrement remise, & gaie comme

un pinçon, attentive à chaque mot qui sortoit de la bouche de son tuteur... O, mais tant Nell y étoit aussi!... La bonne ame, j'ai presque pensé l'oublier!

En premier lieu, vous devez supposer, que nous avouames tous que nous avions vu la plus grande partie de ce qu'il avoit écrit au Docteur Bartlet.

Quels troubles, quelles perplexités, quelle étrange variété de combats, votre cœur n'a-t-il pas eu à effluer, mon cher sir Charles, dit Mr. Beauchamp; & enfin quelle étrange catastrophe, de la part d'une des plus grandes des femmes!

Cela est très-vrai, mon cher Beauchamp. Il dit alors beaucoup de belles choses à l'honneur de Mademoiselle Clémentine. Nous nous réunimes tous pour l'admirer. Il parut prendre beaucoup de plaisir aux loüanges que nous lui donnions... Cela est très-vrai, Harriet! Mais vous êtes assez généreuse pour l'en estimer davantage.

Ma tante Eléonor (je ne l'appellerai plus tant Nell, si je puis m'en empêcher) lui demanda s'il pensoit qu'il fût possible à la Dame de tenir sa résolution? A présent que vous avez quitté l'Italie, neveu, & que vous êtes à une telle distance, ne croyez-vous pas que son amour deviendra?

La bonne ame! Je trouve qu'il lui reste encore quelques notions d'un amour idéal. Ces notions, je m'imagine, durent longtems dans celles qui n'ont pas eu la commodité de satisfaire cette *forte* passion... Fâchez-vous, si vous voulez, Harriet, je ne m'en embarrasse pas.

Tout aussi gravement que la question avoit été

été faite, mon frère répondit ... La faveur dont cette incomparable personne m'a honoré, n'a jamais été défavouée: au- contraire elle en est toujours convenüe jusqu'à la fin: elle n'a donc point d'incertitudes à combattre: elle n'a point à balancer dans son esprit. Ses combats ont été en faveur de son devoir envers le ciel. Elle est d'une piété exemplaire. Tant qu'elle restera Catholique, elle doit persévérer, & j'ose dire qu'elle le fera.

Je ne sais pas ce qu'on peut faire de ces Papistes, dit notre vieille tante Nell, bonne Protestante (tante Nell, ai-je dit? Je ne saurois qu'y faire) Dieu soit loué, neveu, de ce que vous êtes revenu sain & sauf, & sans une femme Papiste! ... Il seroit bien singulier, si l'Angleterre ne pouvoit pas fournir une femme pour vous.

Nous sourimes tous de tante Nell, je crois que j'ai le diantre au corps! encore tante Nell! ... Mais laissons passer cela.

Depuis quand, Lady G., demanda Lady L., n'avez-vous pas vu la Comtesse douairière de D. ou entendu parler d'elle?

Y a-t-il une autre Comtesse de D., Lady L.? dit sir Charles, en rougissant.

Votre servante, mon frère, pensai-je. Je ne suis pas fâchée de votre charmante appréhension.

Non, Monsieur, répliqua Lady L.

Voudriez-vous, mon frère, dit l'effrontée, (vous savez qui c'est, Harriet,) qu'il y eût une autre Comtesse de D?

Je souhaite que Lord D. soit heureux, Charlotte. J'en ai ouï dire autant de bien que d'aucun de nos jeunes Seigneurs.

Vous ne savez pas ce que je veux dire, je gage, sir Charles, dit avec un air malin à dessein, votre impertinente amie.

Je crois que si, Lady G. Je souhaite que Miss Byron soit une des plus heureuses femmes qu'il y ait au monde, parce qu'elle est une des meilleures ... Ma chère Emilie, j'espère que vous n'avez point eu de troubles, ni de peines à essayer de la part du mari de votre Mère. ...

Ni de ma Mère, Monsieur ... Tout va bien, & comme il doit être. Vous avez gagné. ...

C'est fort bien, ma chère; les eaux de Bath ne seroient-elles pas bonnes pour sir Harry? mon cher Beauchamp.

Encore une échapatoire, pensai-je; mais je vous atraperai, mon frère, je vous en réponds, au second bond.

A présent, Harriet, vous serez piquée, je suppose. Votre délicatesse sera blessée de ce que j'ai pressé la question. Je vois une rougeur de dédain s'élever sur vos charmantes joues, un embarras dans les yeux, rendent leurs roses aux unes, & leur brillant naturel aux autres. Nous commençons en effet à craindre qu'il n'y eût un peu d'affectation dans mon frère. Mais, il n'en étoit pas besoin. Il ne nous laissa pas ramener nous-mêmes ce sujet. Après un petit nombre d'autres questions & réponses générales, qui, & comment, & quoi, & quand, & ainsi du reste, il s'adressa au Docteur Bartlet.

Mon cher ami, dit-il, vous m'avez fait de la peine, il y a un moment, quand je vous ai demandé des nouvelles de la santé de Miss Byron, & de sa famille: vous avez détourné la ques-

question, je crois, & votre air m'a allarmé. Je crains que la pauvre Madame Shirley . . . Miss Byron a toujours parlé d'elle comme étant dans un état d'infirmité. Quelle douleur pour notre chère Miss Byron ; Charlotte , si elle perdoit une si bonne parente !

Je n'avois pas intention de vous paroître en peine, répondit le Docteur ; mais je crois qu'il est impossible qu'un Père aime sa fille plus que j'aime Miss Byron.

Vous m'allarmeriez en effet, mon cher ami, si Lady G., tout à l'heure, par sa vivacité ordinaire, ne m'avoit ôté toute appréhension pour la santé de Miss Byron. J'espère que Miss Byron est bien.

Non en vérité, elle ne l'est pas, répondis-je, avec la gravité qui convenoit à l'occasion.

A Dieu ne plaise ! dit-il, avec une émotion qui fit plaisir à tout le monde . . .

Non pas pour l'amour de vous, Harriet . . . point d'affectation de délicatesse ; mais pour l'amour de nous.

Son visage étoit en feu ; qu'est-ce, Lady L., qu'est-ce donc , Charlotte, qu'a Miss Byron ?

Elle n'est pas bien, mon frère, repliquai-je ; mais c'est la plus charmante malade qu'il y ait jamais eu. Elle est gaie, pour ne point donner d'inquiétude à ses parens. Elle entre dans toutes leurs conversations, leurs amusemens, leurs plaisirs. Elle a bonne envie d'être bien, & n'aime pas qu'on la trouve mal ; n'étoient ses jouës fanées, ses lèvres pâles, & l'alteration de son teint, nous ne saurions pas par elle-même qu'il lui manque quelque chose. Il y a

dés gens qui atteignent plutôt la perfection que d'autres, & qui sont bientôt à leur déclin... la pauvre Miss Byron ne paroît pas faite pour durer longtems.

Mais devrois-je vous écrire cela, ma chère, cependant je fais que Mademoiselle Clémentine & vous, êtes sœurs en force d'esprit.

Mon frère étoit tout-à-fait en colère contre moi... Cher Docteur Bartlet, dit-il, expliquez ce discours de Charlotte. Elle se plaît à embarrasser... Miss Byron est d'une bonne constitution. A peine est-elle encore dans la fleur de son âge. Mettez mon cœur en repos. Je n'aime pas mes sœurs plus que Miss Byron. Chère Charlotte, je suis réellement fâché contre vous.

Mon bon mari rougit jusqu'au blanc-des-yeux, en entendant dire à mon frère qu'il étoit fâché contre moi. Sir Charles, dit-il, je suis affligé de ce que vous êtes si prompt à vous fâcher contre votre sœur. Il est trop vrai que Miss Byron est mal : je crains qu'elle ne soit sur son déclin.

Pardonnez moi, mon cher Lord G... cependant je suis disposé à me fâcher contre quiconque me dira que Miss Byron est sur son déclin... Docteur Bartlet;... Je vous prie...

En effet, Monsieur, Miss Byron n'est pas bien... Lady G. a mêlé ses craintes & son amour dans sa description. Miss Byron ne peut cesser d'être charmante : son teint est encore beau : elle est gaie, contente, résignée...

Résignée, Docteur Bartlet!... Miss Byron est une sainte. Elle ne peut qu'être résignée, dans le sens religieux de ce mot... La résignation

tion emporte un état désespéré. Si elle est si mal, ne m'en auriez-vous pas informé... Ou si c'est par ménagement... Vous ne pouvez qu'être obligeant dans tout ce que vous faites.

Je ne croyois pas, dit Lady L. que Miss Byron fût si indisposée. Le croîez-vous, Milord, dit-elle à son mari. En vérité, Docteur, ma sœur, il n'est pas obligeant, cela est ainsi, de ne m'en avoir pas averti...

Son bon cœur lui fit alors verser une larme pour sa Harriet.

J'étois fâchée que cela fût venu si loin. Mon frère étoit très-mal à son aise; Mr. Beauchamp aussi, pour son ami, & pour vous, ma chère.

Puisqu'elle est, & qu'elle tâche d'être si gaie, dit Mr. Beauchamp, cela montre qu'elle n'a rien sur le cœur... Il n'y a que la maladie de mon Père qui puisse me toucher plus que celle de Miss Byron.

Emilie pleuroit pour sa Miss Byron. Elle avoit toujours craint que sa maladie n'eût des suites fâcheuses.

Ma chère ame, ma Harriet, il faut que vous vous portiez bien. Voyez comme tout le monde vous aime. J'ai dit à mon frère que j'attendois une Lettre du Comté de Northampton par le premier courrier, & que je l'informerois sincèrement de l'état de votre santé, sur ce qu'elle contiendrait.

Je ne voudrois pas pour tout au monde, ma Harriet, que vous pensassiez, que j'avois dessein d'exciter l'attention de mon frère pour vous, par ce que je lui dis. Votre honneur est l'honneur du Sexe; par n'en êtes-vous pas une des

âmes les plus délicates, aussi bien que des plus franches? Il n'est pas nouveau pour vous que mon frère vous chérit tendrement. Je n'avois pas besoin de connoître son inquiétude pour votre santé. Quand il l'aime une fois, il l'aime toujours. N'avez-vous pas remarqué que je suposois un déclin *naturel*? Dieu veuille que cela ne soit pas ainsi. Mais dois-je ainsi imprudemment vous décourager, en parlant de mes craintes pour votre santé, en vous montrant mon attention pour votre délicatesse? Mais vous devez être bien, vous le ferez; & la femme du... du meilleur des hommes... Dieu le veuille!... Mais quoi qu'il en doive être, nous avons tous tenu conseil, & nous nous sommes déterminés, par attention pour votre délicatesse, à laisser les choses aller leur cours; autrement après une ouverture si vive, quoique sans dessein, vous pourriez vous imaginer que notre inquiétude est trop pressante. Je vous déclare, ma chère, que tout digne que sir Charles Grandison est d'une Princesse, il ne vous appellera jamais de son nom, que ce ne soit de toute son âme.

A ce que nous a dit mon frère ce soir, nous allons le perdre pour quelques jours. Les joueurs, par qui Monsieur Grandison s'est laissé miner, sont à Winchester, faisant le partage, je suppose, & se réjouissant de la dépouille de la dernière saison. Je ne puis vous dire, si mon frère se propose de les voir, ou non. Il ne compte pas de rien faire avec eux. Ils montreront sans doute qu'ils peuvent tenir ce qu'il n'a pu garder. Et sir Charles ne veut que des réparations pratiques & légales, & non point de romanesques.

Sir

Sir Charles a dessein de rendre ses devoirs à Lord & Lady W. à Windsor, & au Comte de G. & à Lady Gertrude qui sont dans leur terre du Comté de Berk : mon honnête époux a obtenu ma permission à la première demande pour l'y accompagner... Mon frère ira voir sir Harry, & Lady Beauchamp, en allant chez Lady Mansfield... Beauchamp l'accompagnera. Le pauvre Grandison, le plus humilié des hommes, quoique mon frère fasse tout ce qu'il peut pour le relever, souhaite d'être de sa suite, comme il s'exprime, pendant tout le chemin, & d'être toujours sous ses ailes. Mon frère compte de faire une courte visite à Grandison, la maison de Lady Mansfield en étant si près. Le Docteur Bartlet l'accompagnera là, & par-tout, & il espère qu'il approuvera tout ce qu'il a fait à Grandison, & dans le voisinage, pendant son absence. Le bon homme a promis de m'écrire. Emilie est tantôt avec moi, tantôt avec ma tante Eléonor, à la prière de la bonne vieille, quoique Lord & Lady L. en murmurent. Le fidèle Saunders de mon frère restera pour envoyer à son maître, par un exprès à cheval, les Lettres qui lui viendront de dehors ; & je lui ai promis de lui envoyer des nouvelles de la santé, &c. de nos amis du Comté de Northampton. Il me semble qu'il conviendrait qu'il allât faire un tour à la maison de Selby. J'espère que vous le croyez aussi. Ne mentez pas, Harriet.

Adieu, ma chère. Pour l'amour de Dieu, soyez bien ; c'est la prière, que vous fait votre sœur, votre amie, & l'amie de tous vos amis, la très-dévouée, & très-obligée CHARLOTTE G.
LET.



L E T T R E K L I V .

Miss BYRON à Lady G.

Jouidi, 7. *Sept.*

Je vais répondre à tous les articles de votre Lettre que j'ai devant moi.

Je vous félicite de tout mon cœur, ma chère Lady G. sur l'arrivée de votre frère. Je ne m'étonne pas que ses fatigues, & le dérangement de ses espérances aient laissé des impressions visibles. Sir Charles Grandison ne seroit pas ce qu'il est, s'il n'avoit pas de la sensibilité.

Vous ne connoissiez pas votre frère, ma chère, si vous attendiez des reproches sur votre conduite passée envers Lord G. j'espère qu'il n'en fait pas encore la dixième partie. Mais s'il la savoit, comme il espiroit que vous avez vu votre erreur, & que vous serez sage à l'avenir, il avoit sagement raison d'oublier, ce que vous ne devez vous rapeller qu'avec amertume. Vous êtes fort méchante dans votre Lettre que voilà ; & je vous aime trop pour vous épargner.

Que voulez-vous dire, ma chère, en vous égayant ainsi sur ce que votre tante a vécu fille jusqu'à un âge avancé ? Voudriez-vous qu'on pensât que vous êtes excessivement aise d'avoir mis frôl hors du pouvoir de qui que ce soit, de vous faire des reproches sur ce sujet ? En ce cas, vous devez être plus obligée que vous ne semblez l'être, à Lord G. qui a étendu sa
géné-

générosité sur vous, & vous a mis à l'abri du mépris. Sur ma parole, ma chère Lady G., je trouve qu'il y a un air d'indécence dans une femme, de faire des satyres contre d'autres personnes de leur sexe, peut-être pour leur prudence & leur vertu. Ne considérez-vous pas combien vous exaltez, par vos libertés & vos plaisanteries, ces hommes que vous affectez quelquefois de mépriser ? Il n'est pas étonnant qu'ils tournent en ridicule les vieilles filles. C'est leur intérêt. Ces *Seigneurs de l'espèce humaine*, les appelez-vous quelquefois par dérision. Vous les supposez tels en effet... Et je vous prie, pensez-vous que la même faiblesse, qui fait que votre tante Grandison, vieille fille, conte ses rêves dans la joie de son cœur, n'auroit pas produit le même effet, si elle eût été vieille femme ? La joie est la mère de bien des sottises. N'avez-vous pas que l'arrivée de votre frère, qui a fait parler à votre tante de ses rêves, vous a fait faire des éclats de rire, (même dans une Lettre) dont vous seriez honte de dire la cause?... Les femmes, ma chère, ne devroient pas tomber dans des méprises, pour lesquelles elles tourneroient les filles en ridicule. Vous êtes trop raisonnable pour vous joindre à la folle multitude dans le cri général, contre une classe infortunée, selon vous, de personnes de votre sexe. Permettez moi d'ajouter que les rêves de votre tante Grandison sont plus innocens que votre joie évaporée... Vous devez m'excuser... Je pourrois dire encore bien des choses sur ce sujet; mais si je n'en ai pas dit assez pour que vous soyiez fâchée de votre faute, beaucoup

coup plus seroit inutile. Faisons donc sur cet article.

Chère Emilie!... Je ne m'étonne pas de l'effet qu'a produit à la première vue, sur son tendre cœur, l'arrivée de sir Charles.

Mais que vous traitez méchamment votre mari! Fi, Charlotte! Fi donc, m'écrire des choses que, pour votre honneur, je ne puis lire à mes parens! Je voudrois, ma chère, vous persuader qu'il ne peut y avoir d'esprit sans justice, ni bonne plaisanterie sans décence: Milord a quelques foibles; mais une femme doit-elle être la première à les voir, & à les exposer? Ne pouvez-vous l'en guérir, sans jeter sur lui un ridicule qui frise le mépris?... O ma chère, vous nous montrez de beaucoup plus grands foibles, que Milord n'en eut jamais, quand vous faites un si mauvais usage des talens qui vous ont été donnés pour de meilleures fins. Encore un mot seulement sur ce sujet... Vous ne pouvez me faire sourire, quand votre joie est si hors de saison. Souvenez-vous donc à l'avenir, que votre *excursion*, (passez moi ce terme, j'en avois un plus dur dans l'esprit) sur les vieilles filles, & sur votre mari, ne peut réjouir que vous, & que je ne vous saurai pas gré de votre complaisance; & cela, parce que je ne veux pas partager votre faute, comme je le ferois si je vous soutenois dans votre légèreté.

Légèreté, Harriet!

Où, *légèreté*, Charlotte... Je ne vous épargnerai pas. Qui épargnez-vous?

Mais me croyez-vous réellement aussi mal, que vous m'avez représentée à votre frère? Je
né

me le crois pas. Si je le croyois, je suis sûre que je tâcherois de tourner mes pensées d'un tout autre côté; & je ne penserois pas à rentrer dans le monde comme un individu qui s'imagine pouvoir y être de quelque petite utilité, & qui est obligé par conséquent de s'acquitter avec gaieté de la tâche qui lui est donnée, de quelque peu de conséquence en général que je puisse être, comparativement.

Vous dites que vous ne pensiez pas à exciter l'attention de votre frère, en lui peignant de si vives couleurs les effets de mon indisposition. *Attention!* . . . Vous auriez aussi bien pu dire *compassion* . . . J'espère que non. Et je suis obligée à Mr. Beauchamp de la conséquence qu'il tire de ma gaieté, que je n'ai rien sur le cœur. Et quoique cette remarque semble indiquer qu'il pensoit que, s'il ne l'avoit pas faite, on auroit pu supposer que j'ai quelque chose sur le cœur, je suis beaucoup plus contente que ce soit lui qui ait fait la remarque que si c'eût été sir Charles.

Sur le tout je ne puis qu'être charmée de deux choses dans votre Lettre; l'une que sir Charles a montré tant d'intérêt pour ma santé; l'autre que vous avez tous promis, & cela volontairement, & dans la persuasion que c'est le parti le plus convenable, de laisser les choses aller leur cours naturel . . . Pour l'amour de moi, & parce que cela est bien, je vous prie que cela soit ainsi. Je trouve que l'ouverture, comme vous l'appellez, a été beaucoup, beaucoup trop *vive*. O ciel, ma chère, comme je tremblois en lisant cet article! . . . Il me semble que je ne suis pas
entiè-

entièrement satisfaite là dessus ; quoique je n'aie
sois de votre intention.

Considérez, ma chère ! Une moitié de cœur...
Une Dame préférée !... Si préférable par la
qualité, la fortune, le mérite !... O ma Char-
lotte ! Je ne puis, quand le *mieux* qui soit possi-
ble arriveroit, ressentir une joie si excessive,
que je l'aurois éprouvée une fois dans la per-
spective de ce mieux... J'ai de l'orgueil... Mais
voyons ce que diront les premières Lettres d'I-
talie ; ce sera assez tems alors, si l'admirable Clé-
mentine persiste dans sa résolution, de venir
avec mes scrupules & mes rabat-joies. Votre
tante Grandison est dans l'opinion qu'elle ne
persévéra pas. Que peut-on dire ? Une ima-
gination élevée d'une façon qui n'est pas natu-
relle, peut se changer en une autre aussi élevée.
Pour moi, je pense sincèrement (& je l'ai dit
si souvent, que des esprits peu charitables m'ac-
cuseront peut-être d'affectation) que Mademoi-
selle Clémentine peut seule mériter sir Charles
Grandison.

Adieu, ma chère. Je vous prie dites, à vo-
tre frère que je ne me suis jamais cru moi-
même si mal que votre amitié vous le fait appré-
hender ; & que je vous félicite de tout mon cœur,
& lui aussi, (il y auroit une affectation à ne le
pas faire qui supposeroit trop) de son heureuse
arrivée en Angleterre. Mais sur-tout, souvenez-
vous que je vous regarde, vous & votre mari,
& Lord & Lady L., & ma bonne Emilie, si
elle voit ce que j'écris, comme les gardiens
de l'honneur, ou si vous voulez, du point
d'honneur, (puisqu'il n'y a point de des-
hon-

SIR CHARLES GRANDISON. 315
honneur à craindre de la part de sir Charles
Grandison) de

Votre, & leur
HARRIET BYRON.

DE 1822 1823 X X 1822 1823 DE

L E T T R E XLV.

Le Docteur BARTLET à Lady G.

Lundi, 11. Sept.
Pour obéir à vos ordres, Madame, je vous
écris, mais je suis obligé d'être court, pour
vous rendre compte de nos alures.

Sir Charles ne voulut pas sortir de Londres,
sans avoir fait une visite à Mr. & M^{re}. Reeves,
& sans s'informer auprès d'eux de la santé de
Miss Byron, dont il reçut des nouvelles moins
alarmantes, que notre crainte & notre amour
ne nous les avoient fait donner.

Nous arrivâmes à Windsor mercredi au soir.
Milord & Lady W. ne l'attendoient que pour
le lendemain.

Je ne puis vous exprimer avec quelle joie ils
le reçurent. Milord déclara devant nous tous
qu'il devoit à Dieu & à lui d'être le plus heu-
reux des hommes. Lady W. en pleurant de
joie, s'appela une heureuse femme; & sir Char-
les m'a dit, qu'ayant été conduit dans son cabi-
net pour parler des affaires de sa famille, elle
l'avoit rendu bien honteux, en lui exprimant à
genoux sa reconnaissance pour la bonté envers
eux tous, pendant qu'il étoit presque disposé à

tom-

tomber aux siens , pour reconnoître une tante qui avoit fait tant d'honneur à sa recommandation , & rendoit son oncle si heureux.

Sir Charles pour avoir la permission de partir le lendemain matin , leur promit de passer quelques jours avec eux , quand il pourroit se regarder comme établi en Angleterre.

Vous , Madame , & Lady L. vous aimez , & vous admirez également Lady W. Je ne vous entretiendrai donc pas de ses excellentes qualités. Tout le monde l'aime. Ses domestiques en la servant , regardent leur maîtresse avec le même plaisir mêlé de respect , que montrent ceux de mon Patron pour lui.

Le pauvre Mr. Grandison ne put s'empêcher de me faire remarquer , en pleurant , à propos de la reconnaissance que montraient Lord & Lady W. à mon Patron , que la bonté & la bénéficence portent leur récompense avec elles. Ne voyez-vous pas , mon bon Docteur Bartlet , me dit-il , comment les yeux de mon cousin brilloient d'une joie modeste , à mesure que Lord & Lady W. exprimoient leur gratitude ? Je le regarde comme un ange parmi les hommes... Quel misérable j'ai été ! Comment puis-je être à une même table avec lui ! Et cependant , de quelle bonté ne m'accable-t-il pas !

Sir Charles aiant appris que sir Hargrave Pollexfen étoit dans sa maison de la forêt , il alla lui faire une visite , quoique à quelques milles de sa route. Je l'y accompagnai.

Sir Hargrave est un des plus malheureux des hommes. Il n'est pas encore bien rétabli des meurtrissures , & du sévère traitement qu'il a

es-

essuyé près de Paris; & il est dans un si profond abattement que mon Patron ne put s'empêcher d'être affligé pour lui. Sir Hargrave le reçut avec de grands témoignages de reconnoissance, & le remercia fort de sa visite; mais il lui dit que sa vie étoit si malheureuse qu'il pouvoit à peine le remercier de la lui avoir sauvée.

Monsieur Merceda est mort, il y a, je crois, quinze jours.

On croyoit que le pauvre homme étoit passablement rétabli. Il étoit sorti plusieurs fois; mais un jour en revenant chez lui, il eut un vomissement de sang, suite, à ce qu'on a cru, de quelque blessure intérieure; & il mourut misérablement. Sa mort & la manière dont il est mort ont fort touché sir Hargrave... Et le pauvre Bagenhall, sir Charles, dit-il, est un malheureux chien comme moi!

Sir Hargrave aprenant que j'étois Ecclésiastique, me demanda une prière...

Il fut si pressant, priant sir Charles de s'y joindre, que nous nous mimes tous deux à genoux avec lui.

Sir Hargrave pleuroit. Il s'apelloit - même un chien, un endurci.

Etrange homme!... Mais je pense que j'étois encore plus touché de l'humanité de votre généreux frère, que de la méchanceté de sir Hargrave. Sir Hargrave me revoltoit. Des larmes de compassion pour ce pauvre homme couloient le long des joues de sir Charles. Dieu vous fortifie, sir Hargrave, lui dit-il en lui serrant la main... Le Docteur Bartlet est un homme de bien. Nous prions tous deux pour vous.

Il le quitta, ne pouvant rester plus longtems, accompagné des bénédictions de ce malheureux, interrompues par de violents sanglots..

Nous étions tous deux si touchés que nous n'ouvrimes pas la bouche pendant le chemin.

Je racontai à Mr. Grandison ce qui s'étoit passé dans cette entrevuë. Vous ne trouverez pas, Madame, qu'il soit besoin que je m'étende sur les applications, & les reflexions qu'il fit sur lui-même, quand je vous aurai dit qu'il n'auroit pu être plus remué, s'il eût été présent à l'occasion.

Mr. Beauchamp étoit avec nous, quand je fis ce recit à Mr. Grandison. Il en fut touché, & de la sensibilité de Mr. Grandison. Mais qu'il étoit heureux pour lui, qu'il ne se mêlât point de reproches à lui-même dans son émotion. C'étoit un attendrissement humain & généreux, tel que celui de son cher ami.

Sir Charles alla ensuite chez le bon Comte de G. Nous y laissâmes Lord G., le meilleur cœur, & un des plus vertueux & des plus discrets jeunes Seigneurs du Royaume. Vous ne m'accuserez pas de flatterie, Madame, en lisant ceci, mais peut-être d'une autre vuë... Cependant aussi longtems que je sais que vous aimez qu'on rende justice à Milord, que dans votre cœur vous sentez la vérité de ce que je dis, & que je suis sûr que vous vous en réjouissez, je lui rends avec plaisir cette justice; & d'autant plus que vous regardez Milord si réellement comme un autre vous-même, que si vous écoutez ses loüanges avec quelque peine, c'est avec cette peine modeste avec laquelle vous écoutez cel-
les

les qu'on vous donne à vous-même : bien aise en même tems, qu'on vous fasse des complimens justement mérités.

Milord vous informera, Madame, de ce qui s'est passé chez le Comte ; & combien lui & Lady Gertrude furent charmés de la faveur qu'ils pensoient que votre frère leur faisoit en dînant avec eux. Milord vous dira aussi combien ils vous souhaitent ; car ils se proposent de passer l'hyver ici.

Sir Charles s'informa là de leur voisin Mr. Bagenhall.

Il est devenu fort mélancolique. Sa femme est aussi obligeante qu'il lui permet de l'être ; mais il la hait ; & cela est d'autant moins étonnant, qu'il se hait lui-même.

Pauvre femme ! Elle ne pouvoit attendre un meilleur sort. Renoncer à sa chasteté ; le voir forcé ensuite de l'épouser pour lui rendre une pauvre justice ; quelle confiance peut-il avoir en sa vertu , si elle venoit à être mise à l'épreuve ?

Mais ce n'est pas tout ; car quoique personne ne revoque sa fidélité en doute, quelle impression peuvent faire sur l'esprit de son mari les raisonnemens par lesquels elle tâcheroit de lui faire goûter des idées qui auroient pu, étant proposées par un cœur pur, éclaircir de tems en tems sa sombre humeur ? Une ame livrée à la tristesse peut recevoir de grandes consolations des soins & des caresses d'une compagne chérie, quand nous savons qu'elles viennent d'un cœur sans tâche.

Le pauvre Mr. Grandison trouva aussi dans ce

cas de grands sujets de se faire des reproches , sans que je prisse la peine de lui faire sentir la ressemblance ; quoique la femme qu'on veut lui faire épouser , soit plus coupable que ne l'a jamais été M^r. Bagenhall.

Permettez moi , Madame , de remarquer ici , qu'il y a une telle ressemblance dans la vie , les actions , les complots des libertins , & tant de rapport entre les accidens , les châtimens , & les occasions de remords qui les accompagnent , que je m'étonne qu'ils ne soient pas avertis par l'exemple de tous leurs camarades de débauche ; & qu'ils s'aillent si généralement briser contre le même écueil , tout environné qu'il est , à leur vuë , de mille débris de naufrage ! Si de telles gens connoissoient votre frère , & aprenoient par son exemple & par son histoire , combien de plaisirs differens , & variés lui procure sa bénéficence , à mesure qu'il passe d'un objet à un autre , exerçant , non point avec un empressement affecté , mais selon que les occasions se présentent , ses excellentes facultés , pour l'avantage de ses semblables , sûrement ils voudroient comme Mr. Sylvestre le Procureur , travailler à se donner une joie solide , en imitant ce que cet honnête homme apelloit à si juste titre un exemple qui porte avec soi sa récompense.

Pardonnez moi , Madame , si quelquefois je suis en train de prêcher : c'est mon métier. Qui peut , comme votre frère , faire de tous les métiers le sien , & s'accomoder à toutes sortes de sujets ?

Nous arrivames le soir chez sir Harry Beauchamp , & nous y logeames.

Sir

Sir Harry paroît aller à grands pas vers sa fin ; & il le sent bien. Il fut charmé de voir votre frère. J'avois crainc, sir Charles, lui dit-il, de ne vous pas revoir dans ce monde. Plaise au ciel que nous nous retrouvions dans le même, & je serai heureux !

C'étoit un souhait & une idée qu'on ne devoit pas décourager dans un homme mourant. Sir Charles en fut vivement touché : vous savez qu'il a le cœur le plus sensible, & en même tems le plus intrépide. J'ai appris beaucoup de lui. Il prêche par ses actions. Jusqu'à ce que je le connoisse, tout jeune qu'il étoit alors, & qu'il est encore, je prêchois par mes discours : je me contentois de ne pas les deshonorcr par mes actions.

Lady Beauchamp avoua à mon Patron qu'elle lui devoit toute la tranquillité d'esprit qu'elle pouvoit esperer, si elle survivoit à sir Harry. O Monsieur, dit-elle, jusqu'à ce que je vous aie connu, j'avois un cœur étroit, & occupé de moi seule. J'étois jalouse de l'amour d'un Père pour un digne fils, dont je ne connoissois pas le mérite comme fils & comme ami. C'est le plus heureux jour de la vie de notre Beauchamp, que celui où a commencé sa liaison avec vous.

Nous laissons là Mr. Beauchamp, vendredi matin, affligé de la maladie de son Père, & tâchant par tous les plus tendres témoignages de son dévouement, de consoler sa belle-Mère d'une perte, qui, à ce que je crains, mettra bientôt sa résignation à l'épreuve.

M^{re}. Beauchamp vous aime, sir Charles, lui

dit sir Harry, quand ils se quittèrent, & il le doit. Il voudroit être par tout où vous êtes; mais accordez le à sa Mère & à moi pour quelques jours, il est son consolateur & le mien. J'aurois bien voulu me réjouir plus longtems dans leur amour, si Dieu l'avoit trouvé à propos. Mais je me résigne à sa volonté. Priez pour moi, vous aussi, Docteur Bartlet, priez pour moi. Mon fils m'a dit quel homme de bien vous êtes... Et puissions-nous nous retrouver dans le ciel! Je crains, sir Charles, de ne vous plus revoir dans ce monde... Mais pourquoi affliger votre cœur généreux? Dieu soit votre guide & votre protecteur! Prenez soin de votre précieuse santé. Vous avez beaucoup à faire avant que de finir votre glorieuse course, & de venir à ce dernier période de la vanité humaine.

Mon Patron étoit à la fois affligé & réjouï... Réjouï de voir sir Harry dans une disposition si différente de celle où il avoit vu sir Hargrave Pollexfen; & affligé de voir qu'il n'y avoit plus d'espoir qu'il se rétablît.

Sir Charles continua son voyage pour aller chez Lady Mansfield, où nous arrivâmes environ à cinq heures après midi.

Lady Mansfield, sa fille & ses fils furent transportés de joie en voyant mon Patron. Mr. Grandison m'a dit, que depuis son enfance, il n'a jamais tant versé de larmes que dans ce petit tour, tantôt de joie, tantôt de douleur. Je ne fais, Madame, si on devoit souhaiter de le voir rétabli dans sa fortune, quand cela se pourroit; puisque l'adversité, quand on la soutient comme il faut, est une bénédiction.

Jo

Je laissai là mon Patron, & partis le samedi matin avec Mr. Grandison pour la terre de sir Charles. S'il trouve les choses mures pour un traité entre les Mansfields, & leurs parties, comme on le lui a fait espérer, il s'arrêtera à la maison de Mansfield, & viendra seulement vous voir en visite, incognito, pour éviter les félicitations du voisinage, jusqu'à ce qu'il puisse les recevoir librement.

Mr. Grandison vient de me dire, que sir Charles avant que de quitter la ville, lui a donné un billet de 400 l. pour le mettre en état de payer ce qu'il doit aux marchands, dont il lui a donné un compte, à sa prière, montant à 360 l.

Il doit, dit-il, encore 100 l. à la veuve d'un marchand de vin, mais étant résolu de le lui payer sitôt qu'il aura de l'argent, il n'a pas voulu en informer sir Charles. J'ai l'honneur d'être

Madame

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

AMBROISE BARTLET.

Fin du cinquième Volume.



59605855



